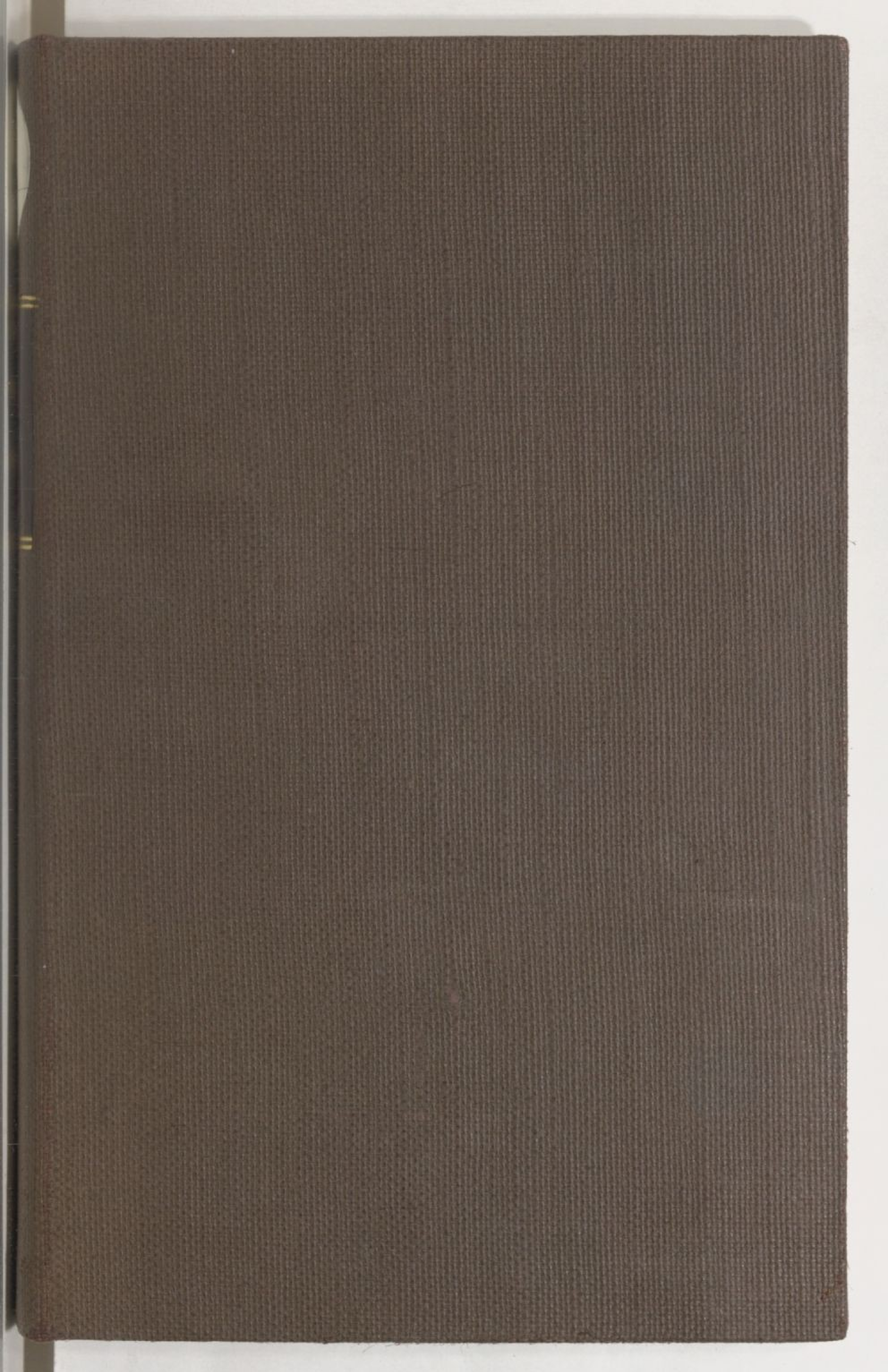
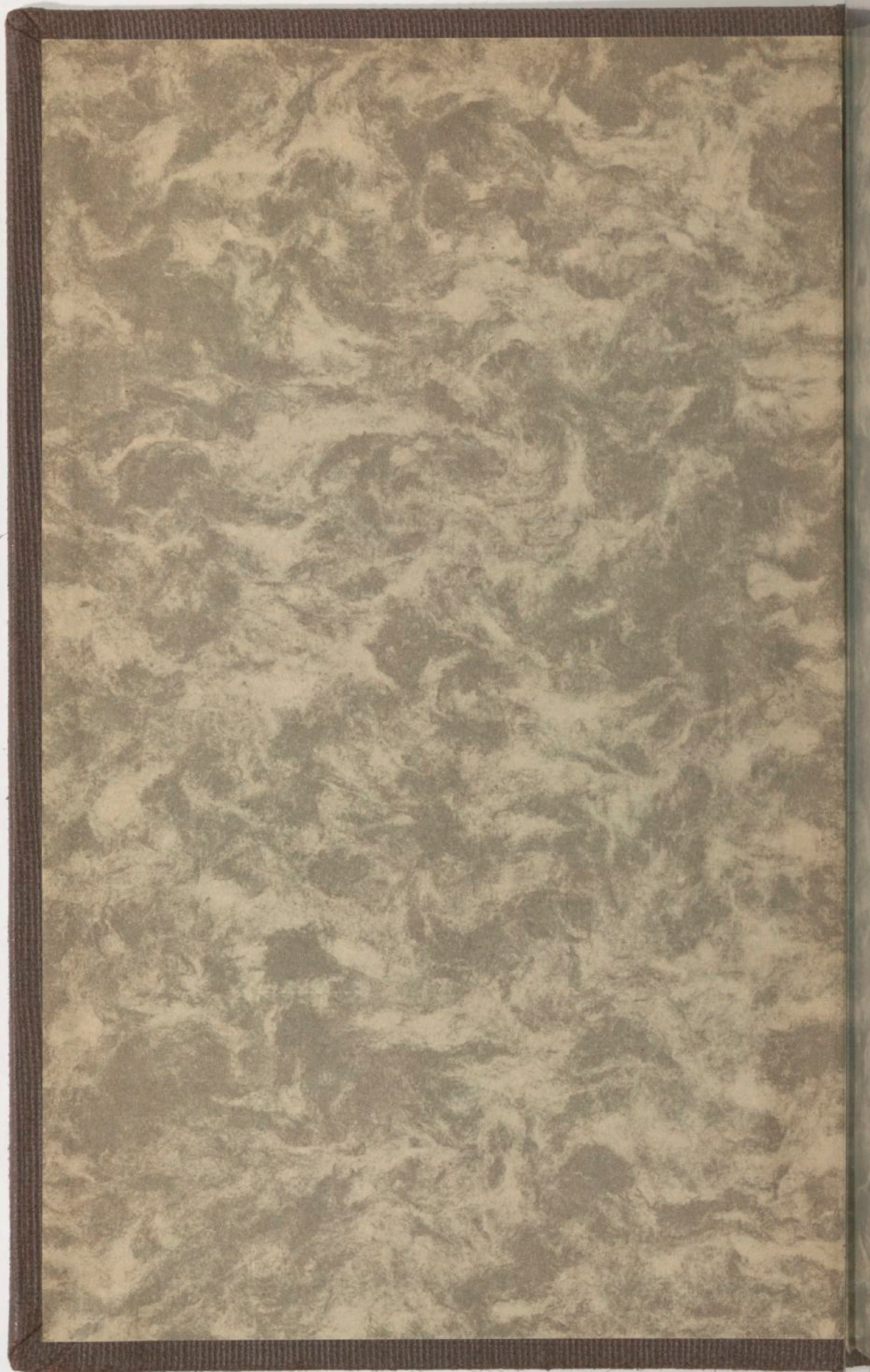
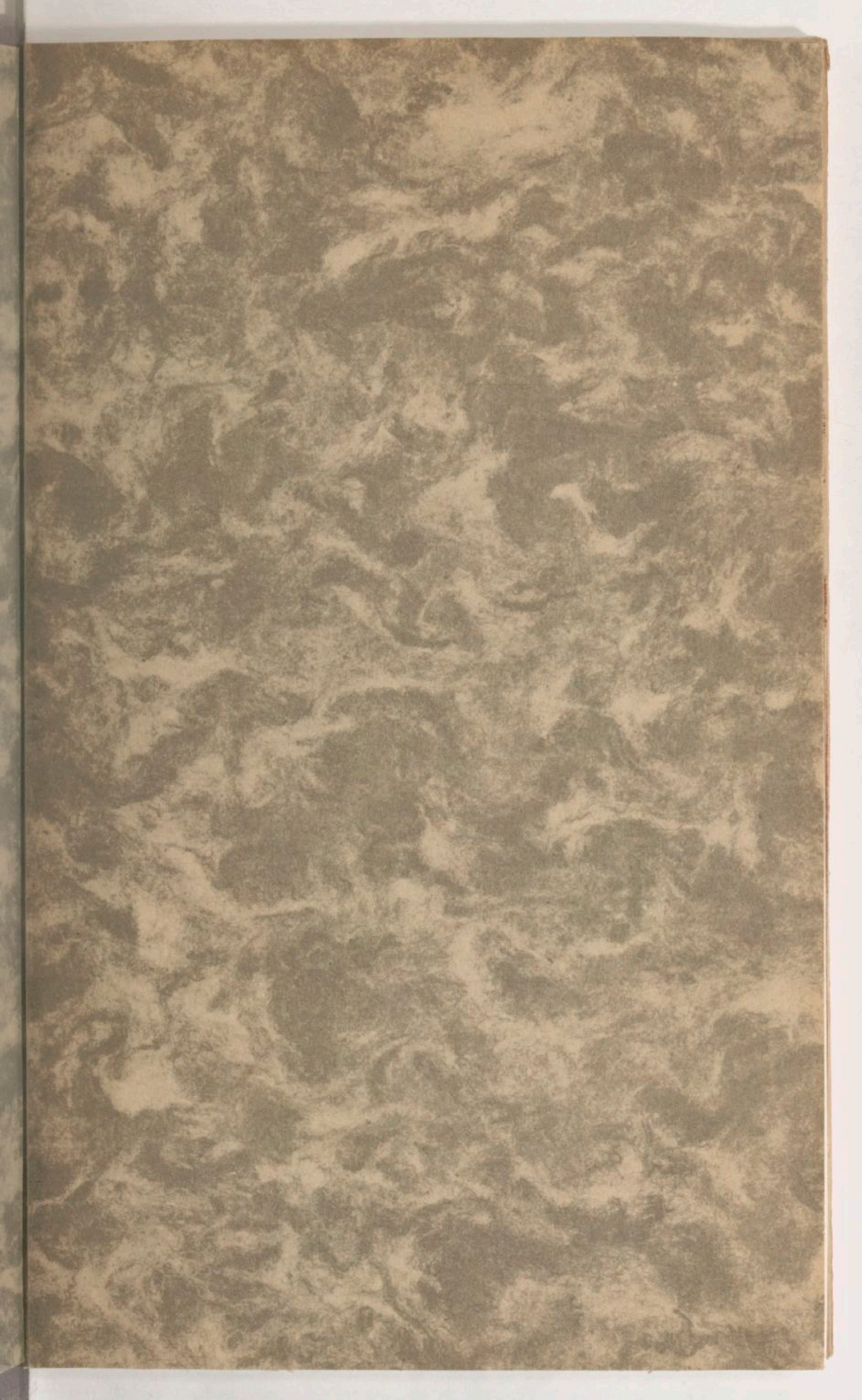
Déraillés et déclassés , par Alexis Rousset... Paris et la province. [Nouvelle édition] _ Lyon, V. Giraud, impr., 1873







© HOUDART 1974

2

DÉRAILLÉS
ET
DÉCLASSÉS

par

Alexis ROUSSET

Dessins & Vignettes

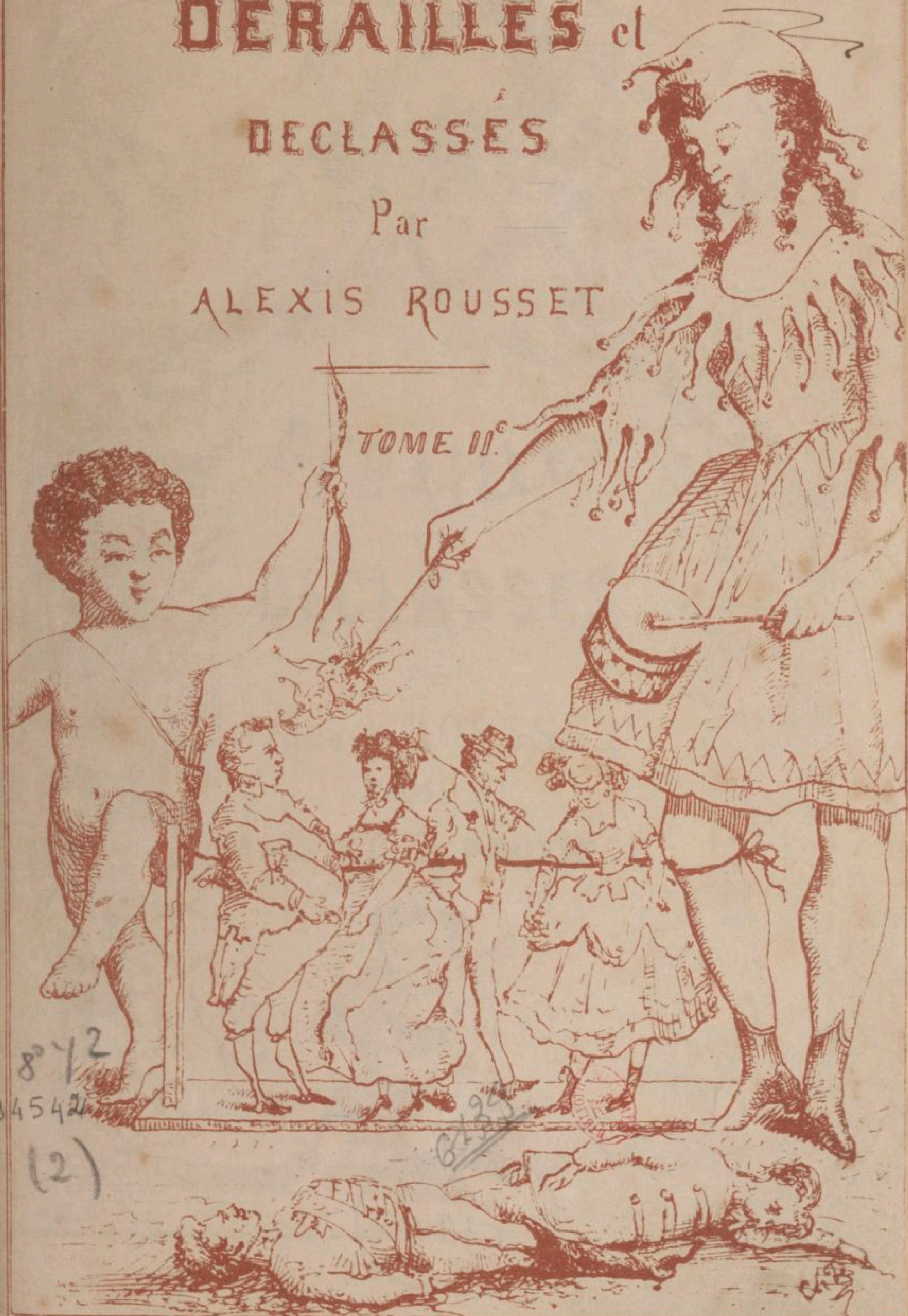
TOME 2e

PARIS
et la Province

NOUVELLE ÉDITION.

Imp. V. Giraud r. Mercière, 66 ...

à Monsieur Viallard,
son tout dévoué
Al. Rousset



Je vous souhaite une vie tolérable, car une vie heureuse cela serait trop fort (Voltaire)

DÉRAILLÉS
ET
DÉCLASSÉS.

PAR

Alexis ROUSSET

TOME 2e

PARIS ET LA PROVINCE.

D'après C.T

Lyon Imp. Ve Giraud r. Mercière, 68.


BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

DÉRAILLÉS ET DÉCLASSÉS

LIVRE NEUF

Cher lecteur, nous voilà chez un huissier, l'un des plus importants de Paris ; nous y trouverons de nombreux déraillés et déclassés, et une grande variété de caractères, que vont mettre en relief les confessions du café des *Deux-Pierrots*.

C'est parmi les déraillés et les déclassés (dont beaucoup sont des anges déchus) que se rencontrent ordinairement les caractères les plus saillants et les plus originaux. En effet, les gens heureux doivent leur bonheur (si enviable !) à des qualités bien estimables sans doute, mais qui sont la négation des passions et de l'originalité. Ces qualités sont presque toujours l'économie, l'esprit de suite et d'ordre, le calme de l'imagination et des sens, le grand amour du travail appliqué à des choses productives plutôt que brillantes. Oh ! qu'ils sont heureusement doués ! mais à quelques nuances près, ils se ressemblent tous, et, suffisamment récompensés par leur bonheur, ils ne sauraient intéresser bien vivement. Chez les déraillés et les déclassés, au con-

traire, se rencontrent habituellement les goûts dangereux, les aspirations décevantes, les fougueuses passions, les erreurs, filles de l'imagination, et c'est là que nous devons trouver l'intérêt qu'inspirent les tempêtes et les cataclysmes.

Il est sans doute dans le monde un grand nombre de malheureux qui ne doivent leur triste sort qu'à la paresse extrême ou à de basses inclinations; mais ceux-là ne se réfugient pas dans le travail et ne se relèvent jamais par la persévérance. Il faut donc les chercher ailleurs que dans de laborieuses études d'huissier.

Cher lecteur, les caractères variés que vont mettre en saillie les confessions du café des *Deux-Pierrots* doivent vous intéresser, surtout en ce qu'elles offriront la peinture d'une partie assez importante de notre société actuelle, et cela avec une vérité incontestable, puisque ces confessions furent réelles et sincères. Entre amis malheureux il y a du charme à ne point mentir et à mettre son cœur à nu, sûr que chacun est de trouver un accueil bienveillant au récit de ses peines et une parfaite indulgence pour ses fautes.

On me dira peut-être que ces confessions vont ralentir la marche de l'action principale, et par conséquent diminuer l'intérêt de ce livre. Je répondrai que, dans les quatre journées qui leur sont consacrées, l'action, quoique ralentie, avance toujours encore.

Toutefois, ami lecteur, vous pouvez à la rigueur passer les séances du *café des Deux-Pierrots ;* mais vraiment ce serait dommage ; on ne trouve pas tous les jours des gens qui consentent à dire vrai sur les causes de leur infortune, et à former une longue continuité d'humbles aveux.

Du reste, cette continuité véridique s'explique par la puissance de l'exemple et l'esprit d'imitation; car, dans toute réunion, qu'un homme en parlant de soi donne le signal d'une extrême franchise, tous les autres poursui-

vront de la même manière. La sincérité appelle la sincérité, comme le mensonge engendre le mensonge.

Quelquefois même on y charge un peu le catalogue de ses fautes. De même qu'il y a des fanfarons de vices, il y a des fanfarons de folie.



LA PROPOSITION

Les invités arrivèrent successivement au café.

L'étude de M. Rondelet ne se montrait pas seule à cette réunion. Les clercs de trois études amies avaient dû fournir leur contingent. L'une de ces études appartenait à M. Pincemaille, rue Saint-Antoine, près de la Bastille; l'autre à M. Bonnami , et la troisième à M. Belle-Chasse.

On monta au premier étage, où le punch devait être servi. Jules et le sous-préfet se rapprochèrent l'un de l'autre, et causèrent, mais (par excès de prudence) sans rien dire qui rappelât les tristes jours de la prison. Ils se promirent un appui mutuel dans leur nouvelle position, qui n'était pas encore bien riante.

L'amphitryon parut. C'était un homme de trente-cinq ans environ, aux traits réguliers et assez fortement accentués, à la taille élevée. Ses cheveux, déjà presque blancs, trahissaient les agitations de sa vie ; mais un retour de bonheur illuminait sa figure : il se nommait Paul Beaucourt. Quand toute la société fut réunie, on servit le punch, et après quelques libations, l'amphitryon prit la parole.

Messieurs et amis, dit-il, vous savez que je pars à cinq heures du matin ; j'espère que vous serez assez bons pour me tenir compagnie jusque-là.

— Oui, oui, s'écria-t-on tout d'une voix.

— Je vous remercie, messieurs, et je n'attendais pas

moins de votre sincère confraternité. Je vous dirai même qu'il m'est venu, ce matin, une idée, une espérance, que vous accueillerez bien, je l'espère. Nous avons six à sept heures devant nous ; si nous les charmions par le récit des infortunes qui nous ont rassemblés dans l'honorable étude de M. Rondelet, de même que dans les autres études, d'où sont venus nos amis ! Presque tous, je crois, nous étions destinés à plus de bonheur. De tels récits seraient attrayants. Tout ce que nous y dirions serait vrai ; mais sans que nous fussions obligés de tout dire ; car je n'ignore point qu'il est des secrets qu'il faut conserver dans son cœur. Ma confession viendrait naturellement la première. Je puis vous la promettre sincère.

Toutes les voix s'élevèrent pour approuver cette dée.

— Ce sera très-intéressant. L'idée est fort originale, très-ingénieuse.

— Buvons quelques verres de punch, puis commençons.

— Je demande la parole, s'écria M. Bellemain, le maître-clerc.

— A tout seigneur, tout honneur. Vous avez la parole, Monsieur Bellemain, dit Paul Beaucourt.





HARANGUE DE M. BELLEMAIN

M. Bellemain, qui avait mis l'habit noir et la cravate blanche, fit une pause comme pour se recueillir, toussa, se gratta le front, puis commença ainsi sa harangue :

— Messieurs, je ne proteste point contre la proposition qui vient d'être émise par notre honorable amphitryon, M. Paul Beaucourt ; mais, messieurs, n'allez-vous point rouvrir des blessures qui saignent encore ? D'autre part, ne sera-ce point jeter de l'huile sur le feu de vos passions ? Tirez un voile sur le passé, messieurs, et ne songez plus qu'à vous créer des positions honorables, par votre sagesse et votre application aux choses utiles.

Vingt voix s'élevèrent : — Au diable les positions honorables et les choses utiles de M. Bellemain ! Faut-il se trouver heureux avec 60 ou 80 francs d'appointement par mois ? Non, non ; vivons dans le passé, qui eut tant de charmes pour nous, et dans l'espérance d'un meilleur avenir !

Mais ce concert de voix n'intimida pas M. Bellemain.

— A votre aise, messieurs ; vous savez que par caractère je représente la règle austère, la saine raison, la ligne droite et le travail...

— Oh ! que de belles choses représente M. Bellemain !

— Ne comprenant rien à vos passions désordonnées, je voudrais vous voir rentrer décidément dans la bonne voie ; mais, d'autre part, vous n'ignorez pas que je suis indulgent et que je ne trahis jamais personne.

— C'est vrai, c'est vrai. M. Bellemain est un brave homme ; un toast à M. Bellemain !

Le toast fut porté ; puis le chimiste, dominant le tumulte de sa forte voix, s'écria, en s'adressant à l'amphitryon :

— Allons ! commencez, heureux mortel qui allez quitter à jamais l'honorable étude de M. Rondelet.

— Je vais commencer. Placez-vous, messieurs. Après moi, ce sera, si vous le voulez bien, mon voisin de gauche, et ainsi de suite, de gauche à gauche, jusqu'à la fin des récits.

— C'est entendu. A merveille !

On se plaça à la hâte, et, dans la précipitation de tous, le hasard, plutôt que les sympathies, assigna la place de chacun.

On convint ensuite que les récits ne seraient jamais bien longs, et que chacun ferait le sien en se tenant debout, afin d'être mieux entendu.

On convint encore que, sans s'interdire entièrement les interruptions qui, dans les grandes assemblées, dramatisent souvent les séances, on ne les prodiguerait point trop, afin de ne pas prolonger les récits outre mesure.

Toutes choses arrêtées, l'amphitryon prit la parole.



UN VIEUX LION

— Mon récit sera bien simple, messieurs, et n'offrira pas de grandes péripéties. Cependant, vu nos mœurs nouvelles, il esquissera presque une page d'un passé qui semble déjà bien loin, qui appartient presque à l'histoire.

J'avais hérité, tout jeune, de la fortune d'une tante, qui m'aimait beaucoup, quoique je fusse un assez mauvais sujet. Grâce à cet héritage, je possédais environ cinq cent mille francs, en bonnes valeurs, facilement réalisables.

A ma majorité, j'accourus de la province à Paris. J'y louai un petit hôtel. J'avais des lettres de recommandation, et je me lançai dans le monde. Je me fis des amis distingués ; je pris des maîtresses ; je fréquentai les gens de lettres et les artistes. Oh ! la belle vie, messieurs ! nous étions alors plus fougueux qu'on ne l'est aujourd'hui ; nos passions avaient plus d'ampleur. Nous aimions les plaisirs, mais les lettres, mais la politique, mais les arts aussi. Nous applaudissions les beaux vers, les nobles sentiments. Nous faisions fête aux harangues éloquentes. Un livre nouveau, une pièce de théâtre nous passionnait, nous faisait livrer bataille, et dans nos journées bien remplies nous passions souvent du travail sérieux aux muses, des muses à Bacchus et de Bacchus à l'amour, comme disent les classiques.

Tour à tour fanatiques et dédaigneux du beau moral, laborieux et dissipés, nous étions tels que ces océans qu'agitent sans cesse les vents contraires. Et par nos excès,

dont la grandeur même attestait notre force, nous méritâmes qu'on nous appelât les *lions*.

Mais, hélas ! avec un capital borné, sans ressources supplémentaires, sans corps de réserve enfin, ma vie, improductive et luxueuse, devait amener infailliblement une catastrophe.

Au bout de dix ans, j'étais complètement ruiné.

Les femmes m'abandonnèrent les premières ; mes amis me témoignèrent de l'intérêt, mais un intérêt stérile ou du moins insuffisant. L'avénement d'un gouvernement nouveau me privait de puissants protecteurs ; il fallut promptement changer de vie.

Je quittai mon hôtel, je congédiai mes domestiques, je vendis ma voiture et mes meubles, et, deux années durant, je végétai dans une misère toujours croissante. J'ai souffert quelquefois la faim, messieurs. Mais, enfin un ami, ruiné comme moi, mais qui s'était réservé le strict nécessaire (sagesse sublime!), me procura l'honneur de vivre dans votre société, en me faisant entrer dans l'étude de l'estimable M. Rondelet.

Heureusement qu'il me restait un oncle, un oncle riche. Cet oncle avait une pupille qui, je crois, le touchait de plus près encore que par sa tutelle. J'ai pensé bien des fois que la pupille était ma cousine; cela importe peu, mais comme elle était fort jolie, toutes les fois que j'allais voir mon oncle pour lui accrocher un peu d'argent, ce qui était fort difficile, je faisais la cour à la charmante pupille ; et, sans arrière-pensée d'intérêt, je m'efforçais de m'en faire aimer. J'y réussis sans doute, à mon insu... Quoi qu'il en soit, mon oncle vient de mourir et il m'a laissé la moitié de sa fortune, mais à la condition que j'épouserais son adorable pupille, à laquelle il a laissé l'autre moitié. J'ai souscrit à cette condition avec bonheur, et voilà pourquoi je vous quitte.

Désormais je vivrai vertueusement, comme le désire.

M. Bellemain, et peut-être, avant peu, deviendrai-je un père de famille grave, régulier et économe. Cependant j'espère que le souvenir de mes erreurs me conservera toujours un peu d'indulgence.

On applaudit à ce discours, on porta un toast au futur père de famille. — Qu'il soit heureux et qu'il ait beaucoup d'enfants !

M. Bellemain demanda la parole ; mais cette fois, elle lui fut refusée.... sans impolitesse.

— Non, non, monsieur Bellemain, une autre fois ; pas trop de morale aujourd'hui !

— C'est au chimiste, au savant chimiste ! (Il se trouvait à la gauche de l'amphitryon.)

Le chimiste se leva, et il se fit un silence général.





LE CHIMISTE

C'était ungrand jeune homme de vingt-six ans environ, et dont la figure vous frappait tout d'abord.

Un nez long et tordu, presque cassé par l'effet d'une chute de son l'enfance, un teint bilieux, des rides venues avant l'âge et qui couraient sur son visage comme un réseau de fer dans une gare ; un front large, mais peu élevé ; des cheveux bruns et droits ; de longs bras toujours en mouvement et de grandes jambes : tel était le chimiste, que distinguaient cependant des yeux vifs et un air très-intelligent.

Il prit la parole.

— J'étais placé, messieurs, dans une des meilleures pharmacies de Paris ; je tairai le nom de la rue par une discrétion trop grande peut-être, mais qui m'est habituelle. Je travaillais beaucoup ; le maître était très-content de moi, et je l'étais du maître. Vertueux comme le désire M. Bellemain, je rêvais de me marier et d'acheter une modeste pharmacie quelque part, lorsque, pour mon malheur, une modiste vint s'établir en face du magasin.

— Bon ! bon ! s'écrièrent plusieurs voix, il y a une femme dans l'histoire !

— Oui, messieurs, une femme, et ravissante ! C'était une figure chiffonnée, délicieuse, toujours le sourire sur les lèvres ; mais, hélas ! c'était souvent le sourire de la moquerie.

J'en devins éperdûment amoureux, et mon travail en

souffrit beaucoup. Je dus faire bien des erreurs de drogues ; et à coup sûr, en me trompant, j'ai pu envoyer plus d'un malade dans l'autre monde ; mais aussi, par compensation, j'ai dû, quelquefois, en sauver un certain nombre. Ma conscience est donc tranquille.

— Oui, la compensation devait s'y trouver.

— J'étais sans cesse à regarder en soupirant ma belle voisine, ce qui la faisait rire beaucoup ; je lui écrivis, et elle rit encore davantage. Un jour, j'osai l'accoster pour lui peindre ma flamme : elle s'enfuit, en riant plus que jamais. Enfin, comme je rôdais devant son magasin, j'entendis qu'elle disait à ses amies : Son patron devrait le renfermer dans un bocal et le mettre en montre, avec cette étiquette : *Remède contre l'amour*. (Rire général.)

Et dans la pharmacie où je fis la sottise de raconter cela, on ne m'appela plus que : *Remède contre l'amour*.

Hélas ! je sus bientôt que la voisine avait un amant : c'était un calicot, bête comme une oie, mais fort joli garçon et toujours d'une mise irréprochable : les femmes ne tiennent qu'à l'extérieur.

Je souffris beaucoup, et mon caractère s'en aigrit. Un jour que notre premier garçon m'avait crié : Eh ! *Remède contre l'amour !* je lui appliquai un si vigoureux coup de poing qu'il en garda le lit huit jours. Le patron, déjà mécontent de mes distractions, dont le premier garçon s'était plaint plusieurs fois, me mit à la porte à propos de ce coup de poing.

J'avais quelques économies : je pris une chambre modeste, rue d'Ulm, et me livrant à mon désespoir, je résolus de mourir. Pour ne pas sortir de ma spécialité, j'eus recours au poison ; mais, aussitôt le poison pris, je souffrais tellement que je m'administrai du contre-poison. Cela me donna l'idée de composer une liqueur qui donne la mort doucement et à la façon de l'opium, au milieu de rêves enchanteurs. Cette idée me rattacha à la vie ; je voulais



Le remêde contre l'amour.

mourir comme dans les bras de ma charmante modiste, que j'allais entrevoir quelquefois le soir, et que j'entendais encore parfois rire sur mon compte, avec ses malicieuses ouvrières.

Rentré dans ma petite chambre de la rue d'Ulm, je poursuivais la recherche du poison rêvé. Enfin, je parvins à le trouver. Oui, messieurs, je possède à cette heure une composition savante qui vous plongera, si vous le voulez, dans un sommeil plein de charmes et dont vous ne reviendrez pas. Je l'ai essayé sur moi, mais avec de grandes précautions, de manière à pouvoir en combattre à temps le dernier effet, qui vient comme un coup de grâce.

Mais, que ce poison est doux ! Il nous fait expirer comme sous le baiser d'une femme aimée, et avec mille rêves de bonheur......

Je vous dirai, messieurs, que la découverte de ce trésor, jointe à mon éloignement de ma sirène, que je finis par ne plus chercher à revoir, m'a guéri entièrement de la pensée du suicide....

Malheureusement, messieurs, la recherche des poisons n'enrichit guère, et très-connu de tous les garçons pharmaciens de Paris, ne voulant plus être raillé et appelé *Remède contre l'amour*, je suis entré, par l'effet d'un heureux hasard, et en attendant mieux, j'en conviens, dans l'étude de M. Rondelet, ce qui me permet de vous faire aujourd'hui mes offres de service, pour le cas où vous voudriez sortir agréablement de ce monde.

On applaudit beaucoup encore à ce discours, que les gestes du chimiste avaient rendu très-pittoresque, et on lui souhaita, en riant, de plus heureuses amours.

Seul, le marquis ne riait pas ; il songeait à ce poison ingénieux qui fait mourir sans douleur et même avec tant de délices.

On fit appel ensuite au voisin de gauche du chimiste.

— A l'homme de lettres ! à l'époux de l'actrice !...

L'ÉPOUX DE L'ACTRICE

C'était un homme jeune encore, mais amaigri par le travail et la souffrance. Sa figure, agréable et intelligente, exprimait un profond chagrin tempéré par la résignation.

— Messieurs, dit-il, vous connaissez tous ce mot d'un vieux magistrat; chaque fois qu'on lui annonçait un malheur ou un crime, il disait : *Où est la femme ?* Ce mot est bien juste, non pas que le cœur de la femme soit plus criminel que le nôtre, à Dieu ne plaise ! mais parce qu'elle est presque constamment notre mobile, tantôt nous poussant au libertinage, à l'extravagance et aux mauvaises actions, et tantôt excitant les efforts suprêmes, nous menant aux grandes choses, nous montrant un but sublime à atteindre.

— C'est juste, c'est juste ! s'écria-t-on. Vivent les femmes !

— Bon, il y a encore une femme dans l'histoire !

— Oui, messieurs, et je vais la mettre en scène. Vous savez que je suis littérateur, ou plutôt que je l'étais, car maintenant je ne le suis plus du tout. J'ai écrit autrefois des romans et des pièces de théâtre, sous un nom qui a eu quelque retentissement. Mes romans étaient bien accueillis du public, et se vendaient un bon prix aux éditeurs. Mes pièces de théâtre, comédies, vaudevilles ou drames, avaient du succès. Je vivais considéré et dans l'aisance. J'étais heureux, presque autant qu'il est permis de l'être dans ce monde.



l'Epoux de l'actrice.

Le mariage, sinon non.

Mais, jour fatal ! je m'épris d'une jeune actrice qui avait admirablement fait valoir un petit rôle dans l'une de mes pièces, et croyant le succès facile, je m'efforçai de lui plaire, sans idée bien sérieuse.

Hélas ! cette jeune personne voulant se faire une position solide, et d'ailleurs conseillée par sa mère (méfiez-vous des mères d'actrices!) me tint, comme on dit, la dragée haute. *Le mariage ; sinon, non,* disait la mère. Ces dames s'exagéraient beaucoup sans doute ma fortune et les avantages de ma position.

J'étais véritablement épris, et semblable à un poisson qui veut s'échapper du filet, je me débattis vainement et finis par me laisser prendre : j'épousai ! Notre lune de miel eût été charmante... sans la mère, hélas ! Imaginez une vieille horrible, toujours le nez embarbouillé de tabac, et les vêtements en désordre ; toujours en admiration devant sa fille, que je n'adorais pas assez, disait-elle : sa fille ! une vertu sans pareille, un amour, une divinité !

Malheureusement, la divinité cachait sous le rigorisme apparent de ses principes un grand amour du luxe et des plaisirs. Ses appointements d'actrice étaient faibles et au bout de trois ans, mes économies étaient épuisées.

J'adorais toujours ma femme et je dus redoubler de travail pour suffire à des dépenses que je ne pouvais arriver à diminuer. Nous avions un bel appartement, plusieurs domestiques, une voiture, et, en location, une charmante maison de campagne.

J'épuisai ma verve à ce jeu et, pour produire beaucoup, je produisis mal ; mon imagination finit par se tarir entièrement, je ne vécus plus que de redites. En vain je redoublais mes libations de café. Je ressemblais à ce verger qu'on couvre d'engrais incessamment et outre mesure ; pendant quelque temps il donne de très-beaux fruits; il n'en produit ensuite que de chétifs, et finit par n'en plus donner du tout.

J'aimais toujours ma femme ; mais elle ne m'aimait plus, et notre paradis était devenu un enfer, — par ma faute, disait sa mère.

Un beau jour, ô douleur cruelle ! ma femme s'enfuit avec un riche étranger, et emmena sa mère, pour mon unique fiche de consolation.

Mon désespoir fut grand ; mais il fallait vivre et tâcher d'oublier. Je fis trois romans dans l'année qui suivit mon malheur ; le premier me fut acheté 500 francs, le second 200, et le troisième ne trouva pas d'acheteur. On ne voulait plus de mes pièces ; j'étais un homme usé...

Alors je m'estimai presque heureux de trouver un asile dans l'étude de M. Bonnami ; j'y vis en travaillant; mais j'y pleure toujours mon bonheur perdu et mon génie éteint...

Personne ne se permit de rire : on était en présence d'une douleur trop réelle. Chacun se rapprocha de l'époux de l'actrice, et plusieurs de ses amis lui dirent :

— Vous êtes jeune encore ; mettez votre esprit en jachère, l'imagination vous reviendra ; vous n'êtes que fatigué. Vous retrouverez votre puissance et vos succès ; et oubliez votre infidèle qui n'était pas digne de votre amour.

— Merci, messieurs ; je suivrai vos conseils, répondit-il mélancoliquement.



LE SOUS-PRÉFET

Vint ensuite le tour de l'ami de Jules, de celui que nous avons appelé le Sous-Préfet, titre qu'on lui avait conservé dans l'étude comme sobriquet, à la suite de quelques indiscrétions ou demi-confidences. Il prit la parole :

— En me conformant, messieurs, au programme de notre amphitryon, je ne vous dirai que la vérité, mais je ne vous dirai pas toute la vérité ; car il y a dans mon histoire de sombres catastrophes et de ces blessures saignant encore, dont a parlé notre excellent maître-clerc.

J'étais sous-préfet dans une petite ville du Nord : c'est la République de 1848 qui m'y avait envoyé. Lorsque vint l'Empire, je fus conservé dans mon emploi, grâce à l'intervention d'un ami très-influent que j'avais au ministère de l'intérieur. Mais, trop véritablement libéral, je ne m'associai pas, en dépit des instructions reçues, aux mesures rigoureuses qui furent décidées alors. Je ne provoquai aucun envoi à Cayenne ; il n'y eut aucune arrestation dans ma sous-préfecture ; personne n'y fut molesté. J'excusai même quelques écarts de conduite et d'opinion et je ramenai les dissidents par la douceur.

Cela me mit très-mal avec mon préfet, qu'animait plus de zèle. Cependant je pus conserver encore quelque temps ma position chancelante : une circonstance décisive amena la perte de ma place, qui était toute ma fortune.

J'aimais une jeune fille encore mineure ; mais, messieurs, je dois dire, comme circonstance atténuante, qu'elle fut

la première à prononcer ces douces paroles : *Je vous aime*. Torturée par une belle-mère, elle était très-malheureuse dans sa famille, ce qui l'excuse aussi. Nous fîmes beaucoup d'imprudences qui nous compromirent. Nos ennemis s'emparèrent de nos fautes et je fus destitué. Ne nous jugez pas trop rigoureusement, messieurs ; nos torts furent ceux de l'amour et non du libertinage. Le mariage, comme réparation, nous eût semblé à tous les deux un dénoûment plein de bonheur. Séparés violemment pendant une année entière, nous nous retrouvâmes à Paris, mais dans quelle condition ! Vous me permettrez de n'en pas dire davantage..... Nous avions épuisé la coupe de l'adversité.

C'est alors, messieurs, qu'une circonstance heureuse me permit d'entrer dans l'étude de M. Rondelet, excellent refuge, mais où j'ai besoin cependant de beaucoup de résignation et d'un peu d'espérance, pour vivre encore.

On s'empressa silencieusement auprès de l'ancien fonctionnaire, on lui serra la main avec affection, on avait compris qu'il cachait une grande partie de ses malheurs.

Puis, après avoir bu quelques verres de punch et mangé quelques gâteaux, on fit appel au voisin du sous-préfet.





LE POÈTE ÉPIQUE

Un clerc d'une trentaine d'années, aux grands traits réguliers, au front élevé, à l'air mélancolique et rêveur, quitta sa chaise pour parler à son tour. Sa figure longue et pâle et ses formes amaigries accusaient des peines cruelles et peut-être des privations prolongées. Il appartenait à l'étude de la rue Saint-Antoine, celle de M. Pincemaille.

— Messieurs, mon récit ne vous plaira sans doute pas beaucoup; il ne s'y trouve pas de femme; mais il y a un crime dans cette histoire.

— Un crime! s'écria-t-on.

— Oui, messieurs, mais que ma plume seule a commis, et que vous me pardonnerez, car il n'a fait de tort qu'à moi..... J'ai composé un grand poème.

— Epique? dirent plusieurs voix.

— Oui, messieurs, épique; mais non pas étique, car il avait 15,000 vers divisés en 28 chants et un prologue.

— Quel courage!

— Vous me permettrez de remonter en peu de mots à ma première jeunesse, pour vous donner l'explication de ma folie.

J'ai perdu ma mère de bonne heure, j'étais encore enfant. Mon père, employé dans l'administration de la ville d'Amiens, put, à force d'économies, me faire donner une assez bonne éducation. Puis, il me fit entrer dans ses bureaux; il m'y poussa, et me fit obtenir un traitement modeste.

Mais j'avais le goût des vers ; je me croyais du génie et je rêvais la gloire... Très-malheureusement, mon père mourut, comme je n'avais pas encore vingt-cinq ans. Il me laissa quelques économies.

J'y puisai pour faire imprimer mes essais poétiques que je distribuai à mes amis et connaissances, et particulièrement aux lettrés de la ville.

Mon livre, de peu de volume et présenté modestement, fut très-bien accueilli et je reçus mille compliments. « J'étais un véritable poète ; j'avais de l'avenir ; mais il fallait travailler beaucoup. »

Enchanté de cet accueil, je fis bientôt paraître une œuvre plus importante que la première, et qui certainement accusait des facultés poétiques plus élevées, montrait plus d'imagination et de vigueur de style.

On commença à me trouver un peu d'audace et de prétention, trop de hâte à me produire, et l'accueil fait au livre, quoique bienveillant, fut plus froid que le précédent.

Je crus entrevoir qu'on prenait ombrage de cet avenir brillant qu'on m'avait annoncé, et loin de me décourager, je redoublai d'efforts.

J'avais travaillé énormément en secret et ébauché plusieurs poèmes. J'en finis un dont le sujet était admirable. Voltaire en a vainement fait une parodie. Le ridicule ne mord que sur ce qui est réellement ridicule. Le sujet existe encore, brillant de l'éclat le plus pur et attendant son Tasse ou son Dante : il a nom *Jeanne d'Arc*.

Je m'y acharnai ; j'y passai les nuits. Je l'ornai de descriptions pleines de charmes et de mille épisodes pris dans l'histoire et les mœurs du temps. Des amours vrais et purs y jouaient un grand rôle. J'en rehaussai l'éclat par un merveilleux conforme aux légendes, et par conséquent vraisemblable. J'en travaillai énormément les vers, et quoique poète sans nom, je crois avoir pu donner à la forme de mon poème un degré suffisant de perfection.

L'œuvre finie, bien limée, bien soumise au polissoir, j'en fis faire plusieurs copies et, avec l'empressement d'un jeune auteur, sûr du succès, je les communiquai à mes amis littéraires.

Pour le coup ce fut un tolle général : je m'exagérais singulièrement mon mérite ; j'étais un audacieux, un nouvel Icare qui voulait se brûler les ailes. — Eh ! quoi, aborder le genre qui avait illustré les Homère, les Virgile, les Dante, Milton, Voltaire ! Oh ! c'était d'une présomption ridicule et qui ne méritait que le dédain ! — On n'en fut pas avare.

Révolté de cette injuste appréciation, je résolus d'en appeler à d'autres juges ; et comme j'avais encore devant moi quelques sommes, reste des économies de mon père, je donnai ma démission d'employé et je vins à Paris, cette ville des juges impartiaux, cette ville où le génie n'est jamais méconnu. (Murmures de dénégations.)

Je le pensais ainsi du moins, messieurs. Je louai une chambre mansardée dans la rue du Temple ; je la garnis de mon mieux avec de vieux meubles d'occasion ; puis, je m'occupai, avec un juvénile empressement, de faire imprimer mon poème.

Sans songer à offrir mon œuvre à un éditeur, je cherchai et trouvai bientôt un imprimeur qui n'était pas trop cher ; je fis choix d'un beau papier, et grâce à un artiste, ami de collége que j'eus la chance de retrouver à Paris, je pus orner mon œuvre d'illustrations qui n'étaient pas sans mérite.

Enfin, disais-je, nous aurons en France un poème national, et l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre ne nous accuseront plus d'impuissance ! Vous excuserez, messieurs, cette illusion d'amour-propre. (Sourires bienveillants.)

Le jour de la gloire venu, j'allai voir les journalistes pour en obtenir des comptes-rendus et de la sorte une publicité, sans laquelle un poème, quelque mérite qu'il ait,

ne saurait faire son chemin dans le monde. Pas un de ces messieurs ne voulut seulement ouvrir le livre. « Nous ne parlons pas des ouvrages en vers, me dirent-ils. » L'un d'eux ajouta : « Mon cher, vous ne m'en voudrez pas de ma franchise ; mon opinion est que votre place est aux petites maisons. » Tous regardaient comme une monstruosité d'avoir fait un poème de 15,000 vers dans ce siècle de prose et de petites œuvres. Je crus bien comprendre que si j'avais pu disposer de quelques centaines de francs pour des articles de comptes-rendus, la critique eût été moins rebelle ; mais je ne les avais plus ; mes frais d'installation à Paris et d'impression, — d'impression surtout, — avaient tout dévoré.

J'écrivis au ministre pour solliciter sa souscription. Je ne fus honoré d'aucune réponse, sans doute parce que mon poème accusait trop de libéralisme. Je m'adressai aux libraires, qui consentirent dédaigneusement à en prendre quelques exemplaires à vendre pour mon compte, et ces exemplaires ne se vendirent pas. Enfin, un jour que je rentrais chez moi, après de nouvelles et vaines tentatives, à bout de patience et de courage, je résolus d'en finir avec mon poème.

C'était en hiver, il faisait très-froid, et mon édition était là tout entière, dans ma chambre : 1,500 exemplaires que j'avais pensé devoir être promptement débités. (Murmures sympathiques.)

Dans mon mobilier de hasard, se trouvait un grand poêle de fonte, à la mode de mon pays. Furieux, je saisis mon ouvrage et le jetais dans le feu, et jusqu'au dernier exemplaire, mon édition servit à me chauffer. Je contemplais avec mélancolie les cendres noires qui s'accumulaient et semblaient porter le deuil de mes espérances. Cela dura toute la nuit. Par moments, mon orgueil s'exaltait et je pensais me venger de mon pays et de mon siècle en détruisant un chef-d'œuvre.



Le poëte épique.

Pardonnez-moi, messieurs, ce dernier accès de folie (Mouvement de pitié.)

Le lendemain et les jours suivants, vinrent les réflexions sérieuses. Il fallait vivre en travaillant. Pour abréger, après bien des tentatives infructueuses, renonçant tout à fait aux lettres et à la gloire, je me réfugiai, presque avec bonheur, je dois le dire aussi, dans l'étude de M. Pincemaille, le digne collègue et ami de M. Rondelet, et où, grâce à la résignation, j'ai trouvé un peu de repos.

— N'avez-vous point conservé d'exemplaires de votre poème ? demanda l'amphitryon, Paul Beaucourt.

— J'en ai conservé deux ou trois retirés tardivement de chez les libraires, où ils ne se vendaient pas, et que je n'ai pas eu le courage de brûler comme les autres.

— J'en retiens un, reprit Paul Beaucourt. Je veux en faire, dans le journal de notre petite ville, un compte-rendu sous ce titre : *Un chef-d'œuvre inconnu.*

— Il renaîtra de ses cendres, cria toute l'assemblée.

— Un toast à notre poète épique, qui deviendra célèbre comme le Tasse !

On fit une nouvelle visite au punch, aux pâtisseries, au vin de Bordeaux, puis on reprit les confessions.

— C'est à l'amoureux averti ! à l'amant fidèle ! crièrent plusieurs voix en désignant un tout jeune clerc, dont on connaissait déjà les antécédents.



L'AMOUREUX AVERTI

Un charmant jeune homme, à la figure naïve et douce, se leva et prit la parole pour obéir à cet ordre amical.

— Messieurs, mon histoire est bien simple ; elle est peu chargée d'incidents. Cependant elle vous intéressera peut-être, car il s'y trouve une femme, une femme trop aimée et qui la remplit tout entière.

— Bon ! bon ! voyons la femme.

— J'avais hérité d'une soixantaine de mille francs, et je crus que cette fortune ne finirait jamais.

Je quittai ma petite ville natale. Je vins à Paris et je me lançai dans le monde, plein d'illusions, comme on l'est à vingt-deux ans.

Un jour, au théâtre, je me trouvais assis auprès d'une femme ravissante. Elle semblait très-aimable, causait volontiers, et j'osai lui offrir mes hommages.

Elle les accueillit très-bien, mais avec un sourire un peu railleur. « Venez me voir demain , dit-elle ; je suis très-franche, je vous dirai la vérité et je vous ferai la morale. »

Je volai chez elle le lendemain, sur les ailes de l'amour et de l'espérance. Je fus accueilli à merveille. L'appartement était splendide...... le cadre était digne du tableau.

Après quelques chaleureuses paroles d'amour que j'osai lui adresser :

— Permettez-moi, me dit l'aimable dame, de vous demander en amie quelle fortune vous possédez ?



Elisa.

— Une soixantaine de mille francs, répondis-je, et j'y joins le plus ardent désir de les faire servir à votre bonheur.

— Mon jeune ami, me dit-elle en riant, vous n'avez que soixante mille francs, et vous vous adressez à moi ? Vous voulez donc dans six mois être obligé de prendre le pantalon rouge ? Je suis libre de cœur aujourd'hui ; vous me plaisez beaucoup, j'en conviens ; je serais disposée à vous aimer, à vous aimer seul. Mais, si vous me connaissiez!... Non, ne vous attachez pas à moi ; prenez une femme plus simple, je vous en prie, car dans six mois vous seriez ruiné.

J'eus le malheur de ne pas la croire. J'insistai, je menaçai même de me tuer si l'on me repoussait, et je fus accepté. Je devins un heureux amant, seul alors peut-être, je ne sais.... Fille d'un officier mort en Afrique, et élevée à Saint-Denis, Elisa, — c'est le petit nom de la dame, — avait de l'instruction, de l'esprit, des talents, mille moyens de charmer. Quelquefois sérieuse, mais jamais maussade, elle avait un sourire ravissant. On fit de moi le centre, l'heureux chef d'un petit monde délicieux. Mais ma royauté fut de bien courte durée.

— De grâce, quelques mots sur ce petit monde délicieux, et sur votre vie à deux, dit une voix sentimentale.

— Voyons ce qui se passe chez ces dames, cria le chimiste.

— Oui, faites-nous connaître ces sirènes, dit M. Bellemain.

— Soit, je vais le faire de mon mieux.





CHEZ ELISA

— Vous saurez d'abord que j'avais conservé mon modeste appartement, loué dès mon arrivée à Paris, mais je ne m'en servais guère. (Compris, compris !)

Notre existence était assez somptueuse ; cependant Elisa assurait le contraire. — Avec toute autre que moi, me disait-elle, votre fortune ne vous profiterait pas trois mois, mon pauvre Charles. (Murmures gais.) Et elle ajoutait : J'ai relativement de la modération et de l'ordre ; relativement, entendez-vous ? Vous verrez ce qui se passe chez mes amies.

Le personnel de la maison se composait d'une vieille cuisinière, servante maîtresse et véritable cordon bleu ; d'une jeune femme de chambre, apprentie cocotte (Sourires.), d'un cocher et d'un petit valet de chambre qui montait au besoin sur le siége, car nous avions voitures et chevaux pur sang.

Et tout ce personnel ne me parlait jamais qu'à la troisième personne, ce qui me flattait infiniment. (Hilarité.)

Notre table était excellente. Souvent après le déjeuner, Elisa montait à cheval et, quoique fort mauvais cavalier, je l'accompagnais. Nous allions au bois, où l'on admirait beaucoup madame.

Quelquefois nous nous servions d'une petite voiture traînée par deux chevaux et que madame conduisait ; c'était son grand plaisir, elle s'en tirait à merveille et je jouissais de son triomphe.



Un diner chez ces dames.

Le soir, je menais Elisa, en grande toilette, au spectacle, et je figurais à ses côtés aux premières loges ; puis un excellent coupé venait nous chercher pour le retour; c'était vraiment délicieux, ravissant ! (Mouvement de gaîté.)

Nous recevions souvent nos amis à dîner, et alors nous donnions à jouer, en joignant au jeu la danse et la musique. Nos invités étaient des célibataires, jeunes ou vieux, avec leurs maîtresses élégantes, des artistes, des poètes, des dames en quête d'hommes sérieux, des journalistes, des romanciers observateurs, de riches libertins et des Grecs quelquefois. (Rires.)

On jouait avec fureur le baccarat et le lansquenet. Il s'y gagnait et s'y perdait beaucoup d'argent. Elisa y était très-heureuse. De mauvaises langues disaient bien qu'elle trichait au jeu, mais je n'en ai jamais rien cru. Elle était trop belle pour faire une si vilaine chose. (Murmures gais, un peu railleurs.)

Pour moi, de crainte de perdre, je m'abstenais de jouer.

Il y avait aussi des tables de bouillote et d'écarté, où l'on faisait une consommation effroyable de cartes. Les profits du chandelier, que ne dédaignait pas madame, aidaient à soutenir le luxe du logis. Elisa avait, je pense, un grand faible pour l'argent. (Nouveau mouvement.)

Du reste, en véritable intendante de madame, sa vieille servante organisait toutes choses. C'est avec elle qu'il fallait habituellement compter. Elisa laissait faire et, pour être toujours aimable, semblait ne jamais s'inquiéter de rien.

De même que nous donnions des dîners, nous en recevions des amies de madame, et ceux-ci étaient quelquefois plus magnifiques encore que les nôtres ; car dans ce monde galant on fait volontiers assaut de luxe. Ces dîners étaient fort gais et même un peu licencieux. (Sourires.)

Elisa était toujours fort aimable pour tout le monde et beaucoup trop vraiment ; ce qui me plongeait dans une

sombre rêverie, car je croyais entrevoir qu'elle me préparait un successeur (Mouvement sympathique.) ; mais très-consciencieuse, elle avait sans cesse pour moi des sourires charmants; elle me louangeait beaucoup, en relevant mes moindres mérites.

Une voix : — Oh ! c'est à cela que les femmes excellent.

— On aurait pu croire qu'elle m'aimait véritablement. Elle me disait quelquefois : « Là, vrai, ça me fera trop de peine lorsqu'il faudra que je te quitte. » (Hilarité.) Et lorsqu'elle me donnait des marques un peu vivesd'affection, oh ! que j'étais flatté ! oh ! quej'étais heureux ! (Rires bienveillants.) Hélas ! comme je vous l'ai dit, tout ce bonheur ne dura pas longtemps. Chaque jour je voyais diminuer ma peau de chagrin, en d'autres termes, se désenfler le portefeuille d'où dépendait ma félicité, et cela me navrait.

Cependant je faisais bonne figure, j'espérais encore. Ah ! disais-je, que je serais heureux si Elisa voulait venir vivre avec moi de peu, comme nous le pourrions, au fond de quelque province ignorée ; mais elle aime trop le luxe pour cela !

— Brave garçon ! bon cœur ! dirent plusieurs voix. — Pauvre dupe ; dit M. Bellemain, qui ne comprenait rien à de telles faiblesses.

— Faut-il vous raconter la catastrophe, messieurs ? cela allongerait peut-être trop mon récit.

— Non, non, poursuivez ; nous vous écoutons avec plaisir.

— Voyons le châtiment, dit M. Bellemain.



L'AMANT CONGÉDIÉ

Au bout de six mois, ainsi qu'on me l'avait annoncé, il ne me restait plus rien ; et le lendemain d'un jour où il m'avait été impossible de payer à la gouvernante la grosse note d'un fournisseur, comme je me présentais chez madame, au retour d'une promenade où j'étais allé rêver à ma position plus que précaire, la vieille bonne me barra le chemin. Jamais plus affreuse servante n'avait servi une plus belle maîtresse ; jamais un dragon plus hideux n'avait gardé un plus doux trésor.

— Madame ne peut plus vous recevoir, me dit-elle. Vous ne sauriez lui en vouloir. Elle vous a prévenu ; n'insistez pas.

Hélas ! j'insistai vainement. A chaque nouvelle visite, l'horrible servante, constamment à son poste, me répétait avec un affreux ricanement : *Plus d'argent, plus d'amour!* Et longtemps je vis en songe cette infernale vieille, rousse, édentée, ridée, chassieuse, me refusant, une pelle à la main, la porte du paradis perdu. (Mouvements divers.)

J'écrivis des lettres, les lettres les plus tendres, en déguisant mon écriture pour que la vieille ne les interceptât pas, et ces lettres restèrent sans réponse.

Cependant madame apprit qu'un monsieur âgé, qu'on croyait mon oncle, était dangereusement malade.

C'était un vieux garçon, très-riche, qui avait connu intimement ma famille en province. Il m'avait vu tout jeune, me tutoyait, et, d'un caractère bienveillant et gai, il m'appelait

habituellement son neveu, même devant témoins, et moi, par réciprocité, je l'appelai mon oncle, quoiqu'il ne le fût nullement. Du reste, il avait des neveux et des nièces véritables dans notre pays; mais, brouillé avec son frère, il parlait peu de sa famille.

Sans doute qu'on avait dit à Elisa: « Votre Charles, cet ami qu'on voyait souvent chez vous, il y a peu de jours, a un oncle très-riche, à qui l'on ne connait pas d'autre héritier, et cet oncle se meurt. » De sorte qu'un jour que, m'armant de courage, je me présentai encore une fois chez Elisa pour lui demander un retour passager de bonheur (Sourires.), sa vieille servante m'apostropha en me disant:

— Votre oncle est-il mort?

— Quel oncle?

— M. Bagneul, votre oncle enfin!

— Eh! répondis-je étourdiment, M. Bagneul n'est pas mon oncle, ou du moins il ne l'est que par plaisanterie. Sa famille est en province. — Quoi, M. Bagneul n'est pas votre oncle? — Non vraiment. — M. Bagneul, si riche! M. Bagneul qui se meurt! Il n'est pas votre oncle! Et vous avez osé vous présenter encore ici! Quelle audace! Retirez-vous, ou je vous aplatis votre chapeau sur la tête avec mon balai.

En disant ces mots, elle me poussa et me ferma violemment la porte au nez. (Rire général.)

— Je voulais mourir; mais je n'eus pas le courage du suicide. Ah! cher chimiste, si je vous avais connu!

— Il en est temps encore, et quand vous voudrez...

— Silence, chimiste; silence!

— J'ai fini, messieurs, dit le jeune homme. Tout à fait à bout de ressources et sans inclination pour le pantalon rouge, je regardai à mon tour, comme une chance heureuse (bien incomplète, bien faible toutefois) de pouvoir gagner quelque argent dans l'étude de M. Bonnami,

où, j'en conviens, je pense encore sans cesse à ma belle et ingrate Elisa.

— Ma foi, dit M. Bellemain, franchement, je ne saurais vous plaindre beaucoup ; et votre excès de faiblesse et de crédulité.....

— A bas la morale ! cria-t-on de toutes parts. Monsieur Bellemain, vous n'avez pas la parole. Le pauvre garçon a été assez puni ; il mérite d'être plaint, vous êtes trop sévère !

— Un toast à ce cœur fidèle !

Le toast fut porté ; puis les récits reprirent leur cours.



LE SÉMINARISTE

— C'est au séminariste! à l'ange tombé! dirent les clercs de M. Belle-Chasse.

Alors se leva un jeune homme grand, le front haut, la figure noble et régulière. Il portait une vaste redingote brune qui rappelait un peu la soutane. On ne lui voyait point de linge. De beaux yeux bleus brillaient dans la pâleur d'un visage, dont l'expression trahissait de profondes douleurs. Il s'exprima ainsi :

— Oui, messieurs, je fus séminariste; mais mon extrême confiance en moi, mais un fol orgueil m'ont fait quitter la robe qui devait être à jamais la mienne.

Il y aura quelque humilité de ma part à faire ma confession ; mais l'humilité est maintenant ma loi.

Je suis né à Beaune. Ma mère, devenue veuve quelque temps après ma naissance, possédait peu de fortune. Lorsque je fus arrivé à l'âge de vingt ans, comme j'avais un oncle supérieur au séminaire d'Orléans, je demandai moi-même à y achever mes études. Il existait en moi une foi religieuse très-vive, un grand rigorisme mêlé d'orgueil, une intolérance qui n'admettait que la perfection et je me fis une place à part au séminaire d'Orléans.

Mais j'y tombai malade et mon oncle jugea convenable de me rendre aux soins de ma mère, jusqu'à mon entier rétablissement.

Je retrouvai à Beaune des cousines qui sortaient de pension, les filles les plus belles et les plus légères du monde.

— Bon ! bon ! voici des femmes.

— Amoureuses des modes les plus extravagantes, des divertissements les plus futiles, elles donnaient beaucoup de prise à mes critiques et je ne les leur épargnais guère. Je traitais durement ces jeunes filles, en homme qui se croit sûr de ne jamais faillir. Elles résolurent de se venger, et conjurèrent ma perte. L'une d'elles, du nom de Louise, se chargea du rôle principal, du rôle actif.

Mais, comme le dit un proverbe, il ne faut jamais jouer avec le feu. C'est un élément terrible ; ma cousine devait s'y embraser elle-même.

Un jour que je demandais à Louise la cause d'une tristesse feinte ou vraie qui cadrait si mal avec ses habitudes légères et sa gaîté habituelle, et que je lui disais :

— Satan vous aura tendu quelque piége, ma cousine, et vous y serez tombée ; c'est ce qui vous crée maintenant de folles rêveries.

Elle me répondit vivement :

— Oui, Satan m'a tendu un piége ; oui, j'y suis tombée : j'aime, j'aime de toute la puissance de mon âme.

— Si vous aimez un époux à vous destiné, repris-je avec un peu d'émotion, vous pouvez aimer sans crime.

— Non, je ne puis aimer sans crime ; car celui que j'aime ne saurait répondre à mon amour.

— Je suis votre ami, ma cousine ; faites-moi connaître l'objet de votre passion, dis-je avec une émotion croissante, et je calculerai l'étendue de la faute, et je vous donnerai de sages conseils.

— Vous êtes la dernière personne à qui je puisse nommer celui que j'adore.

Après ces mots, la rougeur au front et la voix pleine d'émotion, ma cousine se leva et s'enfuit.

Hélas ! dès ce jour ma tête et mon cœur prirent feu ; ce fut une révélation. Je vis ma cousine dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Je devinai que j'en étais aimé,

et vanité ou séduction, bientôt je l'adorai moi-même. Je la fuyais et la cherchais en même temps. Ses yeux me jetaient sans cesse à la dérobée des regards de flamme. Enfin un jour qu'elle s'était évanouie après l'aveu complet de son amour pour moi, je voulus la rappeler à la vie; je me penchai sur elle; je l'appelai des noms les plus tendres, j'osai même effleurer ses lèvres. Elle rouvrit les yeux, elle m'étreignit et nos baisers se confondirent...

— Bon, un séminariste à la mer; le diable a dû bien rire.

— Deux anges déchus! histoire éternelle, dit le sous-préfet.

—Il fut moins coupable que moi, dit tout bas le marquis avec un geste de douleur.

— Vous devinez la suite, messieurs...... Amant de Louise, je brûlais d'être son époux. La crainte du ridicule nous retint. Jamais, d'ailleurs, sa mère, très-pieuse, n'aurait voulu donner sa fille à un séminariste renonçant par amour à un salut assuré. Puis, elle avait un autre gendre en vue. Bref, mon oncle me rappelait au séminaire; ma mère me pressait d'y retourner; nous résolûmes de fuir. Je fis argent de tout ce que m'avait laissé mon père, et une nuit nous volâmes à Paris. Oh! que les premiers temps de notre séjour dans cette ville, malgré mes remords, furent pour moi pleins de charmes! Mais Satan, qui sans doute avait préparé ma chute, voulut la rendre encore plus fatale.

Ma maîtresse était légère: elle se lia avec des femmes plus légères encore, et un jour, lorsque déjà la misère avait frappé à notre porte, je reçus de Louise, absente depuis quelques heures, une lettre où elle me disait:

« Je vous aime toujours, mon cousin; je ferai toujours
» des vœux pour votre bonheur, mais une existence de
» privations me semble impossible à supporter. Je n'ai
» point de courage contre une telle épreuve. Je vous quitte.

» Adieu, pensez encore à moi qui ne vous oublierai ja-
» mais. »

Cette lettre me réduisit au désespoir. Je me serais tué, sans mes principes religieux qui avaient survécu à ma chute.

Un nouveau coup m'attendait.

Le lendemain, comme je traversais les boulevards, la mort dans l'âme, je vis dans une calèche découverte l'infidèle Louise mise avec la plus grande élégance. Son nouvel amant était auprès d'elle.

Elle m'aperçut, rougit et détourna la tête. Je rentrai chez moi me soutenant à peine.

Cependant, après de cruelles luttes, j'acceptai mes souffrances comme une expiation de mes fautes, et après de nombreuses et vaines tentatives, j'entrai, par une circonstance heureuse qui allongerait trop ce récit, dans l'étude de M. Belle-Chasse, et pris rang parmi vous, messieurs, que je prie de respecter ma douleur.

On ne railla point le séminariste, qui n'avait rien gardé de son ancien orgueil, et l'on causa quelques instants sur les circonstances de ce petit drame, qu'on avait écouté très-attentivement et avec beaucoup d'intérêt.

On allait reprendre les confessions, lorsqu'on entendit sonner 4 heures à l'église voisine, heure désignée pour la sortie du café, le chemin de fer devant partir à 5 heures 3/4.

— Messieurs, dit Paul Beaucourt (*le lion vieilli*), j'ai pris beaucoup de plaisir aux récits que nous venons d'entendre ; je serais très-heureux de pouvoir les compléter par ceux qui devaient suivre, et qui auraient été nombreux encore, et sans doute tout aussi intéressants.

Je désirerais vivement connaître ces derniers pour faire de tous un volume que, dans mes loisirs de province, je publierais sous ce titre : *Confessions du café des Deux-Pierrots*.

Cependant le moment du départ est venu. Je serais

donc bien reconnaissant si, demain ou après-demain, vous vouliez donner suite à ces récits. L'un de vous, que vous choisiriez, aurait la bonté de les recueillir et de me les transmettre.

Je vais laisser dans ce dessein à notre honorable maître-clerc, M. Bellemain, l'argent nécessaire pour les frais d'une nouvelle ou mieux de plusieurs nouvelles soirées à notre cercle hospitalier du café des *Deux-Pierrots*. Voyons, messieurs, souscrivez-vous à tout cela?

La proposition fut acceptée par acclamation, et M. Bellemain, nanti de l'argent nécessaire, accepté sans faux amour-propre, donna à toute la réunion rendez-vous pour le lendemain soir, au café des *Deux-Pierrots*.

Puis l'on accompagna l'amphitryon, qui partit pour sa province après avoir embrassé tous ses anciens amis et promis de leur donner de ses nouvelles, en retour des leurs, et de les faire participer, autant que possible, à sa nouvelle et heureuse position.



LES DEUX CHIFFONNIERS

Jules, en quittant la gare du chemin de fer, accompagna quelques instants le sous-préfet, avec d'autres camarades, puis ils se séparèrent, pour se rendre chacun chez soi. Il restait au marquis un assez long trajet à faire.

Les douleurs de la prison préventive, les deux mois de captivité après sa condamnation, et plus encore toutes les peines morales qu'il avait éprouvées coup sur coup, avaient eu sur la santé de Jules une fâcheuse influence. Il était faible et ne pouvait faire une longue marche sans se reposer.

Arrivé à peu près à mi-chemin de chez lui, et ayant aperçu un banc de pierre, sous une porte cochère, il s'empressa de s'y asseoir. C'était à un angle de rue. Une obscurité complète sous la voûte de la porte-cochère, enveloppait le marquis.

Il était là depuis un instant, lorsqu'il vit s'avancer, la hotte au dos et armés de crochets, deux chiffonniers, l'un grand, l'autre petit. A l'angle opposé de la rue, en face du marquis, se trouvait un dépôt de balayures : les deux chiffonniers se mirent à y chercher ce qui pouvait être à leur convenance.

— Tiens, dit le plus petit, voici un bouton qui brille. — Regarde bien, dit l'autre, c'est peut-être de l'or. — Tu as raison, ma foi c'est de l'or. Tiens, regarde, toi. — Oui, c'est de l'or ; quelle aubaine ! vingt francs ! Tu vois qu'il y a du bon dans le métier.

— Mais, Bel-Œil, ne conviendrait-il pas de porter cela chez le commissaire de police? — Chez le commissaire! répondit le grand, alors nous aurions travaillé pour le roi de Prusse. L'or ne se rend jamais; les bijoux, passe! On peut en retrouver le véritable propriétaire; mais lorsqu'il s'agit de monnaie, ce qui tombe est pour le soldat et ce qui est bon à ramasser est bon à garder.

Le marquis respirait à peine. Ce colloque avait réveillé en lui les souvenirs les plus pénibles; et la voix de l'un de ces chiffonniers ne lui semblait pas inconnue.

Les deux amis s'étaient remis au travail.

— Si tu penses que nous puissions garder cette pièce d'or, dit le plus petit, tout en cherchant de nouveau, qu'en ferons-nous? — Ce que nous en ferons! une noce, parbleu! Elle nous servira à passer une journée de délices.

— Voyons, comment la passerons-nous, cette journée de délices?

— Eh bien, nous chausserons nos bottes vernies. — Je n'en ai point. — Tu en prendras d'autres. Nous ornerons nos têtes de nos meilleurs chapeaux.

— Le mien est bien déformé. — J'en ai un de rechange que je te prêterai... et revêtus de nos plus beaux habits, nous irons déjeuner gaiement.

Après déjeuner, armés chacun d'un bon cigare, d'un londrès, nous nous promènerons comme deux gentlemens, aux Tuileries, sur les boulevards, au bois. Nous regarderons les femmes; notre tenue, nos allures, nous le permettront... et qui sait?... Puis nous irons dîner.

— Nous arroserons bien le repas, n'est-il pas vrai, Bel-Œil?

— Certainement et avec du meilleur. Après le dîner, nous irons au spectacle; mais pas au parterre, on nous prendrait peut-être pour des claqueurs.

— Mais, mon cher Bel-Œil, jamais notre pièce de vingt

francs ne pourra suffire à cette journée de délices ! — Nous y joindrons chacun quelque chose. — Je n'ai rien. — Je paierai pour toi. J'ai toujours un peu d'argent en réserve. Oh ! je suis un homme d'ordre, moi ! *J'ai connu le malheur et sais y compatir*, a dit un poète, je ne sais lequel. Or, le malheur met du plomb dans la tête et donne de l'ordre. — Tu es un véritable ami. Sans toi, le métier que nous faisons ne me plairait guère ; mais, par ton amitié, tu le charmes, tu l'ennoblis, tu le poétises. Tiens, je compte te dédier une chanson : *Les deux Amis chiffonniers*. Je veux t'emporter avec moi à la postérité.

Tu partageras la victoire
Promise à mes vers inspirés;
Et, dans le temple de mémoire,
Nos deux noms, jadis ignorés,
Obtiendront l'éternelle gloire.

— Cette perspective, mon cher Pochard, est moins sûre que notre journée de délices ; n'importe, je te remercie, et si jamais je retrouve la fortune que j'ai perdue, c'est moi qui me charge d'éditer tes chansons.

— Oh ! je te reconnais bien là, cher Bel-Œil, toujours noble et généreux ; aussi c'est entre nous à la vie et à la mort.

La conversation s'était continuée tout en fouillant les balayures; mais leurs recherches ayant été vaines, les deux amis s'éloignèrent.

Le mot de chanson, et le nom de Pochard prononcés dans la conversation, avaient été des traits de lumière pour le marquis. Le plus petit des deux chiffonniers était évidemment le pauvre poète de la prison, Jean Pochard ; aussi le timbre de sa voix avait tout d'abord frappé Jules.

—Pauvre poète! pensa le marquis, brave garçon, esprit d'élite, cœur généreux, tu méritais un meilleur sort !

Il se leva et poursuivit sa route.

Nous reverrons les deux amis chiffonniers et pourrons

donner quelques détails intéressants sur eux et particulièrement sur le plus grand des deux, qui devait à ses amis du quartier Mouffetard le sobriquet de *marquis de Bel-Œil*.

Reposons-nous un peu maintenant, en attendant la seconde soirée des *Confessions du café des Deux-Pierrots*.



LIVRE DIX

Le vieillard vit mille fois plus dans le passé que dans le présent. Le passé, c'était la gaîté, la force, la joie éternelle, l'amour et l'espérance. Le présent, c'est la triste expérience, la désillusion, la faiblesse et le délaissement. Quelquefois même, ce présent, si plein de regrets, est-il en butte au mépris et aux railleries de la jeunesse. Un vieil ami, longtemps perdu de vue, m'écrivait: *Venez me voir, nous causerons du passé ; c'était le bon temps!*

Aussi le vieillard saisit-il avec empressement, avec joie, tout ce qui lui rappelle cette riante époque de la vie.

Dans tous les portraits auxquels, comme éditeur, nous donnons la vie du livre, nous retrouvons parfois les images d'anciens amis, et aussitôt notre fibre joyeuse se réveille et nous disons: Oui, c'est bien lui, par ce côté du moins ; car par cet autre côté, ce n'est plus lui. Ainsi, deux feuilles du même arbre se ressemblent, mais avec de nombreuses dissemblances de détail.

Cher Léon B..., tant regretté ! j'ai cru te retrouver dans le portrait de l'un des déclassés de ce nouveau chapitre... Je ne dirai pas lequel. Tu montrais la même fougue, le même amour de l'inconnu, la même ardeur dans la recherche d'un idéal introuvable, la même pente à une prompte désillusion, et dans tes poursuites vagabondes tu dépensais sans fruits ta fortune et ta vie. Mais à côté de ces

faiblesses, de ces égarements, je dirai presque de ces folies constantes, que d'amabilité, que d'esprit et de distinction ! Quelle sociabilité ! quel bon cœur ! quel talent d'écrivain ! Tu nous groupais autour de toi, sous le sobriquet d'*intellligences* (avec quatre *l*), puis sous celui de *bonnets de coton*, nous, enfants de Lyon, la cité laborieuse, taciturne et amie de l'or ; mais nous, tes amis, nous avions d'autres goûts, d'autres soucis que ceux de la fourmi parcimonieuse. Tu mourus à la suite d'un accident funeste, et avec toi disparurent ces réunions charmantes, où brillaient tant d'esprit et de gaité. Je me souviens d'avoir mis sous ton buste après ta mort ces quatre vers, insignifiants comme vers, mais échappés de mon cœur :

Ami passionné de notre vieille ville,
Léon, elle te pleure, elle est triste sans toi ;
Le progrès l'embellit d'un éclat inutile,
Mon cœur t'y cherche en vain, elle est vide pour moi.

A. R.



CHEZ UNE PAUVRE FEMME

M. Rondelet, dans sa dignité d'huissier, n'eut pas à se préoccuper des récits faits au café des *Deux-Pierrots*. Il avait ignoré la partie arrangée par Paul Beaucourt, car M. Bellemain, son maître-clerc, était fort discret. Il ne sut donc rien des confessions qui avaient remué vivement le cœur de quelques-uns de ses clercs, en rouvrant d'anciennes blessures.

Le lendemain de la soirée que nous avons racontée, il y avait sur l'agenda de l'huissier une vente à faire aux Batignolles. Il s'agissait de vieux meubles dont le procès-verbal de saisie datait de quelques jours, et M. Bellemain reçut l'ordre d'assister le patron dans cette vente, en se faisant accompagner d'un autre clerc. M. Rondelet arrangeait ainsi les choses, afin de donner personnellement le moins de temps possible à l'affaire.

Le choix de M. Bellemain tomba sur le marquis.

M. Rondelet, accompagné du commissaire-priseur, prit un fiacre pour aller aux Batignolles ; M. Bellemain et le marquis se rendirent en omnibus chez la femme, que concernait la saisie; et le crieur se servit tout simplement de ses jambes : selon la dignité le mode de transport.

La pauvre femme, veuve, et mère de trois enfants qui l'entouraient, était tout en larmes. Elle allait voir vendre son chétif mobilier pour éteindre en partie la créance d'un avide propriétaire, jadis ouvrier corroyeur et maintenant

riche marchand de cuirs. Rien de plus dur souvent que les parvenus de l'industrie!

L'opération ne fut pas longue; les marchands de vieux meubles s'étaient, selon l'usage, entendus à l'avance, et tout le mobilier vermoulu de la veuve fut acquis par le même revendeur, qui se mit en devoir de l'emporter.

En voyant enlever ses meubles chétifs et ses misérables hardes, les larmes de la veuve et de ses enfants redoublèrent. Il y avait là une ravissante petite fille qui se désolait de la perte de ses joujoux que le marchand englobait avec le reste.

M. Rondelet, ainsi que le commissaire-priseur, restaient impassibles. Ils ressemblaient au boucher qui plonge le couteau dans le cou de la brebis, comme la chose la plus naturelle, et sans le moindre sentiment de pitié. Mais les yeux des deux clercs étaient mouillés.

L'opération finie, l'huissier et le commissaire-priseur s'éclipsèrent.

Ces messieurs partis, M. Bellemain eut un beau mouvement. Il appela le marchand.

— Vous avez acheté ce misérable mobilier 110 francs, lui dit-il. Combien voulez-vous de bénéfice? voyons, soyez raisonnable.

— Eh! monsieur, est-ce trop du 10 pour 100, répondit le revendeur, pour la peine et le temps perdu?

— Tenez, dit M. Bellemain, voici 120 francs. Faites-moi une facture, et n'en parlons plus.

Le revendeur prit l'argent et fit la facture.

— Je vous remets votre mobilier, dit M. Bellemain à la pauvre femme. Portez-le dans quelque nouveau domicile, moins inhospitalier que celui-ci, et recevez en même temps mes souhaits de plus de prospérité.

La pauvre femme et ses enfants étaient ravis. Ils serraient les mains de M. Bellemain en pleurant de joie. Le marquis chercha dans sa poche et y trouva quelque menue

monnaie, qu'il donna aux enfants, afin de prendre une petite part à la bonne action du maître-clerc.

Puis ils regagnèrent l'étude, avec du bonheur pour toute la journée.





REPRISE DES RÉCITS

Le soir du jour de la saisie où M. Bellemain avait joué un rôle si honorable, les clercs de M. Rondelet, ainsi que ceux de la rue Saint-Antoine et des deux autres études amies, se rendirent au café des *Deux-Pierrots*, ainsi que cela avait été convenu.

Une fois au grand complet, et après avoir pris quelques verres de punch dans la même salle que la veille, on nomma par acclamation et l'on installa M. Bellemain président de l'assemblée; puis l'on choisit *le mari de l'actrice* pour remplir les fonctions de secrétaire.

Ensuite les clercs se divisèrent en deux séries: ceux dont l'histoire avait été racontée, et ceux, en beaucoup plus grand nombre, dont les récits restaient à faire...

— C'est au faiseur de pamphlets maintenant.

— A notre ami de Bonnencre! au brillant écrivain qui n'a pas de chance!



LE PAMPHLÉTAIRE

A cet appel, on vit se dresser un petit homme de trente à trente-cinq ans, fluet, à la figure pâle, à l'œil vif et semblable à un flambeau que le vent agite sans cesse, au nez très-long qui se penchait sur des lèvres minces et railleuses. Son front, large et dégarni de cheveux, annonçait l'intelligence et les luttes de l'esprit. Il s'exprima en ces termes :

— Messieurs, je dois l'avouer, j'ai toujours été l'objet d'une déveine sans pareille. On m'a dit quelquefois que cela venait de ma faute, et que je n'avais pas de plus grand ennemi que moi-même, parce que, avec tout mon esprit, je manquais complètement de tact et de sens.

Eh ! messieurs, cela est-il possible ? L'esprit qui fait découvrir les aspects les plus cachés, les plus pittoresques, les plus variés des choses, ne se compose-t-il pas essentiellement de tact et de bon sens ? Le tout peut-il aller sans la partie ? Non, je ne manque pas de sens ; mais les hommes ne sont pas justes, et, au lieu de se corriger, ils m'ont toujours puni pour avoir dit la vérité.

M. Bellemain prit la parole.

— *Toute vérité n'est pas bonne à dire*, monsieur, et, certainement, beaucoup d'esprit peut très-bien exister avec un manque absolu.......

L'assemblée interrompit l'interrupteur :

— Monsieur Bellemain, vous n'avez pas la parole. Laissez parler l'orateur. Vive l'esprit ! à bas le bon sens !

M. Bellemain se tut, et le faiseur dê pamphlets, M. de Bonnencre, commença le récit de ses mécomptes.

— J'ai fait de très-bonnes études, messieurs, et j'ai remporté un grand nombre de prix. J'étais ce qu'on appelle un piocheur, mais un piocheur intelligent, et mes condisciples, jaloux de mes succès, me ridiculisaient de toutes façons, et s'égayaient particulièrement sur la longueur de mon nez qui seul, disaient-ils, par son poids, m'obligeait à pencher la tête, en me faisant faussement ressembler à un épi trop chargé de grains.

(Un rire général accueillit ce souvenir de l'orateur, qui se hâta de poursuivre son récit pour éviter les quolibets.)

— Sorti du collége, j'entrai dans une administration où mon père avait des amis. Mais bientôt je remarquai que mes chefs étaient des hommes incapables, des ignorants et des paresseux. Je le prouvai dans une brochure chargée de faits et de notes, où je démontrai hardiment et d'une façon péremptoire, que l'avancement dans les administrations ne devrait s'obtenir qu'à l'aide d'un concours constatant les capacités réelles. Je signai mon opuscule qui fit sensation ; mais, deux mois après, j'étais mis à la porte de mon administration.

J'entrai ensuite chez un banquier qui assujétissait, chaque jour, tout son personnel à la prière du matin et à celle du soir, dans ses comptoirs mêmes. Il tenait à donner des preuves éclatantes d'une dévotion qui servait admirablement ses intérêts, puisque l'argent des sacristies et celui des couvents affluait dans sa caisse sans intérêts à payer. Choqué de cette affectation et de ces calculs, je fis un pamphlet anonyme, écrit en véritable libre-penseur, sans impiété pourtant, et je l'adressai par la poste, avec un hommage non signé, à mon patron, à qui je disais franchement son fait. Malheureusement, il reconnut mon écriture dans mon hommage, et huit jours après j'avais perdu ma place.

— Bravo ! bravo ! s'écria-t-on; c'était tomber noblement.

—A cette époque j'eus le malheur de perdre mes parents. Ils me laissèrent une petite fortune consistait en quelques capitaux et en une jolie maison de campagne située à une vingtaine de kilomètres de Paris.

Je m'y installai, et l'on me fit bientôt l'honneur de me nommer membre du conseil municipal du village. Là, j'appris à connaître les paysans; je vis leur égoïsme, leur amour excessif de l'argent et des procès, leur haine jalouse des bourgeois, leur chauvinisme stupide et, au bout de six mois, je fis une brochure pleine de portraits de villageois si ressemblants, si ressemblants, que dans le village où je distribuai quelques exemplaires de mon œuvre, elle produisit l'effet d'une bombe chargée de pétrole.

Pierre y reconnut son voisin Jacques, qui le força à s'y reconnaître lui-même, puis Jacques rendit le même service à Jean-Claude, lequel s'empressa d'en rendre un pareil à Baptiste. Bref, le livre courut tout le village, et y causa un tel ressentiment que les paysans se rassemblèrent, me saisirent comme je passais, et, pour se venger, me promenèrent sur un âne dans une posture ridicule avec cet écriteau : *Au bon peintre !* (Hilarité.)

Une voix : — C'était un hommage bien flatteur, quoique grotesque.

Peu satisfait de cet hommage, je vendis ma propriété, et j'en plaçai l'argent chez un ami qui me l'emporta deux ans après. (Mouvements divers.)

J'eus alors la bonne chance d'entrer dans la rédaction d'un journal. Oh ! messieurs, que de charlatanisme, que d'enthousiasme de commande, de palinodies, d'éloges et d'éreintements payés au tarif, de chantages pratiqués à l'aide de l'injure, et que d'ambitions dissimulées !

Bref, un jour que notre directeur était malade, et que je fus chargé de revoir les épreuves, entraîné par mon indignation, je glissai dans le numéro du jour un très-vi-

goureux article, où je signalais (sans cependant citer aucun journal) toutes les turpitudes du métier, avec nombre de faits très-significatifs à l'appui de mon dire, et que je représentais comme compromettant le journalisme tout entier.

Je parlai de certains journaux qui mettent tout leur esprit à blaguer, — pardonnez-moi l'expression, — à blaguer alternativement tout le monde et toutes choses. Je les montrai détruisant les convictions, éteignant les enthousiasmes, créant un scepticisme mortel aux grandes inspirations, aux grandes œuvres, détruisant dans les âmes le sentiment du bien et du mal et travaillant ainsi à ne plus faire de nous qu'un peuple de baladins et de farceurs.

Mon article fut remarqué, fit sensation; mais le lendemain je ne faisais plus partie de la rédaction du journal. (Rires et chuchotements.)

J'entrai, plus tard, comme secrétaire chez un publiciste. Mon patron était un ambitieux et visait à quelque haute position administrative. Il avait réuni, en un beau volume, tiré à très-peu d'exemplaires et pour quelques amis intimes seulement, des fragments de la presque totalité de ses productions : *livres*, *brochures*, *discours*, *mémoires*, *articles* de journaux. Un exemplaire de cet ouvrage m'étant tombé entre les mains, je m'amusai, dans mes moments de loisir, à mettre l'auteur en contradiction avec lui-même, et à prouver, sur les marges mêmes du livre, qu'il avait été successivement *légitimiste*, *orléaniste*, *républicain* et *impérialiste*; *partisan du* libre-échange et *protectionniste*, *prôneur* de *l'alliance anglaise*, *puis* de *l'alliance russe*, et tout cela selon les combinaisons successives de son ambition personnelle. Malheureusement, mon exemplaire fut trouvé et feuilleté par le patron, qui me congédia immédiatement. (Nouvelle hilarité.)

Un vieil ami de collége me procura une place chez un docteur en médecine qui jouissait d'une certaine célébrité.

Il aimait beaucoup l'argent et en gagnait énormément. *Bibliothécaire*, *professeur*, *inspecteur* d'une foule de choses, *membre* d'une infinité de commissions, il émargeait de tous les côtés, et, de plus, se faisait chèrement payer de ses nombreux malades. Si du moins, il avait été généreux! Mais non, il économisait sur tout, et, en particulier, sur mes appointements. (Murmures gais.) Un peu aigri par cet état de choses, je fis une brochure où je m'élevai avec force contre les inconvénients du cumul, et contre la manie qui existe, en France, de rétribuer tous les emplois. L'honneur de remplir les postes élevés, disais-je, devrait suffire, et suffirait si l'on faisait appel à tous les hommes d'élite. Sénateurs, députés, ministres, préfets, tout un monde de fonctionnaires appartiendrait à un ordre moral bien plus élevé si leurs fonctions étaient gratuites. Elles seraient inaccessibles aux gens pauvres, dira-t-on ; qu'importe, l'intérêt du pays avant tout!

Mon opuscule était vraiment bien raisonné et bien écrit. J'en offris un exemplaire enrichi d'un hommage respectueux à mon patron qui, sur la vue seule du titre, me regarda de travers ; et quinze jours plus tard, j'étais remplacé. (Bravo, bravo; autant de chutes, autant de triomphes !)

Quelque temps après, comme je connaissais parfaitement la comptabilité, que mon père m'avait fait apprendre de bonne heure, je pus entrer comme comptable chez un munitionnaire qui avait toute la confiance d'un ministre, (je ne veux nommer personne), grâce auquel il faisait de grandes affaires. On avait vanté beaucoup à mon nouveau patron, ma conscience scrupuleuse, mon inflexible probité ; et il m'avait dit : « Vous êtes parfaitement ce qu'il me faut; je voulais un employé incorruptible. » Hélas ! je vis bientôt que si mon patron tenait à la probité rigide, c'était seulement chez ses subordonnés, et qu'il ne s'en préoccupait guère dans ses actes personnels.

Je reconnus, avec le plus grand étonnement, que nous avions fait sur le papier d'immenses livraisons dont les provenances n'existaient nulle part, et qui, par conséquent, ne figuraient qu'à notre crédit ; que d'autres livraisons plus réelles nous offraient des bénéfices tout à fait illicites, et qui triplaient ou quadruplaient les valeurs déboursées ; enfin, que pas une de nos opérations n'était avouable, et que nous marchions à une fortune immense, et, sans doute, à de grands honneurs, grâce à des affaires où l'honneur ne jouait pas un grand rôle.

Un jour, il vint, dans nos bureaux, un employé supérieur attaché à notre ministère. C'était un ami de mon patron et son compagnon de plaisirs. Il avait quelques renseignements à me demander, en l'absence du maître, et je m'empressai de les lui fournir. Malheureusement, mes scrupules débordaient ce jour-là, car je venais de découvrir des fraudes qui dépassaient toute mesure.

Je ne pus m'empêcher de les faire connaître à l'employé supérieur, et une fois sur ce terrain, je me laissai aller à ma verve, et je fis défiler, dans mon acte d'accusation, toutes les turpitudes de mon patron, de même qu'un pénitent fait glisser entre ses doigts, tous les grains d'un chapelet.

— Bravo, bravo, cria-t-on de nouveau dans l'assemblée. C'était noblement agir. — Quel courage, dit tout haut une jeune voix. Je ne l'aurais jamais eu, moi. (Rires.)

— L'employé supérieur, après m'avoir écouté sans m'interrompre, me dit froidement, à ma grande stupéfaction : « Monsieur, vous vous mêlez beaucoup trop, à mon avis, de ce qui ne vous regarde pas, et je me vois forcé de conseiller à votre chef de prendre un comptable moins indiscret que vous. »

Cela dit, il s'éloigna ; et, trois jours après, j'étais mis à la porte. (Rires et applaudissements.)

Enfin, messieurs, victime partout de mon amour pour

la vérité et la *ligne droite*, et aussi, je dois l'avouer, de mes dispositions naturelles à la critique honnête, je n'ai pu me fixer nulle part, si ce n'est dans l'honorable étude de M. Rondelet, et encore m'en ferai-je renvoyer bientôt, peut-être, grâce à une brochure que je prépare sur les abus de la profession, et que j'aurai l'honneur de vous communiquer.

On ne put s'empêcher de rire encore de cette intempérance de critique qui, quoique dictée par un esprit loyal et très-élevé, restait forcément sans résultat, et tournait toujours contre le pamphlétaire, sans le corriger lui-même de sa dangereuse manie.

Cependant plusieurs de ses collègues allèrent lui serrer la main comme pour le féliciter, et M. Bellemain, gagné à sa cause, éleva la voix en disant: « Monsieur, je ne saurais trop vous féliciter sur...... »

Mais on interrompit l'orateur ; on lui fit observer qu'il y avait encore énormément de confessions à entendre, et, sans égard pour l'éloquence de M. Bellemain, on engagea le voisin du pamphlétaire à prendre immédiatement la parole.





UN HOMME LAID

Un jeune homme d'une figure assez étrange dut alors quitter le coin obscur où il semblait avoir voulu se dérober. Il avait donné lieu à diverses interpellations moqueuses. — C'est à l'ami des belles ! au beau Beaufils ! (Beaufils était son nom.) A la figure à conquêtes !

Quand le jeune Beaufils se fut levé et mis en évidence, il y eut un murmure général de gaieté et de raillerie, sans méchanceté toutefois, et du reste suffisamment justifié. Le nez énorme du jeune Beaufils descendait mélancoliquement sur les grosses lèvres d'une large bouche ; ce nez ressemblait à une forte branche de frêne pleureur qui se penche sur le bord d'un] fossé. Le ment du jeune homme était très-saillant, ses oreilles grandes et écartées. Des yeux petits et légèrement bordés de rouge complétaient cette laideur, qui était cependant plus comique que répulsive. Son front seul pouvait braver la critique. Ses cheveux, durs et raides, devaient être rebelles à toute frisure. L'ensemble de sa physionomie, d'une expression assez douce, le faisait ressembler un peu à *un mouton qui rêve*.

Il était petit, replet, et pouvait avoir vingt-trois ans. Il s'exprima en ces termes :

— Vous riez en me regardant, messieurs ; cependant ce qui vous fait rire, ma laideur, j'ose prononcer le mot, a été la cause de toutes mes infortunes. Toutefois, elles s'expliquent encore par une autre cause. C'est mon esprit romanesque et mon trop de sensibilité, joints à une concep-

tion lente et maladroite, qui m'ont laissé commettre mille imprudences.

Tout le monde, ici, s'est piqué de sincérité, et je ferai comme tout le monde, quelle que soit la peine qui en résulte pour mon amour-propre.

Je suis le fils d'un pâtissier du faubourg Saint-Denis et, si j'osais me permettre une plaisanterie triviale et usée, je dirais que c'est peut-être à cela que je dois d'avoir fait tant de boulettes dans ma vie. (Sourires.)

— Voyons les boulettes !

— Une minute, messieurs, j'ai besoin d'un court préambule.

Mon père était fort laid et j'ai le malheur de lui ressembler ; ma mère avait l'imagination très-vive et beaucoup de sensibilité, je lui ressemble par l'esprit et le cœur. Cependant elle avait l'esprit plus vif et plus pénétrant que moi, un tact sûr et prompt qui m'a toujours manqué. Malheureusement elle mourut jeune, et mon père, qui l'aimait beaucoup et qui aimait aussi un peu la bouteille, alla chercher des consolations au cabaret. Il négligea ses affaires, se trouva bientôt dans la gêne et enfin fit faillite. Sa mort suivit ce dernier malheur de près ; j'avais alors dix-sept ans et j'étais clerc d'huissier, comme je le suis à présent.

Mon impressionnabilité ne fit que s'accroître avec l'âge. A vingt ans je charmais tous mes loisirs par d'éternels rêves d'amours. (Chuchotements gais.)

Lorsque je rencontrais une femme qui répondait à mon idéal, c'est-à-dire qui me semblait aussi bonne que belle, je me mettais promptement à l'aimer avec le vague espoir d'un peu de retour, ce retour ne fût-il inspiré que par la pitié. (Sourires.) Puis, je suivais jusqu'à l'importunité l'objet de ma passion improvisée, sans oser toutefois la déclarer par mes paroles.

De sorte qu'il est arrivé à un père d'être obligé de me

dire : — Monsieur, si vous continuez à ennuyer et à compromettre ma fille, je me verrai forcé de vous casser ma canne sur le dos; — ou à un frère : — Monsieur, si vous vous opiniâtrez à suivre ma sœur, je vous couperai vos deux grandes oreilles, je vous en préviens. (Hilarité générale.) Je balbutiais quelques excuses et le roman était fini.

Hélas ! j'ignorais encore ce que j'ai parfaitement appris plus tard : c'est qu'une femme vous voit d'assez mauvais œil si vous ne vous éprenez point d'elle, et se montre très-cruelle pour vous si, bien épris, vous n'en êtes point aimé. (Murmures d'approbation.)

Une voix : — Certainement Beaufils a plus d'esprit qu'il n'en a l'air. — Et qu'il ne s'en croit lui-même.

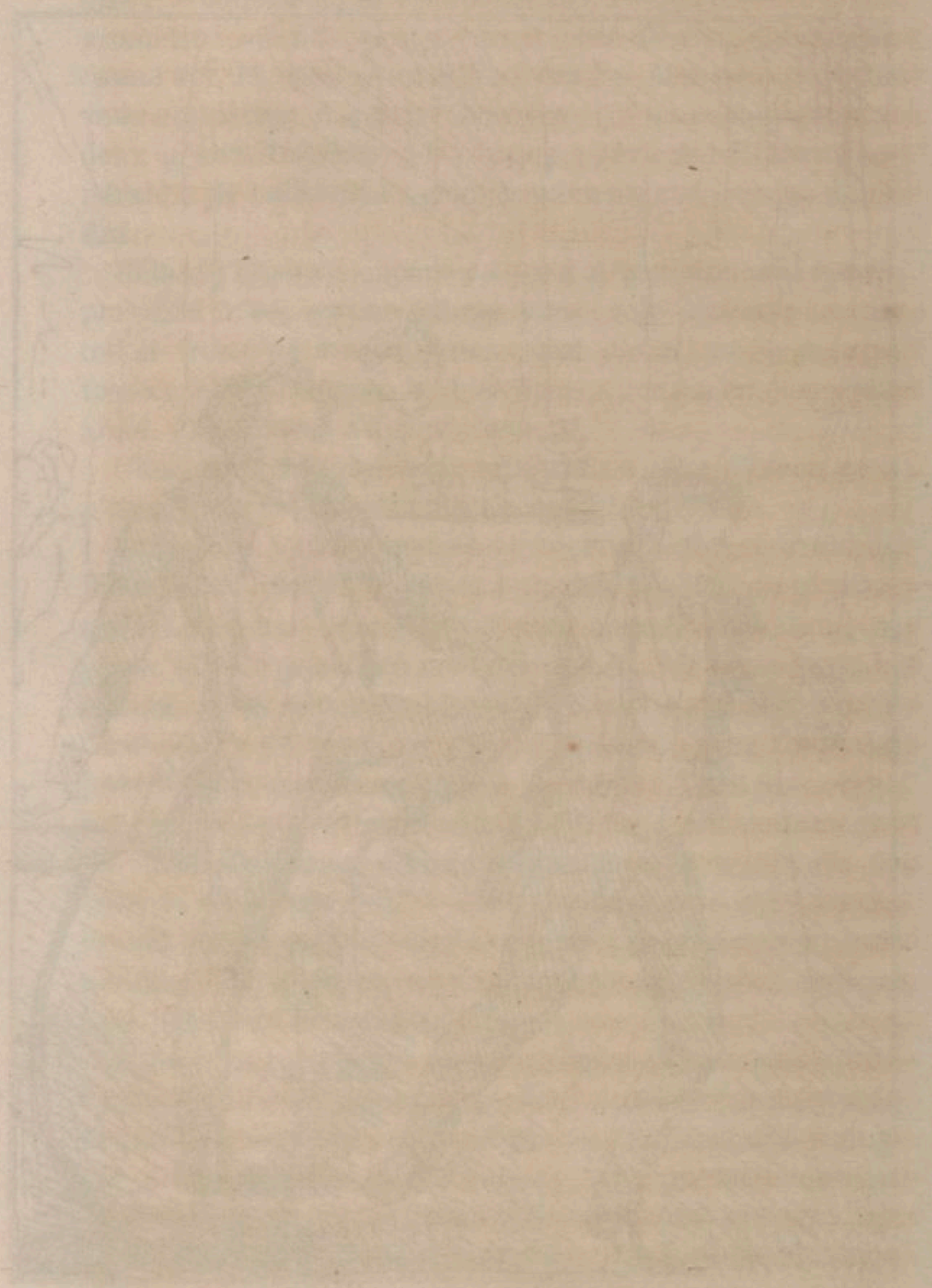
Un jour, jour funeste ! je devins amoureux de la femme d'un cafetier. J'étais l'un des habitués de la maison. La dame souriait toujours en me regardant, et je me laissai prendre à ces sourires, qu'inspirait seule la malice, je le reconnus bientôt. Plein d'espérance, je lui écrivis deux fois pour lui peindre l'état de mon cœur. La première fois elle sourit encore plus qu'à l'ordinaire, et ne me répondit point. La seconde fois elle me dit nettement : — Vous m'ennuyez à la fin, monsieur ; je vous prie de vous le tenir pour dit. — Et le lendemain, comme j'osais reparaître au café, le mari me prit par le bras et me mit poliment à la porte, avec un grand coup de pied... quelque part. (Hilarité bruyante.)

Je ne vous raconterai pas, messieurs, toutes mes infortunes amoureuses : pauvre et laid, timide et passionné, je devais en éprouver de nombreuses. J'ajouterai à ce que j'ai dit des femmes qu'elles sont toujours vertueuses et rebelles quand on ne saurait ni leur plaire, ni les accabler de largesses ; car l'argent peut tenir lieu de beauté. (Nouvelles marques d'approbation). J'en fis plusieurs fois l'expérience cruelle.

Un homme laid.



Et le mari me mit poliment à la porte avec un grand coup de pied..... quelque part.



Cependant, messieurs, je fus aimé une fois, c'est-à-dire supporté une fois. Je trouvai grâce auprès d'une femme de trente ans environ, dans une position de fortune indépendante, une femme grande, forte, pas trop disgracieuse (Sourires), bonne, curieuse de toutes choses, des laides comme des jolies, je pense, et ne vendant pas le bonheur...... (Chuchotements gais.)

Hélas ! la vanité me perdit. Je me vantai de ma conquête à l'étude, où l'on me raillait sans cesse. Un pari s'engagea, il fut convenu qu'on m'accompagnerait chez la dame sous un prétexte quelconque. Je gagnai mon pari ; mais le clerc choisi pour éclaircir le fait contesté, obtint à mon insu, de la dame, la permission de renouveler sa visite ; et huit jours après, l'infidèle me dit : — « Mon « pauvre Beaufils, j'ai eu pitié de vous un jour ; vous « m'avez raconté vos peines et je n'ai pas voulu que vous « fussiez éternellement malheureux, mais, mon ami, vous « devez comprendre que notre liaison ne pouvait pas « durer toujours. Vous avez maintenant un successeur ; « consolez-vous et ne m'en veuillez pas. » (Chuchotements.)

Hélas ! je sus bientôt quel était ce successeur, et, dans mon désespoir, je changeai d'étude et entrai chez l'honnête M. Pincemaille.

Voilà toute mon histoire, messieurs. Aujourd'hui je me laisse encore aller à mes rêves romanesques ; mais je ne me livre plus à de vaines espérances, je ne cours plus après les femmes ; je me contente de les admirer et de les aimer d'un amour platonique.

Un long murmure mêlé de pitié et de raillerie sans fiel suivit ce récit naïf ; on s'empressa quelques instants auprès du jeune Beaufils pour le consoler. Il était fort triste et avait les yeux humides. Il regagna bientôt sa place, dans l'angle le plus obscur de la salle.

On fit appel à son voisin.

LE POÈTE DRAMATIQUE

C'était un poète dramatique, à la figure régulière et pensive, aux cheveux longs et bouclés, mais où brillaient déjà de nombreux fils d'argent, quoiqu'il n'eût guère plus de vingt-six à vingt-huit ans. On l'appelait monsieur Jacques Tirade.

— Messieurs, dit le poète, j'ai peu d'aventures à vous raconter. Ma vie, toute remplie par le travail et les déceptions, a été exclusivement littéraire, et il ne s'y trouve point de femme.

— N'importe, allez toujours ; parlez.

— Je suis fils d'un serrurier de Lyon ; mon père, artiste dans son état, faisait beaucoup de cas du savoir. Il résolut donc de me faire donner une bonne éducation malgré la modicité de sa fortune. Hélas ! mon éducation ne fut que trop bonne, et je n'en profitai que trop bien. A peine arrivé en rhétorique, je ne rêvais plus que tragédies, drames, comédies en vers, succès scéniques enfin.

Sorti du collége et rentré sous l'humble toit paternel, je me livrai avec fureur à la composition ; mais malheureusement je restai toujours poète.

Oh ! que j'étais heureux dans un coin de l'atelier de mon père, en travaillant, au bruit du marteau et de la lime, sur une petite table qu'éclairaient quelques rayons de soleil, et en me livrant à tous mes rêves de gloire et de fortune.

Je fis des drames, des comédies en vers, des tragédies

même ; mais en m'inspirant, tout à la fois, de nos maîtres et des maîtres étrangers, afin de donner à notre art dramatique plus de mouvement et de naturel, plus de vie enfin. Mes pièces étaient faibles sans doute ; je crois cependant qu'elles méritaient d'être encouragées ; elles ne le furent pas.

Dans notre bonne ville de Lyon, chacun consent bien à se passer de gloire, comme dans toute la province, mais à la condition que la gloire ne sera pour personne de la localité. L'ambition de la richesse y est seule admise. Aussi on n'y salue que les gens dont on a besoin ; et la fortune seule y est un titre de considération, même dans les professions libérales, même dans le cercle très-restreint des amis des lettres, où du reste on se déteste cordialement. D'autre part, on a admis chez nous, en principe, qu'on ne peut bien écrire, soit en vers, soit en prose, qu'à Paris seulement, ce qui dispense les impuissants et les paresseux de prendre la plume.

Nos directeurs de théâtres, eux aussi, ne croient pas que, hors de Paris, on puisse avoir de l'esprit et du talent.

Je ne trouvais donc, dans notre bonne ville, ni aide, ni appui. Mon père, loin de me décourager, me dit : Va te lancer à Paris ; tu y seras plus heureux. Voici de l'argent, ménage-le, car nous n'en avons pas beaucoup. Mais, sache-le bien, *nul n'est prophète dans son pays.*

Cette proposition me transporta de joie. Je volai à Paris sur les ailes de l'espérance. J'y passai d'abord quelque temps à revoir et à corriger mes pièces ; puis, je courus les proposer aux divers théâtres auxquels elles pouvaient convenir.

Hélas ! les pièces en vers étaient déjà passées de mode. « Nous ne montons plus que des pièces en prose, me dit-on de toutes parts. — Cependant vous jouez du Ponsard, de l'Emile Augier, du Saint-Ibars, et les œuvres d'autres poètes encore. — Oui ; mais ils ont des noms

qui attirent la foule. — Laissez-moi m'en faire un. — Impossible ! il nous faut des succès assurés. »

J'avais aussi de petites pièces en vers de trois ou quatre scènes, qu'on pouvait mettre en feuilleton dans les journaux. Mais à l'aspect des lignes symétriques qu'offrait la forme matérielle de ces œuvres légères, où j'étais sûr d'avoir mis de l'âme, de l'esprit et la connaissance du cœur humain, les journalistes haussaient les épaules en me disant (ce que vous avez entendu ici déjà) : « Nous ne » publions pas de vers. »

Quelquefois, directeurs de théâtre ou journalistes, moins antipathiques à la poésie, me faisaient cette objection : « Vos vers sont trop raciniens ; il nous faut une versification fortement épicée pour réveiller le goût blasé, quelque chose de heurté, de rocailleux, d'exagéré, du Victor Hugo enfin. — Eh ! messieurs, répondais-je, je ne saurais vous donner ni du Racine, ni du Victor Hugo. Tout auteur qui n'a pas son style propre, n'a pas chance de vivre. Je m'appelle Jacques, et je vous offre du Jacques, que j'ai épicé de mon mieux, du Jacques et c'est assez ! ajoutai-je fièrement. » Hélas ! je me défendais en vain.....

Je trouvai un directeur qui me parla avec une grande franchise.

— Eh ! mon pauvre ami, me dit-il, vous vous fatiguez à faire des pièces où vous mettez de bons vers, de l'esprit, de l'observation, des caractères, et des situations intéressantes. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant. Vous avez de l'imagination, trouvez-nous un canevas à grand spectacle qui comporte une riche mise en scène, et renferme de fréquentes surprises scéniques. Arrangez cela de manière à y faire entrer des centaines de femmes, danseuses ou figurantes, qu'on puisse offrir, en maillots, aux yeux charmés des spectateurs ; puis, bourrez ce canevas de coqs-à-l'âne, de calembours, de mots grivois et plaisants. Cela fait, en vous associant deux ou trois

auteurs en renom, vous pourrez être joué. Nous joindrons à votre œuvre de belles décorations et de riches costumes ; et vous obtiendrez un grand succès. Vous gagnerez de l'argent, et nous en ferez gagner. Dès lors, vous aurez un nom dans notre monde. Vous y serez considéré et jouirez de tous les agréments de la vie. Cela ne vaut-il pas mieux que cette vaine gloire littéraire après laquelle vous courez, que ce laurier entouré d'épines aiguës, et qui ne vaut pas ce qu'il coûte ? Je vous parle en ami ; suivez mon conseil.

— Hélas ! le conseil n'était guère de mon goût.

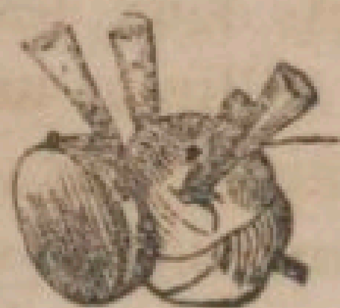
Six ans se sont passés de la sorte, en luttes cruelles, et sans que j'aie pu me décider à changer de forme pour mes œuvres ; et enfin, mes ressources étant épuisées ainsi que celles de mes parents, tout en conservant encore un reste d'espoir de voir le public revenir au goût des vers, j'ai profité d'un hasard heureux qui m'a permis d'abriter ma misère dans l'excellente étude de M. Bonnami.

Et l'assemblée de s'écrier : Un toast à l'émule de Casimir Delavigne et de Ponsard ! Oui, le goût des vers reviendra, et alors, vos travaux seront récompensés ; alors, vous connaîtrez la gloire et la fortune.

— Dieu le veuille, messieurs, dit tristement l'auteur dramatique ; la gloire pour moi, et la fortune pour mes parents !.....

On regarda bientôt quel était le voisin de l'auteur dramatique.

— C'est à l'ex-ténor, au délaissé des triomphes. Parlez, ô vous qui avez marché sur les roses... et sur les épines.



LE TÉNOR

Un charmant jeune premier, un peu pâle, un peu flétri cependant, prit alors la parole.

— Messieurs, mes parents qui habitaient Toulouse, me firent entrer de bonne heure dans le commerce. Mais le genre de vie que mènent les gens de négoce me plaisait fort peu. Par bonheur ou par malheur, je ne sais lequel, j'avais une fort belle voix : cela se répandit dans la ville. Il s'y trouvait un très-habile professeur de chant, fort amoureux de son art. Il s'empara de moi, me fit faire des études musicales qui eurent un plein succès, et servirent à accroître sa réputation d'excellent professeur. Il me faisait crédit de ses leçons, que, Dieu merci, j'ai pu lui payer plus tard. J'obtins bientôt un engagement comme troisième ténor, ce qui charma mes parents qui n'étaient pas riches ; puis je montai en grade, et je me fis une certaine réputation en province. Il y a trois ans, j'étais premier ténor d'opéra-comique dans une ville que je ne nommerai pas, par une discrétion peut-être poussée à l'excès. J'y obtins de grands succès, auprès des dames surtout. J'avais vingt-quatre ans et n'étais vraiment pas mal : j'ai bien changé depuis. Les billets doux, les couronnes pleuvaient sur moi ; deux dames faillirent un jour se battre chez un tailleur où elles s'étaient rencontrées pour me commander l'une et l'autre un costume de *Fra Diavolo*, dont chacune d'elles voulait me faire cadeau. (Murmures gais.)

Je n'avais qu'à choisir parmi les femmes plus ou moins légères de la ville, et je m'en donnais à cœur joie. Le plus heureux des hommes, je me livrais avec tant de fougue à ce genre de succès et j'avais un tel désir qu'aucune de mes clientes n'eut à se plaindre de moi (Rires dans l'assemblée), que bientôt, avec un commencement de maladie de larynx, j'éprouvai une notable diminution de forces, qui porta particulièrement sur ma voix et sur ma mémoire. Je ne chantais plus dans le ton ; je manquais la note ; je faisais des *couacs ;* je dénaturais le libretto et je restais court dans le dialogue. Le chef d'orchestre s'efforçait vainement de me maintenir dans la bonne voie et de suppléer à ma mémoire. Le mal, déguisé d'abord, allait toujours croissant, et bientôt je devins un chanteur impossible. On commença par des *chut !* opposés à quelques applaudissements d'amis, puis vinrent les longs murmures, semblables au bruit de l'orage, puis les rires, puis les sifflets, puis les pommes cuites et enfin les trognons de choux.

Je dus résilier mon engagement, et je vins à Paris consulter les plus célèbres médecins sur les moyens de retrouver ce que j'avais perdu. Hélas ! il n'en résulta qu'une nouvelle perte pour moi, celle de mes économies. Une fois bien à sec, je fis ce que je pus pour vivre, et vraiment je fis souvent de bien tristes choses.

— Voyons, que fîtes-vous ? Racontez-le, si cela ne vous répugne point trop.

— J'essayai d'abord des cafés-chantants ; mais décidément je n'avais plus de voix.

On ne me gratifia point de pommes cuites ; parce qu'à Paris on est plus poli qu'en province ; mais les murmures moqueurs et même les rires accentués dirent suffisamment à plusieurs directeurs de cafés-concerts que je n'étais pas à la hauteur de l'emploi.

Je voulais entrer dans les chœurs d'un théâtre lyrique ;

mais ma voix presque entièrement disparue fut encore là trouvée insuffisante.

Je ne savais guère que devenir lorsqu'un ancien coryphée de Toulouse, rencontré sur le boulevard, me proposa d'entrer dans la claque de l'un des premiers théâtres de Paris.

J'acceptai etje trouvai là quelques ressources qui vraiment ne me coûtaient pas une grande fatigue. Mais ces fonctions de claqueur, qui me rappelaient mes anciens beaux jours, me répugnaient infiniment. Je les conservai pourtant, lorsqu'une circonstance imprévue me mit dans la nécessité d'en chercher d'autres. Je vous raconterais cela, si je ne craignais pas de trop prolonger mon récit...

On demanda l'anecdote de toutes parts ; et l'ex-ténor continua son récit.





LES CLAQUEURS

Nous avions un chef accepté par la direction, homme digne et grave, la figure avantagée d'un grand et gros nez, signe d'énergie. Il portait une longue moustache et de gros favoris. Il marchait, le chapeau (un large chapeau) légèrement sur l'oreille, et en s'appuyant sur une forte canne, emblème de commandement. On l'avait gratifié d'une loge au théâtre, et de là il dirigeait habituellement et avec habileté nos manœuvres diverses.

Le maître traitait avec tous ceux qui voulaient recourir à notre ministère : auteurs ayant une pièce à faire réussir ; acteurs voulant se procurer des triomphes faciles, ou aider à l'admiration paresseuse du public, et quelquefois voulant mettre obstacle au triomphe trop éclatant d'un rival.

Notre chef avait un tarif pour tous les cas ordinaires. Mais s'il s'agissait de quelque entreprise trop ouvertement contraire à l'équité : d'une pièce exécrable à faire accepter ; d'un rival, homme d'un mérite supérieur, à écraser ; d'une médiocrité insoutenable à porter aux nues ; d'une pièce excellente à faire tomber ; oh ! alors les conditions du tarif étaient mises de côté ; et d'assez fortes sommes récompensaient le patron qui nous en abandonnait généreusement un dixième à partager entre nous ; c'est-à-dire entre une vingtaine d'hommes. (Sourires.) Mais alors nous ne donnions pas en bataillon compact comme à l'ordinaire ; nous nous disséminions dans la salle

pour ne pas compromettre la claque auprès de l'administration. Depuis quelques jours le patron m'avait fait l'honneur de me distinguer comme plus intelligent que les autres, et, en me chargeant d'indiquer les nuances, il m'avait nommé *sous-chef de claque.*

Je devais, chaque jour, recevoir ses instructions particulières.

Un soir, il m'annonça qu'il s'agissait d'éreinter un débutant arrivé de province et qui portait ombrage à son chef d'emploi dont il devait inévitablement compromettre les droits acquis. Une forte somme avait été comptée à cet effet, et, le coup réussi, nous en aurions notre dixième.

On commencerait par des chut ! s'il y avait des applaudissements, et l'on finirait par des sifflets bien nourris.... Je fis part à nos hommes de mes instructions.

La toile levée, l'artiste entre en scène, il chante admirablement et tout de suite obtient du public des marques de sympathie que nous faisons suivre immédiatement de chut nombreux, et je vis le pauvre artiste se troubler à ces indices d'opposition.

Mais que devins-je, grand Dieu, quand je reconnus dans le débutant un ancien camarade que j'avais placé moi-même à Toulouse dans les chœurs ; un jeune homme charmant qui promettait beaucoup, et, l'avouerai-je ? dont j'avais aimé la sœur...

(Plusieurs voix : Bon, voici la femme.)

J'avais conservé de cette jeune fille le meilleur souvenir, mais elle devait ignorer ce que j'étais devenu. Je m'écriai : Oh ! c'est bien lui ; de Léopold, son petit nom, il aura fait Léopoldini, pour s'italianiser, ce qui m'a empêché de songer à lui....

Léopoldini se remet cependant. Il continue à chanter et les dispositions du public semblent de nouveau lui être favorables. De nombreux applaudissements se font même entendre. Alors de sa loge où il était en évidence, notre

chef, comme un tambour-major devant son escorte attentive, lève sa grosse canne et aussitôt les chut vigoureux de nos gens partent en foule ; mais moi, entraîné par les souvenirs de mes anciennes affections et indigné du rôle qu'on nous faisait jouer, je me mets à applaudir avec énergie. Nos hommes hésitent d'abord ; mais voyant ma persévérance à applaudir et pensant qu'ils ont mal compris le geste du chef, ou qu'un nouveau signal m'a été fait, ils suivent mon exemple, applaudissent avec rage, et donnent un puissant encouragement à l'artiste que nous devions écraser.

En vain le chef se démène comme un possédé dans sa loge, la fausse manœuvre se prolonge jusqu'à la fin du spectacle, et le public s'y joignant, il en résulte un véritable triomphe pour l'heureux Léopoldini.

Mais à la fin du spectacle, le patron nous ayant rejoints au café-cabaret où nous nous rassemblions ordinairement, entra dans une véritable fureur contre tous, et contre moi en particulier, car semblable à un chef d'orchestre, de son coup d'œil d'aigle, il suivait toujours de sa loge les moindres mouvements de ses hommes.

— Je te chasse, me cria-t-il, de sa grosse voix, misérable! coquin! infâme! Et vous autres, de trois mois, vous ne toucherez un sou de gratification. Oh! les imbéciles! prendre le contre-pied de mes ordres ; mais, scélérat ! c'est toi qui les as fourvoyés de la sorte... Et il levait sa grosse canne.

— Oui, oui, c'est lui qui a fait tout le mal, crièrent mes camarades en chœur.

Je me hâtai de fuir ; on allait, je crois, m'assommer.

Cassé aux gages de la sorte, et par fierté ne voulant pas m'adresser à Léopoldini que j'avais sauvé, j'eus encore recours à toutes sortes de misérables ressources.

— Dites-nous alors ces ressources. Poursuivez votre récit. Epuisons le catalogue de vos misères.

QUELQUES RESSOURCES DE LA MISÈRE

— Je le veux bien, messieurs, dit l'ex-ténor.

Après avoir quitté pour toujours l'honorable corps des claqueurs, je cherchai de nouveaux moyens d'existence, et sur la proposition d'un ami de trottoir, je me fis *peuple*.

— Comment, peuple ! cria l'assemblée.

— Oui, messieurs, peuple ! Tantôt au théâtre, j'aidais à imiter le chœur antique par de puissantes acclamations ; tantôt, une torche à la main, j'envahissais le palais du roi, en criant : *Mort au tyran !* et plus fréquemment j'imitais dans la coulisse le murmure de l'émeute, où les cris de la foule après un grand malheur. Mais tout cela était fort pénible, parce que ma voix était faible et qu'il me fallait murmurer ou crier avec force. (Hilarité.)

— Cela vous rapportait-il beaucoup ? dit une voix.

— Trente sous par soirée, messieurs. (Murmures de pitié.)

— Ailleurs, dans la rue véritable, sur la place publique ou sur les boulevards, toujours peuple, et reprenant mon ancien métier, je devenais claqueur officiel. Je jouais l'enthousiasme dans les grandes occasions, les solennités, et particulièrement au passage des personnages éminents, princes, empereurs ou rois. Je remplissais mon rôle sous divers costumes, quelquefois en blouse, quelquefois avec un habit plus décent qu'on me fournissait, et là aussi mes camarades et moi nous avions notre chef de claque.

Il nous arrivait aussi de faire l'émeute véritable, lorsque

cela se trouvait dans les convenances gouvernementales ; mais alors nous avions nos signes distinctifs cachés avec soin, puis exhibés quand il le fallait, et ce n'est pas nous qui allions coucher à Mazas. (Rires.)

Et très-régulièrement dans toutes ces occasions, je recevais pour ma peine, selon le tarif, un secours de la caisse municipale. Quand mon rôle de *peuple* chômait, je faisais queue devant les théâtres les jours de grande représentation, et des premiers à cette queue, je vendais ensuite ma place au bourgeois attardé. A cette branche d'industrie, ces jours-là, je joignais le commerce des contre-marques, puis à la sortie du spectacle j'ouvrais les voitures aux dames ; et les véritables dames (celles-ci sont moins orgueilleuses que les autres) disaient quelquefois : — C'est singulier, ce jeune homme ne semble pas être à sa place. — Je savourais cette dernière satisfaction d'amour-propre ; mais je faisais souvent bien maigre chère. (Légère hilarité.)

Un jour, tout à fait à bout de ressources et talonné par la faim, j'allai demander un emploi dans un bureau de placement et, servi par ma bonne mine (un peu flétrie cependant), j'entrai, comme valet de chambre, dans une excellente maison, celle d'un banquier. Je ne dirai rien de monsieur ni de madame ; ce n'est que de moi qu'il s'agit. L'hiver vint ; il se donnait alors beaucoup de soirées, et la femme de chambre de madame eut l'idée de donner la sienne. Elle en demanda la permission qui lui fut accordée ; la cuisine, le salon et la salle à manger furent mis à sa disposition, et elle invita tout son monde, et moi particulièrement. Et bientôt accoururent à cette fête une foule de valets de chambre, de cuisiniers, et de cochers en grande tenue, c'est-à-dire sans livrée, en habit noir, cravate blanche et gants à la mode du jour ; et, ce qui valait mieux, il y vint une foule de jeunes chambrières dont quelques-unes étaient ravissantes. Nous sin-

geâmes nos maîtres à qui mieux mieux ; il y eut souper et bal. Nous nous amusâmes beaucoup, et je fus particulièrement remarqué. D'autres soirées du même genre données par d'autres femmes de chambre suivirent celle-ci ; toujours avec la permission des maîtres accordée pour un soir où ils étaient retenus hors du logis, et avec la recommandation de laisser les housses aux fauteuils. Il y avait des lettres d'invitation en règle : « Mademoiselle une telle invite monsieur trois étoiles à la soirée qu'elle donne, tel jour et à telle heure ; il y aura un violon et l'on soupera. » (Murmures gais.)

Et vous le dirai-je, messieurs ; à ces soirées délicieuses qui se succédèrent, et où on me reconnaissait de grands airs, je retombai dans mon ancienne fureur de conquêtes. Je n'avais plus affaire à de grandes dames, mais à d'adorables soubrettes et je m'abandonnai tellement à mes triomphes nouveaux que, comme j'étais encore faible, je retombai malade et fus obligé de me réfugier à l'hôpital. (Rires et mouvements de pitié.) Là, je pris de grandes résolutions de sagesse, et quand je fus rétabli, je ne voulus point rentrer en place, surtout, je pense, par crainte des femmes de chambre (Sourires.)... de sorte qu'un jour, tout à fait privé de ressources et ne traînant plus avec moi que de mauvaises loques, je dus m'enrôler parmi les cureurs d'égoûts...

— Voilà bien le comble de la misère ! s'écria-t-on. Pauvre ténor !

— Mais, messieurs, j'abuse de votre permission et je crois qu'il convient que je cède ma place à un autre.

— Non, non, poursuivez, allez jusqu'au bout de vos misères.

— Eh ! bien, messieurs, dans les entrailles de la terre, soulevant avec peine, parmi les ordures, mes grosses bottes, à la clarté d'une lampe blafarde, des projets de suicide s'emparaient de moi et ne se dissipaient que,



Monsieur Perlé, *(le ténor)* cureur d'égouts.

quand, après le travail, je revoyais la brillante clarté du jour. Alors avec l'espérance me revenait un peu de courage. (Nouveau mouvement de pitié.)

Enfin, j'eus le bonheur de rencontrer un ancien et véritable ami qui voulut me tirer de cette fange, où j'étais plongé, au sens littéral comme au figuré. Il me donna d'abord quelque argent pour faire un petit commerce de cannes à épée, et de lorgnettes que je colportais dans les cafés ; puis, comme je ne m'enrichissais pas beaucoup à ce métier, faute sans doute de *savoir faire*, mon protecteur fit des démarches et je lui dus le plaisir et l'honneur d'être des vôtres, en devenant l'un des clercs de M. Rondelet, chez qui je me suis enfin un peu reposé de mes misères.

Et, messieurs, ô miracle, dans cette vie simple et régulière qui m'est imposée par la raison et la nécessité, et grâce aussi à l'excellente médication que m'a conseillée notre ami le chimiste, j'ai retrouvé en grande partie et ma mémoire et ma voix, et j'espère, aujourd'hui, comme je suis jeune encore, recouvrer, en persévérant dans ce bienfaisant régime, la plénitude de mes anciennes facultés.

Alors, je rentrerai dans la carrière ; mais avec infiniment plus de modération qu'autrefois... en toutes choses. (Légers rires.)

— Bravo ! bravo ! s'écria-t-on.

— Ce récit vous prouve, messieurs, dit le maître-clerc, M. Bellemain, que la régularité de la vie et la sagesse...

— Silence, monsieur Bellemain, à demain les réflexions sérieuses !

— Un vivat pour le ténor !

— Un toast au retour de sa gloire !

On échangea ensuite de nombreuses observations sur le long récit qui venait de finir ; puis on regarda quel était le voisin du ténor, et l'on interpella ce voisin en criant : C'est au fonctionnaire dégommé, au publiciste républicain, au préfet de 48 !

UN RÉPUBLICAIN

A ces mots, un gros garçon, frais et taillé en forces, âgé de 27 à 28 ans, quitta sa place et s'avança dans le cercle, avec l'aplomb d'un homme qui a souvent parlé en public.

Ses yeux étaient vifs et sa figure intelligente; mais sans aucun caractère bien saillant, et surtout sans rien qui annonçât le Spartiate ni le Romain.

— Je suis jeune encore, messieurs, et ce nom de républicain que je viens d'entendre n'a rien à mon égard que d'assez naturel. Jeunes, nous sommes tous républicains.

Les vertus et les grandeurs de Sparte, d'Athènes et de Rome parlent encore vivement à notre imagination; mais chez moi le républicanisme, je dois l'avouer, ne se trouvait qu'à l'épiderme. (Sourires.)

Je vais vous faire ma confession; elle ne sera pas trop intéressante. Le drame et particulièrement le drame d'amour y manquera complètement. Du moins, je la ferai aussi courte que je le pourrai. Je suis né à Paris, de parents peu fortunés qui épuisèrent toutes leurs ressources à me faire donner une bonne éducation générale. Je dois en être bien reconnaissant. Mais je crois qu'une bonne éducation spéciale, commerciale ou industrielle eût été préférable.

Quand vint le moment de prendre un état, j'entrai comme clerc chez un notaire. Mais la monotomie de mes occupations me déplaisait beaucoup.

Dans mes heures de loisir, je revenais à la littérature et je m'occupais de théâtre. Je rêvais le monde et ses plaisirs, car je puis dire, avec La Fontaine, que dès lors

J'aimais le jeu, le vin, les belles, la musique,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

En collaboration avec de jeunes amis, j'eus la chance de pouvoir faire représenter quelques actes, dans divers petits théâtres de Paris : des vaudevilles, œuvres légères, où je ne m'occupais guère de politique.

Un autre ami, plus âgé que moi et lancé dans le monde, me fit risquer quelques articles dans un journal politique, d'une couleur très-ardente et d'opinions excessivement avancées. Je mis mon esprit au diapason du journal, et mes articles plurent. Dès lors je devins tout à fait républicain. (Murmures gais.)

Avec ce succès, mes articles se multiplièrent et devinrent d'une violence extrême : je signalai la fièvre de l'or qui, selon moi, régnait partout exclusivement, et l'abaissement général des âmes et des intelligences. Je ne respectai rien et fis un immense usage de la calomnie. — Pardonnez-le-moi, messieurs, cela est maintenant expié par mes remords. (Murmures sympathiques.) Un jour, après le décès de l'un de nos collègues, on fit de moi le *pître* du journal, celui qui reçoit les soufflets et les coups de pied, en d'autres termes, l'éditeur responsable, tel qu'il existait alors.

J'eus bientôt à subir les conséquences de cette nouvelle position, et je passai plusieurs mois en prison.

Vint la république de 1848. J'étais presque alors un personnage, et je sollicitai le prix de mes services.

Comme il y avait une grande disette d'hommes capables et spéciaux, dans la couleur politique triomphante, je fus envoyé préfet dans une ville de troisième ordre, au centre de la France. (Rires un peu ironiques.)

Arrivé dans ma préfecture, je me montrai au balcon de

l'Hôtel-de-Ville, et d'une voix forte, je haranguai le peuple assemblé :

— Citoyens, m'écriai-je, nous voilà délivrés pour la seconde fois de l'infâme monarchie ; nous jouissons de nouveau des nobles institutions républicaines. Mais comme à la république il faut des vertus, chassons désormais de nos cœurs toutes les viles passions ; plus d'adoration du veau d'or ; plus de vain amour des plaisirs : plus d'orgueil ni d'égoïsme. Donnons toutes nos pensées, tous nos efforts, tout notre courage à la patrie et à sa gloire, et aimons-nous comme des frères. Tenant enfin le pouvoir, nous républicains, nous allons décréter l'abolition de la misère, amener l'aisance de tous, et organiser le bonheur général. (Hilarité bruyante.)

Ce speech eut un grand succès ; on applaudit beaucoup et nous criâmes tous en chœur : Vive la République !

Une fois bien installé dans l'hôtel de la préfecture, tout en m'occupant sans cesse du bonheur général, je n'oubliai nullement mon bonheur particulier (Sourires), et, au bout d'un mois, tous mes rêves étaient réalisés. J'avais table ouverte, je donnais des concerts, des soirées ; je repris même les petits soupers de la régence et du directoire, où les femmes un peu légères ne manquaient pas. Rome et Sparte étaient mises de côté, nous refaisions Athènes. (Hilarité.)

— C'est bien cela ! plus ça change... *Et cætera.*

Tous les mauvais sujets de la ville raffolèrent de moi et l'on me gratifia d'une garde d'honneur prise dans l'honorable corps des *voraces* et des *couche-tout-nus*, qu'avaient formé les voyous de l'endroit, et que j'abreuvai de vin de Champagne. (Rire général.)

Mais je faisais des dettes, et malgré toute ma bonne volonté, je menais très-mal les affaires de ma préfecture, où le désordre était extrême. On se plaignit, et je fus rappelé à Paris.

Là, ayant reconnu mon incapacité administrative, on me mit à la tête d'un journal gouvernemental. Alors, je brisai les idoles que j'avais adorées. Je trouvai que la liberté était trop grande, je devins d'une susceptibilité extrême. J'imprimai, chaque jour, qu'on manquait de respect à l'autorité; qu'il fallait bâillionner la presse, peser sur les élections, frapper tous les ennemis de la République; et, parlant au nom du peuple et de la démocratie, je voulus en faire des tyrans mille fois plus injustes et plus terribles que ceux que nous avions renversés. (Nouveaux rires.) — Oui, oui, voilà bien ce qui se passait.

L'Empire vint. L'obscurité de mon nom, ou plutôt la faiblesse de mes talents d'écrivain et la flexibilité de mon caractère me valurent sans doute la faveur de n'être point proscrit. On me dédaigna comme opposant; mais ni mes talents administratifs, ni ma plume, quelques lâches démarches que je fisse, ne trouvèrent d'emploi. Je redevins tout à fait Gros-Jean comme devant, et je fus tout aise et tout heureux, un jour, de pouvoir entrer dans l'étude distinguée de M. Belle-Chasse.

Là, messieurs, j'ai réfléchi beaucoup et la détresse a purifié mon cœur. La confession que je viens de faire le prouve. Je regarde ma misère présente comme un juste châtiment de mes fautes passées et je ne puis m'empêcher (en généralisant peut-être un peu trop) de penser qu'au fond de toute opinion politique en France, il n'y a guère que *l'intérêt*.

La sincérité de ce récit plut beaucoup et l'on donna de nombreuses marques de sympathie au jeune *ex-républicain*.

On s'entretint quelques instants des événements politiques antérieurs; puis on reprit la suite des confessions.





LE CHATELAIN DÉPOSSÉDÉ.

— C'est à notre noble confrère, au gentilhomme clérical, au fils des Croisés, — s'écria-t-on de divers côtés.

A cet appel, fait sans malveillance, on vit se lever un jeune homme de 26 à 28 ans. Il était de taille haute et élancée ; sa figure fine, sérieuse, d'une surface un peu étroite, annonçait la réflexion, avec un peu d'orgueil natif et une certaine froideur. Le front était moyen, les yeux assez beaux, le nez droit, long et mince. L'ensemble tenait à la fois du gentilhomme et du séminariste.

— Messieurs, dit-il, je vais vous faire une confession où je me montrerai tel que je suis, ou plutôt tel que j'étais ; le malheur ouvre les yeux, corrige, et je me connais à présent bien mieux qu'autrefois.

J'appartiens à une famille noble de province. Elevé pieusement auprès de ma mère, mon éducation, à la mort de mes parents, me laissa chaste, sobre, très-scrupuleux sur le choix de mes plaisirs et d'un grand rigorisme d'appréciation générale. D'autre part, cette éducation avait, je pense, développé en moi l'orgueil, la sécheresse de cœur et une grande faiblesse pour la richesse.

J'avais entendu dire souvent et remarqué moi-même que la fortune obtenait habituellement la meilleure part de la considération des hommes.

J'ajouterai que je faisais assez abondamment l'aumône,

mais par devoir, sans grande sympathie pour le malheur, sans véritable bonté.

Malheureusement, ma fortune était restée très-modeste, à la suite de pertes éprouvées par mes parents. Elle ne consistait guères qu'en d'immenses terres, semées de forêts et de fermes, que dominait un vieux château en ruines.

J'avais un voisin riche, deux ou trois fois millionnaire, et père d'une fille, très-jeune, mais qui ne brillait ni par la beauté, ni par l'élégance.

Dans la donnée de mon caractère et ma position de fortune, cette jeune fille était un excellent parti pour moi, et je m'efforçai de lui plaire. Bientôt je fus agréé par la fille et par le père. Mais ce père, M. de Brizet, me dit : — Ma fille est bien jeune, elle est d'une santé délicate ; attendons encore. Cependant je vous conseille de lui préparer une habitation plus convenable que votre château qui s'écroule. — L'argent me manque pour cela, répondis-je franchement. — Puisez dans ma caisse, reprit mon futur beau-père, qui avait sa dose de vanité.

Je profitai largement de l'invitation. Nous fîmes venir un architecte de Paris, et un décorateur de jardins et de parcs en grande réputation.

Le vieux château fut jeté à bas, et nous élevâmes à sa place, au milieu d'un parc magnifique, un superbe château moyen-âge, qui coûta de très-fortes sommes, prises dans la caisse du voisin, mon futur beau-père, à qui toutefois je dus en faire des reconnaissances bien en règle. C'était un homme de beaucoup d'ordre. (Sourires.)

Nous nous occupions de meubler somptueusement le château, lorsqu'arriva des colonies, chez M. de Brizet, une jeune créole, sa parente éloignée, et que sa mère, au lit de mort, lui avait vivement recommandée.

Cette jeune personne était d'une grande beauté et d'infiniment de grâce et d'esprit, mais elle manquait complètement de fortune.

— Bon, voilà le roman qui commence.

— En effet, Messieurs, les glaces de mon cœur fondirent bientôt devant l'éclat de tant de mérites. En vain j'avais jusque-là méprisé l'amour, que je regardais comme indigne d'un homme sage; en vain je me défendis avec énergie contre une passion qui avait de si grands dangers pour moi, elle pénétra dans tout mon être et dut bientôt faire explosion. — Ah ! me disais-je, combien je serais heureux, même dans la position la plus modeste, en épousant cette ravissante créole ! Tous les rêves de mon orgueil étaient dissipés, je ne songeais plus qu'au bonheur qui s'offrait à moi, sous la forme de cette délicieuse personne. (Murmures sympathiques.)

Cependant mon ancien caractère se trahissait encore quelquefois dans mes paroles que recueillait avidement celle que j'aimais. Un jour que la jeune créole me parlait de sa cousine et — peut-être malicieusement et pour me forcer à m'expliquer, — en exaltait la douceur, le bon caractère : — Oh ! lui dis-je, les mêmes qualités existent en vous, mais de plus, rehaussées par mille attraits ! La beauté, l'élégance, la grâce, l'esprit, rien ne vous manque, mademoiselle, et l'on trouve en vous un diamant sans tache.

— Je ne saurais accepter ces éloges, monsieur Charles, me répondit-elle; mais s'ils étaient mérités, il resterait encore à mes yeux, et sans doute aux vôtres, une grande imperfection à cette personne que vos illusions vous font appeler un diamant. — Et laquelle ? — La pauvreté. —Elle n'ôte rien à la valeur d'une femme ravissante.— Cependant elle pourrait la faire dédaigner. Voyons, monsieur Charles, ajouta-t-elle, avec un regard profond qui semblait interroger mon cœur, en quoi ces mérites que vous exaltez serviraient-ils l'ambition, la soif de considération publique, l'amour de la richesse, le besoin de se croire au-dessus des autres ? Non, non, écartons vivement de

notre cœur ce qui pourrait être un jour, pour lui, la source d'amers regrets.

— Vous me jugez mal, mademoiselle, répondis-je ; car je comprends tout ce que ces mots ont de personnel. Mais je vous montrerai, combien vous vous trompez.

Nous nous séparâmes.

Quelques jours après, égaré par la passion, j'avouai à M. de Brizet mon nouvel amour, et l'impossibilité où je me voyais d'épouser sa fille.

— Soit, me dit-il, vous êtes libre. Remboursez-moi les sommes que je vous ai prêtées, et nous nous séparerons bons amis.

Sans me décourager, je fis tout de suite des démarches pour emprunter, puis pour vendre, afin de rembourser mon voisin. Mais, jamais, en abandonnant toutes mes propriétés et le château avec, je ne pus trouver une somme égale à celle qu'avait coûté le château seul.

— Le château ne compte pas dans le prix de vente, me disait-on. On n'achète que les terres ; c'est l'usage. Le château est par-dessus le marché. (Rires bienveillants.)

Alors la perspective de ma ruine entière fut plus puissante que ma passion et je voulus revenir à mes premiers projets.

— C'est trop tard, dit le père, on ne vous aime plus.

Je suppliai en vain; en vain, dans ma douleur, j'éclatai lâchement en imprécations contre la jeune créole qui avait si bien changé mon cœur, en vain je lui donnai des marques visibles de dédain; il me fallut vendre et rembourser... autant que possible. Et quand, ruiné, je me présentai de nouveau à celle que je n'avais point cessé d'aimer, à la belle créole. — C'est trop tard, me dit-elle aussi. Oui, je vous aimais; oui, je vous aurais encore aimé sans fortune et même sans ressources ; mais je vous aurais voulu fidèle et résigné. Maintenant, nous serions trop malheureux l'un et l'autre.

Voilà mon histoire, messieurs, je suis venu à Paris, et après bien des tentatives avortées, je suis entré chez M. Pincemaille où, toute question d'argent à part, je ne suis pas trop mal, mais où je n'ai point cessé de déplorer ma faiblesse, mon irrésolution, ma fortune et mon amante perdues.

— L'amour a causé votre ruine, crièrent plusieurs voix, cela suffit pour vous excuser à nos yeux et pour que nous vous plaignions.

Quand le châtelain — sans château — se fut rassis, on regarda quel était son voisin de gauche et on l'interpella par ses divers sobriquets.

— C'est au papillon volage ! Au cœur d'artichaut aux mille feuilles ! A l'amant des onze mille vierges !





L'INCONSTANT.

Le clerc désigné pouvait avoir de 27 à 28 ans. Sa figure, assez fortement accentuée, était pâle, maigre, et cependant assez agréable. Ses yeux ne manquaient ni de vivacité ni de charme. Mais son front commençait à se dégarnir de cheveux, il toussait légèrement, et sa taille, assez élevée, se courbait déjà : toutes sortes d'indices annonçaient en lui l'abus des forces de la jeunesse, et peut-être aussi l'approche de maladies menaçantes.

Il s'exprima en ces termes :

— Comme la plupart de vous, messieurs, j'ai eu l'avantage, ou plutôt le malheur d'être de bonne heure en possession d'une fortune plus que suffisante. Avant qu'elle me fût échue, j'étais petit clerc de notaire avec de faibles appointements, et déjà je m'occupais beaucoup, par une fatale pente naturelle, d'aimer et de me faire aimer ; mais, privé du nerf de la guerre, et quoique assez aimable (m'a-t-on dit quelquefois) je ne faisais que des conquêtes qui manquaient de charme et d'éclat. Cependant il y eut quelques heureuses exceptions. (Murmures gais.)

Devenu riche, assez du moins pour une ambition modeste, je me livrai plus que jamais à mon avidité de bonnes fortunes. J'aimais peu le luxe, je ne fréquentais ni les cercles ni les cafés. Les théâtres seuls, avec les promenades publiques, m'attiraient habituellement, mais je n'y cherchais pas seulement le plaisir des yeux et ceux

de l'esprit, je voulais des résultats plus positifs et plus doux encore.

Comme tous les conquérants j'avais une ardeur insatiable de conquête, et pour réussir rien ne me coutait; ni langage passionné, ni larmes, ni promesses, ni présents.

J'aimais de bonne foi, mais malheureusement très-impressionable, très-porté à l'inconstance, un peu égoïste, je crois, il me fallait bientôt, après la victoire, briser les nœuds charmants que j'avais mis tant de fougue et de peine à former; les briser dans le désir ignoré de moi-même, ou avoué, d'en former de nouveaux.

Avec un besoin réel d'aimer, une imagination très-vive m'aiguillonnait sans cesse. Je ne suis pas poète, je n'ai jamais rien écrit, mais peut-être tenais-je de la nature quelques réelles et funestes facultés poétiques. Je dis cela sans vanité et seulement pour expliquer mon inconstance. Je rêvais un idéal que je poursuivais partout, que souvent je croyais avoir trouvé, et qui me fuyait toujours. Je ressemblais à ce voyageur qui, dans le désert, où la chaleur et la soif le dévorent, est sans cesse trompé par le mirage d'ombrages frais et de ruisseaux murmurants. Quelquefois cependant je trouvais de véritables oasis ; mais j'avais le malheur de les trop vite méconnaitre.

— Bien d'expression ! Tout à fait poétique !

— Aujourd'hui le temps des remords est venu.

Un de mes souvenirs les plus douloureux est celui d'une jeune fille adorable dont j'étais tendrement aimé et que je délaissai pour une nouvelle conquête. Les lettres qu'elle m'écrivit prouvaient un profond désespoir. Je n'y répondis que par de banales protestations d'amitié.

Mais un homme riche la vit, l'aima, et obtint sa main. Elle chercha dans cette union les moyens de m'oublier et voulut s'en créer le devoir.

Depuis je l'ai revue dans un bel équipage ; alors est venu mon tour de regretter et de souffrir. Je la rencontre

quelquefois, et me retrouvant pâle et flétri, elle détourne la tête avec une expression douloureuse qui semble dire : Vous m'avez fait bien du mal, mais vous vous en êtes fait bien plus à vous-même. (Murmures sympathiques.)

Vous le voyez, messieurs, l'inconstance a de durs châtiments. (Adhésion mélancolique ou rieuse.)

— Eh ! messieurs, s'écria M. Bellemain, il y a là-dedans une haute leçon morale que vous me permettrez...

— Non, non, monsieur Bellemain, laissez parler la morale en actions.

— Une fois les liens de la tendresse brisés, reprit l'orateur, je promettais habituellement l'amitié constante et jurais d'en donner au besoin des preuves sérieuses. De sorte que, tôt ou tard, je voyais revenir chez moi mes victimes délaissées, pour réclamer, sous forme de largesses, des témoignages de l'amitié promise. Mes amours étaient donc habituellement placés entre des dépenses avant et des dépenses après, commme entre deux parenthèses. (Sourires.)

Le système était plein de périls, aussi après six ans de luttes, de bonheur et de tourments, de soleils et d'orages, me trouvai-je à peu près entièrement ruiné. Impossible de me montrer encore généreux.

Bientôt mes habits et mes chapeaux vieillirent de forme, mon linge n'eut plus de blancheur, mes bottes se déchirèrent, je perdis toute assurance; j'étais un amoureux usé.

Une fois ma déconfiture bien constatée, ma porte ne fut plus assiégée, le son argentin de ma clochette n'éveilla plus l'espérance dans mon cœur ; le temple de l'amour devint une solitude.

J'avais une boîte aux lettres que le concierge m'avait permis de mettre vers sa loge. Je l'appelais le *tronc des anges*, du nom de mes correspondantes; à l'époque de ma prospérité, elle était toujours pleine de billets charmants ; après ma ruine, vainement mes doigts y plongeaient, ils n'y trouvaient que le vide.

— Pauvre inconstant ! Papillon abandonné !

— Et justement puni, cria M. Bellemain.

— Le bonheur, de même que la jeunesse, de même que la vie, ne saurait toujours durer, dit le poète dramatique.

— Hélas !... exclama l'amant congédié d'Elisa. (Rires.)

— Pour finir mon histoire, reprit l'orateur, mes dernières ressources étant épuisées, je suivis le conseil qu'on me donna de m'adresser à la chambre des huissiers, et je pus entrer bientôt chez M. Pincemaille. Mais là, j'en conviens, je vis bien plus dans le passé, grâce à la vivacité de mes souvenirs, que dans le présent qui n'est pas toujours couleur de rose.

Cette confession achevée, M. Bellemain voulut reprendre son speech et se levant il dit :

— En vérité, messieurs, je ne saurais comprendre...

Mais on lui coupa la parole.

— N'essayez pas de comprendre, monsieur Bellemain ; il vous manque un sens pour cela.

— Ah ! si vous étiez complet, monsieur Bellemain !

Bref, la voix du maître clerc expira sous les quolibets.

Il s'assit, témoigna par gestes un peu de mauvaise humeur, puis se résigna au silence.

On regarda quel était le voisin du léger papillon — qui avait perdu ses ailes — et soudain le café retentit d'un cri de gaîté général et formidable ; c'était le tour de M. Bellemain, de ce chef aimé de tous, quoique souvent raillé, ce qu'il acceptait sans se fâcher et avec une parfaite bonhomie.

— Au vertueux M. Bellemain !

— Voyons les aventures de M. Bellemain !

— Il doit y avoir des femmes là-dedans.



M. BELLEMAIN.

— Non, messieurs, il n'y a pas de femme dans mon histoire. Ma vie a été tout entière remplie par le travail et l'accomplissement de mes devoirs. J'avais trouvé d'excellents exemples chez mes parents, honorables marchands merciers de la rue du Faubourg-du-Temple ; et, de bonne heure, me sentant peu de goût pour le commerce, j'entrai dans une bonne étude d'huissier. J'y restai plusieurs années ; puis je passai avec avantage pécuniaire dans l'estimable étude de M. Rondelet, où plus tard j'ai eu l'honneur d'être nommé votre maître clerc.

— L'honneur est véritablement pour nous, s'écria le chimiste.

— Oui, oui, pour nous tous, dirent une foule de voix ; nous sommes fiers de M. Bellemain.

Le maître clerc s'inclina et reprit la parole. — Dans mon nouveau poste, comme dans le précédent, j'ai fait quelques économies, à l'aide desquelles j'espère, dans un an ou deux, acheter une petite étude à Paris, ou plutôt dans les environs ; car à Paris, elles sont trop chères. Une fois bien installé, je me marierai, avec une femme belle ou non, mais douée d'une bonne santé et d'un bon caractère, et possédant des principes sûrs, une femme qui sans être riche, pourra au besoin m'aider à achever de payer mon étude. Alors je vivrai tout à fait heureux et tranquille, sans avoir jamais à compter avec ces passions fougueuses qui vous ont entraînés, en compromet-

tant vos positions et vous lançant dans une vie aventureuse et inquiète ; passions dont vous souffrez encore aujourd'hui, par le souvenir des malheurs qu'elles ont causés.

— Oh ! la belle période ! dit le faiseur de pamphlets ; comme c'est élégamment construit et savamment mené à bon port !

— Vive M. Bellemain ! Vive l'éloquent M. Bellemain.

— Et pour finir, messieurs, reprit le maître clerc, j'aurai de nombreux enfants qui seront la récompense et la joie d'une vie régulière et bien conduite.

— Mais, monsieur Bellemain, dit le chimiste, *vous le serez...* ! oui, *vous le serez...* ! Les femmes n'aiment pas les hommes trop vertueux.

— Trois années de bon pour vous, monsieur Bellemain, crièrent plusieurs voix ; puis, *vous le serez...* ! c'est infaillible.

— Non, messieurs, *je ne le serai pas* (car je vous comprends parfaitement). Les femmes ne deviennent que ce que les font les hommes par leurs discours et leurs exemples.

— *Vous le serez, vous le serez* ! cria-t-on en chœur.

— Messieurs, dit le marquis en dominant le bruit, permettez-moi de vous raconter une belle action toute récente de M. Bellemain ; puis, certainement vous conviendrez que le bon cœur, affirmé par une telle action, doit protéger le front d'un époux, fût-il le plus vertueux des hommes.

— Voyons, voyons la belle action de M. Bellemain ; il est capable de tout.

Le marquis raconta la saisie opérée le matin même chez la pauvre femme, sa douleur, celle de ses enfants, et son mobilier racheté des propres deniers de M. Bellemain.

Et, ce fut, de la part de l'assemblée, un tonnerre d'applaudissements et de cris d'approbation. Toutes ces âmes passionnées s'ouvraient avec délices à une bonne action.

— Vive, vive l'honnête monsieur Bellemain ; non, non, il ne le sera jamais ! jamais ! jamais !

— Messieurs, dit M. Bellemain, après avoir salué plusieurs fois avec un air de satisfaction mêlé de modestie, je vous remercie de votre bienveillance ; elle m'encourage à vous demander une grâce, ou plutôt à vous faire une proposition. Il est près de minuit. Terminons cette séance déjà bien longue, malgré le charme des récits. Nous avons assez d'argent encore, grâce à la générosité de notre ancien collègue, pour renouveler ici, avec les mêmes éléments, une fois ou même plusieurs, cette petite fête ; je vous propose donc d'en remettre la suite à demain.

— Approuvé ! approuvé ! M. Bellemain est la sagesse même.

— A demain, messieurs, à demain.

On se sépara, pour se rendre chacun chez soi, en prenant les directions les plus opposées.

Rassemblés par leur sympathie mutuelle, le marquis et le sous-préfet s'éloignèrent bras dessus bras dessous.





LA MAISON MYSTÉRIEUSE.

Après avoir marché quelque temps en silence, Charles (le sous-préfet) dit à Jules :

— Voulez-vous rendre visite avec moi à une femme bien intéressante, mais bien malheureuse.

— Volontiers, répondit Jules, qui devina de quelle personne il s'agissait.

— Eh bien ! venez. J'ai pleine confiance en vous. Vous ne porterez point sur elle, ni sur moi, de jugement trop sévère, vous savez quels sont quelquefois les malheurs de cette vie, les affreux engrenages dans lesquels on est pris, les piéges tendus à de pauvres femmes, les violences qui leur sont faites... Votre compagnie si agréable me sera de plus très-utile... venez... Mais je l'oubliais dans ma douleur, vous connaissez déjà cette femme ; vous avez lu de ses lettres ; c'est Lucie.

— Oui, dit Jules, je sais de qui vous me parlez, et je m'intéresse beaucoup au sort de cette personne.

Et, sans ajouter un seul mot, ils enfilèrent plusieurs rues ; puis, ils s'arrêtèrent devant une maison d'assez belle apparence, mais dont toutes les persiennes étaient fermées. Ils montèrent au premier, et se trouvèrent devant une porte où existait un large judas garni de barreaux. Ils sonnèrent, et par un brusque mouvement, calculé d'avance sans doute, Charles se plaça derrière Jules, de manière à ne pas être vu par le judas. La bonne, n'ayant rien remarqué de suspect, ouvrit la porte, et les

jeunes gens franchirent le seuil. Mais, à la vue de Charles, la bonne resta comme pétrifiée.

— Faites descendre Lucie, dit celui-ci impérieusement.

— Elle n'y est pas, répondit la bonne, d'un air de très-mauvaise humeur.

— Faites-la descendre, répéta Charles avec l'accent de la fureur, et en fermant le poing.

La bonne n'osa pas résister, et après avoir fermé à clef la lourde porte, elle s'éloigna en maugréant.

Jules et Charles s'installèrent, sans mot dire, dans un petit salon élégamment orné et brillamment éclairé ; et bientôt parut Lucie.

A part Emilie, Jules n'avait jamais vu de femme aussi belle. Grande jeunesse, régularité parfaite de traits, taille élevée, distinction, formes élégantes, grâces natives ; Lucie possédait tous les charmes. Mais de même qu'un nuage obscurcit quelquefois toutes les beautés de la nature dans un jour de mai, de même une sombre tristesse régnait sur la figure de Lucie.

Elle tendit la main à Charles avec un sourire mêlé de joie et de noire mélancolie ; puis elle regarda Jules avec un air d'étonnement.

— Avec qui venez-vous, dit-elle ?

— Avec un ami que j'ai voulu vous présenter.

— Un malheureux comme nous, sans doute ?

Oui, madame, dit Jules, un homme bien malheureux comme vous, mais qui n'en compatit pas moins aux peines de ses amis.

— Merci, monsieur. Ne nous méprisez point trop ; la misère, la ruse, la violence vous jettent quelquefois dans d'horribles positions.

— Hélas ! je ne le sais que trop, madame.

Lucie et Charles se mirent alors à parler à mi-voix ; mais, malgré lui, Jules entendait leurs paroles.

— Chère Lucie, j'ai enfin une bonne nouvelle à vous donner.

— Une bonne nouvelle !

— Oh ! oui, bien bonne. J'ai rencontré un ancien camarade, un armateur. Je lui ai tout dit, tout à peu près ; je l'ai supplié, et il m'a promis un emploi à l'île Bourbon. Il nous emmènera tous les deux ; que dis-je ? tous les trois ; car notre enfant pourra nous suivre ; j'ai déjà écrit à la nourrice.

— Ah ! quel bonheur ! dit Lucie.

— Mon ami l'armateur, poursuivit Charles, est doué d'un noble cœur ; il m'a donné quelque argent pour nos préparatifs. Malheureusement, je n'en ai point encore assez pour racheter vos dettes dans cette infâme maison. Cependant il vous faut en sortir à tout prix, quelle qu'en soit la difficulté.

— Oh ! j'en saurai bien sortir, quoiqu'on fasse bonne garde. Dans trois jours, il me sera permis de prendre l'air, le médecin l'a ordonné. Dans trois jours je sortirai avec ma compagne Annette que vous connaissez. Deux bonnes nous accompagneront, et de loin, des hommes peut-être... mais nous leur échapperons pour nous réfugier chez vous. Annette est comme moi décidée à faire tout au monde pour quitter cette maison...

Sur la fin de ce dialogue, Jules s'était retiré dans un coin du salon, pour ne pas gêner les deux amants.

— Ah ! se disait-il, qu'on ne se hâte point de blâmer, de mépriser cette femme : elle était mère, abandonnée, sans appui ; on l'a trompée, violentée... N'a-t-elle pas fait tout ce qu'elle a pu pour échapper à son horrible destinée ?

Lucie se tourna du côté de Jules, comme si elle avait lu dans sa pensée, et elle lui dit :

— Sous la boue dont nous sommes couverts, il y a encore deux cœurs qui s'aiment et qui cherchent à se consoler.

— Du courage, chère Lucie ; faites que le jour annoncé

je vous trouve dans ma chambre, et nous serons sauvés. Ce serait un coup terrible pour moi si je ne vous y trouvais pas. Nous devons quitter Paris dans dix jours au plus.

— Oh ! comptez bien sur moi, mon ami ; n'ayez point d'inquiétude. J'ai votre clef, mon unique espoir de salut, et je l'embrasse chaque jour.

Puis ils reprirent leur conversation à voix basse. Jules, pour les moins gêner encore, passa dans le corridor qui desservait le salon, et il entendit, dans l'une des pièces voisines, la maîtresse de la maison qui querellait sa bonne.

— Pourquoi l'avez-vous laissé entrer, Dodon ?

— Eh ! madame, il s'était caché derrière l'autre, et je l'ai reconnu trop tard.

— Il fallait m'appeler et ne pas faire descendre Lucie.

— Vous étiez en affaires, madame. D'ailleurs, il nous aurait tuées, tellement il était furieux ; les yeux lui sortaient de la tête.

— Nous nous serions défendues. Oh ! je n'ai peur de personne moi. Nous ne sommes pas seules ici, du reste. Ne laissez pas échapper Lucie ; je vous le recommande, Dodon. Sa beauté, ses rigueurs, ses larmes, tout en elle donne du relief à notre maison.

Charles rejoignit Jules alors, et accompagnés du regard de Lucie, doux regard voilé par les larmes, ils se dirigèrent vers la porte. Dodon accourut, elle ouvrit avec de grosses clefs ; puis ils entendirent la lourde porte se refermer bruyamment sur eux.

Dans la rue, Charles s'écria :

— L'horrible maison, mon Dieu ! Se peut-il que ce soit la demeure de Lucie!... Oh ! quel malheur !...

Charles poursuivit, en parlant tout haut et comme à lui-même : — une fois là, on ne peut en sortir que par la fuite ou par une rançon introuvable. J'ai fait des efforts

inouïs ; j'ai employé la douceur, les larmes, la violence : tout a été vain. « Payez ses dettes et vous l'emmènerez, me disait-on. »

Hélas ! je n'avais pas les gâteaux pétris d'or qui seuls auraient pu adoucir les cerbères de ce lieu infâme ; mais dans deux jours, Lucie pourra s'échapper : je souffre moins, je suis plus tranquille.

— Oui, oui, dit Jules, vous reviendrez au bonheur, et vous étoufferez des souvenirs trop cruels.

— Mon ami, dit le sous-préfet, voulez-vous me rendre un grand service? J'ai promis avant de quitter Lucie de protéger après-demain sa fuite, ainsi que celle de son amie Annette. Venez avec moi ; vous m'aiderez à les sauver. M. Bellemain nous accordera bien quelques heures de congé. Vous nous serez certainement très-utile.

Jules y consentit avec empressement, et bientôt les deux amis se séparèrent.





LIVRE ONZE.

Une transformation qui appartient à notre époque, ou du moins, une des transformations que ce milieu du XIXe siècle a le plus grandement développée, c'est, à coup sûr, celle de nos femmes légères. Autrefois, nous avions la grisette, ce charmant type parisien. On le retrouvait, doué de plus ou moins de grâces, dans toutes les villes de France. Ce type naïf et aimable a été remplacé, d'abord, par celui des biches déjà moins gai et moins désintéressé, puis par les lorettes, autre produit parisien ; et enfin par les cocottes dont la physionomie toute factice offre quelques traits de la Phryné athénienne. Ce dernier type s'est épanoui et singulièrement propagé sous le soleil du despotisme : le soleil fait éclore les fleurs et les reptiles.

Dans le livre IX, chez la gracieuse Elisa, nous avons déjà fait connaissance avec ces dames.

M. Belmain, le vertueux maître clerc de M. Rondelet, va demander de nouvelles explications à leur sujet, et ces explications lui seront données avec assez de justesse.

Curieux de toutes choses, des bonnes et des mauvaises ; moraliste qui veut tâter de tout, afin de pouvoir parler de tout avec plus de justesse ; passionné pour les fleurs et mêlant quelquefois, par distraction, celles du bien avec celles du mal, je me suis laissé prendre moi-même dans les filets des modernes syrènes ; mais ma chute n'a jamais duré longtemps et j'ai vu promptement que ces en-

chanteresses étaient presque toujours, en même temps que des sirènes, les harpies dont parle la fable.

Cher lecteur, si vous tenez à être heureux, à conserver votre fortune et votre repos, cherchez la réalité et la sincérité en toutes choses.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Dans les lettres, dans les arts, dans les relations sociales, dans les liaisons de cœur, rien ne sait mieux émouvoir, n'a plus de charme que la vérité; de même que rien n'est plus ennemi du bonheur, n'est plus dangereux que le fard et le mensonge....

Je m'arrêtais, assez satisfait de ce speech; mais M. Bataille était là.

— Eh! mon ami, s'est-il écrié, vous êtes vraiment trop naïf: l'homme qui finit par être dupe des artifices et des faux-semblants, n'a-t-il pas cru être assez clairvoyant pour distinguer la réalité de l'apparence?

Nul ne se livre de propos délibéré à l'illusion.

On ne se désenchante des filles de marbre qu'en sortant ruiné de leurs mains.

— Vous avez certainement raison, ai-je répondu; cependant le bon grain jeté sur le terrain le plus stérile n'est jamais entièrement perdu; un sage avis, dût-il ne profiter qu'à un seul lecteur sur cent, est toujours bon à donner. C'est un cri d'alarme qui peut éveiller l'attention de l'homme le plus téméraire. Souffrez donc que je maintienne le mien.



ANGOISSES NOUVELLES

Le lendemain du jour de la deuxième séance des confessions, au café des *Deux-Pierrots*, et de la visite à Lucie, Jules, en sortant de l'étude, prit à la hâte un repas très-frugal dans un cabaret-restaurant (bon petit coin découvert, indiqué et recommandé par Guinard) ; puis il courut à la librairie d'Engler, rue de Rivoli, afin d'avoir de ses nouvelles. Il l'attendait impatiemment, car il n'osait pas aller lui-même chez le concierge de son ancien appartement ; il lui eût été trop pénible d'y paraître sortant de prison et abandonné d'Emilie. Il comptait sur son ami pour prendre de nouvelles informations.

Il apprit, du commis de la maison, qu'Engler allait bientôt revenir, qu'il arriverait très-sûrement le lundi ou le mardi suivant, c'est-à-dire dans quatre ou cinq jours, (l'on était au mercredi). Jules laissa au jeune homme, son adresse, rue du Petit-Banquier, ainsi que celle du café des *Deux-Pierrots*, où Engler pourrait le trouver presque tous les soirs, jusqu'à à onze heures.

— Eh ! monsieur, dit le commis, ce café est justement celui où va ordinairement M. Engler, et même j'en ai donné l'adresse à une jeune et jolie dame, qui est venue s'informer de votre ami.

Jules, plein d'anxiété, se fit dépeindre la jeune dame.... C'était bien son Emilie ; il n'en pouvait douter. Elle n'avait donc pas quitté Paris, n'avait pas rejoint son père; mais alors, d'où lui venait l'argent qu'avait touché le proprié-

taire du fatal portefeuille, et pourquoi avait-elle cessé de venir voir Jules à la prison? Pourquoi l'avait-il perdue dès-lors ?

Plein d'angoisses il quitta le magasin du libraire. De là, il se rendit, en se livrant à mille suppositions cruelles, au café des *Deux-Pierrots*, où devait avoir lieu la suite des conférences.

Le poison de la jalousie entrait dans son cœur ; jamais il n'avait été aussi malheureux.

— Cependant, disait-il par moments, Emilie avait tant d'affection pour moi ; oh ! non, il est impossible qu'elle ait trahi notre amour.

Absorbé par ses inquiétudes, il venait au rendez-vous, bien plutôt par condescendance pour ses amis, que pour le plaisir qu'il pouvait trouver à leurs récits.

La douleur rend indifférent et égoïste.





RENCONTRE DU PHOTOGRAPHE

Le marquis n'était pas loin du café des *Deux-Pierrots* lorsqu'il aperçut devant lui le photographe chez lequel il avait travaillé huit jours. Redoutant quelque nouvelle explication désagréable, Jules fit un crochet pour éviter son ancien patron ; mais, celui-ci courut après lui.

— Ah ! mon cher monsieur, s'écria-t-il, je vous rencontre enfin. Quel bonheur ! Combien il me tardait de m'excuser auprès de vous de la scène inconvenante que je vous ai faite ! Moi soupçonner ma femme ! La femme la plus vertueuse de tout Paris ! Une femme modèle ! un peu trop froide seulement ! Et vous accuser vous, mon très-honnête ouvrier, et même un homme distingué ! C'est ce polisson d'André qui a fait tout le mal ! un garçon perverti jusqu'à la moëlle des os, jusqu'au bout des ongles. Je voulais le renvoyer ; mais ma femme ne l'a pas voulu. Elle est si bonne ! trop indulgente vraiment ! Enfin, vous ne m'en voulez pas ? Dites-le moi bien, pour décharger mon cœur.

— Non, certes, je ne vous en veux pas, dit Jules avec un demi-sourire qu'il ne pouvait vaincre. Je suis même très-heureux d'apprendre que la bonne harmonie est tout à fait rentrée dans votre ménage.

— Ma femme m'a tout expliqué : elle voulait vous sauver de vos idées de suicide. Elle vous regardait presque comme un fils ; vous lui faisiez pitié. Elle a un cœur d'or, ma femme. Et moi, imbécile, qui ai pu croire qu'elle avait



de l'amour pour un autre que pour moi ! Mais, de grâce, revenez nous voir ; vous comblerez de joie ma femme qui me parle sans cesse de vous.

Le marquis promit une visite.... qui était bien loin de sa pensée ; puis il quitta son ancien patron, après en avoir reçu force protestations d'amitié, et force poignées de main.

Quelques instants après, il était au café des *Deux-Pierrots*.



DEUXIÈME REPRISE DES RÉCITS.

Chacun fut exact au rendez-vous, et, comme les jours précédents, la salle du premier étage du café des *Deux-Pierrots* vit de nouveau se former une magnifique réunion de clercs d'huissiers, ayant pour chefs son président, M. Bellemain (toujours en large cravate blanche), et son secrétaire, l'époux de l'actrice.

Après qu'on eut absorbé quelques verres de punch, le secrétaire s'arma de plumes, d'encre, de papier et s'assit devant une table, pour prendre des notes qui ensuite, mises en ordre, seraient adressées à l'amphitryon absent, à Paul Beaucourt; ainsi que cela était convenu.

Quand tout le monde fut assis, il y eut un instant de silence, puis on s'écria :

— C'est au petit crevé ! au délicieux Joujou ! à l'amant de cœur des belles !



LE PETIT CREVÉ.

Nous remarquerons, en passant, que ces phrases parisiennes, ces mots nouveaux qui courent tout Paris, puis de là se répandent en province et même dans toute l'Europe, sont éclos dans les ateliers ou dans les réunions intimes d'hommes gais et spirituels, et qu'ils y ont provoqué le rire longtemps avant d'amuser le public et de courir le monde. Ainsi, cette expression de *petit crevé,* qui semble n'être pas ancienne, peut fort bien avoir été employée par les personnages de cette véritable histoire, dont la date n'est pas tout à fait récente.

A ces mots de Joujou, de petit crevé, un jeune homme se leva. Sa figure était jolie et douce, mais n'exprimait pas grand'chose. Sa mise, qui n'annonçait pas l'opulence, attestait encore le goût; mais elle était fripée.

— Messieurs, dit le jeune homme d'une voix flûtée, mon histoire n'offre pas de grandes péripéties. Il s'y trouve beaucoup de femmes; mais je l'avoue, le drame y fait défaut.

— Allez toujours; il s'y trouve beaucoup de femmes, cela suffit.

— Mes parents, que j'ai perdus de bonne heure, m'avaient laissé une jolie petite fortune. Je n'avais pas d'aptitude spéciale, et je songeais à jouir doucement de ma jeunesse. Je me liai avec d'aimables jeunes gens, qui me firent entrer au cercle des *Moutards*. J'y mangeais, j'y

jouais un jeu modéré, par prudence ; j'y fumais ; mais je ne lisais point, parce que cela fatigue et ennuie. Je fréquentais les théâtres, le ballet surtout, et bientôt je fis mon entrée dans le monde galant. Là, sans prendre ce qu'on appelle une maîtresse, ce qui expose à trop d'émotions et de dépenses, je me liai avec Antonia, Euphrasie, Amanda, Caroline, Adèle, Elisa, que sais-je ! Oh ! les aimables femmes ! Nous étions chez elles complètement à notre aise, et comme en pantoufles et en robe de chambre. On y disait des riens, la phrase, le mot du jour, des bêtises; on y faisait assaut de calembours, on y contait l'anecdote galante de la veille, et l'on riait, l'on riait, et ces dames applaudissaient de toutes leurs forces à notre esprit, surtout quand elles nous savaient beaucoup d'argent. (Hilarité.) La politique était bannie de nos réunions. A quoi peut-elle servir ? Ne sommes-nous pas très-bien gouvernés ? n'avons-nous pas trop de liberté même, puisque nous avons celle de nous ruiner. (Sourires).

Mais à cette attaque à la liberté, M. Bellemain, qui était très-libéral, ne put résister à la tentation de faire un petit speech, et cette fois on ne l'interrompit pas.

— Eh! monsieur, la liberté véritable, en changeant le cours de vos idées, les eût tournées sans doute du côté des choses sérieuses et vous eût ôté cette facilité à vous ruiner que vous déplorez justement. Ne confondons pas la liberté du plaisir, toujours protégée par les gouvernants despotiques, parce qu'elle rend les peuples plus malléables, avec la liberté du citoyen qui l'arrache aux préoccupations personnelles, pour le livrer à l'étude des intérêts de son pays. Ne confondons pas le laisser-aller des mœurs avec cette initiative, cette indépendance de caractère, qui donnent à la fois au citoyen, la force, l'activité, la sagesse, le bonheur, en même temps qu'elle rend son pays plus redoutable et plus prospère.

Toute l'assemblée applaudit. — Bravo, monsieur Belle-

main ; cette fois, vous avez parlé comme un sage. Vive monsieur Bellemain ! Un toast à son éloquence!

Le toast fut porté, puis le petit crevé reprit son histoire.

— Je donnais une partie de mon temps aux dames dont j'ai parlé, et le reste je le passais chez les tailleurs, les bottiers, les coiffeurs que j'initiais à mes savantes méditations. J'y rendais presque des oracles, et tout en suivant les modes, je forçais souvent à les modifier.

Mais ce train de vie, fort agréable, était très-onéreux pour moi, d'autant plus que toutes ces dames que j'ai désignées par leurs petits noms, et qui m'aimaient beaucoup, me faisaient fréquemment des emprunts qu'elles oubliaient toujours de me rendre. (Hilarité.) Mon capital, fort attaqué, ne me donnait plus que des rentes insuffisantes. Bref, quoique n'aimant pas le jeu, parce qu'il émeut trop, il me fallut y recourir, dans l'espoir de combler le vide de ma caisse. Hélas ! l'homme propose et le sort dispose. Le jeu ne me fut pas favorable, et je me trouvai bientôt livré aux expédients. Je continuai cependant mon train de vie : je laissais vieillir les nouvelles dettes et j'oubliais les anciennes.

— Très-ingénieux ! très-pratique, le dandy !

Mais bientôt je fus éconduit par les Amanda, les Euphrasie, les Adèle, les Caroline, les Elisa, qui haussaient les épaules en me regardant, dès qu'elles eurent la certitude que je n'avais plus d'argent. Ce qui fut plus terrible encore, c'est que mes créanciers, restaurateurs, propriétaires, tailleurs, bottiers, coiffeurs, las d'attendre et sans aucun égard pour leur client, sans respect de mon élégante personnalité, firent saisir mon mobilier, mon phaéton, mon demi-sang, et me jetèrent à la rue. On savait que j'étais sans ressources et sans parents, ce qui me sauva de la prison.

Enfin, messieurs, après bien des tentatives infructueuses, bien des misères, j'eus, grâce à un obligeant ami, la

bonne chance de pouvoir entrer dans l'étude de M. Pince-Maille, douce retraite, mais où je ne puis m'empêcher de soupirer souvent, en songeant à ma charmante existence d'autrefois.

Le ton, profondément mélancolique, de Joujou, empêcha qu'on ne le raillât trop fort ; cependant on porta un toast *aux ravissants petits crevés* ; puis les récits allaient continuer, lorsque M. Bellemain, encouragé par le succès de son dernier speech, voulut de nouveau prendre la parole.

— Messieurs, dit-il, j'ai toujours vécu en dehors de vos sociétés un peu déréglées de jeunes gens à la mode, et il y a une chose que je ne puis comprendre : c'est l'empire que prennent si facilement sur la jeunesse les femmes légères et vénales. L'obtiennent-elles par l'esprit, la grâce, la beauté, la simulation de sentiments nobles, l'hypocrisie de la vertu ? Si M. Ernest Joujou, qui vient de nous raconter sa vie, et paraît avoir beaucoup fréquenté ces dames, voulait bien nous les dépeindre, pour mon compte, je serais charmé d'en avoir une idée plus complète encore que celle donnée par l'amant congédié de la belle Elisa.

— Parlez, Joujou, parlez ; faites connaître à M. Bellemain ces femmes ravissantes que beaucoup d'entre nous n'ont que trop connues.

— Et que trop aimées, s'écria l'amant éconduit.





CES DAMES OU LES TROIS MORTS.

— Je vais les dépeindre de mon mieux, reprit Joujou, Hélas ! comme vous, messieurs, malgré tous leurs charmes, je voudrais bien à présent les avoir moins fréquentées. (Sourires.)

Au physique, quoique jolies pour la plupart, ces dames ne séduisent point par une blancheur réelle, une véritable fraîcheur, des cheveux dorés ou d'un beau noir ; mais par le maquillage, la poudre de riz, l'eau merveilleuse qui dissimule les rides, les pâtes, les crêmes, les pommades, le fard et les teintures puissantes.

Au moral, ce n'est ni l'esprit, ni l'étalage des beaux sentiments, qui créent leur empire ; mais un cynisme élégant ; mais une continuelle moquerie morale ; mais la langue de certaines mœurs, plus que légères, l'argot des coulisses, les anecdotes scandaleuses.

Ces dames ressemblent à ces mauvais livres écrits avec un grand décolleté, avec des images très-risquées et dans un style plein de fièvre et d'entraînements. On voudrait les rejeter et on les dévore jusqu'à la dernière page. Elles ressemblent encore à ces ragoûts très-épicés, qui réveillent le palais blasé des gourmands.

— Pas mal, Joujou, pas mal !

Toutefois, ce qui les rend véritablement agréables, c'est qu'on les trouve toujours dans une tenue très-correcte. Elles sont constamment sous les armes ; il est vrai qu'elles n'ont pas autre chose à faire. (Approbation gaie.)

Ces dames ou les trois morts.



Moi aussi, j'ai eu des amants et du luxe; mais jamais je n'ai traité le pauvre monde comme le font ces dames...

— Pour bien vous les faire connaître, monsieur Bellemain, je vous raconterai, si ces messieurs veulent bien le permettre, une partie de plaisir que j'ai faite avec trois de ces dames et deux de mes amis.

— Parlez ! Voyons l'histoire !

L'histoire sera bien simple ; mais elle offrira un triple spécimen de cette classe de femmes, où se trouvent cependant quelquefois (il faut être juste) des natures d'élite et de bons cœurs ; mais c'est une exception.

— L'histoire ! l'histoire !

— La voici. Nous avions été invités, mes amis et moi, à passer la journée à la maison de campagne de madame Pauline, l'une des trois dames dont je vous ai parlé. La partie fut très-gaie. Ces dames furent d'autant plus aimables avec nous que nous étions trois amants de cœur ; les hommes sérieux, les amants en titre, c'est-à-dire ceux qui payent les grosses dépenses, se trouvant tous retenus à Paris. Le dîner fut très-fin. Cependant un plat qu'aimaient beaucoup ces dames eut la malheureuse chance d'être brûlé et manqué complètement. La cuisinière fut mandée à la barre de ces dames, c'est-à-dire à la salle à manger, devant la table. C'était une vieille aux cheveux d'un blanc d'argent, aux traits réguliers et fins, à la peau encore assez fraîche, quoique ridée. Je compris qu'elle avait dû être très-belle. On lui parla durement ; on lui reprocha son habitude de boire ; on la traita d'ivrognesse et on menaça de la chasser. Elle se retira de très-mauvaise humeur.

Le dîner continua, et au dessert on but beaucoup. Le vin me fatigue et me sentant la tête un peu lourde, je demandai la permission de faire un tour de jardin. J'y trouvai la vieille cuisinière ; elle était fort irritée. Je cherchai à la calmer, en lui disant que ces dames avaient au fond un bon cœur , et ne lui gardaient certainement pas rancune.

— Eh ! monsieur, me dit-elle, moi aussi j'ai été belle, moi aussi j'ai eu des amants et du luxe ; mais jamais je n'ai traité le pauvre monde comme le font ces dames. Oui, je bois ; c'est que j'ai beaucoup à oublier, mais rien de honteux cependant. Elles ont bon cœur, dites-vous ; ah ! oui, bon cœur ! avec une vie souillée de crimes !

— Comment ? de crimes ! que dites-vous là ?

— Vous allez en juger, monsieur. La plus jeune, mademoiselle Amanda, avait pour amant un officier qui, dans un moment d'exaltation, détourna l'argent de sa compagnie pour offrir des diamants à sa maîtresse. Les amis de cet officier, prévenus à temps, coururent chez Amanda et la supplièrent de rendre ces diamants. L'orfèvre avait promis de les reprendre ; elle sauverait ainsi l'honneur de son amant. — Ces diamants ont payé l'amour, dit-elle, et je ne saurais les rendre. — Toutes les instances furent vaines, et l'officier se fit sauter la cervelle.

Je passe à la seconde, madame Coralie. Elle avait un mari honnête, sensible à l'honneur ; il adorait sa femme. Ayant fait d'inutiles efforts pour la faire rentrer dans la bonne voie, il se noya de désespoir.

La troisième (*ma maîtresse*), madame Pauline, également mariée, a fait mieux que tout cela ; oui, monsieur, mieux que tout cela ! Ici même, dans la grange que vous apercevez là-bas, elle a brûlé son mari, un ivrogne qui la gênait, et qui venait coucher là toutes les nuits. Pour n'avoir point de complice, elle-même a mis le feu à la grange. Elle y brûla sa robe, dont j'ai vu l'échancrure. Mais la dame avait eu le soin, par ses charmes et son amabilité, de se créer par avance des protecteurs si haut placés que, malgré la rumeur publique, l'affaire fut immédiatement étouffée. Vous voyez maintenant si ces dames ont bon cœur ! mais elles ont tort d'être si fières : elles mourront pauvres comme moi : ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour.



Ces dames et les trois morts

Je rentrai au salon bien désillusionné, je dois l'avouer ; et même par moments les spectres des trois morts se dressaient devant moi. Nous bûmes beaucoup de champagne, et mon imagination surexcitée me montrait sans cesse les trois spectres emplissant les coupes de ces dames. Cependant je fis bonne contenance et la journée s'acheva gaiement. Toutefois une foule de petites notes de fournisseurs se présentèrent, par hasard sans doute, dans la soirée ; et comme ces dames, par hasard aussi, avaient quitté Paris sans argent, quand nous y rentrâmes, nous, leurs amants de cœur, nous étions tout à fait à sec. Voilà mon histoire, voilà ces dames, monsieur Bellemain.

— Mais, c'est odieux ! horrible ! dit M. Bellemain. Eh quoi ! des femmes, ces anges de la terre !

— Oui, oui, des anges qui se transforment bien facilement en démons.

La conversation se prolongea un instant sur ce sujet ; puis, l'on revint aux récits, dont beaucoup restaient à faire.





LE RÉSIGNÉ.

— C'est au Philosophe ! — A l'homme satisfait ! — au clerc exceptionnel ! — A M. Lesongeur ! (C'était son nom... ou son soubriquet.)

— Parlez, ô vous qui vous dites heureux aujourd'hui !

Pour répondre à cet appel, un homme de trente-cinq à quarante ans, le front haut, les cheveux grisonnants, la figure sillonnée de rides précoces, les traits assez beaux quoique bien amaigris, ayant l'air grave et mélancolique, se leva et prit la parole.

— Vous m'appelez philosophe, messieurs, je ne crois pas mériter l'honneur de ce nom ; l'épithète de *Résigné* me conviendrait bien mieux ; vous allez en juger par mon histoire qui est peu chargée d'incidents, et n'a rien de romanesque, mais qui ne sera pas dépourvue d'enseignement moral et que j'abrégerai autant que possible.

Je suis né à Paris. Jeune encore, j'étais, comme le furent la plupart de vous, dans une position de fortune indépendante. La nature m'avait doué d'aptitudes variées, dont malheureusement je m'exagérais beaucoup la puissance. Mon éducation avait été soignée, et à vingt ans je me lançai dans le monde des lettres et des arts. Je me présentai aux directeurs de théâtre comme musicien compositeur et comme auteur dramatique ; et à la littérature périodique, comme romancier et comme critique. Ma fortune servit à applanir les obstacles et mes débuts furent heureux, sans être éclatants. J'avais espéré mieux. Mais je

fis la part ordinaire de l'envie, de la jalousie et de la prévention, et je persévérai avec l'espérance de me faire un grand nom; car j'avais le malheur de me croire du génie.

Hélas! je n'avais que du talent; le grand souffle, l'inspiration, l'originalité me manquaient....

Pendant quinze ans, messieurs, j'ai nourri mes illusions, et, poursuivant les grands succès dans de grandes œuvres, je n'ai obtenu que de froids succès d'estime. J'ai perdu à ce jeu ma fortune, ma verve et tout bonheur.

Enfin, je me suis lassé de ce rôle de dupe. Après avoir longtemps accusé l'injustice des hommes, j'ai fini par accuser l'orgueil de mes prétentions. Je me suis dit: Tu ressembles à un homme petit qui se désole de ne pas être un géant; puis, prenant un parti énergique, je renonçai à tout rêve de gloire, et même à toute tentative artistique et littéraire ultérieure.

J'étais ruiné et il fallait vivre. Je me fis professeur de composition musicale et de littérature. Je trouvai quelques élèves; mais les leçons que je donnais me ramenaient toujours forcément aux rêves qui avaient fait mon malheur; et comme elles étaient peu fructueuses, je les abandonnai.

Je me présentai alors comme professeur et accordeur de piano, mais si je possédais la théorie de l'art, la pratique me manquait presque totalement. Comment lutter avec d'habiles artistes qui brillaient dans les concerts, et avaient une grande notoriété?

En vain je mis mes leçons au plus bas prix; je perdis bientôt toute spécialité, et on me vit donner à la fois des leçons de piano à la petite fille et des leçons de grammaire à son jeune frère. Je descendis jusqu'aux loges de concierge. On remarquait bien mes théories savantes qui s'échappaient malgré moi; on me traitait de génie ignoré; mais je vivais dans la plus grande gêne, et je manquais

quelquefois de l'argent nécessaire pour le plus modeste dîner.

Enfin, un jeune clerc qui sortait de chez M. Belle-Chasse pour prendre une position meilleure, et dont j'avais fait la connaissance dans un misérable restaurant, où l'on ne se restaurait guère (Sourires), m'engagea à solliciter la place qu'il abandonnait et les 70 francs par mois qui y étaient attachés.

Je fus accepté ; et chez M. Belle-Chasse, messieurs, avec un peu de misère encore, j'ai retrouvé une chose perdue depuis longtemps, le repos de l'esprit et de l'âme ; puis, comme un bonheur ne marche jamais seul, j'ai vu revenir à moi, par un coup du sort extraordinaire, les douces rêveries et les transports de la jeunesse : l'amour, messieurs, oui, l'amour !

— A la bonne heure ! Une femme ! une femme !

— J'ai pour voisine de mon modeste logis une jeune ouvrière qui, comme maîtresse-tailleuse, a une clientèle, sinon brillante, du moins nombreuse.

J'en ai été remarqué, et elle m'a fait l'honneur de me prendre pour un grand homme méconnu. Aimant les arts, elle m'a prié de lui donner des leçons de piano.

De sa considération pour moi, messieurs, si incomplètement méritée, elle a graduellement passé à l'amour. Elle m'aime, et dans quinze jours nous serons époux ; je ne vivrai plus seul, j'aurai un intérieur ravissant; je suis redevenu jeune; je suis plein d'espérance, de félicité ; enfin, j'ai changé mon enfer contre un paradis.

— Bravo ! bravo ! Vous avez bien là en effet des véritables éléments de bonheur !

Longtemps je n'ai pris plaisir à rien : au théâtre, les mauvaises pièces m'ennuyaient et les bonnes m'étaient insupportables. (Sourires.)

Maintenant, auprès de ma fiancée, je m'intéresse aux peines des amoureux, et je me réjouis quand le bonheur couronne leur amour.

Je me suis même remis aux lettres et à la composition musicale; mais de la même façon que travaille un amateur peintre dont le seul projet est de tapisser les murs de sa chambre et de l'orner d'œuvres faites sans prétention.

Plus de vains rêves de gloire! mais les baisers d'une femme aimée, ce qui vaut mille fois mieux. (Murmures d'approbation.)

Et cet heureux changement, reprit le nouveau converti, je le dois à la résignation, à la misère et à l'amour.

— Miracle! un homme heureux quoique clerc d'huissier. — Un toast à M. Lesongeur, cet être privilégié!

— Vive l'amour! mais non pas vive la misère!

— Messieurs, dit M. Bellemain, permettez-moi de vous faire observer....

— Non, non, monsieur Bellemain, plus tard, plus tard; pour le moment, pas de morale en paroles...

On demanda la suite des récits.



LE DUELLISTE.

On vit alors se dresser un homme grand, jeune encore, aux traits amaigris et énergiques. On l'avait appelé le journaliste, le vaillant champion, la bonne épée !

La mélancolie qui régnait sur sa figure donnait un peu de charme à la sombre expression de ses traits ; de même qu'un nuage passager adoucit l'aspect d'un sol rocailleux et calciné.

— Messieurs, dit-il, vous allez entendre ma confession ; elle sera sincère, quelque douloureuse qu'elle puisse être pour moi. Je me la fais tous les jours à moi-même, sans repousser la douleur qu'elle fait naître.

Mes études ont été très-négligées ; cependant, grâce à une facilité naturelle de style et à beaucoup de lecture, je pus, sans trop de ridicule, rêver de me faire journaliste ; projet que je réalisai, lorsqu'à la mort de mes parents, je devins tout à fait libre de mes actions. J'avais alors vingt-six ans et fréquentais beaucoup les salles d'escrime, où je rencontrais souvent ceux dont je désirais devenir le confrère. Je possédais alors une petite fortune, qui me permettait de faire, comme on dit, bonne figure dans le monde.

Grâce à mes amis de salle d'escrime et d'établissement de tir, je parvins bientôt à entrer dans la rédaction d'un journal ; mais franchement, je n'y jouai jamais un grand rôle, et je finis par m'y créer une utilité spéciale. Sorte de *bravo* du journal, je pris à mon compte toutes les discussions irritantes ; je me chargeai de la partie des querelles,

et franchement je le fis avec plaisir ; non pas que je fusse plus brave et plus querelleur qu'un autre ; mais je maniais très-bien l'épée, je me servais admirablement du pistolet, et cela me donnait une assurance qui pouvait ressembler à de la bravoure. Ainsi, le maçon, ferme et adroit par habitude, reste calme au milieu des airs sur un mur vacillant ou sur une planche fragile ; sortez-le de là, il redevient accessible à la terreur, comme le commun des mortels.

Je me fis donc le porte-respect du journal. Peu méchant, sensible même, je m'efforçais beaucoup d'éviter les dénoûments tragiques. Mais l'émotion du duel me plaisait; je me faisais à moi-même l'illusion de croire qu'en ma qualité d'homme de plume et d'épée, je recueillais une part de l'héritage de ces marquis, chevaliers et vicomtes d'autrefois, personnages légers et brillants, mais dont le cœur était à peu près aussi vide que la tête, et qu'on voyait habituellement beaucoup plus sensibles au point d'honneur qu'à l'honneur même. Cette illusion était celle de beaucoup de mes confrères, qui, fiers de leur esprit et de leur adresse, posaient tout à fait comme les sucesseurs de nos anciens gentilshommes. (Sourires.)

J'eus longtemps ce qu'on appelle de la chance, c'est-à-dire que je ne donnai et ne reçus que des blessures légères. Mais, hélas ! je me trouvai un jour sur le terrain avec un jeune et brillant journaliste, qu'une rivalité de boutique nous avait fait grièvement offenser. Nous combattions à l'épée, et trop peu maître de lui, mon adversaire s'enferra. Je le vis tomber et mourir, et je me retirai à demi-mort moi-même de regrets, et de remords excités par notre injuste provocation. Longtemps, dans la solitude de ma chambre, je fus poursuivi par l'image de ma victime expirante.

Un malheur ne vient jamais seul. Notre directeur avait, dans la rédaction du journal, un neveu, jeune homme charmant, que j'aimais beaucoup. Je le présentai

à une jeune actrice, à laquelle m'attachaient des liens de cœur. Mais bientôt je m'aperçus que l'affection de ma volage maîtresse se déplaçait et allait trouver mon jeune ami, qui ne pouvait s'empêcher d'y répondre. Furieux, je lui cherchai ce qu'on appelle une querelle d'Allemand. Nous convînmes de nous battre à l'épée, et cette fois encore, j'eus le malheur de tuer mon adversaire. Vous devinez mes remords nouveaux et ma douleur ! Je perdis mon emploi, si mal rempli, de rédacteur du journal, et je ne pus en retrouver un autre. C'était un *tolle* général contre moi, qui d'ailleurs avait complètement négligé les talents auxquels, seuls, je pouvais devoir une existence assurée.

Enfin, comme dans ma vie de gentilhomme journaliste, j'avais dissipé mon modeste patrimoine, je fus promptement à bout de ressources. Alors, semblable à la plupart de nos confrères dont les récits ont précédé le mien, après vingt tentatives avortées je pus entrer et j'entrai avec empressement, pauvre clerc, dans une étude d'huissier, celle de M. Rondelet, sous la direction de l'honorable M. Bellemain. (Salutations de celui-ci.)

Mais, depuis la mort de mon jeune et malheureux ami, j'ai juré de ne jamais plus me battre, fussé-je insulté de la façon la plus grossière. Le duelliste est mort chez moi. Du reste, je conviens n'avoir jamais été qu'un duelliste incomplet : j'avais la main, le coup d'œil; mais aussi, pour mon malheur, j'avais une âme. Le duelliste, s'il n'est pas féroce, doit du moins être insensible. Son cœur, comme celui du conquérant, celui du fondateur de dynastie, comme celui du faiseur de coups d'État, doit être de bronze. (Murmures d'approbation.)

Pour moi, sans cesse en proie aux regrets les plus cuisants, je puis dire avec Alfred de Musset :

Le seul bien qui me reste au monde,
C'est d'avoir quelquefois pleuré.

Le duelliste se tut.

On lui serra silencieusement la main ; tous semblaient le plaindre. Ses souffrances devaient être bien cruelles, puisqu'elles étaient mêlées de remords ; du moins ces remords rachetaient ses fautes dans une certaine mesure.

Puis on causa quelques instants des allures nouvelles prises par le journalisme, et l'on ne put s'empêcher de les blâmer. Avec moins d'orgueil, n'obtiendrait-il pas plus d'estime ?

Quelques verres de punch et de vin de Bordeaux (on y revenait volontiers) rappelèrent bientôt la gaieté, et l'on cria :

— C'est au boursier maintenant ! — A l'ancien millionnaire qui a perdu toute chance !



LE BOURSIER (1)

Un jeune homme qui n'offrait rien de bien saillant dans sa personne prit alors la parole.

Mon histoire n'offre pas de nombreux incidents, messieurs, et sans doute ne vous semblera pas bien intéressante. Cependant c'est une page de mœurs modernes qui contient, je crois, un enseignement salutaire.

— Voyons l'avertissement. — Et l'étude de mœurs !

J'ai été maître de bonne heure, par la mort de mes parents, d'une petite fortune d'une quarantaine de mille francs, en bon argent, et par conséquent bien liquide. Un ancien camarade de collége, commis d'agent de change, me donna le conseil d'essayer des chances de la Bourse. « Tout le monde y gagne, me dit-il. » Hâtez-vous seulement, et surtout prenez mon patron pour guide. C'est ce qu'on appelle *un homme heureux*.

Je me laissai tenter et ma première opération me réussit parfaitement. Enhardi par ce coup d'essai, je me lançai plus en grand, et ne fus pas moins favorisé.

Mais aussi quel guide admirable j'avais en mon agent de change ! Quelle entente des affaires ! Quelle promptitude à saisir la balle au bond !

Il ne s'accomplissait pas en Europe un événement de quelque importance sans qu'il n'eût été précédé de quelque opération faite en grand par cet habile spéculateur. Ah ! disais-je, il a pressenti l'événement, c'est un profond

(1) *Boursier* : Celui qui fréquente la Bourse; qui s'occupe de l'achat et de la vente des effets publics. (Bescherelle.)

politique, il voit les causes et il en calcule avec sûreté les effets. C'est décidément un homme hors ligne... Je sus plus tard à quoi m'en tenir à ce sujet.

Enfin, pour abréger, je vous dirai messieurs, que par une suite d'opérations hardies, et qui toutes me réussirent, je me trouvai un jour à la tête d'une fortune de dix-huit cent mille francs.

Je louai un appartement splendide; j'achetai des chevaux; je fis courir; j'eus une loge à l'opéra; je pris une actrice pour maîtresse. Bref, je menai la vie à grandes guides. J'avais un excellent cuisinier et de nombreux amis, qui tous me regardaient comme un être supérieur et même me traitaient d'homme de génie. Encore deux cent mille francs, me disais-je, et je m'arrêterai. Avec deux petits millions, on peut vivre confortablement et il est sage alors de ne plus rien risquer. (Approbation rieuse.)

Hélas! j'aurais dû m'en tenir à mes dix-huit cent mille francs. Des changements ministériels dans notre gouvernement furent bientôt la cause de ma ruine.

Parmi les clients secrets de mon agent de change se trouvait, sans que je le susse, l'un des ministres qui se retirèrent à cette époque. Il va sans dire qu'il se retira très-riche. C'est guidé par lui que mon agent de change avait mené à si bonne fin une longue suite de belles opérations. Le nouveau ministre, ayant ses créatures, n'agréa pas les offres de mon chef de file, surnommé jusqu'alors l'*homme heureux*.

Quel malheur n'est suivi d'un autre? Mon agent de change avait pour cousin l'un des valets de chambre du chef de l'Etat, ou l'un de ses cuisiniers, je ne sais lequel, et par lui, il était constamment renseigné sur l'état de la santé de Sa Majesté, de sorte que selon que cette précieuse santé était en hausse ou en baisse, mon homme se faisait acheteur ou vendeur, et même quand les indispositions impériales n'étaient que feintes, ce qui avait lieu quelquefois,

pour favoriser certaines combinaisons financières de la cour, mon agent de change savait à quoi s'en tenir à ce sujet, et il opérait en conséquence. Hélas ! la mort de son cousin, arrivée presque en même temps que la retraite du ministre, le priva de cette autre source d'excellentes informations.

Cependant ce chef de file, enivré de ses longs succès qu'il attribuait surtout à son génie, voulut continuer ses opérations; mais il eut bientôt son *Vaterloo.*

La chance tourna entièrement contre nous : vainement l'agent de change redoublait d'activité, puisait aux meilleurs sources nouvelles, rien ne lui réussissait, ni à moi non plus, bien entendu. Si je jouais à la hausse, la baisse venait et *vice versâ.*

Bref, en moins de six mois, mes dix-huit cent mille francs furent dévorés et je restai sur le carreau, avec une différence de cent mille francs à payer... et que je dois encore! (Murmures de pitié un peu railleurs.)

Vous comprenez mon désespoir ; il fallut tout liquider : luxe, voitures, chevaux, maîtresse, loge à l'opéra, et amis compris ; puis me réfugier dans une mansarde.

Une fois mon chapeau devenu crasseux, mes habits râpés et mes bottes à jour, personne ne me salua plus, et de même qu'on m'avait traité d'homme de génie, de même on me traita généralement d'imbécile. (Hilarité.)

Alors le chagrin s'empara de moi et je résolus d'en finir avec la vie.

— Et je n'étais pas là ! s'écria le chimiste.

— Hélas non ! reprit le Boursier ; faute de pouvoir m'adresser à vous, à votre science généreuse, il me fallut recourir à la Seine et je vais vous faire, messieurs, si vous le voulez, le récit de ma tentative de suicide ; elle fut sérieuse et vous amusera peut-être.

— Parlez. — Voyons vos impressions de voyage pour l'autre monde.

Le Boursier.



Mon cousin, vous pouvez hardiment acheter aujourd'hui; on a décidé que sa majesté ne serait plus malade demain.

LE BOURSIER A L'EAU.

— Un jour que j'étais tout à fait à bout de ressources et à jeun depuis vingt-quatre heures, bien décidé à mourir, je descendis au bords de la Seine, près du Pont-Royal, et là, fermant les yeux, je me jetai à l'eau. C'était en hiver, je ressentis une impression de froid très-désagréable. (Légère hilarité,) et une impression encore plus désagréable causée par l'asphyxie; mais je perdis bientôt la faculté de sentir, et lorsque je revins à moi, car vous avez deviné que je ne mourus point de la chose (Sourires), j'étais dans un bateau couvert où l'on me frictionnait avec force, pour me rendre à la vie. Quand j'eus tout à fait repris mes sens, mon sauveur, le maître de la maison flottante qui me donnait asile, me dit, tout en me procurant des habits nouveaux et en changeant lui-même de vètements :

— Il faut que vous ayez le diable au corps pour vous jeter à l'eau par ce temps glacé et pour me forcer à m'y jeter après vous. Allez-vous recommencer? Je ne vous repêcherai pas, je vous en préviens ; c'est assez d'une fois et du bon rhume que je vais garder tout cet hiver, je le crains bien.

— Non, monsieur, je ne recommencerai pas, répondis-je ; le bain que je viens de prendre m'a complètement guéri. Je suis bien reconnaissant de ce que vous avez fait pour moi, et, dans la détresse où je suis, je ferai comme je pourrai pour vivre; mais je vivrai : c'est déjà quelque chose.

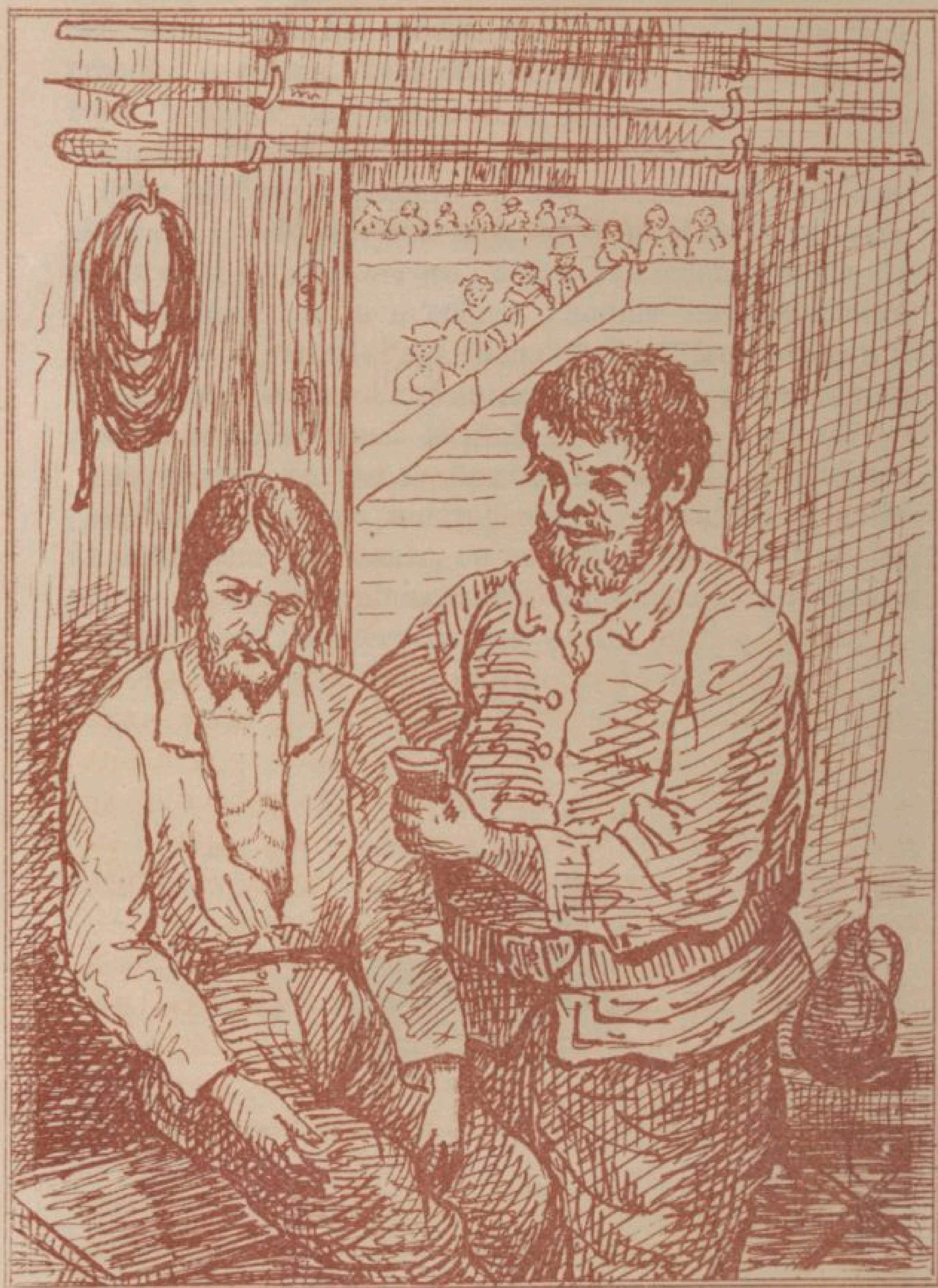
— Eh, mon ami, dit le brave homme, il y a du bonheur dans toutes les conditions; il ne s'agit que de bien prendre la sienne. Vous êtes misérable, hé bien, je vais vous indiquer les moyens de gagner honorablement votre vie. J'ai un ami qui pourra vous les fournir.

Pour abréger, messieurs, il m'a recommandé à l'employé du syndic des huissiers, et je lui dois l'avantage, après celui de vivre encore, d'être entré dans l'étude de M. Bonnami, où je m'efforce d'oublier mes splendeurs passées et où j'étudie l'art, bien difficile, d'être heureux à Paris avec 75 francs d'appointement par mois, après avoir possédé 100,000 francs de rente.... J'espère y réussir.

On ne put s'empêcher de rire un peu de la philosophie trop tardive du pauvre boursier; et comme on avait un faible pour les toasts, on se hâta d'en porter un au retour de son ancienne chance, dans quelque entreprise nouvelle, puis on interpella son voisin.



Le Boursier à l'eau.



Allez-vous recommencer; je ne vous repêcherai pas je vous en préviens.

L'HOMME A LA BLOUSE.

Le clerc appelé était un grand jeune homme de 25 à 26 ans. Sa figure, sérieuse, avait de la régularité ; l'expression en était originale et difficile à analyser, l'ensemble de sa toilette était des plus simples ; mais en même temps d'une extrême propreté. Il s'appelait Jacques Bontemps. On l'avait désigné par ces mots : « L'homme à la blouse ! le philosophe ; le clerc qui s'accommode de peu. »

Il prit la parole.

— Vous m'avez autorisé, messieurs, à venir à vos réunions en blouse, vêtement qui dès longtemps m'est habituel et que je porte, surtout afin d'économiser mes habits du grand monde. (Légère hilarité.) Je saisis cette occasion de vous remercier de votre tolérance à mon égard. La blouse forme une partie essentielle de ma façon d'être, laquelle sera l'objet principal de ma confession.

Je suis le fils d'un tailleur de Paris. Mon père travailla longtemps en chambre et j'avais près de douze ans, lorsqu'il put, grâce à de longues économies, dues particulièrement à ma mère, femme de beaucoup d'ordre, se mettre en magasin et ajouter à son état le commerce des confections.

Il m'avait un peu initié à l'art de tailleur ; mais j'avoue que j'y mordais fort mal. Pardonnez-moi la vulgarité de l'expression.

Vers cette époque j'eus le malheur de perdre ma mère que je pleurai beaucoup. La nouvelle position commerciale

de mon père eut bientôt un double résultat : d'abord, de lui permettre de me faire donner, un peu tardivement, une assez bonne éducation classique ; puis, de le lancer dans un monde nouveau plein de dangers pour lui. Il se lia avec des hommes qui abusèrent de la faiblesse de son caractère, et avec des femmes qui en abusèrent encore davantage.

— Hélas ! c'est leur role, toujours le même, dit le jeune amant d'Elisa.

— Cependant comme mon père avait un certain esprit d'ordre, sa ruine ne fut pas trop prompte. Elle devint complète un peu avant l'époque de ma majorité. Mon père fit alors faillite, et se voyant abandonné de tous ses amis et amies, il se livra au chagrin et mourut bientôt. Je restai désolé, et ne sachant ce que j'allais faire.

Par bonheur pour moi, un frère de ma mère put retirer du gouffre de la faillite la dot de sa sœur, soit neuf mille francs. Cette somme me fut remise à ma majorité ; et, d'après les conseils de mon oncle, je la plaçai tout entière à l'intérêt de 5 °/₀, sur bonne hypothèque.

Maintenant, messieurs, je suis forcé de peindre en quelques mots mon caractère, afin de vous faire comprendre la résolution que je pris.

Je suis d'un esprit très-indépendant. Je n'exige rien de personne ; mais je marche fier auprès de tout le monde. Malheureusement, très-paresseux, je redoute beaucoup les longs travaux manuels et suis ennemi de toute sujétion.

D'autre part, tout à fait sobre, je puis vivre de peu. Je n'aime ni ce qu'on appelle le monde, ni les cafés, ni le cigare, ni le jeu, ni les femmes qui se vendent, ni le spectacle qui se paye : celui de la rue et de la campagne me suffit. Au collége, où j'ai passé quelques années, je vivais à l'écart des autres, et l'on me nommait le solitaire.

Une fois mis en possession de mes 9,000 francs, soit

450 francs de rente, après de mûres réflexions, je résolus de vivre rentier.

— Ravissant problème à résoudre! dirent plusieurs voix.

— Oui, messieurs, rentier avec 450 francs de rente! Je pris une chambre de 50 francs par an, dans un faubourg lointain. Je la garnis du très-modeste mobilier de mon père, reconstitué par lui, après sa faillite. J'avais des habits, du linge pour longtemps, une petite bibliothèque composée de mes classiques et d'autres livres.

Dès lors j'allais moi-même chez le boulanger et le boucher ; j'apprêtais mes aliments et je vous assure que je suis devenu un excellent cuisinier. Je faisais ma chambre, et la tenais très-propre.

J'ai vécu ainsi pendant près de cinq ans, sans le moindre regret, et en partageant mes heures entre les soins qu'exigeait mon intérieur, et de doux loisirs ; entre la promenade et les bibliothèques publiques, les cours, les muséums, tantôt en blouse, tantôt en habit, selon les circonstances (Murmures d'approbation.) Quelquefois, mais rarement, une contremarque ou un billet de faveur me permettait d'aller au spectacle. Bref, je me trouvais très-heureux, et pensais pouvoir continuer ce régime toute ma vie. Déjà même je songeais à écrire un livre sur l'art de vivre de peu ; mais je comptais sans deux choses : la maladie et l'amour.

— L'amour, bravo! nous y voilà!

— Je tombai malade, atteint d'une fièvre dangereuse. Tout mon entourage me conseilla l'hôpital ; mais je ne voulus jamais y avoir recours. Je préférai languir dans mon lit, au risque de mourir bientôt.

J'avais pour voisines deux dames, une veuve et sa fille.

— Bon, voici le roman.

— C'étaient des ouvrières fleuristes, vivant de leur

travail, tant bien que mal. La fille, qui s'appelait Rosinette, pouvait avoir quinze ans. Elle était légère comme un papillon, gazouilleuse comme une fauvette, et avait une figure ravissante, avec un cœur d'or. Mais, — il y a des mais partout, — elle était paresseuse, au point de s'attirer continuellement les remontrances de sa mère. Après un quart-d'heure de travail, les bras lui tombaient. — Ah ! que de peine ! disait-elle — Et elle se mettait à courir, ou plutôt à voler après une mouche.

Elle avait fait attention à moi, plus que je ne l'avais fait à elle, et s'intéressait beaucoup au pauvre solitaire.

Un jour que sa mère était sortie, elle entra à petits pas dans ma chambre dont la porte était restée entr'ouverte, et d'une voix émue elle s'informa de ma santé. Je la remerciai vivement et elle m'adressa quelques paroles de consolation et d'espérance.

Il n'y a que le premier pas qui coûte : la jeune fille prit bientôt l'habitude de venir me voir en cachette. Elle me donnait des soins toutes les fois que sa mère était sortie. Un amour réciproque fut bientôt de la partie et grâce à lui ma guérison ne fut pas longue à venir. J'eus une convalescence délicieuse ; nous formâmes des projets ravissants. Nous nous retirerions à la campagne, après notre union, dans quelque pays où l'on vit de peu. Là, nous aurions une chaumière au soleil levant, avec des poules, des canards, un chien, des chèvres et des brebis : tout cela ne coûte presque rien à acquérir et donne peu d'embarras. Notre vie se passerait à soigner nos humbles sujets, à rire et à chanter, à nous aimer et à nous promener, à cueillir les fleurs de la prairie, à entendre le chant des oiseaux et écouter le murmure du ruisseau dans le bois.

— Bravo, voilà le vrai bonheur !

— En attendant, nos lèvres prenaient de délicieux à-comptes sur le mariage ; mais des indiscrétions de voisins

vinrent tout à bouleverser. La mère avertie fit entrer sur-le-champ sa fille dans un grand atelier de fleuriste, puis elle vint me faire une scène violente. Je protestai de la pureté de mes intentions et lui demandai la main de sa fille.

— Non pas, non pas, me dit-elle ; je vous connais trop bien, tous les deux : vous êtes un paresseux et elle une sotte ; unir l'indolence à la paresse, et l'insouciance à la légèreté, ce serait folie. Prenez un état, gagnez de l'argent et nous verrons. On a des enfants dans le mariage et il faut les nourrir...

Elle fut inflexible. Je n'obtiendrais sa fille que quand je pourrais en faire une maîtresse fleuriste, en gagnant assez d'argent pour cela. Il fallut me résigner ; mon cœur était bien pris.

Je trouvai à faire de la copie, à donner quelques leçons de grammaire et de latin ; mais cela ne me rapportait pas grand'chose, et, en m'informant, j'appris que je pourrais peut-être entrer dans une étude d'huissier. C'est ce qui m'a procuré, messieurs, l'honneur d'être des vôtres. Chez M. Belle-Chasse, où j'ai été admis, je fais toutes les économies imaginables, sur mes rentes et sur les 65 francs par mois que je gagne, afin de pouvoir bientôt créer un atelier de fleuriste à ma chère future et la faire vivre à Paris, perspective bien moins riante que celle de notre chaumière au soleil levant.

Il y eut après ce récit, un murmure de gaieté et de satisfaction. Cette histoire simple avait intéressé, et comme les toasts (vu la grande chaleur du jour) étaient fort appréciés, on s'empressa de porter une santé à Rosinette et à son futur, en leur souhaitant tout le bonheur possible.

En ce moment, le maître du café (M. Drigolet) vint prévenir ses hôtes qu'il était près d'une heure du matin ; et le président leva la séance, en remettant au lendemain la suite des confessions à faire, qui étaient encore très-nombreuses.

De part et d'autre on avait pris goût aux récits, et chacun montrait autant d'empressement à raconter ses aventures, que l'assemblée en mettait à les entendre ; et même on recherchait la satisfaction de faire naître, par quelque trait saillant, l'hilarité ou les bravos de l'assemblée ; jouissance d'amour-propre assez appréciée partout.



LE DÉBITEUR MODÈLE

Jules venait de quitter le sous-préfet, qu'il avait accompagné quelques instants, lorsque, en passant par une ruelle, il vit s'avancer devant lui un monsieur assez bien vêtu, qui semblable à un panier à deux anses, avait à ses bras deux personnes mises avec une certaine recherche. Ce groupe marchait en riant aux éclats et en formant de légers zig-zags, qui semblaient indiquer que les personnes qui le composaient avaient soupé copieusement. La rue était décidément trop étroite.

Jules se rangea à l'entrée d'une sorte d'impasse pour laisser passer le couple joyeux. Mais le monsieur, près d'arriver à cet endroit, s'arrêta tout court et dit à ses compagnes : — Vous ne savez pas ? cela me revient à présent, j'ai fait une chanson ce matin ; elle n'est vraiment pas trop mal. Comme elle est courte, voulez-vous l'entendre ? — Volontiers. — Voyons, voyons ! — La voici, j'y mets le premier air venu :

Je nargue gaîment la richesse ;
Et sans le sou,
J'offre un asile à ma maîtresse
Dont je suis fou.

— Sans le sou ! c'est bien triste, dit l'une des dames,

Nous vivons vraiment à la diable,
Un jour sans pain,
Mais avec du champagne à table
Le lendemain.

— A la bonne heure, le champagne rachète un peu.

A notre logis, l'espérance
Vient tout dorer,
Et la tristesse qui s'avance
N'y peut entrer.

Les beaux-arts ont chez nous un trône,
Où la beauté,
De ses trésors, nous fait l'aumône
Par charité.

Puis nous volons à la victoire
Sans y songer ;
On nous dédaignait et la gloire
Vient nous venger.

Devant nos chefs-d'œuvre, l'avare
Ne compte plus ;
Et chez nous pleuvent, chose rare !
Ses bons écus.

Paraît la misère importune...
— Allons, venez ! —
On ouvre ; elle entre et la fortune
Lui rit au nez.

— Hein ! qu'en dites-vous ? ma chanson n'est-elle pas jolie, la chute n'en est-elle pas heureuse ? Quelle admirable chute sur le nez !

— Oui, la chanson est jolie ; mais elle n'est pas assez folichonne.

— Emma a raison : elle manque un peu de montant.

— C'est une chanson philosophique ; mais les femmes n'entendent rien à la philosophie.

Jules, fatigué d'attendre, quoiqu'il eût entendu la chanson avec plaisir, sortit alors de sa cachette ; mais un bec de gaz illuminant sa figure, le monsieur à la chanson l'aperçut et s'élança vers lui en s'écriant :

— Ah ! mon cher marquis, que je suis heureux de vous rencontrer ! souffrez que je vous embrasse.

— Quoi ! c'est vous de Roselm ?

— Moi-même et en grande prospérité aujourd'hui. Mesdames, je vous présente le marquis d'Algue, un de mes meilleurs amis.

Les deux dames et Jules s'inclinèrent.

— Madame Julie et madame Emma, ajouta de Roselm, pour achever la présentation ; deux femmes charmantes et de parfaits modèles... dois-je dire de vertus ?

— Allons, vous êtes un mauvais plaisant.

Le lecteur se souvient sans doute d'avoir vu Henri de Roselm danser au bal de Bougival. Il reprit la parole :

— Oui, mon cher ami, je suis en grande prospérité. Vous aurez de la peine à le croire : deux miracles ont eu lieu en ma faveur. Premier miracle : j'ai fini, mais ce qui s'appelle fini, une Vénus ravissante ; non pas une Vénus grecque, parfaite de formes et froide ; non pas une Vénus flamande, appétissante et sans esprit ; mais une Vénus parisiennne, élégante, gracieuse, spirituelle, coquette, légère et perfide. Elle traîne d'une main un amas de chiffons, de bijoux et de fleurs. A ses pieds sont de petits amours, les uns jouant avec des tas d'or, les autres dévorant toutes sortes de choses. C'est d'un charme, d'un pittoresque, d'une vérité ! Un chef-d'œuvre, quoi ! Second miracle : J'ai vendu ma statue, et au prix de 3,000 francs ; elle en valait le double. N'importe, depuis huit jours, je roule sur l'or et sur l'argent.

A propos, la dernière fois que je vous ai vu à Asnière, vous m'avez prêté cinq francs, les voici. Oh ! je suis un débiteur modèle ; j'ai la mémoire du cœur, moi.

Jules ne put s'empêcher de prendre la balle au bond et de répondre : — Mon cher ami, puisque vous avez bonne mémoire, et que vous êtes en grande prospérité, veuillez vous rappeler qu'à une certaine époque, je vous ai prêté, en diverses fois, quelques centaines de francs. Si, mettant à profit votre bonne fortune présente, vous pouviez me

les rembourser, vous me feriez un grand plaisir ; car ma position à moi est aujourd'hui loin d'être brillante.

— Ah ! mon cher ami, que j'ai de regrets ! Je suis déjà maintenant à peu près à sec. J'ai dû acquitter tant de dettes ! Je devais des sommes énormes à une multitude de femmes charmantes, — pareilles à ces dames, — qui m'avaient servi de modèles pour ma Vénus ; créancières adorables, qui nous obligent de tant de manières, et que je ne pouvais pas toujours remettre à *plus tard*. Puis, mon fournisseur de pierres, qui ne voulait plus me faire crédit ; puis mon tailleur, mon cordonnier et mon chemisier qui avaient rompu toutes relations diplomatiques avec moi... Je me suis remis à flot. Oh ! j'ai de l'ordre, moi... Mais patientez encore un peu... Le courage me revient au cœur avec le succès. J'ai dans mon mon atelier une foule de statues de femmes que je vais finir, et à ma première vente... En attendant, cher ami, venez avec nous ; pour bien achever la nuit, nous allons prendre un punch monstre ; mais non pas de monstres... ces dames y seront.

— Venez, monsieur, dirent les dames ; plus on est de fous... vous savez... Nous rirons.

— Cela m'est impossible, répondit Jules (qui n'avait pas le cœur au plaisir), j'en suis vraiment contrarié : on m'attend.

— Ah ! madame la marquise sans doute ! dit Henri de Roselm... Une femme du plus grand mérite, mesdames ; beauté, esprit, grâces, instruction, talents ; elle a tous les charmes ; un vrai diamant !

— Adieu donc, mon ami, dit Jules, je vous laisse à vos plaisirs...

— Qui ne valent pas votre bonheur, marquis.

— Mesdames, dit Jules en saluant ; et il s'éloigna du groupe joyeux, le cœur bien triste, car on venait de lui rappeler tout ce qu'il avait perdu... peut-être sans retour !

— C'est fâcheux qu'il s'en aille, s'écria l'une des dames; votre marquis est bien, quoique assez mal mis.

— Il est évidemment dans la *dèche,* dit l'autre.

— Que voulez-vous ! répondit de Roselm, il y a *des hauts* et *des bas* pour tout le monde, dans cette vie !

— Hélas ! à qui le dites-vous ?... Et le groupe s'éloigna.



TROISIÈME REPRISE DES RÉCITS.

La journée du lendemain se passa sans incident digne de remarque; le marquis, un peu en fonds, grâce au bijou retrouvé, alla voir son ami le baron Guinard, à la sortie de l'étude, et du consentement de madame la Baronne, il l'emmena pour lui payer un modeste dîner au Palais-Royal. Durant le repas, Camille Guinard, toujours optimiste, s'efforça de ramener un peu de gaieté dans le cœur de Jules, dont il ne connaissait pas tous les ennuis ; et dans ce dessein, il fit appel à une bouteille de vin fin, que le marquis eut ensuite toutes les peines du monde à faire mettre sur son addition, Guinard voulant à toutes forces payer cet extra. Après le dîner, on prit le café à la Rotonde. Puis Guinard dut rentrer chez lui, madame la Baronne n'ayant pas donné la permission de onze heures.

— Trop d'ordre, mon ami, trop d'ordre ! dit Camille en quittant Jules. Les femmes sont bien aimables, la mienne particulièrement; mais qu'elles sont fatigantes avec leur tyrannie domestique et leur manie d'être maîtresses chez elles !... Que dis-je maîtresses, c'est maîtres qu'il faut dire ! Enfin, je cède par amour de la paix.

Et il quitta Jules, qui aurait bien voulut subir la même loi sous son Emilie. — Ah ! se dit-il, Camille se plaint de trop de bonheur.

Toujours triste et inquiet, le marquis se rendit, en rêvant, au café des *Deux-Pierrots* où M. Bellemain

n'arriva qu'un peu tard ; M. Rondelet, son patron, l'ayant retenu à dîner et contraint à faire avec lui une partie de dominos, après le dîner.

De sorte que les confessions ne durent pas, ce jour-là, être aussi nombreuses qu'à l'ordinaire.

On les réclama bientôt.



LE COMPOSITEUR DE MUSIQUE.

M. Bellemain en place, et l'ordre bien établi, on cria :

— C'est à Bienvenu ! — A l'invisible ! — Au musicien compositeur ! — Au jeune gascon !

Alors un clerc de très-petite taille, menu, à la figure fine, au front découvert, aux cheveux rejetés en arrière prit en souriant la parole : — Messieurs....

— Sur une chaise, sur une chaise !...

Le jeune Bienve nu, surnommé l'Invisible, se soumit de bonne grâce à cette exigence, et, monté sur une chaise, (ce qui ne lui donnait guère qu'une grandeur ordinaire), il continua ainsi :

— Messieurs, hissé sur ce piédestal, je me trouve parfaitement à ma place ; mais je devrais y être un bâton de chef d'orchestre à la main, dirigeant un groupe immense de musiciens et faisant exécuter l'ouverture formidable d'un grand opéra, mon ouvrage, et l'un de ceux que je possède en portefeuille. Alors, messieurs, bientôt mon nom, répété d'orchestre en orchestre, retentirait mille fois plus grand que ma personne, d'un bout de l'univers à l'autre. Mais, hélas ! dans ce siècle de favoritisme et de monopole, toutes les issues se trouvent fermées au véritable talent et aux légitimes ambitions.

— Quelle modestie ! — Vraie modestie de Gascon !

— Mon histoire est bien simple. Fils d'un employé forestier dans le département de la Gironde.....

— C'est bien cela... Des bords de la Garonne !

— Oui, messieurs, je suis gascon et fier de l'être, car mon pays a été fertile en grands hommes.....

— Oui, en hommes grands, témoin l'Invisible.

— Ne jouez pas sur les mots, messieurs.... Pour reprendre mon histoire, de bonne heure je montrai de heureuses dispositions pour le violon, et une aptitude immense pour la composition musicale. A 17 ans, j'avais écrit un grand opéra en 5 actes, sur le libretto d'un ami, qui, plus sage que moi, s'est résigné à végéter dans sa petite ville. Hélas ! si, moins impatient, j'étais resté dans mon pays, peut-être y eussé-je bientôt percé ; et de Bordeaux, ville artistique, mon nom eût volé sur les ailes de la renommée jusqu'à Paris, cette ville vénale et inhospitalière...

— Et comme appartenant au Napoléon de la musique.

— Mais trop d'ardeur me perdit. Je vins à Paris, et j'y fis de vaines tentatives pour obtenir une audition. Ah ! si j'avais pu dire : Voilà 100,000 francs ; je ferai tous les frais de mon opéra ; mais j'avais à peine 100 fr. Je cherchai des élèves, et dans mon isolement, je n'en trouvai point. Pour dernier malheur, une chute me priva et me prive encore, mais pour peu de temps, je l'espère, de l'usage de mon avant-bras gauche. Alors je regardai comme une chose heureuse de pouvoir entrer, en attendant de meilleurs jours, dans l'étude de M. Rondelet et d'avoir à travailler, en délaissant momentanément la musique, sous les ordres de l'excellent M. Bellemain. (Salutations empressées du maître-clerc.)

Mais l'avenir se dégagera des nuages du présent. Je reprendrai mes forces ; et, à l'aide de mon violon, je pénétrerai dans les salons les plus distingués ; mon génie s'y manifestera ; je m'y ferai de puissants protecteurs ; puis quelque jour, messieurs, dans un opéra éblouissant, je pourrai vous étonner et vous ravir par la plus énergique orchestration et les plus suaves mélodies.

Toute l'assemblée applaudit ; et de nouveau on eut recours aux verres pour porter gaiement un toast aux succès futurs du jeune Gascon. Il y eut un ban pour l'*Invisible* ; puis les biographies continuèrent.





LE DIPLOMATE MAITRE-CLERC.

— C'est à M. de Mont-Chat, au maître-clerc de M. Pince-Maille. — Au diplomate ! — Au gentilhomme fait peuple !

Le maître-clerc de M. Pince-Maille se leva, en souriant de ces appellations diverses.

C'était un grand jeune homme de 28 à 30 ans. Rien ne décelait en lui le déclassé. Sa figure belle et noble respirait la tranquillité de l'âme ; sa toilette, sans être recherchée, était fort convenable et même offrait une certaine élégance, rehaussée par la manière dont les vêtements étaient portés.

— Messieurs, dit-il, mon récit ne fera pas naître en vous de pénibles émotions, il contrastera même avec d'autres récits qui ont dû vous attrister. Il sera par cela même moins attachant sans doute. Ce n'est pas que ma vie n'ait jamais été voilée par de sombres nuages ; mais ils ont été suivis de beaux jours qui, je l'espère, ne sont pas près de finir.

— Oh ! surprise ! Encore un homme heureux parmi nous. — Et qui ne l'est pas seulement par l'espérance !

— Voici mon histoire, messieurs. Forcé de l'abréger beaucoup, en la racontant, j'en écarterai bien des détails qui ne manqueraient peut-être pas d'intérêt comme peintures de mœurs.

Je n'avais que 19 ans quand j'ai perdu ma mère bien-aimée. Mon père, gentilhomme campagnard, mais d'une fortune médiocre, mourut trois ans après. C'était un homme

de beaucoup de mérite et j'en ai conservé le plus tendre souvenir. Un an avant sa mort, qu'il pressentait, il avait écrit à l'un de ses amis, qui occupait une haute position au ministère des affaires étrangères, pour me recommander à lui, et cet ami m'avait fait entrer dans les bureaux de ce ministère. A la mort de mon père, je recueillis, avec sa petite fortune, son titre de comte... cela m'échappe, messieurs... Oui, son titre de comte (soit dit sans vanité), ce que je vous avais caché avec soin, jusqu'à présent,

— Vivat ! vivat ! nous avons des marquis et des comtes parmi nous. Cela nous console ! nous rehausse !

— Quand mon deuil fut fini et mon cœur revenu à plus de calme, je me lançai un peu dans le monde ; et bientôt, grâce à mon protecteur, l'ancien ami de mon père, grâce à mon titre aussi, je le crois, je fus admis dans les sphères les plus élevées et j'y obtins de charmants succès, même parmi les femmes qu'on citait le plus pour l'élégance et la beauté.

Hélas ! sauf des exceptions nombreuses et sauf aussi les degrés différents de grâce, d'esprit et de distinction, les femmes sont à peu près partout les mêmes : faibles et légères, vaniteuses, aimant passionnément les plaisirs, courant après les émotions de toutes sortes, criant sans cesse à l'égoïsme des hommes, despotes, et quelquefois perfides...

— Bravo, bravo ! dirent plusieurs voix, les voilà bien ces femmes aimées !

— Shakespeare a dit : *Perfides comme l'onde* et non quelquefois perfides, cria l'époux de l'actrice.

— Soit ; mais heureusement toutes ne sont pas ainsi ; j'ajouterai que dans les sphères élevées les femmes sont encore plus dangereuses qu'ailleurs ; car elles ont des caprices et des exigences auxquelles une fortune modeste a bien de la peine à suffire ; je l'appris à mes dépens et j'étais presque ruiné à l'époque où finit ce premier chapitre du roman de ma vie.

Le diplomate, maître clerc.



Puis je la contemplai un moment en la retenant par les mains.

Au commencement du deuxième chapitre, j'étais l'amant très-aimé, sinon fort amoureux d'une dame qui tenait de près à mon chef immédiat, à celui d'où dépendait tout mon avancement.

— Sa nièce ? Sa fille ? Sa femme ? cria-t-on dans l'assemblée.

— Ne m'interrogez pas là-dessus, messieurs... Mon avancement allait devenir rapide, quand un amour plébéien renversa tout l'édifice de ma fortune.

Mais, messieurs, je crains que l'histoire de cet amour ne vous intéresse pas assez ; votre temps est précieux et...

— Parlez, parlez ; rien n'est plus intéressant que de tels récits.

— Voici le mien. Je m'étais abonné à une Revue assez obscure, mais où se trouvaient quelques articles de politique étrangère très-bien écrits et très-remarqués dans nos bureaux. C'était une jeune fille charmante qui portait les numéros de cette Revue chez les abonnés. Elle les remettait au concierge de chacun, et ne s'arrêtait nulle part. J'eus la chance de la rencontrer sur le seuil de la loge, au premier jour de l'an. Je voulus lui donner des étrennes, qu'elle accepta après un peu de résistance. Mais ensuite, je demandai la permission de l'embrasser.

— Au premier jour de l'an, me dit-elle, on ne saurait refuser cela. Je l'embrassai sur ses deux joues, qui étaient devenues vermeilles, puis, je la contemplai un moment, en la retenant par les mains. Je crus voir alors une vierge de Raphaël ; c'était la même beauté correcte, la même candeur, mais avec plus de feu dans le regard. Le concierge, par une discrétion très-intelligente, nous avait laissés seuls. (Murmures gais.)

Comme mes succès dans le monde m'avaient rendu fort audacieux, je m'écriai : — Ah ! mademoiselle, quel serait mon bonheur si je parvenais à me faire aimer de vous ; tout ce que je puis, tout ce que je possède, je le

consacrerais à combler vos désirs, à vous rendre heureuse.

— Monsieur, me répondit-elle (plus rose encore et en baissant les yeux), vous oubliez trop combien nos conditions sont différentes : *On ne saurait aimer qui ne peut vous épouser*. Souffrez donc que je me retire, sans vous écouter davantage. Et elle m'échappa.

— Je pris des informations sur elle, c'était la fille de l'un des rédacteurs de la Revue, littérateur très-pauvre et très-distingué, que ses articles (les articles remarqués) avaient bien de la peine à faire vivre. Elle s'était chargée des courses de l'administration, pour gagner quelque argent et soutenir ainsi le ménage. Je sus aussi que son père donnait des leçons de rhétorique et d'anglais. Après de vaines tentatives pour revoir celle dont le souvenir me poursuivait sans cesse, j'imaginai d'aller trouver son père sous le prétexte d'apprendre l'anglais que je connaissais déjà, ce que je me gardai bien de dire. Alors je pus revoir Marie, sa fille adorable, et quelquefois lui dire que je l'aimais, que je l'aimerais toujours.

Elle me répondait en peu de mots, pour me ramener à la raison et ne me laisser aucune espérance. Cependant un jour que je lui avais parlé de ma tendresse avec une grande chaleur d'âme, une véritable éloquence, mais sans m'expliquer bien clairement sur mes intentions, elle me répondit, d'une voix très-émue : — Mon père m'a enseigné qu'il n'y a qu'une seule ligne à suivre dans ce monde, c'est celle du devoir. Je ne la quitterai jamais, qu'elle soit douloureuse ou non. Nous ne sommes pas nés l'un pour l'autre ; n'insistez pas.

Et deux larmes brillèrent sur ses joues vermeilles.

— Je pris ces paroles pour l'aveu d'un amour partagé et je serrai Marie dans mes bras ; je la couvris de baisers, qu'elle ne repoussa pas trop. Mais elle finit par se dégager et s'enfuir.

Dès lors, je n'eus plus qu'une pensée, celle de m'unir à la femme que j'aimais profondément.

Cependant la grande dame dont je vous ai parlé avait remarqué mes distractions et mes absences. Elle m'avait adressé de vifs reproches, mal combattus ; puis elle m'avait fait suivre et s'était bientôt convaincue de l'infidélité de mon cœur. Un soir donc, après m'avoir longtemps attendu, elle m'accabla, dès mon arrivée, des éclats d'une colère violente ; mes protestations furent faibles, quoique j'eusse tout intérêt à ménager la dame, et elle m'ordonna impérieusement de sortir, ce que je m'empressai de faire. (Légère hilarité.)

Cette dame avait, par son grand-père, du sang corse dans les veines, et je ne tardai pas à éprouver les effets de sa vengeance, je perdis mon emploi, et ma révocation me fut annoncée de la manière la plus outrageante. Je la reçus sans trop de regrets, et je courus chez Marie.

L'ayant trouvée, je lui dis avec tous les accents de la franchise : — Me permettez-vous de vous demander en mariage à votre père ? Elle ne répondit rien ; mais sa main serra la mienne et sa figure rayonna de bonheur.

J'épousai bientôt celle que j'aimais ; et depuis deux ans, messieurs, nous vivons ensemble comme amant et maîtresse qui s'adorent. Rassemblant mes dernières ressources, j'ai acheté à ma femme, dans un quartier riant, un joli fonds de mercerie qu'elle fait valoir avec intelligence et où elle gagne plus d'argent que moi, qui, entré chez M. Pince-Maille, y suis devenu son premier clerc. Le père de Marie, homme très-agréable, vit avec nous. J'ai renoncé entièrement à mes anciens rêves de grandeurs et de plaisirs ; le bonheur me suffit. Notre existence, à ma femme et à moi, ressemble, hors de l'étude bien entendu, à un ruisseau dont le cours, toujours paisible, baigne des rives émaillées de fleurs. Nous n'avons pas d'enfants, mais cela viendra, je l'espère.

Il y eut des applaudissements pour ce bonheur.

— Ah ! se dit le marquis, voilà comme je voudrais vivre avec Emilie. Le sous-préfet soupira profondément, ainsi que d'autres déclassés et l'amant d'Elisa plus encore que tous.

— Messieurs, messieurs, s'écria M. Bellemain, que l'exemple de notre collègue vous serve de leçon ! Vous voyez que le bonheur n'est pas incompatible avec notre position.

— Eh ! monsieur Bellemain, répondirent plusieurs voix, donnez-nous une femme comme madame la comtesse, et nous nous résignerons.

On regarda bientôt quel était le voisin de gauche du comte maître clerc, et on interpella ce voisin par ces mots : — C'est à l'homme bon, à l'ami des bêtes et des disgraciés !

Ses camarades d'étude connaissaient une partie de son histoire.



L'AMI DES BÊTES.

A cette double appellation, un homme de petite taille, d'un corps fluet, d'une figure douce et rêveuse, quitta sa chaise en souriant.

Il pouvait avoir de 30 à 32 ans. Comme il s'était placé d'abord dans un coin reculé de la salle, il dut faire quelques pas en avant pour être mieux entendu, puis il salua à droite et à gauche, et grâce à ces évolutions on put voir qu'il boitait légèrement, que son dos s'arrondissait quelque peu, surtout d'un côté, et que l'un de ses yeux, habituellement fermé, ne devait pas y voir beaucoup.

On pouvait à la rigueur, en le regardant bien, dire qu'il était de tous point marqué au B, physiquement du moins; mais son front était élevé, et sa figure, assez agréable, avait de la finesse et respirait la bonté.

— Vous m'avez désigné, messieurs, par ce sobriquet : *l'Ami des bêtes* ; en effet je les aime; surtout depuis que j'ai vu qu'elles avaient beaucoup moins de fausseté et d'ingratitude que les hommes. Vous allez en juger par mon histoire. Elle sera dépourvue d'aventures et de grandes passions, mais elle vous montrera que certaines vertus ont aussi leurs périls.

Tout jeune j'étais clerc d'huissier comme je le suis encore aujourd'hui ; et j'eus le malheur de perdre mes chers parents, à l'âge de 22 ans au plus. Ils me laissèrent une fortune assez belle et que je soupçonnais à peine.

Sans grande ambition et d'ailleurs timide et sensible à l'excès, ce qui m'exposait beaucoup à ressentir très-douloureusement les peines d'une vie active, je résolus de vivre tranquillement de mes revenus, qui me semblaient tout à fait suffisants.

A cette époque je n'aimais pas encore beaucoup les bêtes, mais j'aimais déjà assez vivement les femmes.

— Bien, nous vous comprenons ; nous avons tous passé par là.

— Tous ! c'est beaucoup, dit M. Bellemain. (Sourires.)

— Vous m'avez vu et observé, messieurs, et vous savez que je suis un peu bossu (j'ose le dire), un peu borgne, un peu boiteux, mais j'ai une qualité qu'on peut considérer comme un défaut plus grand que ceux que je viens de nommer, et cette qualité, dont vous m'avez appliqué le nom tout à l'heure, commence également par un B. (Légère hilarité.) Je suis *bon*. J'ai le droit de me dire tel, puisque ma bonté a causé ma ruine.

— Voyons cela ! — Poursuivez !

— A cette époque de ma vie, je sollicitais et recevais beaucoup de visites de femmes. Mais ces visites charmantes ne me montraient jamais ces dames que sous le même aspect : je les voyais toujours en larmes : tantôt c'était un effet protesté qui les compromettait dans leur tranquillité et leur réputation ; tantôt un mobilier qu'on allait saisir. Quelquefois un frère, caissier, jeté en prison et dont il fallait sauver l'honneur ; ou bien un père que harcelaient des créanciers impitoyables. Puis toujours, pour sécher les larmes que je voyais couler, il fallait faire d'assez fortes brèches à mes faibles revenus, et même à mon capital. Parfois encore c'étaient des exigences capricieuses qui, non satisfaites, tournaient en violentes crises de nerfs. (Sourires.)

Fait comme je le suis, je n'avais pas trop le droit de me plaindre ; cependant, pour éviter une ruine complète,

je tranchai dans le vif et me réfugiai dans une maison de campagne que m'avaient laissée mes parents, à vingt kilomètres de Paris. Cette maison, un peu délabrée, avait fait partie d'une propriété importante et possédait, autour du bâtiment principal, des dépendances assez considérables.

Bientôt je m'y ennuyai seul, et un jour qu'un petit bossu, se disant orphelin, vint me demander l'aumône, je lui proposai d'entrer comme domestique chez moi et il accepta. Disgracié de la nature, on a pitié des disgraciés..... Prenant goût à la bienfaisance, j'accueillis successivement chez moi des borgnes, des boiteux, un nouveau bossu, des bègues et des bancals. (Murmures gais.) Je logeai gratuitement tout ce monde d'affligés dans mes vastes granges, mais en leur laissant liberté entière, pour gagner leur vie et vivre à leur guise.

Je pensais faire des heureux et j'étais heureux moi-même. Je fis un règlement pour la colonie et j'y défendis absolument de tirer sur les oiseaux du parc, et de jamais toucher à leurs nids.

En même temps je me fis l'ami d'une multitude de bêtes : j'avais des chiens et des chats qui vivaient entre eux en très-bonne intelligence ; je distribuais chaque jour des graines à un grand nombre d'oiseaux sur un balcon, ornement de mon premier étage, et une multitude de pigeons venaient manger dans ma chambre, et jusque dans ma main. Ils étaient aussi nombreux et aussi empressés que ceux de Venise. D'autre part, pas un cheval du quartier ne passait devant ma porte sans hennir, pour demander le sucre dont j'étais prodigue, et tous les ânes du village se plaisaient à braire devant ma maison, qu'ils avaient appris à aimer (Rires), parce que je les régalais souvent au passage.

Mais un jour que la porte de mon jardin était ouverte, un petit chien, au cou duquel on avait attaché une corde

avec un grelot et que poursuivaient des enfants, vint se réfugier auprès de moi. Je le pris, le caressai et voulus détacher la corde du grelot; mais comme j'achevais ma tâche, il me mordit à la main et s'enfuit dans un coin du jardin, où il mourut dans la nuit.

Le lendemain, quand j'appris la mort du petit chien, une terreur folle s'empara de moi, je pensai qu'il était mort enragé et que j'allais le devenir.

Ne pouvant surmonter cette horrible crainte, je dis à mon petit bossu d'avoir soin de la maison et de tout le personnel de mes dépendances, je lui laissai quelque argent et je me rendis sans retard dans une maison de santé qui était tout près de chez moi. J'y passai un mois et demi environ, sans que rien vînt justifier mes craintes, et en recevant au contraire du docteur des assurances tout à fait tranquillisantes.

Mon esprit reprenait du calme, lorsque je vis arriver mon petit bossu, tout effaré. — Monsieur, me dit-il, j'ai un grand malheur à vous annoncer — Et lequel? — Vos locataires se sont emparés par surprise des clefs que vous m'aviez confiées et ils ont pillé votre maison! Je ne crois pas qu'ils y aient laissé grand'chose à garder, monsieur, et je vous rapporte vos clefs; les voici.

Je n'insistai pas pour qu'il reprît les clefs, parce que son air un peu faux me laissait des doutes sur lui-même; je lui payai ses gages et il s'éloigna.

Pour moi, après avoir pris congé du docteur, qui me rassura tout à fait sur mon mal imaginaire, je regagnai ma maison, et je courus en visiter l'intérieur. En effet, tout y était dévasté; quelques gros meubles seuls y restaient. Je ne pus m'empêcher de verser des larmes sur l'ingratitude des malheureux que j'avais recueillis; puis j'allai faire un tour au jardin pour me distraire.

Le soleil s'y jouait parmi les feuilles que le vent agitait doucement, et rayons et feuilles semblaient fêter mon



L'ami des bêtes.

retour. C'était le printemps, et les fleurs s'épanouissaient. Je n'étais là que depuis un moment et je vis arriver quelques-uns de mes chats favoris, qui faisaient des rons-rons de plaisir, et qui poussèrent leur familiarité amicale jusqu'à me sauter sur les épaules (Sourires); puis plusieurs de mes chiens accoururent avec mille gambades de joie. Les oiseaux chantaient sur les arbres et, de branche en branche, descendaient jusqu'auprès de moi ; des pigeons vinrent à tire d'ailes du voisinage, comme pour me souhaiter la bienvenue. Ce spectacle me rendit le courage et je courus à mon balcon pour récompenser avec du grain les amis qui me fêtaient si joyeusement ; puis, comme je le distribuais, je vis voler jusqu'au balcon mon coq et mes poules qui avaient reçu chez le voisin une hospitalité très-intéressée ; enfin, j'entendis des chevaux et des ânes hennir et braire dans le chemin, à mon intention certainement. (Hilarité générale.)

Vous comprenez maintenant, messieurs, pourquoi j'aime tant les animaux, qui oublient si peu, quand les hommes oublient si vite.

A quelque temps de là, un ami d'enfance que j'avais cautionné dans une affaire industrielle, pour une forte somme, tomba dans une détresse complète, en m'associant à sa ruine ; ce fut mon coup de grâce... Je n'ai pu conserver que ma maison de campagne, où sont mes amis à plumes et à poils, pour lesquels je m'impose encore des sacrifices, et j'ai repris mon ancien état de clerc, dans l'étude de M. Rondelet. Voilà toute mon histoire, messieurs.

On s'empressa auprès de l'ami des bêtes, en lui demandant la permission d'arranger, en *pique-nique*, une partie à son château, afin de faire connaissance avec ses amis *à poils et à plumes*, ce qu'il accorda avec empressement ; puis on passa à un autre orateur.

L'AMATEUR DE TABLEAUX.

On vit alors se lever, un homme de trente-cinq ans environ, aux cheveux châtains, bouclés et sans un seul fil d'argent, au front plus haut que large ; à la figure fine, mais offrant des lignes un peu molles ; à l'air souriant, mais légèrement assoupi. Il quitta lentement la place qu'il occupait dans un coin, où il était resté muet et parfaitement immobile.

Pour l'arracher à son impassibilité, on avait crié de divers points de la salle : — C'est au connaisseur en tableaux ! — A l'amateur distingué ! — A M. Ledoux, qui est assez bien nommé !

M. Ledoux prit la parole d'une voix un peu trainante :

Aux épithètes que vous m'avez données, messieurs, vous auriez pu ajouter celle de *paresseux* ; je le suis excessivement. Mais ne m'en blâmez pas trop ; la paresse est une infirmité, comme la vue basse, comme l'absence de mémoire. Du reste, messieurs, elle a tant de charmes que si vous en goûtiez une fois, vous ne pourriez plus vous en passer. (Sourires.)

Je vais vous faire connaitre tout le tort que m'a causé cette imperfection chérie.

A vingt-cinq ans, n'ayant plus ni père, ni mère, je me trouvais à la tête d'un assez joli patrimoine, consistant principalement en une maison, d'un bon revenu annuel (6 à 8 mille francs environ) ; je pouvais vivre heu-

reux avec cette somme, mais entre autres passions j'avais celle des tableaux et j'étais doué d'une faculté particulière, celle de me connaître en originaux ; en d'autres termes celle de facilement distinguer les originaux des copies; et souvent même de pouvoir appliquer un nom vrai à une bonne toile, d'une provenance douteuse.

Bien analyser cette faculté, qui se compose de tact, d'observation, de finesse de coup d'œil et de mémoire spéciale, serait difficile; mais évidemment j'en étais doué.

De deux passions principales, l'une l'emporte nécessairement sur l'autre.

Surmontant ma paresse et mon amour du repos, je fis quelques voyages en Italie, en Hollande et en Allemagne pour compléter les connaissances que j'avais acquises à Paris, et, après de minutieuses études, je possédais décidément, bien classée dans ma mémoire, la manière de la plupart des peintres, et je pouvais reconnaître facilement et avec sûreté la touche et la couleur de chaque maître.

Dès lors je pus me livrer presque sans danger à mon amour des tableaux et j'en achetai sans cesse, avec une certaine mesure cependant, quoique beaucoup plus que je n'aurais dû le faire.

Permettez-moi ici, messieurs, une petite digression. On se moque souvent des collectionneurs: ce sont des toqués, dit-on. Eh! messieurs, lorsqu'ils ont un peu de science dans leur spécialité, quelles jouissances ils goûtent quelquefois ! Oh ! que j'étais heureux lorsqu'il m'arrivait de trouver chez des marchands de bric-à-brac... tel que le brillant spécimen que nous en avons ici... (Rire général, auquel prend part lui-même un vieux clerc, M. Basane, ancien marchand de bric-à-brac, que l'orateur avait désigné du regard,) quand j'y trouvais quelque chef-d'œuvre couvert de crasse et de poussière, mais dont mon œil exercé savait bien reconnaître la valeur, je le marchandais d'un air dédaigneux, et après

l'avoir obtenu à vil prix, je l'emportais aussitôt. Puis, sous mes mains habiles, que n'engourdissait plus la paresse, l'œuvre renaissait à sa beauté première et venait ensuite prendre une place glorieuse dans ma galerie.

— Oh! le traître! l'infâme! s'écria gaiement M. Basane, le marchand de bric-à-brac. (Légère hilarité.)

J'avais alors la joie d'un prince conquérant qui ajoute une province à ses états. Du moins mes conquêtes n'avaient point coûté de sang. (Approbation rieuse.)

Pour revenir à mon histoire, je payais habituellement mes acquisitions en bons sur mon régisseur, qui me disait d'un ton doucereux : Ne vous gênez pas, monsieur, dans votre position de fortune, on doit se passer ses fantaisies.

J'usais largement de la permission et ne demandais point de compte de gestion, dans la crainte d'avoir trop de reproches à me faire, et de plus en haine des chiffres.

Malheureusement, l'amour des tableaux n'était pas ma seule faiblesse. J'y joignais un goût prononcé pour les femmes... (Marques nombreuses et gaies de sympathie), mais il en coûte beaucoup pour contenter cette autre faiblesse, surtout lorsqu'on veut le faire, sans prendre beaucoup de peine.

J'avais de plus le malheur de me piquer de procédés délicats et généreux, en joignant à cela une certaine dose de vanité, je l'avoue.

Lorsqu'une petite dame me demandait de l'argent, car assez ordinaire (Rires), ne pouvant surmonter mon amour du repos, je disais en véritable gentilhomme : *Ouvrez* mon bureau, la clef y est ; regardez dans le premier tiroir à gauche; c'est là qu'est mon argent; mais soyez raisonnable, ne prenez que ce qu'il vous faut rigoureusement; car je ne suis pas riche (Sourires). Hélas! après la visite, le tiroir restait bien souvent vide. (Murmures gais.)

Aussi avais-je fréquemment à fournir sur mon régisseur de petits bons de 1,000 à 2,000 francs.

Je me souviens d'une certaine Angélique, femme charmante, mais qui avait la passion de changer sans cesse d'ameublement; je crois vraiment qu'elle faisait commerce de ses meubles. Tous les trois ou quatre mois, elle avait trouvé une occasion très-avantageuse de troquer le palissandre contre l'ébène, ou le bois de rose contre l'acajou. Il y avait toujours une différence à payer, pour laquelle il fallait s'adresser à ses amis. Oh! que de fois la belle Angélique, dans l'intérêt de ses meubles, vida entièrement mon tiroir, malgré ma recommandation. (Nouveaux rires.)

Une voix. — Votre façon d'agir était d'une gentilhommerie parfaite.

— Oui, mais d'une excentricité bien chanceuse, dit M. Bellemain.

— Je me brouillai avec Angélique, poursuivit M. Ledoux, d'une manière assez plaisante, faut-il vous raconter la chose? je ne serai pas long.

— Parlez! Parlez!

— Nous demeurions dans la même rue, le feu prit à côté de chez elle. Elle était alors absente. Mû par un sentiment d'affection, trop prompt peut-être, j'eus de l'énergie, par extraordinaire. Surmontant ma paresse, j'organisai, avec l'aide de mon concierge, de la bonne d'Angélique, et de quelques hommes de peine, le déménagement de tout son mobilier. J'avoue que je ne pris pas une part très-active à l'opération. Mais je la dirigeai admirablement de la voix et du geste (Sourires). Une demi-heure après le feu pénétra dans l'appartement.

Lorsqu'Angélique revint tout son mobilier était sauvé. Je m'attendais à de grands remerciments: point. — Mes meubles me déplaisaient, me dit-elle, et dévorés par l'incendie, l'assurance me les eût payés. Ils sont avariés

maintenant, à demi brisés.... Mais je vais les changer et vous me payerez la différence, qui sera forte, je vous en préviens ; cela vous apprendra à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas. (Hilarité.)

Je trouvai la reconnaissance trop mince et l'exigence trop grande. Je rompis en visière à la belle Angélique et me brouillai complètement avec elle ;

— Fûtes-vous du moins guéri de vos folies? dit le maître clerc.

— Pas tout à fait, monsieur Bellemain.

— Eh ! monsieur Bellemain, dit une voix, on ne guérit de ses folies que quand on ne peut plus en faire.

Ce charmant train de vie, poursuivit l'orateur, dura dix ans qui, naturellement, se terminèrent par une catastrophe.

Faut-il vous la raconter ?

— Oui, oui. Parlez !





Angélique.



LA RUINE DE L'AMATEUR.

Un jour, je vis arriver chez moi M. Bonnefoy, mon régisseur.

C'était un petit vieillard, tout blanc, à demi voûté, à force d'humilité sans doute, d'une politesse obséquieuse, et parlant d'une voix douce et flûtée; sa figure semblait honnête au premier coup d'œil, cependant son regard était équivoque; l'expression en était difficile à démêler sous ses lunettes. Je ne l'avais pas vu chez moi depuis longtemps.

— Oh! me dit-il, après une multitude de saluts respectueux, que c'est beau tout ce que je vois! que de richesses artistiques! Oh! que vous avez bien raison de vous isoler un peu des intérêts matériels, pour vivre dans les hautes sphères du génie et dans la contemplation incessante des chefs-d'œuvre!

Je trouvai la période un peu cherchée, et sans y répondre, je demandai à mon régisseur ce qui me procurait l'honneur de sa visite.

Monsieur, me dit-il, je suis bien négligent, j'en conviens; mais on ne se refait pas. Cependant, je tiens très-bien en règle mon livre de caisse et je me suis dit un matin: « *Il est, ma foi, bien temps de donner à mon client, M. Ledoux, son compte de gestion, j'aurais vraiment dû le faire plus tôt.* » Je me suis donc mis à l'œuvre et le voici. Je crains, je l'avoue, que vous n'en trouviez pas le résultat très-satisfaisant. Cependant, après tout, il ne

fait que constater un déplacement de valeurs : ce que vous avez perdu d'un côté, vous le retrouvez de l'autre ; c'est-à-dire dans la possession d'une magnifique galerie, qu'un prince envierait.

Ces mots me firent trembler, je pris le compte de gestion, j'en regardai le chiffre, qui formait la balance entre l'actif et le passif.

J'étais complètement ruiné !

Je devais une somme énorme, épouvantable, à mon régisseur ; une somme enflée par une multitude d'intérêts accumulés et qui se trouvait équivalente à la valeur de mon immeuble calculée sur le revenu.

— Ah ! mon Dieu, dis-je à M. Bonnefoy, il faudra donc vendre ?

— J'ai preneur, monsieur, répondit le bourreau. Ne vous inquiétez de rien. Vous conserverez toute votre galerie. (Rires un peu moqueurs.)

Pour ne pas trop vous ennuyer, messieurs, je suis obligé d'abréger : mon immeuble changea de maître, et devint la propriété de mon régisseur. Mais, messieurs, de grâce, si vous voulez que j'achève mon récit, permettez-moi de m'asseoir. Je n'ai pas l'habitude de rester si longtemps debout. (Rires et adhésion générale.)

— Merci, messieurs. Dès lors il me fallut modifier grandement mon train de vie. Je ne pouvais garder un appartement d'un prix de location très-élevé, mais que faire de mes tableaux, les vendre ? Impossible ! c'était ma vie !...

Un jour que je causais de mon embarras avec le concierge de la maison, brave homme, digne de toute confiance (car, s'il y a de mauvais concierges, il y en a de très-bons) ; le nôtre, comme frappé d'un trait de lumière, me dit? — Monsieur, j'ai votre affaire — Ah ! voyons cela. — Nous avons dans la maison un immense grenier sans emploi, et je me charge de le convertir en une vaste galerie, où même vous pourrez trouver un logement.

— Mais l'embarras ! mais les frais ! m'écriais-je.

— Ne vous inquiétez de rien, monsieur ; comme je suis un ancien menuisier, j'arrangerai toutes choses de mes propres mains, et sans frais pour vous. Seulement, monsieur, je vous demanderai une grande faveur : vous avez une Vénus qui ressemble beaucoup à ma pauvre femme défunte (Rires dans l'assemblée). Elle était très-belle, ma femme, monsieur, et posait souvent, par métier, chez les peintres qui la respectaient ; car elle ne s'est jamais plaint de ces messieurs. (Murmures gais.)

— Les peintres sont si vertueux ! et d'autre part si aimables !

— Eh bien ! donnez-moi votre Vénus, poursuivit mon concierge pour mon travail et mes frais, et je serai trop payé ; et vous me procurez tout le bonheur que je puis goûter encore ; car votre Vénus me représentera continuellementma chère épouse tant pleurée.(Nouveaux rires.)

Je cédai, je lui donnai ma Vénus, dont la loge d'un concierge était bien indigne, mais je possède tout le reste de mes chers tableaux, en très-bon état, dans une belle galerie, un peu élevée seulement (quatre étages à grimper) avec une chambre pour moi, où je loge encore, malgré les fatigues de l'ascension ; et le tout ne me coûte presque rien.

Pour finir, messieurs, incapable d'aucune occupation vraiment pénible, je suis entré chez M. Belle-Chasse, où notre ami le séminariste fait une grande partie de ma besogne, en outre de la sienne ; je dois le dire bien haut. Aussi, comme sa foi a survécu à ses fautes, je lui tiens en réserve un tableau du Christ, œuvre excellente que je lui donnerai avec beaucoup plus de plaisir certainement, que je n'ai donné ma Vénus au concierge.

Après ce récit, on causa quelques instants sur cette passion du collectionneur qui lui fait négliger sans cesse et même oublier tous les plus chers intérêts et toutes les

douceurs de la vie. Puis on fit appel au voisin de gauche de M. Ledoux, qui était retourné paisiblement à sa place y reprendre son rôle muet.

Mais, au même moment, on entendit sonner minuit à l'horloge de l'église voisine. M. Bellemain, (toujours homme d'ordre, et qui d'ailleurs, chez M. Rondelet, dont la table était bonne, avait dîné plus qu'à l'ordinaire), éprouvait le besoin d'un peu de repos. Il supplia l'assemblée de remettre au lendemain la suite des récits.

— Faisons durer le plaisir, messieurs, dit-il ; rien ne nous presse d'en finir. Il nous reste encore assez d'argent pour une soirée, ajournons la fin des confessions à demain ; c'est, je crois, le plus sage.

L'avis de M. Bellemain fut goûté, on leva la séance et bientôt l'on se sépara.



LES FAIBLESSES DU COEUR.

Charles Fontès, le sous-préfet, avant de quitter le marquis, lui rappela qu'ils devaient le jour suivant, comme cela avait été décidé l'avant-veille, protéger vers midi la fuite de Lucie et d'Annette. Jules dit qu'il serait exact au rendez-vous. M. Bellemain, prévenu de la nécessité d'une absence et toujours bon, avait donné, par avance, quelques heures de congé aux deux jeunes gens.

Puis le marquis se dirigea vers sa demeure, et cette fois il ne lui arriva point d'aventure. Seulement, en suivant la rue des Écoles, il remarqua un jeune homme qui allait, venait, en arpentant le terrain, devant une boutique de modiste, non encore fermée. Quand Jules fut plus près de cet excentrique, il reconnut le chimiste qui l'avait dépassé, en sortant du café, pendant qu'il causait avec le sous-préfet.

Afin d'observer à son aise, mu par une curiosité malicieuse, mais sans malveillance, le marquis se tint à l'écart et il vit son confrère le chimiste poursuivre sa manœuvre de va et vient, et de temps en temps se coller contre les volets pour y pénétrer du regard, grâce aux petits intervalles lumineux que ne couvraient pas les rideaux intérieurs.

Il paraît que la modiste s'aperçut du manége ; car elle ouvrit vivement la porte du magasin, et ayant regardé, elle s'écria très-haut : — C'est le remède contre l'amour !

La porte fut refermée rapidement, et aussitôt on en-

tendit à l'intérieur de grands éclats de rire qui appartenaient à plusieurs voix féminines et qui provoquèrent la fuite du chimiste. Il s'éloigna avec une grande intempérance de gestes, et sans avoir vu le marquis, tellement il était absorbé.

— Ah ! s'écria Jules, serments d'amoureux, je le vois bien, valent moins encore que serments d'ivrogne.

Bientôt Jules rentra chez lui. D'un esprit léger, un rien le distrayait ; mais il revenait bien vite, lui aussi, à ses préoccupations d'amour, et il s'endormit en songeant à Emilie.



LIVRE DOUZE

Cher lecteur, ce livre douze va renfermer la fin des confessions du café des *Deux Pierrots*. Elles auront sans doute été nombreuses et longues ; mais toujours sincères, elles doivent, comme nous l'avons déjà dit, inspirer un certain intérêt ; car il s'y trouve assurément des peintures de mœurs très-exactes et des aperçus sur le cœur humain assez piquants, de même que de bonnes règles de conduite. Il nous est permis de les louer, puisque nous n'en sommes que le parrain, autrement dit que l'éditeur.

Il nous a semblé que ces confessions étaient comme le monde en raccourci, et cela nous a donné plus de hardiesse et plus d'empressement à les admettre en grand nombre. A ce point de vue, elles peuvent être de quelque utilité ; et un livre (il est bon de le répéter) ne doit pas seulement amuser, il doit instruire, sous peine de n'offrir qu'une lecture presque inutile, et quelquefois dangereuse.

Dans le livre XIII, et même déjà dans ce livre XII, nous revenons à l'histoire de nos principaux, personnages un peu perdus de vue, dans la foule des Déclassés. Cela va ramener sur la scène quelques comparses de second plan, déjà connus ; les uns dignes d'être aimés, malgré leurs fautes, et les autres méprisables et odieux.

Tel est le monde. N'y voit-on pas se coudoyer sans cesse des caractères répulsifs et d'autres qui nous sont sympa-

thiques? des gens honnêtes et des coquins, des sots et des gens d'esprit? De même que dans une promenade on voit se succéder des femmes laides et des jolies; des brunes, des blondes et des rousses; les disgraciés de la nature et les gens bien faits.

Le sage observe et étudie tous ces masques, gracieux ou déplaisants.



UNE RIXE DANS LA RUE

Les deux amis, le marquis et le sous-préfet, furent exacts au rendez-vous dont il avait été question la veille. Ils en devancèrent même l'heure, et comme ils attendaient sur le trottoir, le chimiste qui passait les aperçut. Il venait de porter une signification de protêt, et il leur demanda, en souriant, quelle affaire de cœur les retenait là. Ils allaient répondre d'une manière évasive, lorsque Lucie et son amie Annette parurent au loin. Deux bonnes les accompagnaient. Mais, presque aussitôt, le sous-préfet découvrit derrière elles une escorte bien plus redoutable. C'était deux hommes en blouse, d'un aspect très-équivoque et que Charles avait entrevus dans l'infâme maison de madame Leblanc. L'un des deux était borgne, ce qui les fit reconnaître plus facilement. Le sous-préfet pensa alors que le chimiste leur serait peut-être très-utile, et en quelques mots il le mit au courant de leur dessein. — C'est bon, dit le *Remède contre l'amour*, je ne vous quitte plus. — Lucie et Annette se rapprochèrent, sans affectation du groupe des jeunes gens, et échangèrent quelques regards avec eux. Puis elles continuèrent leur route, attendant une occasion, une foule quelconque, pour se séparer des bonnes et s'enfuir. Les jeunes gen d'une part, et les satellites de l'autre, les suivirent à quelque distance.

L'occasion attendue se présenta bientôt : le cheval d'une voiture lourdement chargée s'abattit et un rassem-

blement se forma pour relever le pauvre animal qui gisait sur le flanc. Un passant avait été blessé et de là querelle avec le conducteur. Les deux bonnes, voulant avoir leur part du spectacle, se rapprochèrent de la voiture dont les brancards touchaient le sol. C'était à trois pas d'une rue, et Lucie et Annette prirent aussitôt leur vol. Mais les deux gardiens s'étant mis à leur poursuite, allaient les atteindre, quand les jeunes gens, plus agiles qu'eux, leur barrèrent le passage.

— Quels droits avez-vous sur ces femmes ?

— Que vous importe, dit le borgne? — Ce sont nos maîtresses, dit l'autre, et nous les suivons. — En disant ces mots, les deux satellites divisèrent violemment le groupe des amis et reprirent leur course en criant : — Arrêtez ces femmes ; arrêtez-les ; ce sont des voleuses.

Le public, toujours disposé à croire le mal, et d'ailleurs grand amateur des drames de la rue, arrêta bientôt les pauvres filles qui tremblaient et pleuraient.

On allait les remettre entre les mains de leur escorte ; mais les trois amis intervinrent.

— Ces femmes ne sont pas des voleuses ; mais de pauvres filles entraînées par ruse dans un mauvais lieu, où ces hommes veulent les ramener. — Vous en avez menti, s'écria le borgne, ce sont des voleuses et vous êtes leurs complices. — Ah ! nous en avons menti, dit le chimiste (qui manquait toujours de patience et de prudence) ; tiens, voici pour le mot, — et il allongea à l'instant à l'orateur un tel coup de poing dans l'estomac, qu'il l'envoya rouler à quatre pas dans un ruisseau. — Bien touché, cria le public ; — mais le vaincu se releva vivement, puis, fort et courageux, il attaqua violemment le chimiste, pour prendre sa revanche.

La lutte devint alors générale. Elle fut courte, mais terrible. Le sous-préfet et le marquis avaient affaire à un tiste dans l'art de la *savate* ; il se multipliait et se

Une rixe dans la rue.



Le Sous-Préfet et le Marquis avaient affaire à un artiste dans l'art de la savate.

montrait insaisissable, à la grande admiration de la foule. Coups de pieds et coups de poings tombaient comme la grêle, et chacun des deux amis en recevaient sa part. Enfin, comme leur agile adversaire venait de porter au marquis un grand coup, qui fort heureusement n'avait atteint que l'épaule, le sous-préfet fit un bond et put saisir l'artiste en savate, et, le prenant des deux mains par sa blouse et par son gilet à la fois, il le secoua fortement, puis l'envoya à dix pas mesurer la terre. Tel un chien vigoureux saisit un chat par le cou et d'un violent coup de tête le rejette au loin. La galerie ne put s'empêcher de battre des mains.

De son côté, et presque au même moment, le chimiste était vainqueur une seconde fois ; d'un grand coup de poing donné sur le bon œil du borgne, il en avait fait un aveugle, pour le moment, et l'avait mis hors de combat ; alors, il cria au public, d'une voix de Stentor : — Messieurs, je vous jure, que ces hommes sont des fournisseurs et des souteneurs de mauvais lieu ; ils font *la traite des blanches*, souffrirez-vous qu'ils la fassent à votre barbe ? les aiderez-vous même à la faire ?

Ce mot de *traite des blanches* eut beaucoup de succès et changea complètement les dispositions de la foule, que, du reste, l'image de la force séduit toujours. — A bas les infâmes ; les trafiquants de chair humaine, les marchands d'esclaves blanches !

Les deux hommes suffisamment rossés crurent prudent de se dérober ; mais ils allèrent tomber dans un groupe de sergents de ville que l'attroupement attirait de ce côté et qui les ramena.

— Fuyez, dit le sous-préfet aux deux femmes qui, au milieu de ces scènes rapides, étaient restées pâles, immobiles, éplorées, et semblables à des génisses que des taureaux défendent contre des loups ; — fuyez, voici les sergents de ville, — fuyez, dit la foule qui s'entr'ouvrit pour

les laisser passer et se referma derrière elles ; et elles s'éloignèrent aussitôt, d'un pas rapide ; mais sans courir afin de ne pas attirer l'attention.

Les deux bonnes, un instant égarées à la recherche des fugitives, avaient rejoint leurs acolytes et suivaient les sergents de ville pour réclamer leur proie. Le groupe atteignit le rassemblement et alors commencèrent des explications contradictoires, dans lesquelles la foule avait sa partie et soutenait la cause des trois amis ; et ces explications étaient si bruyantes et si confuses que les sergents de ville ne savaient plus auquel entendre. Cela aurait fait un excellent final d'opéra comique.

— Suivez-nous tous chez le commissaire de police, dirent à la fin les sergents de ville, et vous vous y expliquerez. — A ce mot de commissaire de police, les deux satellites de madame Leblanc, baissèrent le ton, et les bonnes aussi. Tous avaient eu de vieux rapports avec la justice et en redoutaient de nouveaux. — Chez le commissaire de police, dirent-ils ! Ça n'en vaut pas la peine. Tout cela, ce n'est qu'histoire de maîtresses et d'amants. — En effet, dit le chimiste, cela n'en vaut guère la peine. D'ailleurs, il n'y a plus de corps de délits ; cherchez plutôt. — Et la foule se prit à rire. — Retirez-vous donc, dirent les sergents de ville, et ne causez pas de rassemblement dans la rue. Là-dessus la foule ne tarda pas à se dissiper et le sous-préfet, après s'être bien assuré du regard qu'on ne le suivait pas, alla rejoindre Lucie et Annette qu'il trouva chez lui très-émues, mais heureuses : elles étaient sauvées !

Le chimiste et le marquis entrèrent dans un café pour se remettre un peu de leurs émotions et surtout des coups qu'ils avaient reçus.

Ils déjeunèrent ensemble modestement, vu l'état de leurs finances. Le soir, ils se rendirent au café des *Deux Pierrots*, où devait avoir lieu la cinquième et dernière soirée des biographies.

Quand tout le monde fut arrivé, on débuta par les consommations d'usage, puis on procéda comme à l'ordinaire à la reprise des confessions.





LES ACTIONS LIBÉRÉES.

C'était le tour d'un jeune israélite, nommé Isaac Weil ; sa figure trahissait son origine ; son nez saillant, sans être disgracieux, était légèrement bombé. Ses yeux noirs et vifs annonçaient l'intelligence. Il avait l'air agréable ; mais un peu trop dégagé, trop hardi pour son âge.

Il prit la parole sans la moindre hésitation : — Si j'ai l'honneur d'être des vôtres, messieurs, cela est venu à la suite d'une action qui n'est peut-être pas d'une extrême délicatesse, mais que vous me pardonnerez, car je n'ai fait que suivre l'exemple de gens qui devaient bien mieux que moi être instruits de leurs devoirs.

— Bon exorde, s'écria-t-on ; voyons le délit.

Je suis né de parents peu fortunés ; mais un protecteur coreligionnaire me fit entrer à vingt ans dans une très-grande maison, comme dernier secrétaire, ou, pour parler plus exactement, comme écrivain copiste. Vous me permettrez de taire les noms dans mon récit ; car, oublieux du mal et reconnaissant du bien qu'on m'a fait, je désire ne compromettre personne.

— Bravo, jeune homme, dit M. Bellemain, voilà de bons sentiments.

— Silence ! cher président, n'interrompez pas.

— Cette maison était comme un petit ministère. Le patron, que j'appellerai seulement M. de B..., était un personnage très-haut placé, ayant l'oreille du souverain, et

très-influent dans toutes les affaires de l'État. Homme d'esprit, de belle encolure et ami des lettres, des arts et... des belles, il était collectionneur de tableaux de prix, écrivain politique et, à ses heures, auteur dramatique, quand on lui avait suggéré quelque bonne idée à développer en collaboration. Auprès de lui travaillait un secrétaire particulier, ou plutôt un collaborateur d'un mérite très-réel et sous lequel écrivait un sous-secrétaire, de plus de mérite encore. Ces messieurs avaient pour copiste, d'abord un jeune homme, un peu plus âgé que moi et parent éloigné du premier secrétaire ; puis votre serviteur, le plus mal rétribué des deux. Enfin, au-dessous de nous, se trouvaient plusieurs garçons de bureau.

Tout ce monde habitait l'hôtel où régnait un grand luxe et un mouvement continuel. On y voyait des dames très-authentiquement mariées et beaucoup d'autres qui, je pense, ne l'étaient guère. (Légers rires.)

Nous avions des chevaux, de nombreux domestiques et, bien entendu, un excellent cuisinier. (Murmures gais.)

Des affaires importantes se nouaient dans nos bureaux, et le patron était souvent mis à la tête de grandes entreprises moyennant certains avantages considérables qu'il en retirait. Ces capitulations de conscience appartenant à nos mœurs actuelles, nous les trouvions très-naturelles. Pour moi, quoique fort jeune, je me lançai dans le monde et j'eus quelques liaisons assez dispendieuses, de femmes distinguées, mais un peu légères. (Sourires.)

— Des femmes dans le délit, cela ne pouvait manquer, dit le chimiste encore sous l'impression de la mésaventure de la veille.

Il vint un jour à l'hôtel un solliciteur, délégué de sa province. Il représentait d'autres délégués qui, s'en rappor-

tant à lui sur les démarches à faire, ne s'occupaient que de visiter le nouveau Paris.

Je fus seul à le recevoir. Il venait prier M. de B... de vouloir bien patroner une entreprise de chemin de fer qui, très-utile à son département, servirait même beaucoup les intérêts généraux de l'Etat, et pour laquelle on ne demandait qu'une simple autorisation, sans subvention aucune.

Me supposant plus d'importance que je n'en avais, il crut devoir me communiquer l'affaire et m'en expliquer tous les avantages. Prenant aussitôt la balle au bond, comme j'étais tout à fait à court d'argent, je dis au délégué, avec un secret espoir : — Voulez-vous me permettre de plaider votre cause auprès du secrétaire particulier de M. de B...? C'est mon oncle (je mentais effrontément) et, bien certainement, je vous préparerai les voies et vous rendrai la réussite beaucoup plus facile.

— Faites, mon ami, répondit-il; nous ne serons point ingrats : une trentaine d'actions libérées vous seraient-elles agréables? — Vous êtes trop généreux, monsieur; je vous remercie infiniment; vous pouvez entièrement compter sur moi. Il se retira très-satisfait, en me donnant rendez-vous pour le lendemain.

Je contai l'affaire au copiste, mon collègue, qui, voulant avoir sa part de bénéfices dans l'affaire, se mit le lendemain à ma place et, se disant mon frère aîné, manœuvra si bien qu'il obtint la promesse d'une cinquantaine d'actions pour sa part, sans préjudice de la mienne.

Vint le tour du sous-secrétaire qui, mis au courant par nous, demanda carrément deux cents actions libérées, en promettant aussi son concours.

Puis arriva le tour du secrétaire-général, à qui il en fallut cinq cents. (Hilarité.)

Le patron fut ensuite merveilleusement disposé par son entourage et bientôt le délégué de la province lui fut présenté.

— L'affaire est assurée, lui dit M. de B... ; je m'engage à la faire réussir ; mais vous connaissez l'usage : 5,000 actions libérées de 500 fr., ce n'est pas trop pour la faire marcher, à tout autre j'en demanderais 6,000. Le délégué s'inclina et bientôt il quitta l'hôtel sans avoir fait aucune objection ; mais ayant l'air un peu contrarié. Toutefois, *qui ne dit mot consent.*

Malheureusement, il y avait, parmi les envoyés du département, un homme qui avait connu le chef de l'Etat dans l'exil. Il trouva les conditions proposées bien dures et, voulant en obtenir de meilleures, il sollicita une audience du souverain. L'ayant obtenue, il lui dit : — Sire, pour patroner une entreprise qui ne doit pas coûter un sou à l'Etat ne nous demande-t-on pas trop ? 5,000 actions libérées à l'honorable M. de B...; 500 pour son secrétaire particulier ; 200 au sous-secrétaire ; 50 au premier copiste et 30 au second ; en tout 5,780 actions libérées : cela me semble bien dur.

Le chef de l'Etat réfléchit un moment et répondit : Eh bien ! tâchez de concilier votre combinaison avec celle de M. de B...; Puis, après quelques paroles polies et banales, il se retira.

Cependant le souverain, le jour même, se plaignit à M. de B... : — Vous avez un mauvais entourage, dit-il ; vos employés vous compromettront ; il faut faire un exemple.

M. de B... rentré chez lui, se plaignit à son secrétaire et finit en répétant : — Il faut faire un exemple. Le sous-secrétaire reçut des reproches et reconnut la nécessité de faire un exemple. Le premier copiste para le coup de son mieux et répéta la formule. Bref, l'exemple retomba sur moi : j'avais fait tout le mal ; j'étais un corrompu, un misérable qu'il fallait châtier.....

On me mit à la porte, puis l'affaire fut conclue à 5,750 actions libérées au lieu de 5,780. (Mouvements divers.)

Voilà, messieurs, comment, bientôt à bout de ressources, j'ai eu l'honneur d'entrer parmi vous, chez M. Rondelet, position flatteuse sans doute, mais dont les avantages pécuniaires laissent beaucoup à désirer.

Ce récit, qui rappelait l'âne des *Animaux malades de la peste,* fut trouvé d'une grande actualité. Personne ne le trouva invraisemblable et beaucoup en rirent bien haut.

Cependant M. Bellemain demanda la parole et l'ayant obtenue, non sans peine, il s'écria :

— Eh ! messieurs, au lieu de rire de faits aussi graves, ne devriez-vous pas en gémir ? Qu'est devenue la vieille délicatesse française ? Cette histoire n'est-elle pas un signe douloureux des temps ? Sous un régime de compression et avec nos habitudes exagérées de luxe et de plaisirs, les mœurs se corrompent, les âmes s'avilissent. Paris sera bientôt la ville la plus vénale de la terre ; et, à l'heure des grandes luttes, si cette heure vient jamais, on ne trouvera plus qu'une France pourrie, sans vaillance et sans force.

— Bravo ! bravo ! bien parlé ! — M. Bellemain est un grand homme.

— Cependant, monsieur Bellemain, permettez nous de rire ; c'est notre seule consolation.

On passa bientôt à un autre orateur ; au voisin de gauche d'Isaac Weil.

C'était un jeune clerc de vingt-cinq ans environ, d'une figure agréable, mais d'une expression fortement mélancolique, expression qu'on trouvait bien souvent chez ces déclassés, qui, presque tous, étaient pleins de douloureux souvenirs. Quelquefois la jeunesse prenait le dessus, mais la tristesse revenait promptement.

LE PÈRE DÉSHÉRITÉ PAR SON FILS.

— Messieurs, dit le jeune clerc, c'est avec un peu de rougeur au front que je vais vous conter mon histoire. Elle est loin de faire mon éloge. C'est pour avoir voulu tromper et avoir en effet trompé, un parent respectable, dans une circonstance grave, que j'ai l'honneur de me trouver parmi vous, ce dont je n'aurais qu'à me féliciter, n'était la gène et le peu d'avenir de ma nouvell position.

Aussi, messieurs, je suis tout à fait, mais un peu trop tard, de l'avis de notre honorable chef de file, M. Bellemain, qui dit.....

— Au fait, au fait ; trève de morale pour aujourd'hui, cria-t-on de toutes parts.

— Voici le fait. Orphelin et laissé sans fortune, je vivais très-heureux chez un oncle âgé, qui m'aimait et qui, selon toute apparence, eût fait de moi son héritier, si je n'avais pas moi-même créé un obstacle à ses excellentes intentions. Mon oncle avait à son service une petite ser vante jeune et jolie, et dont il respectait l'innocence...

— Bon, bon ; une femme !

— Je fus malheureusement moins scrupuleux que lui ; je fis la cour à la jeune fille, et je m'en fis aimer ; et, bientôt, nous fûmes menacés d'un accroissement dans le personnel de notre petite société.... Vous comprenez ?

— Oui, oui, à merveille ; continuez.

— J'eus alors une idée coupable ; je persuadai à ma

complice de tendre des piéges à mon cher oncle, afin de pouvoir lui attribuer une paternité qui nous eût fort embarrassés.

— Très-ingénieux !

— Mais très-coupable, dit M. Bellemain.

— Le projet réussit à merveille. La jeune bonne, pour justifier une initiative un peu hardie de sa part, fit croire à mon oncle qu'elle l'adorait. Hélas ! qui ne s'est laissé prendre quelquefois à de si douces amorces ? (Sourires.)

Un enfant vint au monde.... c'était un garçon. Mon oncle ravi, lui donna son nom ; et comme c'était un homme très-moral et très-consciencieux, il crut devoir épouser la mère ; et je cessai dès lors d'avoir la première part dans son affection. Du même coup, je perdis celle de ma maîtresse. Elle était ambitieuse (qui s'en serait douté ?) et par calcul et prudence tout à la fois, elle jeta comme un voile épais sur notre passé, et bientôt je ne fus plus pour elle qu'un concurrent à l'héritage de mon oncle.

Il mourut ; sa veuve, maîtresse de toute sa fortune, jusqu'à la majorité de son fils, sa veuve, qui avait toujours rêvé secrètement de devenir femme du monde, une grande dame, (qui l'aurait cru d'une jeune paysanne ?) épousa bientôt un vicomte vieux et ruiné, qui, sans espoir de postérité, donna son nom et son titre au fils de ma tante... à notre fils!... Et l'autre jour, comme je sortais dans une tenue exceptionnelle, c'est-à-dire très-propre et presque élégante, la voiture du jeune vicomte, le menant je ne sais où, a éclaboussé son père et cousin... son pauvre père, auquel il lui est défendu de parler. (Mouvements divers.)

Sorti de la maison de mon oncle, dès le jour de son décès, j'ai longtemps et vainement cherché des ressources suffisantes. Enfin, j'ai eu la bonne chance de pouvoir entrer dans l'étude de M. Bonnami, asile excellent, mais qui est bien loin de valoir la maison de mon oncle.



Un père déshérité par son fils.

— Franchement, dit M. Bellemain, vous auriez tort de vous plaindre de votre destinée. Vous n'avez reçu que le juste prix...

— Monsieur Bellemain, s'écria-t-on, soyez plus indulgent. Quoique président, vous n'avez pas la parole. A bas la morale pour aujourd'hui ! Si notre ami a fait une faute, il l'a bien expiée. — M. Bellemain est incorrigible.

Et l'on passa à un nouvel orateur.



LE COMMUNISTE.

Un jeune clerc, à la figure honnête et douce, se leva pour parler à son tour. Il pouvait avoir de vingt-trois à vingt-quatre ans. Interpellé par son nom de Chapelou, et par ses sobriquets de communiste, babouviste, socialiste (épithètes habituellement acceptées par lui), il sourit mélancoliquement et commença sa confession.

— En effet, messieurs, j'ai été babouviste, en d'autres termes partisan de la communauté des biens, et cela en compagnie d'une douzaine d'affiliés. Le noyau de notre société s'était formé dans une petite pension bourgeoise, à l'instigation de deux ou trois déclassés qui avaient peu de chose à dépenser mais dont les appétits étaient immenses. (Sourires.)

— Compris! — Cela ne pouvait être autrement.

— Nous nous étions complétés à l'aide de nos amis et des leurs; mais sans aucun contrat, sans aucune liste d'associés, sans rien qui pût nous compromettre.

Il y avait de temps en temps des conférences chez l'un de nous, où nous mettions en commun, avec nos idées socialistes, quelques bouteilles de bière, de la charcuterie et du tabac à fumer. Là nous discutions gravement les doctrines de Babœuf, de Saint-Simon, de Fourier et d'autres grands réformateurs, et nous reconnaissions, d'une voix unanime, les avantages immenses qui résulteraient pour tout le pays, et pour le monde entier, d'une communauté absolue des biens. Nous faisions, je l'avoue,

dans nos théories, une part assez large à la satisfaction des sens, et la morale n'avait pas grand'chose à y gagner.

En attendant que cette réforme économique, si féconde en bienfaits, pût se réaliser à l'aide de quelque bonne révolution, nous fîmes le serment de mettre en commun, entre les membres de la société, tout ce qui pourrait échoir à chacun de nous, en dehors de ce qu'exigent les nécessités ordinaires de la vie. Ce serment fut fait, bien entendu, sur la proposition de gens qui n'attendaient rien de l'avenir et qui déploraient beaucoup les privations du présent. (Murmures d'approbation et de gaîté.)

Orphelin de bonne heure et laissé sans fortune, j'avais été élevé par une tante, vieille demoiselle, qui m'avait fait entrer comme clerc chez un huissier, ainsi que je le suis encore aujourd'hui.

Je ne connaissais pas au juste la position financière de ma parente, car elle se taisait toujours sur ses affaires. Je la croyais même pauvre ; cependant ses libéralités m'aidaient à vivre. J'arrivai ainsi à vingt-deux ans.

Il y avait au rez-de-chaussée de la maison où se trouvait notre étude, une petite boutique d'épicerie, où j'avais remarqué une demoiselle charmante, fille de la maison et qui y remplaçait sa mère, morte depuis quelques années.

— Bon ! comme toujours, une femme dans le récit !

— Ah ! disais-je, que je serais heureux avec cette jeune personne pour femme, dans une petite boutique semblable à la sienne !... Mais certainement, je m'affranchirais entièrement, en ce qui la concerne surtout, du communisme que nous avons juré. (Sourires.)

Ma tante mourut, et, bonheur inespéré ! elle me laissa une soixantaine de mille francs en valeurs industrielles d'un bon revenu et d'une réalisation facile.

Dans ma joie, j'eus l'imprudence de faire part de cette heureuse aubaine à un camarade d'étude, l'un des adhérents les plus exaltés de notre société de communistes et qui connaissait déjà tous les secrets de mon cœur.

Hélas ! je fus dénoncé par lui et sommé de tenir mon serment de partage. J'étais jeune, honnête, plein d'illusions et d'espérances : je me soumis d'assez bonne grâce à l'arrêt prononcé ; mon camarade d'étude fut chargé de négocier les valeurs et d'en faire le partage. Etant majeur, je pus lui donner la procuration nécessaire.

Le partage eut lieu, je reçus pour ma part quatre mille et quelques cents francs que je me gardais bien de dépenser ; car j'avais des idées sérieuses, dont la base était toujours ma jolie petite épicière.

Cependant, pendant un mois, ce fut une fête continuelle dans notre société, et au bout de ce temps, l'égalité n'existait plus, la plupart de nous étaient aussi pauvres qu'auparavant. (Rires.)

— Résultat inévitable ! dit gravement M. Bellemain.

— J'avais conservé toute ma part d'héritage, et comme je croyais avoir remarqué que la jeune épicière ne me regardait pas de mauvais œil, je me décidai à écrire à son père pour la demander en mariage, en lui faisant connaître le petit capital que j'avais en ma possession, lequel pourrait être versé dans son commerce.

Huit jours se passèrent sans réponse ; huit jours d'angoisses ; enfin, le père, me répondit ; mais, hélas ! ce fut pour me dire qu'ayant appris l'usage insensé que j'avais fait de la fortune de ma tante, il était bien décidé à ne jamais accorder sa fille à un idiot, à un dissipateur tel que moi. Du reste, ajoutait-il, sa fille était promise depuis quelques jours à un garçon beaucoup plus sensé.

Cette lettre me réduisit au désespoir. Ma seule consolation fut de remarquer les regards de pitié et de douleur que m'adressait la jeune épicière, à qui d'ailleurs son père

commandait en despote. Quelques jours après, pour compléter ma détresse, j'appris que mon heureux rival était ce camarade de l'étude lequel avait connu tous mes secrets et dénoncé mon héritage.

— Oh ! le lâche ! l'infâme ! — Nommez-le ! Où est-il ? — Est-il encore clerc ?

— Non, Messieurs, il est épicier. (Hilarité.)

— Et, bien vite, il s'empressa de donner sa démission de communiste, pour garder à lui seul mon argent, sa femme et la dot qu'il en a reçue.

— Il fallait vous venger du traître, dit l'amant des onze mille vierges.

— Et comment?

— En lui prenant sa femme qui vous aimait déjà.

— Cette vengeance n'eût pas été morale, dit M. Bellemain.

— Elle eût été de bonne guerre, — M. Bellemain est trop scrupuleux. — M. Bellemain n'est pas de ce monde !

— Pour moi, je ne songeai qu'à fuir la douleur, reprit le jeune Chapelou. Je quittai l'étude pour ne pas avoir sans cesse sous les yeux le bonheur de mon faux ami, et quand, découragé et cherchant trop les distractions (pour oublier), j'eus dissipé le reste de la fortune de ma tante, je rentrai dans une nouvelle étude d'huissier, celle de M. Bellechasse, où je ne puis m'empêcher, je l'avoue, de regretter souvent les chances de bonheur et de fortune que mes fatales illusions m'ont fait perdre.

Après les compliments de condoléance, qu'il était juste d'adresser au jeune Chapelou, on causa quelque instants sur les théories sociales qui venaient d'être rappelées, puis on demanda la suite des confessions.

LE PROFESSEUR DE DÉCLAMATION.

Au bel homme ! au bon professeur ! s'écria-t-on. — A monsieur Jacob, l'artiste de talent !

Alors un clerc de 38 à 40 ans, aux longs bras, aux grandes jambes, au buste très-court, ce qui le perdait dans la foule, se leva tout à coup en égayant la société. Telle une marionnette, qu'on apercevrait à peine dans sa boite, mue par un ressort, se montre subitement dans toute sa grandeur, et offre le diable aux yeux étonnés.

Le dos du clerc interpellé était fort arrondi, et, d'un côté surtout, un peu trop saillant. A la rigueur, ce monsieur pouvait passer pour bossu.

Sillonnée de rides précoces, sa figure, qu'éclairaient d'assez beaux yeux et que dominait un front élevé, dénotait l'intelligence et exprimait la mélancolie.

— Messieurs, vous avez dit : C'est au bel homme, et je me suis levé quoique ce titre me convienne bien peu et que je comprenne l'ironie de cette qualification. Mais votre bienveillance habituelle envers moi ne me permet point de la prendre en mauvaise part.

— Bravo ! bravo ! Vive l'artiste en déclamation ! vive l'homme d'esprit et de talent ! Votre histoire, à présent ; votre histoire, monsieur Jacob !

— Je vais vous la dire, messieurs ; vous allez connaître la juste cause de ma mélancolie habituelle.

Je montrai de bonne heure de grandes dispositions et même une passion très-vive pour l'art dramatique.

Mais, hélas ! la nature m'avait refusé les moyens de briller sur un théâtre par des avantages physiques (Sourires.) Je ne me livrai pas moins avec ardeur à mon goût favori. Mes parents avaient peu de fortune, et il me fallait travailler pour vivre. A cette époque de ma jeunesse, on aimait encore beaucoup la haute comédie, le drame en vers et la tragédie. Je me fis professeur de déclamation. J'avais du feu, un bel organe, une tête qui ne manquait pas d'expression ; je me produisis dans les salons, et j'obtins beaucoup de succès, en dépit d'une conformation qui laisse évidemment à désirer. (Rires bienveillants.)

— Ne riez plus, messieurs, le drame approche.

— Poursuivez, monsieur Jacob.

— J'élevai une école, et bientôt j'eus une belle classe d'élèves des deux sexes, et je fis très-bien mes affaires. Parmi mes élèves, il y avait une jeune ouvrière, admirable par la beauté et l'intelligence.

— Bon ! encore une femme dans l'histoire.

— Et, comme professeur, je m'y attachai particulièrement. Hélas ! l'amour fut bientôt de la partie ; mais, ce que vous aurez peut-être quelque peine à croire, messieurs, l'amour et l'enthousiasme de mon art me transformèrent à tel point que je semblai beau à mon élève et que j'en fus aimé ; oui, messieurs, aimé ! oui, messieurs, j'ai inspiré de l'amour ! C'est l'un des triomphes du talent et de la passion vraie.

— Compris ! approuvé !

— Tout épris de mon élève, et tremblant de la perdre, je lui demandai sa main qu'elle m'accorda avec joie ; et nous eûmes une lune de miel charmante, qui dura deux ans. Pendant deux ans je fus le plus heureux des hommes.

Cependant le goût de la grande déclamation tombait à Paris. Le théâtre de M. Scribe, dont je ne veux pas dire de mal, remplaçait les grandes compositions, qui avaient

fait la gloire du théâtre français. Nous n'avions plus beaucoup d'élèves, et ma femme et moi nous eûmes l'idée de faire une excursion dans le nord de l'Europe. Nous y obtînmes un grand succès.

Nous déclamions du Racine, du Molière, du Schakespeare ; Scribe lui-même nous fournissait quelques scènes, et La Fontaine aussi. Tout plaisait de notre part ; mais ce fut le déclin de mon bonheur. Dès ce jour, pour moi des épines aiguës furent mêlées aux roses de l'hymen. On nous couvrait de couronnes de fleurs ; mais des hommages moins purs s'adressaient en même temps à ma femme, qui ne sut pas toujours y résister. La jalousie donne des yeux de lynx : je sus bientôt que j'avais des princes pour rivaux, et pour rivaux heureux. J'adorais toujours ma femme et je pardonnais toujours, mais avec d'horribles souffrances ! Un malheur encore plus grand vint m'assaillir.

Un jour que ma femme était allée au bal sans moi, elle prit froid au retour, et trois jours après, elle n'existait plus.

Je la pleurai longtemps, malgré ses torts ; je compris que mon bonheur s'était à jamais envolé. Cependant, quand la raison me fut un peu revenue, je voulus continuer seul mes excursions si glorieuses. Hélas ! je m'aperçus bientôt que ma femme perdue, tout était perdu pour moi. Mon talisman était brisé. On prenait encore mes billets, mais on ne venait plus à mes soirées dramatiques. Je jouais dans le vide, et jouais mal. Je me dégoûtai de mon art : j'étais un artiste fini.

Je rentrai en France et poussé par le besoin je voyageai quelques temps en province, en donnant encore des représentations. A la nuit tombante, je posais moi-même des affiches écrites à la main, dans les lieux les plus fréquentés du bourg ou de la ville où j'étais ; mes représentations avaient lieu tantôt dans un endroit, tantôt dans

un autre, souvent dans une salle d'auberge ; mais je n'obtins aucun succès d'argent. Quelquefois, dans l'impossibilité où j'étais de payer ma dépense, j'enroulais toute ma garde-robe — peu considérable il est vrai — autour de mon buste et de mes jambes ; puis je m'éloignais, simplement, sans affectation ; et si des garçons observateurs ou soupçonneux voulaient me suivre et m'arrêter, j'allongeais tellement le pas et faisais de telles enjambées, qu'il leur était impossible de m'atteindre. (Rires mêlés d'expression de pitié.)

Je revins à Paris ; j'y vécus quelques temps dans la solitude et la douleur. Enfin, quand toutes mes économies furent épuisées, après avoir connu la misère et la faim, je fus tout heureux, ainsi que la plupart de nos amis et pour me servir de leurs expressions, d'entrer dans une honorable étude d'huissier, celle de M. Pincemaille, où vous avez remarqué et plaint ma mélancolie habituelle.

Il y avait tant de tristesse dans l'accent du pauvre déclamateur, que personne ne songea à le railler. On s'approcha de lui, on lui serra la main, en lui donnant quelques paroles de consolation et d'espérance.

— Croyez-le bien, le public ne sera pas toujours aussi frivole, aussi esclave des yeux et des sens blasés, le goût des plaisirs de l'esprit reviendra, et avec lui l'amour des vers et de la déclamation.

Puis on fit appel au voisin de gauche du pauvre déclamateur.



LE MAGISTRAT.

— C'est au magistrat belge ! au procureur royal ! — Parlez, homme grave, et dites-nous comment vous avez pu descendre jusqu'aux bas fonds où nous sommes.

Ces mots s'adressaient à un homme jeune encore, d'un aspect distingué, un peu sévère, aux grands traits réguliers et habituellement impassibles, mais qu'animaient par moment des yeux vifs et passionnés.

Il se tenait constamment dans une grande réserve, ne prêtait jamais à rire, et nul ne riait de lui. Il n'avait pas de sobriquet.

S'étant levé, il dit d'une voix émue : — Messieurs j'imiterai plusieurs de nos collègues dont les confessions faites avec humilité et avec l'accent de la franchise, ont été une nouvelle expiation de leurs fautes. On soulage son cœur, on diminue ses remords, en disant tout haut le mal qu'on a fait. On recueille ainsi, en partie, le bénéfice de la confession religieuse. Cependant l'absolution y manque toujours.

— Vous aurez celle dont nous pouvons disposer. — Nous sommes des confesseurs indulgents. — N'avons-nous pas tous des fautes à regretter ?

— Merci, messieurs... J'étais substitut en Belgique, dans une ville que je ne crois pas devoir nommer. Je regardais mes fonctions comme un sacerdoce et les exerçais avec beaucoup de sévérité. Ainsi que chez notre confrère le séminariste, mon défaut principal était l'orgueil ; je

me regardais comme incapable de faillir et je me montrais sans indulgence pour les fautes d'autrui ; c'était toujours la peine la plus forte que je réclamais ; je regrettais souvent tout ce que le temps et la philosophie ont enlevé à la rigueur des lois.

Cependant que de défauts ternissaient mes faibles mérites ! En proie à l'orgueil, je l'étais aussi à l'ambition, à la passion du jeu et, par tempérament, bien plus que par tendresse de cœur, je me sentais enclin à toutes les faiblesses de l'amour.

— Bon, bon, voilà qui vous place sur notre terrain.

— La sévérité, la rigueur que je mettais dans l'exercice de mes fonctions, surtout quand j'avais à poursuivre des délits politiques, servait admirablement mon ambition. Mon avancement était assuré, un avenir splendide s'ouvrait devant moi : une faute impardonnable vint renverser tout cela.

Je passerai rapidement, messieurs, sur des souvenirs qui déchirent encore mon cœur. Mon chef immédiat (un ancien condisciple, un ami !) me recevait dans son intimité. Il avait une femme jeune et très-belle.

— Bien, voici la femme !

— J'en fus aimé !... Et quoique l'ambition soit ordinairement exclusive de l'amour, vanité, ou fougue des sens, je partageai bientôt l'ardeur qu'on me laissa trop voir. Un jour ayant été surpris par l'époux que nous outragions, je fus contraint de me battre avec lui.

Le duel eut lieu à l'épée, et la chance me fut cruellement favorable. La fureur ôtait à mon adversaire toute prudence, et j'eus le malheur de le tuer. Je donnai ma démission, et je courus à Paris cacher mon désespoir. Ma complice vint bientôt m'y rejoindre ; je la reçus froidement, presque avec une répulsion mal dissimulée. Ses yeux se remplirent de larmes.

— Tu ne m'aimes plus, me dit-elle ?

— Un crime nous sépare à présent. — L'amour l'a fait commettre, voilà notre excuse.

— Rien ne saurait l'effacer de mon souvenir.

— Fuyons, allons plus loin encore, traversons les mers ; sur une terre nouvelle nous pourrons oublier plus facilement. — Les regrets, les remords nous suivraient partout. — Oh ! viens, le même amour qui a causé notre malheur pourra nous donner plus tard de beaux jours, pleins de bonheur. — Non, non, la mort d'un ami, d'un protecteur, immolé par moi, la perte de mes espérances, de tout mon avenir, empoisonneraient ces beaux jours dont tu parles.

— Oh ! douleur, dit la pauvre femme, je pensais avoir jadis touché le cœur et je n'avais fait que flatter l'amour-propre ! Je croyais rencontrer ici la tendresse et je n'y trouve que l'égoïsme ! Va, cruel, je ne m'y trompe point, ce n'est pas ton crime, la mort de ton ami que tu déplores ; c'est la ruine de ton ambition. Mon amour à moi était né d'une erreur ; je ne te connaissais pas. Adieu, maintenant ; je cours pleurer au loin et mes illusions et mes fautes.

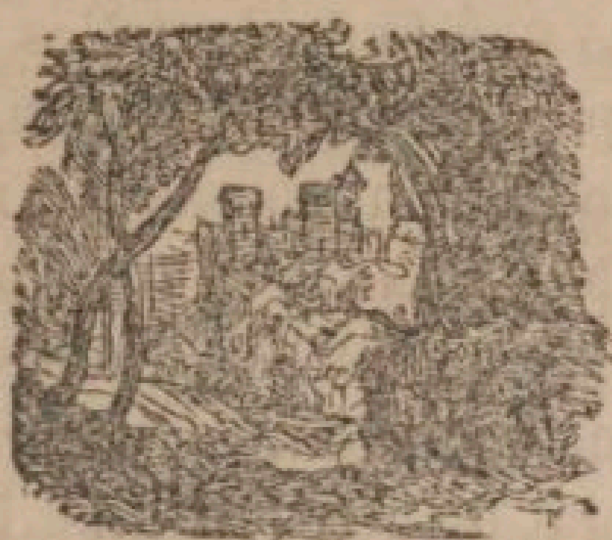
Et elle partit.

Alors, je cherchai dans le jeu, la seule distraction qui me fut possible. Un cercle m'ayant été ouvert, j'y jouai avec fureur, et, après deux ans d'alternatives, bonnes ou mauvaises, j'étais entièrement ruiné.

C'est alors, messieurs, qu'à bout de ressources, et ne voulant pas retourner dans mon pays, j'entrai, je ne puis pas dire, avec bonheur, mais enfin avec résignation, dans l'étude de M. Bonnami, chez qui, je dois l'avouer, ma plus grande souffrance est encore certainement, après le souvenir de mon duel malheureux et de mon avenir perdu, celui de ma rigueur passée et des fautes personnelles qu'elle n'a point empêchées.

Il n'y eut aucune raillerie au sujet de cette infor-

tune trop réelle ; aucun toast ne fut porté ; on accueillit avec pitié et indulgence cette grande expiation de l'orgueil, et de l'égarement des sens ; puis on passa à d'autres récits. C'était le tour de Jules.



LES DERNIERS RÉCITS.

Le marquis prit la parole, en rougissant un peu.

Vous m'excuserez, messieurs ; mes blessures sont trop récentes et trop profondes pour que j'ose y toucher beaucoup. Je dirai seulement que l'habitude du luxe, contracté dès mon enfance, et mon amour pour une femme dont le mérite distingué est ma seule excuse, m'ont jeté successivement dans une foule de folies et de fautes, et m'ont conduit à la plus terrible détresse.

Heureusement que j'ai pu trouver un refuge dans l'excellente étude de M. Rondelet, où j'ai rencontré des hommes distingués et de bons camarades, et où j'attends, sans trop d'impatience, des jours plus prospères.

On ne réclama point d'autres détails. L'air distingué et affable du marquis, sa tristesse mêlée de résignation, lui avaient, dès l'abord, attiré toutes les sympathies.

De nouveaux récits eurent lieu : le baccarat, d'avides femmes, de fausses spéculations, la passion des découvertes et des inventions, y jouèrent un rôle ; quelques-uns de ces récits furent intéressants, mais un éditeur doit se borner, et déjà peut-être avons-nous trop prolongé nos récits et nos portraits...

Cependant, tout bien examiné, il en est quelques-uns encore que nous ne pouvons nous décider à supprimer entièrement. Nous en retrancherons du moins certains détails qui les allongeraient trop et qui peut-être n'auraient pas un intérêt suffisant.

Après un mécanicien qui s'était ruiné à chercher un nouveau système de locomotion et qui, de l'hôpital où l'avaient conduit la maladie et la misère, était entré dans l'étude de M. Pincemaille, vint le tour d'un jeune clerc...

Nous écrivions ces mots quand M. Bataille est entré, et sans façon a jeté les yeux sur notre travail.

— Mon ami, s'est-il écrié, vous êtes vraiment incorrigible ! Vous avez reconnu avec moi que vos confessions du café des *Deux-Pierrots* étaient trop nombreuses et ralentissaient trop votre action principale et voilà que vous revenez à celles que vous étiez décidé à supprimer. Allons, soyez raisonnable ! Ne pas savoir retrancher, c'est ne pas savoir écrire. Si vous tenez beaucoup à vos dernières confessions, faites-en un supplément, que vous mettrez à la fin de l'ouvrage et que le lecteur lira *peut-être*, par curiosité, quand son impatience du dénouement sera satisfaite. De cette manière vous aurez tout concilié.

— Vous me donnez là une excellente idée, mon ami. Eh bien ! c'est entendu, je mettrai en supplément, à la fin du deuxième volume, les confessions que je possède encore et qui me semblent avoir le même intérêt que les précédentes ; et, de la sorte, je tiendrai la promesse que j'ai faite à Paul Beaucour de supprimer peu de chose aux documents qu'il m'a confiés.

Ce supplément se composera de quatre récits : *L'ordre dansle désordre ; Un homme heureux de se ruiner ; l'amateur de bric-à-brac* et *le caricaturiste.*

Une affection presque paternelle, nous les fait recommander à l'attention du lecteur.

TENTATIVE MORALE DE M. BELLEMAIN

Dès qu'il fut bien constaté que les confessions étaient finies, M. Bellemain demanda la parole.

— Il est bien tard, monsieur Bellemain. — Allons, soyez raisonnable. — De grâce, pas de sermon, monsieur Bellemain.

— Messieurs, dit-il, je vous supplie de m'écouter un moment. Vous avez souvent fait, dans nos cinq soirées de confessions, une sorte de procès à la société, qu'il serait cependant bien difficile de transformer ; et puisqu'il y a procès, ne faut-il pas résumer l'affaire, et tâcher d'en tirer quelques règles de conduite qui puissent servir au bonheur de tous.

— Très-bien parlé ! — bon exorde !

— Vous êtes en général, messieurs, des hommes distingués, souvent égarés par la passion, il est vrai ; toutefois, vous méritez bien qu'on s'efforce de calmer l'exaltation de votre esprit, et d'améliorer un peu, votre condition morale.

— Belle phrase ! — grande éloquence ! — Monsieur Bellemain est un flatteur ! — Laissez parler monsieur Bellemain.

M. Bellemain allait reprendre la parole, mais le chimiste le devança.

— Sans vouloir manquer de respect par une interruption, à M. Bellemain que j'honore infiniment, je ne puis tarder davantage à faire une proposition, qui, agréée,

retardera seulement un peu le projet du résumé moral de notre cher président.

— Voyons, parlez ! De quoi s'agit-il ?

— C'est demain samedi, messieurs. Permettez-moi de vous inviter pour demain soir à une séance philosophique, chez moi, rue d'Ulm, n° 10, au 6e étage. Là, M. Bellemain pourra développer son idée régénératrice, qui s'y trouvera tout à fait à sa place, et chose bien moins importante, sans doute, je pourrai vous faire gouter d'un breuvage tout nouveau que j'ai composé à l'aide de savantes recherches.

— Breuvage nouveau pour une mort nouvelle !

— Non, messieurs ; il s'agit de tout autre chose ; de quelque chose de plus aimable encore ; de plus gai. Je n'en dirai pas davantage, afin de vous laisser le plaisir de la surprise ; mais croyez-le bien, vous serez content de moi... je devrais dire de nous ; car je vous ménage une seconde surprise pour laquelle il m'a fallu des collaborateurs. Il y a ici des secrets qui sont bien gardés. Pour me résumer, messieurs, je vous promets une soirée délicieuse.

Accepté ! — à l'unanimité. — Vive le chimiste !

— Monsieur Bellemain lui même sera satisfait, ravi, reprit l'orateur.

— J'en doute, dit M. Bellemain.

— Vous le serez, président.

Plusieurs voix s'écrièrent : C'est entendu. — A demain ! — Aussitôt après le dîner — Soyons exacts, messieurs !

M. Bellemain, visiblement contrarié, quitta sa place, en hochant la tête, avec toutes sortes de signes d'incrédulité et de découragement.

Toutefois, sur les instances qu'on lui fit, il promit de se rendre exactement, à l'heure dite, chez le chimiste, le surlendemain, comme les autres clercs.

Et bientôt on se quitta en se disant : Au revoir ! Puis chacun rentra chez soi, sans aventure digne d'être racontée.

LA POURSUITE AMOUREUSE.

Remettons à plus tard le compte-rendu de la soirée que le chimiste vient de promettre à ses amis.

La peinture de tout un monde de déclassés, qu'il nous a fallu faire connaître presque sans interruption, nous a mis dans l'impossibilité de nous occuper d'Emilie. Elle nous intéresse beaucoup cependant, et nous avons hâte d'y revenir.

On se rappelle qu'Emilie s'est échappée du château de Ledein et qu'elle est arrivée sans malencontre à Paris.

Dès que sa fuite fut connue au château de Ledein, il y régna une grande agitation. Lucien de Vigné, sans perdre une minute, envoya ses gens dans toutes les directions ; non pour ramener de force Emilie, mais pour suivre sa trace, ou du moins recueillir sur elle quelques renseignements. Vaine poursuite ! Elle était déjà bien loin.

Selon toute probabilité, elle était retournée à Paris, et Lucien y ramena Dorothée le jour même. Dès leur arrivée, il se mit à la recherche de celle qu'il aimait beaucoup plus qu'il n'avait jamais aimé.

Lucien savait qu'Emilie ne devait pas rentrer dans son ancien appartement de la rue de Varenne. Il pensa qu'après en avoir fait retirer ses effets personnels, elle s'était logée non loin de là, afin d'avoir plus facilement des

nouvelles du marquis. D'autre part, elle avait dû choisir un hôtel modeste, vu la modicité de ses ressources.

Partant de ces suppositions, Lucien parvint bientôt, soit par lui-même et ses gens, soit à l'aide de Dorothée, sa dévouée complice, à découvrir la retraite d'Emilie, et un jour qu'elle se croyait bien en sûreté il entra inopinément chez elle.

En l'apercevant, les traits d'Emilie se contractèrent et elle changea de couleur. Lucien le remarqua...

Oh! qu'elle est cruelle l'impression qu'on éprouve, en trouvant de l'effroi, là où l'on désirait de l'amour,

— Calmez-vous, madame, dit Lucien, vous êtes parfaitement libre. Vous ne me devez rien. Les quelques jours de bonheur que vous m'avez donnés, ont mille fois acquitté le peu que j'ai fait pour vous : c'est moi qui vous dois de la reconnaissance.

— Retirez-vous donc, monsieur ; laissez-moi, de grâce. Vous m'avez rendue bien coupable ; vos bontés, que je devrais oublier, sont ma seule excuse. Laissez-moi maintenant aux regrets et aux remords, et à un amour qui n'a jamais fui de mon cœur. Soyez généreux ; oubliez aujourd'hui ce que vous appelez votre bonheur, comme vous avez oublié ma dette. Revenons tous les deux au devoir, pour ne jamais plus nous en écarter. Ma seule pensée à présent est de retrouver celui que j'aime, que j'aime seul, pour pleurer avec lui, pour le consoler.

— Ah! revenez sur un arrêt cruel. Ne rompez pas entièrement cette chaîne de fleurs qui nous a unis quelques instants. Avant vous je connaissais peu l'amour, l'attrait du plaisir m'entraînait seul. Vous, je vous aime profondément. C'est à votre pitié que je m'adresse. Renoncer à vous, c'est renoncer au bonheur ; c'est renoncer à la vie.

— Ce que vous demandez est impossible, encore une fois; retirez-vous, de grâce. D'autres femmes moins engagées

par le devoir et par le cœur, vous consoleront, comme vous le méritez, mais n'insistez pas auprès de moi ; je vous en supplie; retirez-vous.

Après ces mots, dits avec une douloureuse fermeté, Emilie se tut et tous les deux gardèrent quelques instants le silence.



LES CAPITULATIONS DE COEUR.

Lucien comprit que, devant une passion profonde, de nouvelles sollicitations seraient vaines ; mais de même que l'homme en danger de périr s'accroche à la moindre planche de salut, de même ne pouvant plus espérer l'amour, Lucien voulut obtenir l'amitié, qui lui permettrait d'approcher encore d'Emilie, et lui laisserait du moins un rayon d'espoir.

— Eh ! bien, madame, s'il me faut tout à fait renoncer à un bonheur que je ne saurais oublier, si je ne puis songer à être, hélas ! ce que je ne fus que quelques jours, qui ont passé comme un éclair ; ah ! de grâce, conservez-moi dans votre cœur la place d'un ami, d'un ami désintéressé, dont la seule consolation sera de vous être utile. De la sorte, je vous serai encore uni par un doux lien, par un reste de bonheur qui me permettra de vivre.

Je vous servirai, je chercherai votre Jules, et le cœur déchiré, sans doute, j'aurai encore un peu de joie de celle que vous éprouverez ; mais ne plus vous être rien, ni amant, ni ami, oh ! ce serait pis que mourir.

Lucien de Vigné, en disant cela, avait des pleurs dans les yeux. Il aimait véritablement Emilie, et dans sa voix perçait la sincérité de ses paroles.

Emilie, émue, lui tendit la main sans répondre, et Lucien, en embrassant cette main, la mouilla de quelques larmes.

Il se retira avec le ferme désir de rester l'ami sincère

de celle qu'il aimait d'amour, mais au fond avec un vague espoir dans le cœur.

Chaque jour il envoyait à Emilie tout ce qu'il pensait pouvoir lui être agréable et la distraire, sans offenser sa délicatesse : livres nouveaux, gravures, journaux amusants. En vain lui écrivait-elle lettres sur lettres pour repousser ces présents. Heureux de ces lettres mêmes, il continuait toujours ses libéralités galantes et quelquefois y joignait des colifichets, dont Emilie ne faisait aucun usage.

Lucien s'était dit à l'hôtel le parent de la jeune femme, et avait voulu impérativement se charger de toute sa dépense. Mais en recommandant qu'elle ne le sût que lorsqu'elle quitterait l'hôtel et de refuser, en attendant, sous n'importe quel prétexte, toute rétribution d'Emilie.

Ceux qui ont aimé, comprendront la persévérance désespérée de Lucien. Oui, perdre ce qu'on aime est si cruel, que n'en point être entièrement séparé, que lui appartenir encore par quelques liens, même étrangers à l'amour, semble un reste de bonheur, jusqu'à ce que, fatigué de souffrir par la jalousie, on rompe à jamais ce lien funeste.

Cependant Gourdon, qui, comme nous l'avons dit, avait rencontré et suivi Emilie et qui l'espionnait sans cesse, ou par lui ou par des agents, ne tarda pas à connaître toutes les attentions de Lucien et à les interpréter dans le sens le plus défavorable à la jeune femme.





UNE IMPRUDENCE.

Un matin, Emilie était moins accablée qu'à l'ordinaire. Elle avait appris la veille, à la librairie, qu'Engler devait arriver le lendemain.

— Mais, lui avait dit le jeune commis, ne le faites pas appeler ce jour-là ; car le patron va l'accaparer à lui seul.

Elle ne doutait pas qu'Engler ne parvînt bientôt à lui donner des nouvelles de Jules. Celui-ci avait dû écrire à son ami, à la librairie ou au domicile particulier d'Engler. Dans tous les cas, elle aurait quelqu'un, elle aurait Engler, un ami sûr, pour l'aider dans ses recherches. Elle renaissait donc à l'espérance.

C'est dans ces dispositions que la trouva Lucien de Vigné, qui vint la voir à l'hôtel.

— Vous vivez dans un triste isolement, dit-il, sans distraction aucune ; votre santé peut en souffrir. Permettez à vos amis de se préoccuper de vous, plus que vous-même. Vous tomberiez malade ; il vous faut absolument quelque plaisir qui rompe le triste cours de vos idées. Il y a demain, à l'Opéra, une représentation extraordinaire au profit d'un artiste malade. J'ai été forcé de prendre un coupon de loge ; mais il m'est impossible de m'en servir : j'ai pour demain une réunion d'amis qui me retiendra très-tard chez l'un d'eux. Acceptez ce billet pour vous-même ; vous concourrez ainsi, sans vous compromettre en rien, à une bonne œuvre. Et, comme

il faut un peu de toilette à l'Opéra, ce qui ne permet pas de s'y rendre à pied, souffrez que ma voiture vous y conduise, une voiture très-simple et qui, pour ce jour-là, ne m'est aucunement nécessaire.

Allons, acceptez ma proposition ; elle est bien désintéressée, vous devez le comprendre. Mon rôle est celui d'un ami sincère, et je vous le jure, je ne désire que vous arracher à votre tristesse.

Emilie fit bien des objections qui furent vaillamment combattues par Lucien. Elle avait de bonnes intentions ; mais elle était d'un caractère faible, un peu léger. Telle elle avait été jeune fille et telle l'avait laissée sa liaison avec le marquis. Du reste, un peu de légèreté n'est-ce pas le fond du caractère des femmes ? Ne nous en plaignons point trop ; nous en avons souvent le bénéfice, licite ou non.

Les instances très-sincères de Lucien furent si vives et si bien colorées que de guerre lasse elle céda ; mais après qu'elle eut fait jurer au vicomte qu'elle irait seule au spectacle et en reviendrait de même, et en se promettant bien de se tenir cachée au fond de la loge.

Lucien lui dit en se retirant :

— Je vous enverrai ma voiture demain de bonne heure. Je n'en aurai aucun besoin. Vous pourrez vous en servir pour un tour de promenade, ou bien, ajouta-t-il tristement, l'employer à vos recherches habituelles, si vous le désirez.

Cette perspective était séduisante et décida tout à fait l'imprudente...

Maintenant que nous sommes renseignés sur le sort d'Emilie, revenons à la soirée offerte par le chimiste à ses amis, après les dernières confessions du café des *Deux-Pierrots*, et pour laquelle il leur a ménagé plusieurs surprises.



LES MARIONNETTES.

Les quatre études d'huissier furent exactes au rendez-vous. On monta les six étages du chimiste et l'on pénétra dans son appartement mansardé, qui fort heureusement était assez vaste. Il se composait de deux pièces dont l'une servait d'antichambre, de salon et de salle à manger, et l'autre, plus petite, de cuisine et de laboratoire.

Il se trouvait en outre dans l'appartement un recoin d'un mètre et demi environ en carré, sans porte ni fenêtre, et que fermait un rideau vert. On prit ce recoin pour un placard et personne n'écarta le rideau.

Malgré les emprunts faits au voisinage, il n'y eut pas de chaises pour tout le monde, mais on se promit de s'asseoir les uns après les autres. Les moins gros purent toutefois se mettre deux sur une chaise.

M. Bellemain, exact comme il l'avait promis, obtint une chaise d'honneur.

— Messieurs, dit le chimiste, avant de vous faire goûter du délicieux breuvage promis hier, je vais vous donner une nouvelle qui vous sera fort agréable, je pense : grâce à l'obligeance et aux talents de votre ancien collègue et ami, le baron Guinard, et grâce aussi au concours de plusieurs autres collègues, nous avons un théâtre.

— Un théâtre ! est-ce possible ?

— Oui, messieurs, un théâtre... de marionnettes, et nous allons y entendre M. Bellemain développer ses thèses morales, afin de ramener dans les sentiers du tra-

vail, de l'ordre et de la vertu nos amis qui s'en sont un peu trop écartés.

Pour satisfaire promptement votre juste curiosité, messieurs, voici ce théâtre.

A ces mots, il tira un cordon, qui, faisant courir sur une tringle de fer le rideau dont nous avons parlé, mit à découvert un petit théâtre de bois et de carton d'un mètre et demi de large environ, fort bien agencé, et couvert de peintures plaisantes et très-agréables.

Ce fut de grandes exclamations qui redoublèrent quand le rideau du théâtre fut levé et qu'on vit paraître sur le devant de la scène une marionnette représentant très-exactement M. Bellemain avec ses lunettes, son col de chemise qui atteignait ses oreilles, sa large cravate et son air sentencieux, mais plein de bonhomie.

Près de lui apparurent bientôt plusieurs clercs de la réunion qui furent immédiatement reconnus aux traits principaux de leur visage, à leur allure, à leur costume habituel, et accueillis avec de nouvelles démonstrations de surprise et de rire.

Dès que le silence fut rétabli, on commença une petite pièce dans laquelle M. Bellemain (la marionnette) put reprendre sa thèse de la veille d'une voix qui rappelait assez bien celle de l'honorable premier clerc ; mais cette fois M. Bellemain s'exprimait en vers.

Voici la pièce telle qu'elle nous a été transmise :

CHOEUR DES CLERCS.

Salut au noble maître
Dont les doctes leçons,
Trop riches de raison peut-être,
Nous morigènent sans façons,
Et vraiment ne font pas merveilles !
Ventre affamé n'a pas d'oreilles ;
Tout clerc est un déshérité.

M. BELLEMAIN.

Je conviendrai, messieurs, que la société
En plus d'un point est imparfaite,
La pourrait-on changer? j'en doute en vérité ;
Mais à ses lois s'il faut que chacun se soumette,
Chacun en même temps peut trouver un chemin
Qui le mène au bonheur en un riant voyage ;
Car le succès toujours aime à tendre la main
A qui le cherche avec courage.

CHOEUR DES CLERCS.

Que ne nous donne-t-on plus d'argent chaque mois !
Sans bons émoluments quels succès sont possibles ?

M. BELLEMAIN.

Bridez vos passions ; soyez moins accessibles
A des rêves menteurs, et trop fêtés, je crois ;
Ne montrez pas des cœurs si follement sensibles
Et cessez d'adorer vingt femmes à la fois.

CHOEUR DES JEUNES CLERCS.

On rêve le bonheur qu'on ne saurait atteindre :
L'imagination alors
Est prodigue de ses trésors,
Et l'on songe moins à se plaindre.

CHOEUR DES VIEUX CLERCS.

Avec quelques vingt francs par mois à dépenser,
Les femmes ne sont pas à craindre ;
Si pauvres, le moyen de les intéresser ?

M. BELLEMAIN.

N'appelez qu'un bonheur modeste,
Vous demandez la gloire, et l'amour et le reste ;
Il vous faudrait le monde entier,
Bornez-vous au possible et tâchez d'oublier ;
Oublier, vous est nécessaire ;
Il faut oublier *tout* ; c'est le nœud de l'affaire.

CHOEUR GÉNÉRAL DES CLERCS.

Oublier nous serait bien doux ;
Mais le peut-on sans se distraire ?

Avec le peu d'argent qu'obtient chacun de nous
Aspirer à l'oubli serait bien téméraire.

M. BELLEMAIN.

Aussi, plein de pitié, notre savant confrère
Le chimiste a trouvé pour vous,
Grâce au dur emploi de ses veilles,
Le moyen de recomposer
Du Léthé les eaux sans pareilles.
Son onde coule ici ; vous pourrez en user ;
Oublier vos malheurs, les affronts, vos sottises,
Les abandons cruels et les fautes commises ;
Puis vivre, sans toujours rire et vous amuser.

LE CHIMISTE (*marionnette*).

Oui, messieurs, ce Léthé je l'ai mis en bouteille !
Sur la mémoire il fait merveille ;
Il chasse les points noirs d'un passé trop cruel
Et des doux souvenirs nous conserve le miel.
Demandez, il est là : telle en est la puissance
Qu'il fait naître aussi l'espérance.

LE CHŒUR.

Du Léthé, du Léthé ! Donnez-en à foison !

LE CHIMISTE.

Vous l'aurez à puissantes doses !

M. BELLEMAIN.

Pour la première fois, ils entendent raison !

LE CHIMISTE.

Mais comme on ne peut trop offrir les bonnes choses,
Si l'oubli proposé ne vous suffisait pas,
Si, vous préfériez le trépas,
Veuillez vous souvenir de mon autre remède :
Au désespoir venant en aide
Pour embellir la mort, ma savante liqueur
Plonge dans un doux rêve et l'esprit et le cœur.

LE CHŒUR DES CLERCS.

Le Léthé nous suffit ; nous en sommes avides.

M. BELLEMAIN (*à la cantonade*).

Versez, et que plus tard les vertus soient leurs guides !

A ces mots, la toile tomba ; et le chimiste, et Guinard, et le caricaturiste, l'invisible et le ténor, en chair et en os, sortirent de derrière le petit théâtre et reçurent les félicitations du public et de M. Bellemain lui-même, pour la manière dont ils avaient débité leur petite comédie.

Bientôt parurent des plateaux portant les fameuses eaux du Léthé sur lesquelles tout le monde se jeta, avec une foi plus ou moins vive.

On les trouva délicieuses. A coup sûr, le café, le rhum, le thé y entraient pour quelque chose ; mais, quelle que fût leur composition, les eaux du Léthé firent réellement oublier, pour quelques heures du moins, les misères, les fautes et les félicités passées.

On joua ensuite quelques petites pièces improvisées, à l'aide de la troupe entière des marionnettes, préparées par les soins de Guinard et d'autres amis et que, sur les instances de son mari, madame la baronne Guinard avait très-adroitement habillées.

On prit beaucoup de Léthé, puis on quitta l'appartement du chimiste, après force félicitations nouvelles.

Mais, comme le marquis allait s'éloigner de ses amis, M. Bienvenu, dit l'*invisible*, le prit à part et lui dit : — Demain, c'est dimanche, jour heureux où l'on ne va pas à l'étude ; vous conviendrait-il d'être des nôtres à dix heures et demie, au café-cabaret du *Singe-Savant*, dans le haut du faubourg Montmartre, pour prendre votre part d'un gai déjeuner, après lequel nous nous occuperons, au nombre de dix à douze amis, d'un projet admirable qui nous intéresse tous ?

— Vous piquez vivement ma curiosité, dit Jules, et je serai des vôtres avec plaisir.

— Eh ! bien, trouvez-vous à dix heures moins un quart devant le Gymnase. Nous irons ensemble au rendez-vous, et en route je vous mettrai au courant de notre projet.

— C'est entendu : demain, devant le Gymnase, à neuf heures trois quarts.

— Vous verrez, il s'agit de quelque chose d'extraordinaire, de splendide et de beaucoup plus sérieux que le théâtre du chimiste. A demain !

Et ils se dirent adieu.

Prenons maintenant un peu de repos. Nous en avons besoin. Ce livre XII, le dernier des confessions du café des *Deux-Pierrots*, s'est, peut-être, trop prolongé.



UNE VARIANTE A LA COMÉDIE DES MARIONNETTES.

Je mettais ma plume de côté...

Mais M. Bataille, qui est à la fois mon voisin et mon ami, est entré chez moi. Ayant jeté les yeux sur les dernières pages du livre XII, il y a vu des vers, ce qui a fixé son attention. Après les avoir lus, il m'a dit : — Pour une pièce de marionnettes, la comédie que vous avez insérée me semble trop sérieuse ; elle manque d'entrain, de brio.

— Vous avez peut-être raison, ai-je répondu ; car déjà un vieil ami m'a fait la même observation et m'a envoyé une variante pièce de sa façon, que j'ai trouvée bien, mais que je n'ai pas voulu mettre à la place de la première pièce, pour rester fidèle à Paul Beaucourt et ne point parer mon ouvrage des plumes du paon. Maintenant, afin de tout concilier, je me décide à donner cette nouvelle pièce en supplément, afin que le lecteur ne perde rien à mes scrupules.

Je n'avais pas la petite comédie sous la main, de sorte que M. Bataille n'a rien pu m'en dire ; mais, l'ayant retrouvée, je m'empresse de l'offrir à mes lecteurs....

Cependant, toutes réflexions faites, nous allons transporter cette variante à la suite du supplément aux *Confessions du café des Deux-Pierrots*, afin de ne pas interrompre, une fois de plus, notre histoire déjà si souvent interrompue. Notre ami (l'auteur de la variante) ne saurait nous en vouloir, puisque nous avons appliqué la même mesure, et bien à regret, à des confessions qui nous semblaient très-intéressantes.


LIVRE XIII
L.G.



LIVRE TREIZE

Ah ! combien la société serait heureuse et brillante, si chacun y était à sa place ! Hélas ! c'est le contraire qui a lieu. Dans les familles, parents et jeunes gens se trompent, à l'envi, sur la profession qu'il convient de choisir. C'est surtout la fatale nécessité qui place chacun hors de la position qui conviendrait à ses aptitudes. Tel qui serait un excellent médecin, fait un mauvais négociant. Tel ferait un artiste distingué, et n'est qu'un magistrat insignifiant. Tout est brouillé : le rêveur est condamné à une vie active, et l'homme actif, énergique, est rivé à quelque emploi sédentaire. Cependant le hasard met quelquefois chaque chose à sa place, et alors il en résulte de hautes individualités qui brillent comme des météores. Cela est malheureusement trop rare.

Fourier, frappé de ces désordres, a créé le phalanstère, où chacun peut se consulter librement et suivre sa vocation naturelle. Hélas ! le phalanstère s'est brisé contre des obstacles inhérents aux passions humaines.

Cependant nos déclassés des *Deux-Pierrots* vont faire un essai de phalanstère artistique qui me semble admirablement conçu, et même susceptible d'une facile réussite, si les moyens matériels d'exécution ne font pas défaut; en d'autres termes, si l'argent ne manque pas à l'entreprise : l'argent, on le sait, est le nerf de toutes choses.

Le manuscrit que nous possédons, où bientôt vien-

dront prendre place des événements qui appartiennent tout à fait à l'action principale de notre histoire, en laissant le reste dans l'ombre, ne dit pas quelles furent les suites de ce projet artistique; mais nous nous proposons de faire des recherches à ce sujet, pour notre propre satisfaction, et pour les communiquer à ceux de nos lecteurs qui en feront la demande.

Oh! que ce projet est ingénieux, comme il est bien de nature à mettre en relief une foule de talents et à embellir une multitude d'existences! Ah! si nous étions jeune, nous voudrions prendre un rôle dans un tel phalanstère! Jeune et riche, nous voudrions en fonder un pareil, dans notre province, pour nous et nos amis.....



LE PHALANSTÈRE ARTISTIQUE.

Le lendemain, dimanche, le soleil se leva splendide. Un beau soleil apporte toujours avec lui l'espérance et la gaieté. Le marquis fit un peu de toilette, tout ce qu'il pouvait en faire, et en dépit de vêtements légèrement fripés, il sortit avec un air tout à fait gentilhomme. Il gagna les boulevards, en cherchant partout des yeux, comme toujours, celle qui remplissait sa pensée, celle dont le silence était un énigme pour lui, sa chère Emilie.

A la hauteur du Gymnase, il trouva, au rendez-vous, son jeune confrère l'*invisible*, — en d'autres termes, le compositeur de musique, — qui l'attendait.

— Oui, mon ami, s'écria aussitôt le jeune gascon, avec cet accent qui trahissait son origine, nous avons formé un projet admirable, dont l'exécution va étonner et ravir tout Paris. Vous y aurez votre place ; oh ! nous vous y trouverons un rôle.

— Et de grâce, de quoi s'agit-il ? dit Jules.

— D'un théâtre que nous voulons créer ; mais d'un théâtre véritable, et non de marionnettes, et comme il n'en existe pas ; d'un théâtre pour les déclassés, lequel sera en même temps un conservatoire. Le tout organisé en une sorte de phalanstère artistique ouvert à tous les génies méconnus. Là, point de vils calculs mercantiles ; tout pour l'art et par l'art.

Le jour, nous restons ce que nous sommes, clercs d'huissiers, d'avoués, de notaires, étudiants, employés de

toutes sortes; nous vivons comme nous pouvons, sous le poids d'occupations abrutissantes; mais la nuit, redressant nos têtes, nous redevenons artistes, poètes, écrivains: tels des chenilles rampantes se transforment soudain en brillants papillons.

A ce théâtre conservatoire, à ce phalanstère artistique, le ténor forme des élèves *des deux sexes* pour l'opéra; le professeur de déclamation, que nous avons surnommé le *bel homme*, nous crée des artistes, également des deux sexes, pour la comédie et le drame.

Je me charge, moi, de l'orchestre, des chœurs, de toute la partie musicale; le baron Guinard, notre ancien confrère et votre ami, de concert avec d'autres artistes que nous connaissons, nous peint des décorations de toutes sortes. L'époux de l'actrice, l'auteur dramatique, le philosophe résigné, le poète épique, nous font des pièces de théâtre: opéras comiques, opéras bouffes, comédies, vaudevilles, drames, petites scènes rimées, proverbes, etc...: une admirable variété règne dans nos productions.

L'amateur de bric-à-brac dirige la partie des costumes; le chimiste, qui est un homme savant, nous sert de docteur; le caricaturiste nous dessine à grands traits des charges pour l'ornement décoratif de nos chambres de garçon, ateliers d'artiste, etc.; et l'amateur de tableaux nous arrange une exposition perpétuelle au foyer; le séminariste nous fournit un souffleur; le magistrat devient notre conseil; le duelliste nous sert de porte-respect, et le pamphlétaire nous fait des prospectus dans lesquels nous éreintons nos concurrents.

Le comte diplomate, le gentilhomme dépossédé, le sous-préfet, vous, marquis, et tous ceux de nos amis qui n'appartiennent pas directement aux arts, vous nous composez un conseil d'administration, vous nous fournissez des journalistes pour exalter dans un journal spécial nos pièces, notre musique, nos acteurs, notre admirable

mise en scène, et pour proclamer la prospérité et la supériorité de notre théâtre. Enfin, nous trouvons parmi nous des commissaires, avec fleurs à la boutonnière, pour recevoir les dames, un fond de petits crevés pour les séduire et des applaudisseurs volontaires pour entrainer l'enthousiasme général.

Il y a de la place pour tout le monde dans cette noble et vaste entreprise; chacun y travaille dans l'intérêt commun et avec une part égale dans nos fructueux bénéfices.

Comprenez-vous bien, marquis, l'effet de cette magnifique organisation? les immenses résultats que laisse arriver jusqu'à nous cette grande voie ouverte à toute la jeunesse intelligente et artistique? Ce sera au point de vue de l'art, comme une gerbe étincelante, s'échappant d'un foyer intarissable. Tout Paris viendra nous voir et nous applaudir, et bientôt, après avoir si longtemps vécu dans l'obscurité, nous brillerons d'un splendide éclat et, après avoir souffert tant de privations, nous roulerons sur l'or et sur l'argent.

— En vérité, dit le marquis, ce tableau est magnifique et je serais trop heureux d'y trouver une toute petite place. Mais ce sont les *voies et moyens* qui me semblent difficiles à établir. Songeons aux rats de la fable: leur projet est excellent, mais le moyen d'attacher le grelot au cou de Rodillard? Notre Rodillard à nous, ce sera le capital qui se laissera difficilement prendre dans les filets que nous lui tendrons.

— Oh! nous avons tout prévu, l'affaire est montée en actions, qui, émises à 200 fr., se cotent bientôt à 1,000, 1,200, 1,500 francs. — Le boursier se charge de cette besogne, qui est d'une réussite certaine.

En causant de la sorte, les deux amis arrivèrent bientôt au café-cabaret du *Singe-Savant*, rue de Boulogne, où un rendez-vous avait été donné à d'autres clercs. Ils

y trouvèrent le ténor, l'époux de l'artiste, le déclamateur, le chimiste, le caricaturiste, l'auteur dramatique, le boursier et d'autres clercs encore, des diverses études, qui avaient été convoqués par lettres confidentielles.

Tout le monde arrivé, on demanda un cabinet particulier, afin de pouvoir, tout en déjeunant, causer librement sur le grand projet.

Et l'*invisible* dit au marquis : — Vous allez voir de quelle manière on donne à déjeuner ici. Nous allons faire, pour presque rien, un déjeuner dînatoire, comme sans doute vous n'en avez pas fait depuis longtemps. Ce petit restaurant est incomparable.



CHOIX D'UN LOCAL POUR LE THÉATRE.

Nous avons trouvé dans les notes de Paul Beaucourt une peinture assez pittoresque du déjeuner que les phalanstériens prirent au *Singe-Savant*. Les détails y abondent, et ne manquent certainement pas de sel (sans jeu de mots). Mais nous sommes forcé de nous borner, afin de revenir bien vite à notre action principale, trop souvent interrompue. Laissons donc de côté la description du café-cabaret, — au *Singe-Savant*, — et le tableau du somptueux festin, ainsi que l'étude approfondie de chaque mets. Nous dirons seulement qu'après le déjeuner — très-copieux — qui ne coûta que quarante sous par tête — café et gloria compris — on se mit gaiement en quête, dans les environs du restaurant, d'un local pour le fameux théâtre; car on ne voulait pas perdre une minute.

On se croyait sûr d'obtenir l'autorisation (nécessaire alors). Les capitaux pour un théâtre de tant de ressources devaient arriver en abondance; mais le local convenable, un local bien approprié à la destination, n'était pas chose facile à trouver.

Enfin, à force de chercher, on découvrit dans une maison basse, qui avait été construite par un marchand de vin, une cave magnifique avec un rez-de-chaussée et un entre-sol inoccupés. — Parfait! parfait! voilà bien notre affaire.

La cave transformée en sous-sol sera le parterre et

l'orchestre. Dans le fond, sera la scène, légèrement exhaussée pour y ménager des trappes.

Le rez-de-chaussée et l'entre-sol, débarrassés des planchers intermédiaires, feront trois étages de galeries, un peu basses, il est vrai ; mais après s'être courbé d'une demi-tête pour entrer, on pourra s'y asseoir très-commodément.

Le prix n'était pas très-élevé, on l'accepta sans discussion ; un matériel magnifique servirait de gage.

On convint de revenir dans quelques jours pour se lier au nombre de quinze à vingt signataires ; puis on s'éloigna plein d'enthousiasme et d'espérance. Cependant, plus tard, il survint quelques difficultés de détail, et l'accord parfait fut long à s'établir.

Comme le marquis allait quitter ses amis, le professeur de déclamation le retint.

— Je donne ce soir une petite soirée où je me ferai entendre dans quelques morceaux de divers genres. Ce ne sera pas chez moi, au 6me étage ; mais chez des voisines charmantes, au 5me ; ce qui fera par conséquent un étage de moins à monter. L'invisible, l'auteur dramatique, le ténor, le poète épique me prêteront leur concours. Nous aurons des dames, un piano ; ce sera délicieux ; on dansera. Voulez-vous être des nôtres ? Vous êtes un homme de bonne compagnie, et votre présence nous fera plaisir à tous.

Le marquis remercia beaucoup, et accepta la proposition.



UNE SOIRÉE AU CINQUIÈME ÉTAGE.

Le soir, le marquis après avoir choisi ce qu'il avait de mieux en habits et en linge, ajusté sa toilette avec une certaine élégance, sortit et se dirigea vers la maison où demeurait M. Jacob, le professeur de déclamation.

Il monta jusqu'au cinquième étage, où une modeste lampe éclairait le palier. Là, il vit, contre une porte et sur un morceau de carton, ces mots écrits à la main : Mesdemoiselles Clarette, fleuristes. Une patte de lièvre pendait contre la porte à un fil de laiton ; sans hésiter, le marquis sonna.

Une jeune fille vint lui ouvrir. Le professeur de déclamation (M. Jacob) accourut et introduisit Jules dans l'appartement où la société se trouvait déjà réunie, en annonçant à haute voix : *M. le marquis d'Algue !*

A ce cérémonial inusité, à ce titre pompeux, toutes les conversations cessèrent, tous les yeux se tournèrent vers la porte ; Jules, précédé de M. Jacob, fut présenté à la maitresse de la maison, puis à ses filles, les jeunes fleuristes, et après quelques légers saluts à droite et à gauche et quelques serrements de main à d'anciennes connaissances, il se retira dans un coin de l'appartement, — sans prendre garde à un petit murmure flatteur qu'il avait excité, — et de là il se mit à observer le local et l'assemblée.

La réunion avait lieu dans l'atelier des fleuristes. Quelques lithographies, assez gracieuses, se détachaient sur

un fond de tapisserie très-simple. Une petite pendule brillait sur la cheminée, entre deux bouquets de fleurs artificielles, tenues sous verres. Fines et très-naturelles, elles étaient exposées là sans doute pour donner un démenti au proverbe : *Les cordonniers sont les plus mal chaussés*. Deux grandes lampes de travail éclairaient la salle.

Il y avait, en femmes, plusieurs jeunes têtes charmantes que le marquis eût bien mieux appréciées encore, s'il avait eu moins de préoccupations personnelles. N'importe, il comprit que pour ses amis de l'étude, il devait se trouver là de délicieuses sources de distraction. — Ah ! se dit-il, on doit s'amuser ici bien plus franchement que dans ces soirées du grand monde, où il est de bon ton de s'ennuyer sans le laisser paraître ; mais la vanité y est moins satisfaite ; on ne peut pas dire le lendemain : *J'étais hier à la soirée de madame la comtesse trois étoiles*, ou bien : *Quel bal charmant nous a donné madame la marquise ! tout Paris y était.*

Bientôt on s'occupa de réaliser le programme. M. Jacob (le *professeur* de *déclamation*) récita plusieurs morceaux de prose et de vers avec un véritable talent. Il obtint beaucoup de succès, malgré les protubérances de son épine dorsale, qui avaient fait sourire les jeunes filles.

M. Bienvenu (l'*invisible*) tira de son instrument des effets merveilleux, dans des mélodies de sa composition, en dépit de la chute cruelle dont il avait parlé au café des *Deux-Pierrots*, mais qui était presque guérie.

Jacques Perlé (le ténor) se fit entendre à son tour. Il avait retrouvé, en partie, le charme de sa voix, et il fit le plus grand plaisir.

M. Tirade (le poète dramatique) lut un dialogue délicieux, faisant partie de l'une de ses pièces.

Le poète épique récita quelques vers de son poème de



Une soirée au 5ème. étage.

Jeanne-d'Arc et fut très-applaudi. Après lui, un jeune pianiste joua plusieurs morceaux sur un mauvais clavecin emprunté au voisinage, et en tira un assez bon parti, malgré le sourd grincement des cordes qui se brisaient, sous l'effort du musicien. Que de soirées organisées à grands frais offrent moins d'éléments artistiques !

Entre chaque intermède, les demoiselles de la maison passèrent elles-mêmes des rafraichissements qui n'étaient pas d'un luxe aristocratique ; c'était tout simplement de la bière, du sirop, ou de l'eau sucrée, avec des échaudés et d'autres modestes pâtisseries : toutefois, on leur fit un excellent accueil.

Il y a dans les soirées du cinquième étage, en général, et dans celles données par des artistes déclassés, en particulier, un goût prononcé pour des plaisirs d'un ordre très-primitif.

Après quelques quadrilles qui furent un peu trop gênés par l'exiguité du local, et où les *avant-deux* étaient très-difficiles, on demanda *les jeux innocents*. Le catalogue en est considérable et l'on choisit naturellement ceux qui devaient faire donner le plus de gages. Ces gages furent obtenus en grand nombre, sans avoir jamais provoqué la moindre réclamation ; puis vinrent les pénitences : le *portier du couvent*, le *pont de Cythère*, le *dessous du chandelier*, etc. Toutes eurent un cours délicieux ; mais quelquefois les demoiselles ordonnèrent, avec malice, le *chevalier de la triste figure*, la *statue de Memnon*, et d'autres pénitences véritables ; oh ! alors, quelle gaieté ! quels éclats de rire !

Jules, qui s'était mêlé aux jeux, ne fit nullement tapisserie au moment des gages à racheter. Il y fut fréquemment appelé, particulièrement par Mlle Florine, modiste, de 21 à 22 ans, amie des demoiselles de la maison. C'était une fort jolie personne, mais encore plus avenante par l'expression de sa physionomie, tout empreinte de cette

amabilité qui part d'un bon cœur et d'un heureux naturel. Jamais la moindre fausseté n'avait contracté ses traits ; sa pensée était même souvent, trop souvent, trahie par sa bouche. Mais l'observateur attentif aurait pu trouver un peu trop d'exaltation dans ses regards.

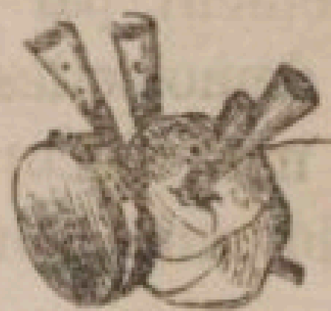
Le marquis rendit à Mlle Florine ses préférences ; il l'appela souvent à son tour, et dans l'accomplissement des pénitences, hasard heureux, ou autre chose, leurs lèvres se rencontrèrent quelquefois.

Il va de soi que les préférences réciproques de Jules et de Mlle Florine furent remarquées et donnèrent lieu à quelques chuchotements parmi les jeunes filles.

A minuit, comme on s'apprêtait à se retirer, Mlle Florine se trouvait assise auprès du marquis. Après un peu d'hésitation, elle lui dit, en rougissant beaucoup : — Je tiens de M. Jacob que vous demeurez dans le même quartier que moi, et il m'a fait espérer que vous auriez la bonté de m'offrir votre bras jusqu'à la maison ; c'est bien indiscret à moi de vous le répéter.

Jules, qui eût peut-être préféré rentrer seul chez lui, ne manqua pas de remercier beaucoup Mlle Florine de cette indiscrétion et d'assurer qu'il savait très-bon gré à M. Jacob d'avoir pensé à lui procurer un devoir si doux à remplir.

Enfin, après les compliments d'usage, on descendit les cinq étages de la maison ; puis on se sépara, divisé en petits groupes, en prenant des directions diverses, chaque dame ou demoiselle au bras d'un ami quelconque..... Et Mlle Florine s'appuyant un peu trop peut-être sur le bras du marquis.





Mlle Florine. (*Modiste*).

CHEZ Mlle FLORINE.

Chemin faisant, on causa de la soirée. Mlle Florine exalta beaucoup les talents de MM. Jacob, Bienvenu, Tirade et Perlé, sans oublier le pianiste. Elle loua l'amabilité des demoiselles de la maison et ne critiqua la toilette d'aucune, ce qui prouvait son excellent naturel. Le marquis fit chorus avec elle sur le charme de la réunion, puis Mlle Florine parla de sa mère et dit : C'est un de ces esprits bien faits qui ne voient le mal nulle part, et en qui, sur un mot, sur un regard, les espérances folles naissent en foule, comme les fleurs dans une prairie... On dit que je lui ressemble un peu, ajouta-t-elle.

Tout en causant, on atteignit la maison où demeurait Mlle Florine. Le marquis voulut alors s'éloigner.

— Soyez assez aimable pour rester encore quelques instants, dit la jeune fille. Veuillez monter avec moi ; ma mère sera bien aise de voir que quelqu'un m'a accompagnée. Vous serez bientôt libre ; je vais prévenir le concierge.

Le marquis n'insista pas pour se retirer.

On monta une spirale de quatre étages.

La clef de la jeune fille tourna dans la serrure ; puis elle fit entrer le marquis dans l'appartement. Alors une voix douce, mais un peu cassée, cria de la chambre voisine : C'est toi, ma fille ? — Oui, maman. — T'es-tu bien amusée ? — Beaucoup, maman. — Allons, il doit être tard, dépêche-toi de te coucher.

La bougie allumée, le marquis remarqua que la chambre où il se trouvait (sorte de petit salon), était ornée avec une élégante simplicité. De jolies gravures, bien encadrées, pendaient à la muraille : elles parlaient d'amour. Les meubles brillaient de propreté. Seulement, ce qui trahissait la profession de Mlle Florine, de nombreuses images de modes étaient piquées à la tapisserie. Il y avait aussi plusieurs romans sur un guéridon.

— Asseyez-vous, de grâce, dit-elle au marquis, et ne vous formalisez pas de l'insistance que j'ai mise à vous faire monter. A vrai dire, il me semblait que je serais heureuse de causer un moment de plus avec vous. J'ai su que vous aviez eu de grands chagrins, de cruelles déceptions, et la sympathie qu'inspire le malheur explique l'indiscrétion que j'ai commise.

— Combien je suis heureux de cette sympathie ! dit Jules. Mais permettez-moi de vous féliciter sur le charme de votre appartement et sur le bon goût qu'on y voit régner. Le luxe n'a pas seul le privilége d'embellir. J'aperçois un piano ; vous êtes musicienne, mademoiselle ?

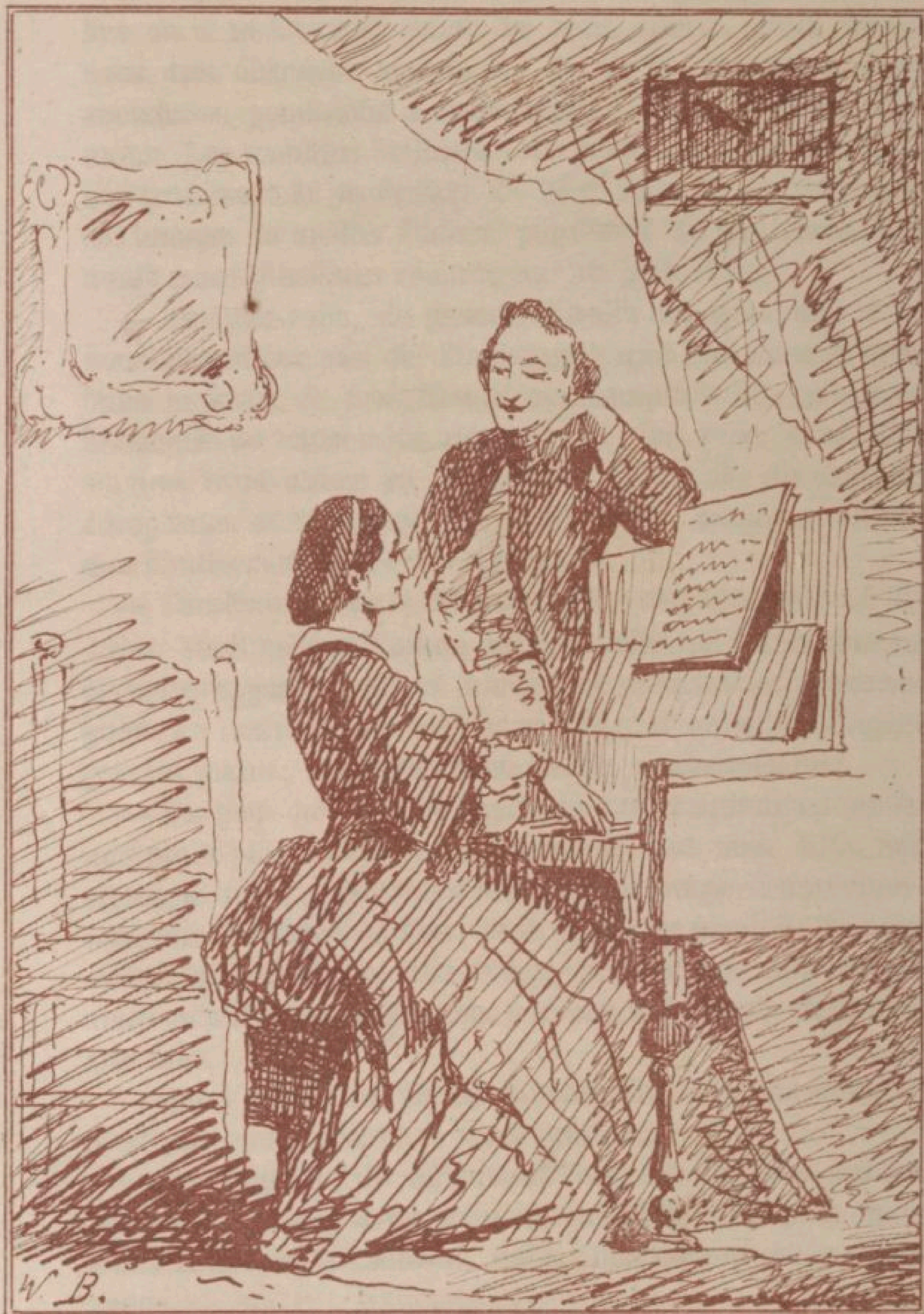
— Un peu. Je le dois à quelques leçons que m'a données une amie plus riche, plus heureuse que moi. Elle m'a enseigné aussi à faire des vers et j'ai composé une chanson, une romance si l'on veut, que m'a inspirée le petit oiseau qui dort dans cette cage, et dont un ami de ma mère m'a fait présent. Nous y avons mis un air tant bien que mal.

— Que j'aurais de plaisir à entendre vos couplets ! Il n'est pas bien tard et si vous vouliez...

— La chanson, de même que l'air, est des plus faibles. N'importe, je n'y mets point de prétention, et vous excuserez à la fois la chanson, l'air, l'instrument et la chanteuse.

Cela dit, Florine se mit au piano, — un instrument de rencontre, mis au rebut pour sa vieillesse — et d'une voix

Le pinson captif.



Et dans la cage,
Loin du bocage,
Pauvre opprimé,
Il mourra sans avoir aimé.

très-sympathique, elle chanta les couplets suivants, ayant pour titre : *Le Pinson captif.*

Plus d'esclavage !
Vers le bocage
Je vais voler ;
J'entends un frère m'appeler.

Là, tout enchante ;
Là, chacun chante,
Aime à son tour ;
Ici l'on a proscrit l'amour.

J'y serai libre ;
Tout mon cœur vibre,
Avec gaîté,
Aux mots amour et liberté.

Partons bien vite ;
Cherchons un gîte
Dans les grands bois :
Mes barreaux sont faibles, je crois.

Allons, courage !
Hors de ma cage
Glissons mon corps...
Hélas ! je m'épuise en efforts.

Douleur cruelle !
De bec et d'aile,
Je cherche à fuir ;
Et dans ma cage, il faut languir !

Adieu donc, frère,
Dont la voix chère
M'appelle en vain ;
Ne m'attends plus ; pars dès demain.

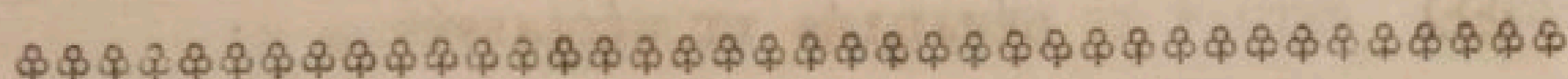
A la souffrance,
Sans espérance
D'aucun secours,
L'oiseau captif livre ses jours.

Et dans sa cage,
Loin du bocage,
Pauvre opprimé,
Il mourra sans avoir aimé.

Mlle Florine se tut et le marquis lui fit de grands compliments qui étaient sincères.

— Je devrais, sans doute, dit-elle, rendre la berté à cet oiseau que je plains si fort ; mais je l'aime et ne saurais m'en séparer ; puis je redoute pour lui le t cruel et le plomb meurtrier.....





LE MOYEN D'OUBLIER MALHEURS ET FAUTES

— Mais parlons de vous, poursuivit Mlle Florine : j'ai su que vous étiez clerc d'huissier, c'est-à-dire pauvre, cela m'a donné plus de hardiesse. J'ai pensé, en vous priant de m'accompagner ici, que ma démarche ne pourrait pas être mal interprétée et que vous ne l'attribueriez point à d'autres motifs... que le véritable.

— Je ne puis que vous rendre grâce, mademoiselle... En effet, j'ai éprouvé d'assez grands malheurs ; mais ils sont la conséquence de fautes que j'ai commises : je n'ai donc pas le droit de me plaindre.

— Ne pourriez-vous pas oublier entièrement et vos malheurs et des fautes suffisamment expiées par le repentir ?

— Hélas ! cela est bien difficile.

— J'ai vingt-un ans à peine, monsieur, reprit Mlle Florine (avec un léger embarras qui se dissipa à mesure que s'exaltait sa parole). A mon âge, on ne sait qu'un moyen pour oublier les peines et renaître à l'espérance. Les romans enseignent ce moyen ; mais on n'avait que faire des romans pour le connaître.

— Quel est ce moyen, je vous prie ?

— C'est une affection partagée, dit la jeune fille en rougissant. N'imaginez-vous pas combien elle peut être douce pour deux cœurs, sans leur faire trahir aucun devoir ? Absent ou présent, savoir qu'il y a quelqu'un

dont la pensée vous appartient tout entière ; quelqu'un toujours prêt à partager vos plaisirs et vos peines, à vous éclairer de conseils que le cœur a dictés, à pleurer votre absence, comme à fêter votre retour ; quelqu'un qui ne vous oubliera jamais, n'est-ce pas un moyen assuré de réparer toutes les pertes, tous les malheurs, ou du moins d'en chasser le souvenir ? N'est-ce pas un mois de mai perpétuel, toujours orné de rayons et de fleurs ? N'est-ce pas enfin la félicité suprême?

— Oui, voilà bien le bonheur vrai, dit Jules ; vous m'en avez bien montré l'image riante, mais on ne peut le posséder deux fois de suite ; je l'ai trouvé auprès d'une personne que j'ai arrachée à tous ses devoirs, qui est peut-être à présent errante et malheureuse par ma faute. Plein de sa pensée, je détourne sans efforts les yeux de nouveaux horizons, quelque ravissants qu'ils soient ; le devoir, un devoir impérieux, me l'ordonne.

Après ces paroles dites avec une mélancolie profonde, le marquis se tut et Mlle Florine resta muette quelques minutes. Enfin, faisant un effort sur elle-même, elle reprit d'une voix un peu tremblée :

— Pardonnez-moi, monsieur le marquis, l'illusion d'un moment. J'avais cru voir ce qui n'existait pas... Adieu donc, soyez heureux, sans oublier entièrement quelqu'un qui aurait voulu vous aider à l'être.

Le marquis ayant alors levé les yeux, vit deux larmes qui brillaient sur les joues de Mlle Florine. Il embrassa à plusieurs reprises la main qu'on lui tendait, et sans pouvoir trouver une parole, il sortit de l'appartement.

Arrivé presque au bas de la spirale, que la jeune fille voulut éclairer malgré lui, il entendit une voix affaiblie qui lui disait un dernier adieu.

Très-impressionné par cette petite scène, Jules s'éloigna. Il marchait rapidement en proie à une assez vive agitation. Il rentra chez lui, se coucha et, en rêvant, il

revit dans un mélange confus, sa chère Emilie et la jolie modiste.

Nous allons revenir à Engler dont la tournée en province est terminée.



LIBRAIRE ET POÈTE.

Le lendemain de la visite de Lucien de Vigné à Emilie, Engler rentrait à Paris.

Très-satisfait des résultats obtenus en province par son commis, le libraire jugea convenable de lui adresser un petit speech :

— Jeune homme, vous voilà dans la bonne voie ! Vous avez renoncé aux rêves creux de la poésie, et vous vous êtes livré avec zèle aux utiles spéculations du commerce. Vous avez compris qu'il valait mieux profiter de l'esprit des autres que de chercher à en montrer soi-même, de même qu'il vaut mieux acheter une maison toute faite, à grands sacrifices, que d'en bâtir une de ses propres deniers. Je vous félicite de ce bon sens. Eh ! n'éprouvez-vous pas mille fois plus de bonheur à contribuer, pour votre part, aux résultats heureux d'une entreprise commerciale, qu'à courir vainement après les chimères de la gloire ; qu'à pâlir, en compagnie de la misère et de la faim, sur des feuilles de papier que vous recouvrez d'ennuyeux hémistiches ; qu'à vous creuser sans cesse la tête à chercher de fastidieuses rimes ?.....

Ici, jeune homme, en travaillant pour autrui, vous travaillez pour vous-même. A mesure que vos facultés commerciales se révèlent avec plus d'éclat, votre position financière s'améliore, vos émoluments augmentent, et le patron, satisfait de vos efforts, vous intéresse à son industrie d'élite. Alors, votre compte courant se crédite

d'une part des bénéfices commerciaux, et bientôt vous pouvez dire avec fierté : *Et moi aussi, je suis riche !*

Mais, jeune homme, pour arriver à cette position si désirable, il y a bien des choses à prendre en considération. D'abord, voyons quelle doit être votre préoccupation principale : *c'est acheter et vendre ; acheter un ouvrage à bas prix et le vendre à un prix élevé.* Pour cela, jeune homme, ne vous inquiétez point de la valeur réelle d'un livre. Ne lisez jamais. Tenez-vous-en à la réputation, bien ou mal fondée, de l'auteur ; à la notoriété que la camaraderie ou les journaux lui ont acquise. Vouloir réformer l'opinion ou la guider, mettre chaque chose à sa place, rester dans le vrai, ce serait trop souvent prétendre remonter un torrent, se fatiguer sans fruit, perdre un temps précieux.

J'ai bien d'autres instructions à vous donner ; mais cela nous mènerait trop loin ; je finirai en vous disant, comme à un jeune homme qui a toutes mes sympathies :

Votre patron a des filles qui, pour appartenir à une famille de négociants, n'en sont pas moins sensibles au mérite ; vous pouvez plaire à l'une d'elles, et un père qui n'est pas barbare peut consentir à votre bonheur. Dans ce cas, il vous associe à sa fructueuse exploitation ; et vous voilà tout à fait lancé dans le monde glorieux des affaires... Vous m'avez compris, jeune homme ?

Engler avait compris, et il ne put s'empêcher de répondre, un peu étourdiment, sans doute :

— Monsieur, je suis trop honnête homme, pour ne pas vous dire que j'ai des engagements de cœur. J'aime une jeune personne, et j'ai lieu de croire que j'en suis aimé.

— Pauvre, je pense ?

— Je ne sais trop à présent ce qu'il en est.

— Elle doit être pauvre ! un poète ne saurait en aimer une autre ; *misère* et *poésie* marchent toujours ensemble ! Enfin, ceci vous regarde ; je ne dois point trop me

mêler de vos affaires. Du travail, du zèle, de l'intelligence, c'est tout ce que j'ai le droit d'exiger de vous, quels que soient les bons sentiments que vous m'ayez inspirés. Il ne faut pas imposer le bonheur aux gens.

Et le libraire, visiblement contrarié, laissa son commis, en s'écriant :

— Oh ! les poètes ! les poètes ! quels insensés !



ARRIVÉE D'UN PÈRE.

Trois personnes attendaient Engler impatiemment: Emilie, Jules et un être bien cher au cœur du poète, à un autre titre, et quoiqu'il l'eût beaucoup délaissé.... son père.

Celui-ci avait reçu, par la poste, un poème publié sous un nom d'emprunt, mais que son fils seul pouvait lui avoir adressé. M. Berville (on se souvient que le père de notre poète s'appelait ainsi) était accouru à Paris et à l'aide de quelques démarches avait découvert l'adresse du libraire chez qui se vendait le livre et dans la maison duquel était entré Engler. Il était sûr maintenant d'avoir retrouvé son fils, alors en tournée, et dont on lui annonça le retour prochain.

Au jour donné, M. Berville accourut à la librairie, et bientôt le père et le fils furent dans les bras l'un de l'autre. Oh! qu'elles étaient loin les causes qui les avaient séparés! Cette femme, qui fut aimée à la fois et du père et du fils, son époux l'avait perdue! La jeune fille dont la naissance avait précédé de plusieurs années l'union qui fut un coup si terrible pour Engler, on ignorait complètement son sort: disparue avec sa mère qu'on croyait être morte à Paris, elle avait été l'objet de vaines recherches. Il ne restait à M. Berville que son fils; mais s'il pouvait l'emmener avec lui, il bénirait encore sa destinée.

— Oh ! mon cher fils, quitte Paris avec moi ; reviens en province.

— Vous suivre maintenant, mon père, est impossible. Un double lien me retient à Paris. D'abord une vive amitié pour deux personnes bien malheureuses, puis, le dirai-je ? l'amour ; oui, l'amour, qui, quoi qu'on en dise, peut régner plusieurs fois dans le même cœur.

M. Berville supplia vainement. Tout ce qu'il put obtenir de son fils, ce fut la promesse d'une correspondance suivie ; puis, le retour auprès de lui, dès que ses affaires de cœur le lui permettraient.

Ils convinrent de dîner ensemble le jour même ; mais un peu tard, à cause des exigences commerciales. Et le père, abandonnant son fils au chef de la maison de librairie, retourna plus heureux à l'hôtel : il avait retrouvé l'un de ses enfants.



PROMENADE AVEC UN LOUP A SA SUITE.

Le même jour, sur les quatre heures, la voiture de Lucien, selon sa promesse, fut mise à la disposition d'Emilie ; c'était un élégant coupé à deux chevaux, avec cocher et valet de pied, portant l'un et l'autre une livrée modeste et de bon goût.

Lucien leur avait recommandé de montrer le plus grand respect à Mme la marquise d'Algue.

Une femme a beau souffrir et trembler de perdre celui qu'elle aime, elle conserve encore, à moins qu'elle n'ait plus aucune espérance de bonheur, le désir instinctif de plaire et celui de briller un peu, ou du moins de ne pas être trop éclipsée par les autres femmes.

Ne nous plaignons pas de ce léger défaut, dont nous sommes l'objectif et qui nous montre les femmes toujours sous les armes, sous leurs armes si gracieuses.

Emilie s'était donc parée de son mieux, tout en se promettant de se laisser voir le moins possible ; contradiction qui n'est qu'apparente, ou du moins que comporte le cœur féminin.

Elle descendit de sa petite chambre de l'hôtel située au quatrième étage et monta dans l'élégant coupé, sous les regards curieux et ravis de tous les gens de l'hôtel.

Elle recommanda au cocher de la mener à petits pas par les boulevards jusqu'à la Bastille. Toujours préoccupée de retrouver son Jules, elle voulait, du fond de sa voiture, le chercher des yeux dans sa promenade, car elle ne doutait pas qu'il ne fût encore à Paris : les informations prises

par elle à plusieurs reprises à leur ancienne demeure ne lui laissaient, depuis la veille, aucun doute à cet égard.

Le hasard ou plutôt la passion de Gourdon l'avait amené au moment du départ d'Emilie près de l'hôtel. Il reconnut le coupé de Lucien qu'il avait remarqué plusieurs fois et il s'empressa de le suivre, curieux de savoir où allait Emilie, qu'il avait parfaitement reconnue.

Au bout de deux heures de promenade, sans résultat pour Emilie, l'impatience de voir Engler s'empara d'elle, et oubliant les recommandations du jeune commis libraire, et un peu trop aussi les convenances, elle dit au cocher de la conduire près du Châtelet. De là, elle voulait aller au café que fréquentait Engler (le café des *Deux-Pierrots*), et l'y faire appeler pour le revoir et l'entretenir du pauvre Jules.

J'ai parlé des convenances : mais où trouver un cœur bien épris (de femme surtout) qui en tienne grand compte ?

Emilie étant arrivée près du Châtelet, fit arrêter la voiture et pria le cocher de l'attendre une demi-heure.

— J'ai quelqu'un à voir près d'ici, dit-elle ; mais une demi-heure pourra me suffire ; je regrette l'ennui que cela vous causera.

Emilie ne ressemblait pas à ces grandes dames qui disent à un domestique : Faites ceci, faites cela, sans explication. Sa bienveillance naturelle et peut-être aussi le sentiment d'une position fausse la portaient à justifier le moindre ordre qu'elle donnait, et quelquefois elle le faisait avec une ingénuité compromettante.



UN ESPION EN CAMPAGNE.

Non loin d'elle était son poursuivant invisible, Gourdon, qui avait toujours suivi sa voiture.

Il eût été difficile à Emilie de le reconnaître. Gourdon, qui sortait de son comptoir de la rue Mouffetard, s'y était rendu vêtu comme ses clients, c'est-à-dire en ouvrier très-négligé, et presque avec une livrée de chiffonnier. Il vit passer un de ses agents secrets. Dans sa profession de banquier usurier, de banquier à la petite semaine, comme on dit, il avait souvent besoin d'envoyer secrètement aux informations, et pour cela de se servir d'un certain nombre d'agents discrets et intelligents. Il les prenait à la police, dont les employés inférieurs cumulent souvent.

Il fit signe à celui qu'il venait d'apercevoir.

— Regarde bien cette voiture, dit-il ; une dame en sort et va y rentrer bientôt certainement. Prends une voiture et suis cette dame, fût-ce au bout de Paris. Quand elle te semblera arrivée au terme de sa course, tu t'approcheras du cocher, et sous un prétexte quelconque, tu t'enquerras le plus possible de tout ce qui concerne cette dame, et de l'emploi qu'elle doit faire de sa journée ; puis tu m'apporteras les informations chez moi où je suis forcé de retourner bientôt. Voilà vingt francs à dépenser avec les gens de cette dame ; je te donnerai chez moi ton salaire particulier.

Gourdon était généreux en affaires d'amour ; la passion en faisait un autre homme.

Emilie entra dans le café, suivie de loin par Gourdon, qui ne l'avait pas un instant perdue de vue.

Elle dit au garçon :

— Auriez-vous l'extrême bonté d'aller rue de Rivoli, chez M. Richard, libraire, pour demander son commis voyageur M. Engler, qui a dû arriver aujourd'hui même à Paris ? Vous devez le connaître : c'est l'un des habitués de ce café.

— Oui, madame, je le connais et je cours...

— Prenez ceci pour votre peine.

— Merci, madame... (*A part.*) Cette dame est aussi généreuse que belle, c'est une femme comme il faut, et M. Engler est, ma foi, bien heureux.

Le maître du café, qui avait prêté l'oreille aux paroles d'Emilie, s'approcha d'elle et lui dit :

— Quoiqu'il n'y ait pas beaucoup de monde en ce moment dans le café, veuillez monter au premier, madame ; vous y serez plus tranquille pour attendre M. Engler.

— Merci, monsieur.

Et Emilie prit l'escalier intérieur qui conduisait au premier.



ATTAQUE DU LOUP.

Gourdon entra en ce moment, et il put voir monter Emilie.

Le maître du café était rentré dans son laboratoire, et Gourdon, saisissant le moment convenable, monta lui-même au premier sans qu'on y prît garde. Il n'y avait personne autre qu'Emilie à cet entre-sol, où se trouvaient un billard et quelques tables.

Emilie venait de s'asseoir. Gourdon s'avança hardiment vers elle, cependant avec une certaine politesse.

— Me reconnaissez-vous, madame ?

Il sembla à Emilie qu'elle venait de marcher sur un serpent venimeux.

— Je tremble de vous reconnaître.

— Je suis Gourdon, qui prêtait de l'argent au marquis d'Algue.

— Oui, Gourdon ; un infâme !

Ces mots, que n'attendait pas Gourdon, changèrent les dispositions de son âme ; sa figure s'imprégna de haine et de colère, et il s'écria, en songeant à Lucien de Vigné qu'il supposait l'amant d'Emilie :

— Et vous qui m'insultez, qui êtes-vous donc ?

— Je n'ai jamais trahi personne ; je n'ai jamais fait de mal à qui que ce soit.

— Si ce n'est à moi que vous avez honteusement fait chasser.

— Vous trahissiez votre ami, vous m'outragiez.

— Votre époux ou votre amant, je ne sais lequel, mis

en prison, vous descendue de votre piédestal, vous aujourd'hui femme entretenue ; voilà quelle a été ma vengeance !

— Elle fut affreuse et lâche.

— Vous ne serez plus si fière à présent.

— Êtes-vous entré ici pour m'insulter ?

— Non, mais pour bien constater à vos propres yeux votre position. Vous avez un amant... je veux dire un nouvel amant, plusieurs peut-être...; l'amour fidèle n'est plus votre excuse : une femme galante n'aime que l'or. Eh bien ! j'en ai beaucoup, et je vous aime encore. Je n'ai pris ces haillons que pour devenir plus à mon aise le banquier des petits et les ruiner en votre faveur.

Non seulement je vous aime encore, mais je vous aime plus que jamais. Oh ! que vous êtes belle ainsi !

Pardonnez, oubliez mes outrages qui ne venaient que de l'excès de mon amour. L'amour et la haine sont frère et sœur. Vous si bonne, soyez-moi miséricordieuse. Aimez-vous l'or, le luxe ? tenez, voici des billets, voici de l'or. Un seul mot, et tout cela est à vous.

Et il tirait de ses poches des paquets de billets de banque et des rouleaux d'or.

Emilie, dont l'émotion avait un instant paralysé la langue, retrouva enfin la parole.

— Tout cela est à moi, dites-vous, à moi qui vous exècre, qui vous méprise ! Portez ailleurs vos trésors, fruits de vos rapines. J'aimerais mieux mourir de besoin qu'accepter un denier de vous.

— J'attendrai donc que votre abjection soit plus grande.

— Je ne descendrai jamais jusqu'à vous.

En ce moment, elle entendit la voix d'Engler, qui la demandait.

— Oh ! venez vite, Engler, cria-t-elle.

Engler monta rapidement, et fut bientôt suivi par plusieurs habitués du café, la voix très-émue d'Emilie ayant attiré leur attention. La douleur et l'indignation ont des accents auxquels on ne saurait se méprendre.



LE LOUP CHASSÉ.

— Oh ! venez, Engler. Regardez cet homme : c'est Gourdon ; il m'insulte encore.

— Que voulez-vous à cette dame ? dit Engler.

— Lui parler de notre passé.

— De ce passé que vous avez fait si horrible ! Retirez-vous ou je vous fais chasser.

— Faites-le, si vous l'osez !

— Eh ! Monsieur Drigolet ! Monsieur Drigolet !...

Le maître du café monta.

— Que désirez-vous ?

— Voici un misérable que vous ne sauriez souffrir chez vous, à moins que vous ne vouliez perdre toute votre clientèle.

— Je suis ici pour mon argent comme tout le monde, dit Gourdon ; servez-moi du punch.

— Monsieur, dit le cafetier, je vous prie de vous retirer.

— C'est ici un établissement public, et j'ai le droit d'y rester.

— Vous y apportez le trouble.

— Ce n'est pas moi, c'est monsieur (en montrant Engler).

— Vous insultiez Madame, dit Engler.

— Nullement, je lui rappelais une vieille dette.

— C'est ici un café de clercs, d'étudiants, d'artistes et non pas de chiffonniers, reprit Drigolet poussé à bout.

— Les chiffonniers valent bien votre société de *Sans-le-Sou*.

Le loup chassé.



A la porte! à la porte! crièrent de nouveau les assistants.

— A la porte ! à la porte ! crièrent les assistants.

— Encore une fois retirez-vous, ou j'envoie chercher les sergents de ville.

— Vous me voyez mal mis et vous me méprisez ; je suis cependant sans doute plus riche que vous tous ; demandez à ce monsieur qui est mon débiteur, — et Gourdon désignait Engler.

— Pour le moment, vous n'avez rien à me réclamer, répondit le poète.

— Tout cela m'importe peu ; je suis le maître chez moi, s'écria Drigolet.

— Comme consommateur, j'y suis maître aussi ; du punch ! du punch !

— A la porte, à la porte ! répétèrent les assistants.

— Venez m'y mettre !

— Le cafetier, élevant la voix : Holà ! garçons, faites sortir cet homme, et s'il résiste, que l'un de vous aille chercher les sergents de ville.

— Je suis seul, je dois céder ; mais je proteste avec énergie contre la violence qui m'est faite. Ce café est un lieu public. J'y reviendrai avec mes amis, et nous verrons si l'on nous en chassera.

— A la porte ! à la porte ! crièrent de nouveau les assistants.

Et Gourdon, ayant quitté l'entre-sol, sortit du café la tête haute, et tira violemment la porte après lui.

Emilie s'était tenue à l'écart pendant cette querelle. Debout, une main appuyée sur une table, elle ressemblait à la statue de la Douleur.





LES APPRÉHENSIONS.

Quand Gourdon fut sorti du café; quand maître, garçons et curieux furent redescendus, Engler s'approcha vivement d'Emilie et lui exprima combien il était heureux de la revoir ; alors la jeune fille, retrouvant sa liberté d'esprit et la parole, lui demanda s'il avait des nouvelles de Jules.

— Oui ; j'ai trouvé à la librairie une lettre de lui.

— Oh ! bonheur ! Qu'est-il devenu ? Où pourrai-je le revoir ?

— Il est entré clerc chez un huissier de la rue de la Verrerie.

— Comme clerc ! lui ! le marquis !

— Il fréquente le café où nous sommes. Il y vient presque tous les soirs avec les autres clercs. En outre, j'ai son adresse ; tous les jours, me dit-il, à onze heures du soir, on est sûr de le trouver chez lui, rue du Petit-Banquier, nº 8, au 2me.

— Oh ! j'y veux aller ce soir.

— Que de bonheur vous lui procurerez ! Il avait de grandes inquiétudes sur votre compte ! Je voudrais pouvoir vous accompagner, mais mon père est ici, mon père, avec qui je me suis réconcilié.

— Oh ! j'irai bien seule. Ce n'est pas la solitude des rues qui m'effraye ; c'est le courroux de Jules que je redoute. Vous ne savez pas tout, mon ami. Hélas ! comment lui dirai-je?... Il faudra bien le lui dire cependant. Je ne sais ni mentir, ni me taire. Me pardonnera-t-il ? Je n'ai

pourtant rien fait que pour le sauver ! Nécessité funeste ! fatalité terrible !

— Jules pardonnera, s'il y a quelque chose à pardonner. Est-il lui-même sans reproches ? Il n'y a de bien pur en lui que son amour, qui fut toujours sincère.

— Oh ! le mien le fut toujours aussi ; mais cela lui suffira-t-il ?

En ce moment, plusieurs joueurs de billard montèrent au premier étage et coupèrent court à l'entretien.

Emilie dit à Engler en le quittant :

— Si vous voyez Jules avant onze heures, annoncez-lui un peu de bonheur ; j'espère que ma présence lui en donnera. Mais ne me nommez pas, je veux le surprendre..... Je veux voir l'expression de sa figure à mon approche. Adieu, mon ami ; au revoir.

Et Émilie s'élança, légère, hors du café.

Engler y voulut rester quelques instants encore pour ne point sembler la suivre.





RENCONTRE FATALE.

Le jour même où se passaient les scènes que nous venons de raconter, les clercs des études de MM. Rondelet, Bonnami, Pince-Maille et Belle-Chasse devaient se réunir de nouveau au café des *Deux-Pierrots*, pour la lecture du procès-verbal des dernières séances de confessions, ainsi que cela avait été convenu.

Au moment où Engler allait retourner à la librairie, plusieurs clercs de ses amis parurent et le félicitèrent sur son retour. On causa, et Engler était encore au café quand parut Jules, en compagnie de son ami Guinard, qui était allé le chercher de très-bonne heure à l'étude. Ils avaient diné ensemble, Guinard ayant vendu le matin même un petit tableau, à l'insu de sa femme, et ayant voulu absolument régaler Jules, mais cette fois modestement.

Circonstance fatale ! le marquis venait d'apercevoir et de reconnaître (d'un peu loin, il est vrai) Emilie, brillante et parée, qui remontait en voiture, et il se livrait aux plus cruelles suppositions.

Engler courut à Jules, et les deux amis s'embrassèrent.

— Comme vous êtes changé, mon pauvre Jules ! dit Engler. Mais reprenez courage : vous aurez un retour de bonheur. Déjà je vous annonce pour ce soir une visite charmante. Je ne puis vous en dire davantage : on me l'a défendu. En outre, mon père m'attend ; je suis déjà en retard. Si cela m'est possible, j'irai vous voir aussi chez vous ce soir vers les onze heures. Adieu.

— Adieu, mon ami, répondit tristement Jules qui semblait découragé; ayez plus de bonheur que moi, qui maintenant ne peux plus en espérer.

Et il alla rejoindre Guinard.

— Voyons, qu'as-tu? lui dit celui-ci. Tout à l'heure, nous apercevons une jeune dame très-élégante et très-belle, ma foi, et tout de suite tu t'arrêtes, tu te caches derrière moi, tu observes la dame qui monte dans un équipage élégant; puis, quand elle est passée, je te retrouve avec une figure bouleversée, avec l'expression de la plus vive douleur. Me diras-tu ce que cela signifie?

— Hélas! mon ami, cette personne que nous avons rencontrée, si belle, si parée, c'est celle que j'aime et que j'ai perdue sans doute à jamais. Oh! mon Dieu, la pouvais-je croire aussi légère! Tu as remarqué sa toilette, l'élégance de sa voiture, la livrée de ses domestiques; tout cela prouve que je suis remplacé, oublié, que tous mes rêves de bonheur sont décidément finis.

— Non, non; c'est pousser les suppositions trop loin.

— Tu connais notre histoire. Je t'ai raconté tout à l'heure le crime à l'aide duquel je me suis emparé de la tendresse d'Emilie, en l'attirant chez moi par un mensonge. Oui, je fus un infâme, mais voici l'expiation; elle est bien complète, bien cruelle : je n'ai plus qu'à mourir.

— Tu prends la chose trop à cœur, dit Guinard; tu es remplacé peut-être, mais oublié, non, à coup sûr. Que veux-tu, mon ami! les femmes les plus belles, les mieux douées, sont encore très-imparfaites. Ce ne sont pas des anges, à beaucoup près. Les unes sont légères, coquettes; les autres ne le sont pas, mais tyrannisent leur entourage par trop d'ordre, de parcimonie.... Tu ne m'écoutes pas; je parle d'or cependant.

En effet, plongé dans une profonde rêverie, Jules échappait à toutes les consolations d'une amitié sincère, mais assez maladroite.

Laissons les deux amis un instant, et reposons-nous en attendant que nous suivions, dans le livre XIV, Gourdon qui va se rendre dans le quartier de ses clients, les chiffonniers, afin d'y trouver un renfort dont a besoin son projet de vengeance.



LIVRE QUATORZE

Boileau a fait une épopée magnifique à propos d'un simple lutrin. Ah ! quel poème on pourrait écrire et orner de milliers de comparaisons gracieuses ou terribles, en prenant pour sujet la grande bataille qui va se livrer au café des *Deux-Pierrots !*

Après l'invocation d'usage et l'exposition de la querelle : *Je chante les exploits de ces héros fameux*, etc., viendrait le dénombrement des valeureux chiffonniers, fait à J. Pochard par le marquis de Bel-Œil. Celui-ci nommerait ses plus vaillants soldats et raconterait les événements principaux de leur existence cahotée ; beaucoup occupèrent des rangs élevés dans la société et durent à de grandes fautes, ayant pour excuse la violence des passions, ou à de grands malheurs, quelquefois à une résolution vraiment philosophique, leur entrée dans l'honorable corps des chiffonniers.

Au deuxième chant, l'armée des clercs aurait son tour, et le marquis d'Algue en ferait le dénombrement au baron Guinard, son ami, en peignant les caractères de chacun de ces héros et en racontant les vicissitudes de sa vie aventureuse.

La bataille s'engagerait ensuite et alors viendrait l'énumération des milliers de coups de poing échangés ; le récit des mouvements stratégiques et des alternatives de succès et de défaites. On verrait accourir le vaillant Gourdon, avec son corps de réserve pris aux halles, et

composé de guerriers aux poings vigoureux et aux larges épaules.

Enfin viendrait le dénouement, avec ses cris de victoire et le sombre désespoir des vaincus.

Quel magnifique sujet de poème, et quel plaisir j'aurais à le traiter si j'avais encore l'amour des vers et le grand courage d'autrefois ! Car, moins âgé, j'ai fait un long poème sur un sujet bien plus ingrat : le siége et les malheurs de Byzance, sous letitre d'*Anges et démons :* il a vingt-huit chants avec un prologue et un épilogue. Hélas ! de telles œuvres ne sont plus de notre époque. Cependant, hasard étrange, dans ce poème publié en 1867, se reflètent, comme dans un miroir, les malheurs et la décadence de ma patrie.

Ces derniers mots me ramènent aux pensées sérieuses.

Je ne m'occupe aujourd'hui de ce livre des *Déraillés et Déclassés*, je n'en mets en ordre les feuilles éparses, je n'y ajoute le charme de quelques dessins, que pour me distraire de ma douleur.

Je vois nos ennemis couvrir notre pays de ruines et de sang, pour satisfaire une ambition longtemps caressée, en faveur de laquelle ils ont tendu des piéges au tyran qui nous écrasait. La postérité exaltera peut-être leurs exploits et leur nom ; car l'histoire s'illusionne parfois au point d'orner de lauriers le front de scélérats qui ne méritaient que l'injure, mais que font absoudre la grandeur de leurs crimes, vus de loin, et l'éclat de leurs triomphes.

Ah ! si j'étais encore poète, je vous attacherais au pilori, rois, ministres, soldats qui vous êtes souillés de ces crimes. Vous fûtes souvent nos hôtes ; des milliers de vos nationaux ont mangé notre pain pendant de longues années ; ils vinrent chercher dans nos cités industrieuses le travail qui leur manquait chez vous. Alors, nous vous supposions une certaine honnêteté, une sorte de

bonhomie ; mais nous ne connaissions pas vos haines, vos convoitises secrètes ; nous ne vous avions pas vu travailler à les satisfaire ; nous ne savions pas encore que des hommes probes, en apparence, n'étaient que de vils espions, et que les chevaux de labour pouvaient se changer en tigres.

Novembre 1870.



CHEZ LE MARQUIS DE BEL-OEIL.

En sortant du café des *Deux-Pierrots*, d'où Gourdon s'était fait chasser, il se rendit dans la petite rue de la Clef, près de la rue Mouffetard. Il entra dans un hôtel garni dont l'enseigne était : *A la Puce en couches*. Là se trouvaient des chambres meublées de 6, 7, 8 et 10 francs le mois, selon l'étage et le degré de splendeur du mobilier. Il n'y avait pas de concierge à la maison ; la maîtresse de l'hôtel cumulait et en tenait lieu. C'était une vieille femme, à la figure ridée et refrognée, et que défendait un énorme chien, l'unique ami de cette dame.

Gourdon demanda le marquis de Bel-Œil.

— Au n° 26.

— Est-il chez lui ?

— Il doit y être encore ; je ne pense pas qu'il soit levé.

Il était sept heures et demie du soir.

Gourdon monta au n° 26, situé au quatrième étage de la maison. Il frappa à la porte, quoique la clef y fût restée en dehors, et il entendit une grosse voix qui lui criait : « Entrez donc, parbleu ! » Il entra et se trouva en présence de M. le marquis de Bel-Œil, alors couché sur une paillasse de blé de Turquie, et enveloppé dans une couverture déchirée qui lui tenait lieu de draps.

La pièce mansardée, qu'éclairaient deux fenêtres à tabatière, offrait çà et là, collées sur des murs privés de

tapisserie, beaucoup d'images maculées qui ne manquaient ni de piquant, ni de bonne exécution. On y voyait en outre une foule d'affiches plus ou moins déchirées et salies ; elles avaient trait à des événements politiques importants, ou bien se distinguaient par leur excentricité.

Le tout dénotait un collectionneur, se faisant une galerie à peu de frais, mais ayant dû recevoir une certaine éducation et possédant une part suffisante d'esprit et d'originalité.

L'ameublement de la pièce était des plus simples, et se devine à peu près. Sur une table de sapin sans peinture se trouvaient une cruche ébréchée et des restes de pain et de charcuterie, avec deux bouteilles, l'une vide et l'autre portant une chandelle baveuse.

Un grand coffre et deux chaises, dont une cassée, complétaient le mobilier de M. le marquis, que ses amis intimes appelaient de Bel-Œil tout court.

Celui qu'on avait gratifié de ce sobriquet, appartenait à une honorable famille de négociants de la ville de Rouen, qui s'étaient enrichis dans les articles de Tarare et de Saint-Quentin, et dont quelques membres existent encore. Paul D... (le marquis de Bel-Œil) avait fait d'assez bonnes études ; il avait de l'intelligence et de l'esprit ; mais il aimait ardemment le plaisir, et manquait de sens moral ! Quand ses études furent finies, il rentra chez son père, pour y négliger, dès le début, les soins du magasin et du comptoir.

S'associant avec les jeunes gens les plus dissipés de la ville, il mena joyeuse vie, fit des dettes et causa de nombreux scandales. On le força promptement à s'engager. Au régiment, les mêmes écarts le firent casser plusieurs fois des grades que lui avaient valus sa bonne mine et son éducation.

A sa rentrée dans la vie civile, après la mort de ses parents, et, malgré les supplications de deux frères qui

lui restaient, il continua le même train de vie, et, l'exagérant encore, il dissipa promptement son héritage.

Alors il vint à Paris. Là, mettant à profit sa haute taille, sa belle figure et un reste de distinction naturelle, il se fit l'amant de ces dames qui sont les maîtresses de tout le monde, dont tout le monde paye les caresses sans amour, et qui, chose étrange, conservent encore le besoin d'aimer et d'être aimées. Il vécut à leurs dépens en compagnie des hommes les plus vils et les plus débauchés. Cependant un reste de bons principes, inculqués dans son cœur dès son enfance, le protégea toujours et jamais il ne se mit en guerre ouverte avec les lois.

Lorsqu'il eut atteint la cinquantaine, déjà courbé et flétri par des excès de toutes sortes, comme sa dernière maîtresse voulait absolument s'en détacher, il eut un mouvement de fierté et lui dit : « Donne-moi vingt francs, et je te laisse désormais tranquille. » Et les vingt francs reçus, il avait acheté une blouse, une hotte et un crochet, en se disant : Les femmes sont des coquines, les hommes des fourbes et des orgueilleux ; m'abaisser devant eux : jamais ! je dormirai le jour, je rôderai la nuit, en rêvant de trouver quelque bijou, ou quelque liasse de billets de banque qui me permettent de recommencer ma belle vie d'autrefois.

Et il se fit chiffonnier.

Et comme il se distinguait encore par de grands traits, d'assez beaux yeux et un reste de belles allures, et même par une sorte de générosité relative, ses confrères le surnommèrent le marquis de Bel-Œil.

Nous l'avons déjà vu, dans l'un des chapitres précédents, en compagnie du poète Jean Pochard.



Chez le Marquis de Bel-œil.

LE TRAITÉ D'ALLIANCE.

Gourdon s'étant approché du lit de Bel-Œil, qui semblait dormir, lui cria : — Eh ! marquis de Bel-Œil, cher marquis, levez-vous !

— On ne peut donc pas dormir tranquille chez soi ? dit celui-ci sans regarder.

— Il est huit heures du soir ; n'est-il pas temps de se lever ?

— C'est encore bien matin...... Voyons, que me voulez-vous ? poursuivit de Bel-Œil en se frottant les yeux.

— Vous me connaissez ; je suis Gourdon, le protecteur, l'ami des chiffonniers. Or, comme j'en portais le costume, on m'a insulté au café des *Deux-Pierrots*, dans ma qualité même de chiffonnier, et il s'agit d'en tirer vengeance.

— Ces insulteurs, qui sont-ils ?

— Des clercs, des étudiants, des artistes de bas étage, des commis de librairie, que sais-je ? Ils doivent passer au café toute cette soirée ; rassemblez donc promptement vos amis. Vous avez de l'influence sur eux, vous êtes pour ainsi dire leur chef ; votre éloquence est puissante ; il s'agit de les mener au combat, en d'autres termes à la victoire.

— Et quels seront les fruits de cette victoire ?

— De copieuses libations de vin, de bière et d'eau-de-vie, avec des rations de pain et de jambon ; j'en ferai tous les frais.

— A la bonne heure; je vous comprends maintenant.

— Et en outre, pour vous mettre en train, voici vingt francs comme à-compte.

— C'est parler d'or. Je prends les vingt francs, malgré ma délicatesse; car pièces d'or et billets de banque n'abondent pas aujourd'hui chez moi. Je cours chez mes confrères, et je vous le promets, la vengeance sera complète. Eh quoi! de vils étudiants, de misérables clercs, de ridicules artistes, osent s'attaquer aux fils de la nuit, à ces hommes fiers et indépendants qui récoltent le chiffon! Leur affaire est sûre et le châtiment ne se fera pas attendre.

— Quel temps vous faut-il pour rassembler vos amis?

— Une heure à peine.

— C'est bon; dans une heure, je serai place du Châtelet. Vous m'y rejoindrez, mais en vous éparpillant afin de ne pas attirer l'attention des sergents de ville.

— Entendu!

— Je cours aux halles pour y préparer un corps de réserve.

— A merveille, mon général; vous êtes un habile tacticien.

Et Gourdon quitta en hâte la maison. Il prit un cabriolet pour se rendre promptement chez lui où devait venir l'espion mis aux trousses d'Emilie, et pour aller ensuite à la halle organiser son corps de réserve. On le connaît déjà pour un homme d'énergie et d'action.

De son côté, le marquis de Bel-Œil mit à la hâte la dernière main à sa toilette de chiffonnier; puis il entra dans la chambre de son voisin de l'hôtel garni, le poète Jean Pochard.



CHEZ JEAN POCHARD.

Malgré notre crainte de trop prolonger cette histoire, nous ne pouvons nous empêcher de dire encore quelques mots du poète Jean Pochard, excellent garçon qui certainement méritait mieux que son existence présente. Déjà nous l'avons vu dans la prison, auprès du marquis, et nous avons pu apprécier son cœur et ses talents.

C'était le fils d'un pauvre cordonnier ; son père l'avait envoyé pendant douze mois dans une école voisine de sa boutique ; il avait dépensé à cela une cinquantaine de francs et il pensait avoir donné à son fils une éducation brillante. Ce père n'avait jamais su lire.

A l'aide d'un protecteur, son chaland, il avait fait entrer son fils dans une petite administration où l'enfant s'était fortifié dans l'écriture et le calcul.

Jean Pochard suppléa à l'insuffisance de ses études par la lecture qu'il aimait beaucoup. Il y prit le goût des vers et des chansons qu'il tournait avec esprit : ce qui lui valut des succès de table, où il prit, hélas ! l'amour de la bouteille.

Il était certainement poète, et un peu musicien, sans connaître une note. Il mettait des airs charmants à ses chansons qu'il chantait lui-même, et quelquefois s'enivrant de ses vers et de sa musique, qu'il mariait avec bonheur dans quelque romance touchante, en véritable artiste, il répandait d'abondantes larmes.

Mais, hélas ! la poésie, la musique et surtout la bou-

teille, dont le rôle prenait trop de place dans ses habitudes, et de plus l'amour malheureux que nous lui connaissons, lui firent perdre son emploi. Il avait alors vingt-cinq ans et il essaya vainement de vivre de la littérature : peu favorisé du côté de la mémoire, il savait à peine l'orthographe.

Ses amis vendaient volontiers ses recueils de chansons ; mais cela ne lui faisait que de bien minces ressources. Il était le chansonnier des pompiers, des sociétés chorales, des chiffonniers : cela lui donnait souvent à boire, mais pas tous les jours à dîner.

Enfin, un jour, le marquis de Bel-Œil lui avait dit : Sois des nôtres ; chez nous sont l'indépendance et la fierté. Nous voyons de haut les autres hommes et nous les prenons pour ce qu'ils valent : vils, fourbes, avares, ambitieux, ils se meuvent dans le cercle de leurs intérêts comme un écureuil dans sa cage. Ils traînent l'inquiétude après eux et souffrent, tandis que nous vivons sans fatigue et sans souci. Jamais d'humiliation : nous dormons le jour et marchons la nuit, sans crainte et sûrs de nos résultats. Bien portants, nous avons le nécessaire ; malades, l'hôpital. Quelquefois des trouvailles, des aubaines inouïes, et alors tous les plaisirs de la richesse et du luxe. Sois donc des nôtres ; tu trouveras chez nous l'aisance et le bonheur.

Et Jean Pochard s'était laissé séduire.

Du moins, dans son nouvel état, il pouvait se livrer à son goût pour les chansons ; il en faisait sans cesse, ses poches en étaient pleines. Il les composait dans son lit et les écrivait sur une table chancelante.

L'ameublement de la chambre de Jean Pochard ne différait guère de celui de Bel-Œil ; aussi n'en ferons-nous point la description. Les murs, également blanchis à la chaux, y étaient moins riches en curiosités et en objets d'art ; mais on y voyait, en nombre immense, les chan-

sons de l'auteur écrites de sa belle et grosse écriture, et qui, de là, devaient partir pour la postérité la plus reculée.

Le marquis de Bel-Œil, dès son entrée, s'écria :

— Allons, lève-toi ; il en est temps.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi me réveiller ?

— Il y a une affaire très-grave. Lève-toi, te dis-je ; nous avons besoin du poète.

Et Jean Pochard écarta la vieille couverture (peu respectée des rats) sous laquelle il dormait aux trois quarts habillé, semblable en cela au marquis de Bel-Œil. Il se mit sur son séant en se frottant les yeux.

— Que c'est bête ! me réveiller au moment où je faisais un rêve délicieux. J'étais aux pieds d'une belle dame ; je lui avais récité des vers ; elle était ravie et me tendait la main que je couvrais de baisers et de larmes.

— Fou de poète ! il s'agit bien de cela ; la guerre est déclarée.

— La guerre ! contre qui ?

— Contre d'insolents bourgeois qui ont insulté les chiffonniers. Tu as fait une chanson pour nous ; elle va bien à la circonstance, nous la chanterons en chœur. Tu seras notre Tyrtée ; tu exalteras notre courage ; puis nous volerons au combat, c'est-à-dire à la victoire, comme a dit l'usurier.

— Et où cela, s'il te plaît ?

— Au café des *Deux-Pierrots*, place du Châtelet.

— Et après la victoire n'y aura-t-il rien à tortiller ?

— Il y aura un festin magnifique, un vrai Balthazar : vin, eau-de-vie, jambon, bière, le tout à discrétion : j'ai même des arrhes.

— J'en suis, je me lève ; laisse-moi faire un peu de toilette.

— Allons, fais vite ; heureusement que j'ai ma bouffarde... Et s'étant assis sur la seule chaise de l'établissement, Bel-Œil se mit à fumer. Le poète s'habilla, se

débarbouilla — avec un linge qui avait lui-même grand besoin d'être débarbouillé. — Il se mit au cou une espèce de corde, en guise de cravate, prit un chapeau à haute forme qui lui servait de garde-robe, puis Jean Pochard s'écria : C'est fait, en marche maintenant... mais j'y pense, si nous prenions avec nous le voisin Gigodot ?

— A quoi bon ? un vieux fou !

— N'importe, il fera nombre, c'est un homme instruit, Bel-Œil, et qui parle très-bien !

— Allons, comme tu voudras.

Et ils entrèrent, chez le père Gigodot, dans une chambre voisine.



LE PÈRE GIGODOT.

Le père Gigodot n'avait en guise de tapisserie, dans sa très-petite chambre, ni images maculées, ni affiches ; mais de ses économies de chiffonnier, il avait fait mettre contre les murailles des rayons en pente légère et garnis d'un rebord, et sur ces rayons étaient étalées une multitude de brochures manuscrites, ayant toutes des titres écrits en grosses lettres, les uns effrayants, les autres gais et formant un étrange défilé ; c'étaient : la *Ferme incendiée, Fanny la rieuse,* l'*Inceste et* l'*infanticide,* le *Père Grégoire,* etc., etc. Son mobilier était à peu près aussi riche que celui de ses confrères et voisins.

Ceux-ci le trouvèrent éveillé, les jambes seules dans son lit, récitant de mémoire, le dos appuyé contre le mur, des fragments d'une œuvre littéraire, sa création ; car le père Gigodot, quoique chiffonnier, était un auteur dramatique d'une étonnante fécondité ; ce que prouvaient les nombreux manuscrits qui garnissaient ses rayons et qui, au nombre de près de 300, appartenaient tous à son génie et attestaient l'activité de son esprit. Il avait reçu une certaine éducation, écrivait correctement ; mais, malgré son courage et tous ses efforts, deux de ses pièces seulement avaient été jouées, et encore sur un petit théâtre de la banlieue ; de sorte que poussé par la misère, il s'était fait chiffonnier, mais sans rien perdre de ses espérances littéraires.

C'était un vieillard de soixante-cinq ans environ, aux

cheveux épais et blancs, au front élevé mais étroit, au nez long, à la bouche souriante.

— Eh, père Gigodot, cria Bel-Œil, nous avons besoin de vous ; il faut nous suivre.

— Impossible ! impossible ! j'ai trouvé cette fois un sujet splendide ! tellement beau, que j'en ai fait d'un trait un drame superbe. J'y travaille depuis trois jours, et maintenant j'en retouche les principales tirades. Oh ! c'est d'un réussi ! d'une perfection ! ce sera le succès du jour.

— Mais, père Gigodot, dit de Bel-Œil, vous repasserez vos tirades quand nous reviendrons.

— Il y aura à tortiller, ajouta Jean Pochard. Un festin bien arrosé, et avec du meilleur : point de casse-poitrine, ni de tord-boyaux ; rien que de véritable eau-de-vie de Cognac.

— Non, non, laissez-moi ; je suis encore dans le feu de la composition, si vous saviez comme c'est beau ! Ah ! ils ne me diront plus que mes pièces sont dépourvues d'action et d'originalité et que mes drames sont à l'eau de rose. Deux adultères, un homme jeté par la fenêtre, un autre poignardé, deux duels et une folie ; voilà, j'espère, assez d'action et de péripéties. Oh ! pour le coup je suis bien sûr du triomphe.

— Laissons ce fou, dit Bel-Œil à Jean Pochard, qui ne pouvait s'empêcher de sourire ; allons, viens... Adieu, père Gigodot, bonne chance !

— La vôtre est moins sûre que la mienne, dit le dramaturge. Au lieu de courir, vous feriez bien mieux d'entendre la lecture de mon œuvre : vous seriez ravis !

— Impossible à présent ; au retour.

— Soit ; au revoir donc !

LE PÈRE SOURNOIS.

A peine sorti de chez Gigodot, le marquis de Bel-Œil dit à Jean Pochard : Nous avons encore un chiffonnier dans la maison : le père Sournois ; irons-nous chez lui ?

— Pourquoi non ; c'est un homme d'une grande force musculaire, malgré son âge ; et s'il y a lutte, il vous sera certainement plus utile que moi.

— Oui, mais c'est un drôle de corps ! il ne nous suivra pas de confiance, il voudra se rendre compte de l'affaire. C'est un moraliste atrabilaire ; nous ne le gagnerons pas à notre cause.

— Essayons toujours.

— Essayons.

Ils descendirent un étage, et frappèrent chez le père Sournois, dont la porte était fermée à double tour.

Le père Sournois n'était pas couché ; il ouvrit à ses voisins.

La chambre ne ressemblait guère à toutes celles que nous venons de décrire. Il y régnait un ordre et une propreté sévères. Au lieu d'une chandelle dans une bouteille, on y voyait une bougie dans un chandelier de cuivre, sur une table de sapin noirci. Il y avait au lit un matelas et des draps ; sur les murs, couverts d'une tapisserie commune, il ne se trouvait ni affiches, ni dessins tachés de boue ; on y voyait seulement un petit miroir près de la fenêtre, sans doute pour la toilette du locataire ; un vieux fauteuil de cuir, et deux chaises,

un placard fermé et une grande malle complétaient l'ameublement.

Avant de laisser le marquis de Bel-Œil et Jean Pochard accomplir leur mission, nous donnerons quelques détails sur le père Sournois, qui s'était laissé désigner par ce sobriquet, heureux de pouvoir ainsi dissimuler son véritable nom.

Il avait environ soixante-huit ans. C'était un ancien négociant qui avait eu ses beaux jours. De longs cheveux blancs ombrageaient sa tête. Sa figure régulière, toujours bien rasée — par l'effet d'une vieille habitude, — exprimait la bonté un peu voilée par la souffrance morale et indiquait aussi l'amour de l'ordre et l'énergie. Ses larges épaules, courbées par l'âge, et ses jambes arquées annonçaient la force physique. On l'appelait, en souriant, le père Sournois, mais nul n'eût osé le trop plaisanter ; un peu violent, quoique bon, d'un coup de poing il eût renversé son homme.

Il avait été très-riche. Veuf, après s'être vu trompé par sa femme et lui avoir pardonné ; commanditaire, que ses commandités avaient à demi-ruiné ; père dont le fils était mort en Californie, après avoir achevé sa ruine, il se consolait un peu avec une fille adorée qui lui restait, et que bientôt une fièvre thyphoïde lui enleva. Ainsi tout avait conspiré contre lui : les hommes et la nature. Et un jour, en 1848, comme on voulait jeter à l'eau un gendarme qui criait : « Je n'ai fait que mon devoir ; je suis père de famille : ne me tuez pas, » il intervînt ; il lutta... Mais le peuple, une fois irrité, est aussi féroce que stupide ; le gendarme fut noyé et le père Sournois, aux trois quarts assommé, perdit un œil dans la bagarre.

Il avait pris les hommes en haine, et pour rompre autant que possible avec eux, comme pour ne presque plus les voir, il s'était fait chiffonnier.

A ces détails sur sa vie, nous ajouterons que sobre,

laborieux, économe, le père Sournois était, sans doute, l'un des moins pauvres parmi les gens de son état ; peut-être même eût-il pu devenir riche, dans cet état même, car il avait l'esprit des affaires ; mais il était profondément dégoûté de toutes choses, et n'avait conservé de ses vertus passées que la régularité, l'ordre et l'économie. Il parlait peu, ne sortait guère que la nuit, payait tout comptant, et jouissait d'une grande considération à l'hôtel de la *Puce en couches*.

— Que me voulez-vous ? dit-il à ses voisins.

— On a insulté le corps des chiffonniers dans la personne de l'un des nôtres, répondit Bel-Œil, et nous voulons protester contre ce fait au lieu même de l'insulte.

— Vous avez besoin de moi pour cela ?

— Nous avons besoin de tous nos amis.

— Quelle est la personne insultée ?

— Ce n'est pas positivement l'un des nôtres, j'en conviens, mais c'est le banquier des chiffonniers, celui auprès de qui nous trouvons le plus de ressources pour notre commerce de chiffons : c'est Gourdon enfin.

— Ah ! l'usurier Gourdon ! Et dans quel lieu s'est passée la scène ?

— Au café des *Deux-Pierrots*, près de la place du Châtelet, et c'est comme chiffonnier qu'on a mis Gourdon à la porte du café.

— Affaire d'argent sans doute, dit le père Sournois, querelle entre écorcheur et écorchés. Les hommes sont bien fous, bien méchants et bien sots ; cependant, ne fût-ce que par prudence, ils n'insultent pas un homme, même quand c'est un chiffonnier, sans un motif particulier de haine.

— Père Sournois, il y aura un festin après la bataille, dit étourdiment Jean Pochard.

— Et c'est pour cela que vous vous mettez en campagne ? Je ne me mêle pas de cette affaire... Si l'on m'insulte, je n'ai besoin de personne pour me défendre.

— Parbleu, vous êtes fort comme un taureau, dit le marquis de Bel-Œil. Cependant, cela ne vous a pas toujours profité.

Cette allusion à l'œil que le père Sournois avait perdu dans une bagarre, lui fit froncer le sourcil.

— Assez, messieurs ; retirez-vous, je n'ai plus rien à vous dire.

— Adieu donc, père Sournois.

Le vieillard referma sur eux sa porte à double tour, et se remit à rêver dans son vieux fauteuil de cuir. Les bras croisés sur la poitrine, son esprit se reportait sans cesse à son douloureux passé.

— Eh bien ! avais-je raison, s'écria de Bel-Œil sur le palier ? c'est encore un pas de clerc que nous avons fait là.

— Voyons ailleurs, dit Jean Pochard ; ne nous décourageons pas. Il n'y a que des originaux dans cette maison.

— Nous compris, je crois, dit le marquis-chiffonnier. Mais allons boire ; ce père Sournois a irrité ma soif.

— Tu as toujours de bonnes idées, fit Jean Pochard.

Ils allèrent se réconforter chez le marchand de vin, à l'aide d'une brèche faite aux vingt francs de Gourdon. Puis, les deux conjurés gravirent, avec plus de résultats que dans l'hôtel de la *Puce en couches*, une multitude d'étages, et entrèrent dans bon nombre de greniers.

Bref, à la nuit tombante ils avaient fini par rassembler une armée insurrectionnelle qui était bien la plus excentrique qu'on pût trouver. Ah ! si nous en avions le temps, que de portraits, que de récits à faire, d'après les notes de Paul Beaucourt ! Mais il nous faut retourner auprès du marquis d'Algue, que nous avons trop longtemps abandonné.

RETOUR AU CAFÉ DES DEUX-PIERROTS.

Les clercs des quatre études d'huissiers arrivèrent successivement au café des *Deux-Pierrots*, afin d'entendre la lecture des procès-verbaux qu'avait rédigés le secrétaire pour les cinq soirées de confessions. Chacun d'eux avait ses allures distinctes, que rien ne gênait dans ces réunions de camarades : les uns, pleins de leur passé et profondément tristes ; les autres, plus philosophes ou plus heureux, caressant l'espérance, ou s'efforçant d'oublier.

Ils prirent place et, en attendant l'heure convenue pour la lecture, plusieurs demandèrent du café, afin de s'exalter encore, et d'autres de l'absinthe, pour s'étourdir. Mais, au moment où les clercs s'apprêtaient à monter à l'entre-sol pour la lecture projetée, il arriva au café un billet du secrétaire (l'époux de l'actrice). Il se trouvait assez fortement indisposé et priait de vouloir bien remettre au lendemain la lecture du procès-verbal. Si son indisposition persistait, il enverrait au café son travail dont la lecture serait confiée à un des assistants.

De sorte que les clercs ne montèrent pas à l'entre-sol et restèrent en bas pour leurs consommations et leurs distractions ordinaires.

Jules, le cœur brisé par la rencontre qu'il venait de faire d'Emilie en grande toilette, ainsi que nous l'avons raconté dans le livre précédent, saisit le moment où le peintre Guinard causait avec un ancien ami pour appe-

ler d'un signe le chimiste, qu'il suivait depuis quelques instants des yeux.

— Que voulez-vous, cher confrère, dit le *remède contre l'amour ;* vous faut-il quelque drogue de ma façon ?

— Peut-être, répondit tristement le marquis.



LE MOYEN DÉLICIEUX DE QUITTER LA VIE.

— Apprenez, cher ami, que cette nuit même j'ai mis la dernière main à un procédé chimique de la plus haute importance. Le moyen scientifique que j'avais trouvé pour sortir de ce monde laissait encore quelque chose à désirer, quelques douleurs mêlées à des rêves délicieux. J'ai décidément rencontré une combinaison, on ne peut plus ingénieuse, et qui doit enterrer tous les modes de suicide mis en usage jusqu'à ce jour. Je l'ai essayée sur moi... Croiriez-vous, mon ami, que j'en ai éprouvé instantanément les plus agréables effets, sans aucun alliage de souffrance ; seulement il m'a été impossible de les savourer longtemps. Au milieu d'hallucinations ravissantes, je me sentais entraîné vers un sommeil plein de charmes, mais bien dangereux. Un peu plus, je ne me fusse jamais réveillé... Cependant, soit par amour de la science, soit par faiblesse humaine, je tenais à vivre, en dépit des peines morales dont je souffre encore ; je me suis donc hâté de prendre un contre-poison énergique, et mon sommeil léthargique était vaincu.... Convenez que c'est là une magnifique découverte.

— En feriez-vous profiter un de vos amis, qui aurait des raisons excellentes pour vouloir cesser de vivre ?

— Comme artiste, j'aurais beaucoup de plaisir à en gratifier un ami ; cependant je lui ferais de nombreuses objections ! Je lui dirais, avec la chanson, que *quand on est mort, c'est pour longtemps ;* je lui parlerais de ses

amis et des regrets que sa perte ferait naitre; je lui dirais que nul malheur...

En ce moment, la porte du café s'ouvrit avec force et attira l'attention du *chimiste* et celle de Jules.





UNE AVALANCHE DE CHIFFONNIERS.

Dans le café entrèrent une vingtaine de personnes qui ne brillaient pas absolument par l'élégance de leur mise. Plusieurs avaient des hottes vides et en déchargèrent leurs épaules en les entassant dans un coin de la salle, et en les enchâssant les unes dans les autres, comme des gobelets chez un marchand.

C'était Gourdon et une avant-garde de ses clients, les chiffonniers. Il avait changé de costume, afin d'être reconnu moins vite au café.

— Que faut-il vous servir? dit un garçon tout ébahi.

— Nous attendons encore quelqu'un, répondit Gourdon ; toutefois, préparez deux bols de punch.

Les chiffonniers s'emparèrent de quelques tables, s'assirent et se mirent à chuchoter entre eux. Bel-Œil, qui était du nombre, se distinguait par sa haute taille. Jean Pochard était là, mais perdu dans la foule.

Le marquis, qui reconnut tout de suite Gourdon, dit tout bas à Guinard, qui était revenu auprès de lui :

— Tiens, regarde ce gros homme à la figure commune : c'est Gourdon ; c'est l'infâme dont je t'ai parlé ; c'est le misérable qui m'a précipité dans l'abîme ; c'est celui qui a voulu m'enlever la tendresse d'Emilie, et qui, ne pouvant réussir, m'a lâchement dénoncé pour un crime qu'il avait plus que partagé... Que vient-il faire ici ? que se prépare-t-il ? quelque nouveau malheur !

— Sois tranquille, dit Guinard, je saurai te défendre.

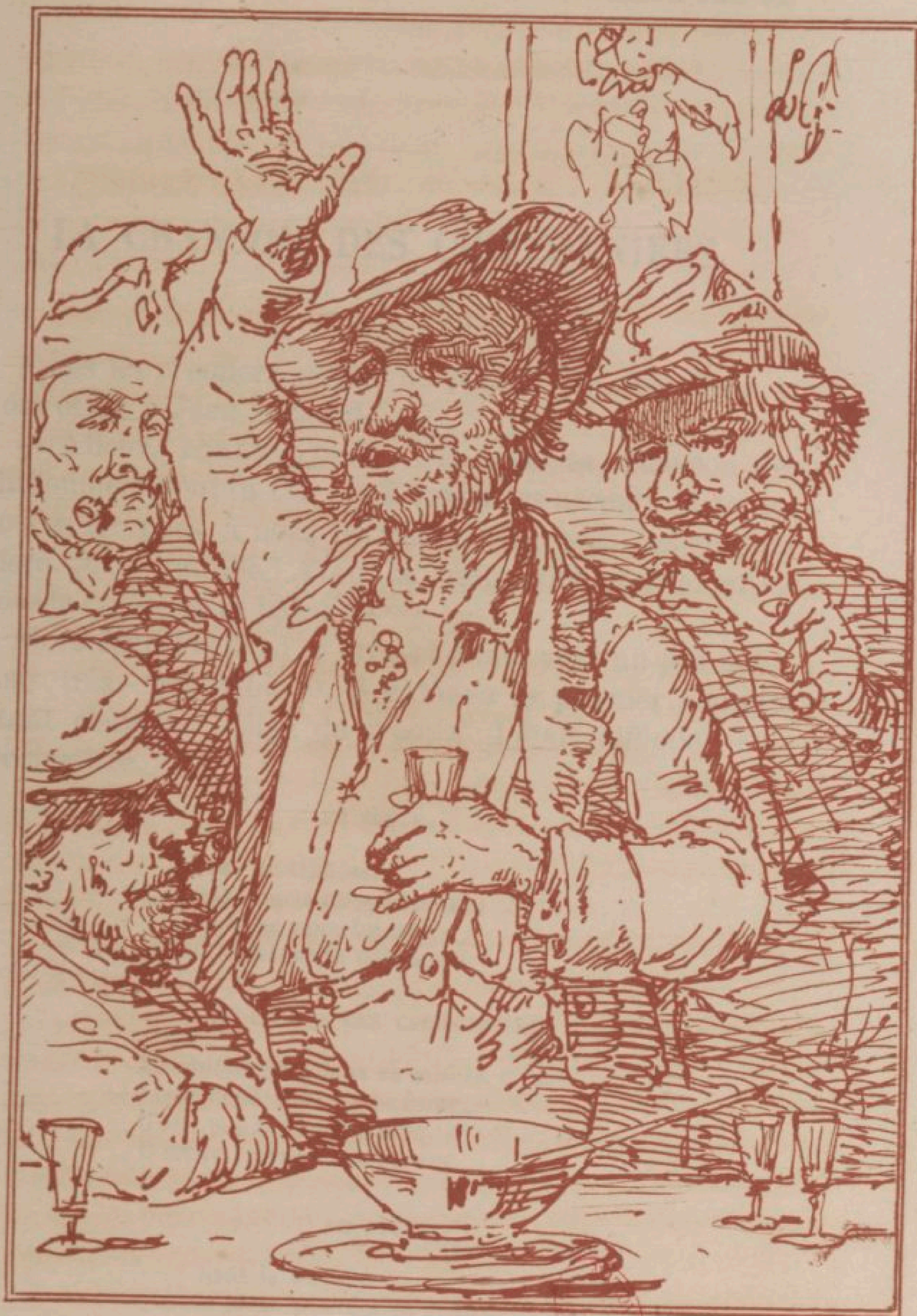
De son côté, Gourdon, qui regardait partout à la dérobée, avait reconnu le marquis.

De nouveaux chiffonniers arrivèrent, et bientôt ils se trouvèrent en grand nombre. Les habitués du café et les garçons ne comprenaient rien à cette affluence excentrique. Toutefois, on servit les deux bols de punch.

Le maître du café était resté dans son laboratoire, où il s'occupait du menu d'un déjeuner qu'on lui avait commandé pour le lendemain.



La chanson des Chiffonniers.



Le chiffonnier aime la guerre ;
Il brave tout rien ne l'abat;
Il s'exalte au choc de son verre,
Il se lève et marche au combat.

LA CHANSON DES CHIFFONNIERS.

Après les premiers verres de punch, Bel-Œil éleva la voix et dit à Jean Pochard :

— Allons, chante, poète. Dis-nous ta chanson des chiffonniers dont tu t'es plu à varier les accents. A toi les douces strophes, à nous les sauvages accords des chiffonniers qu'on humilie ! A toi la résignation et l'amour ! à nous la colère et la haine !

Alors Jean Pochard se leva, et d'une voix un peu faible mais très-sympathique, il entonna le premier couplet. Etant placé au milieu du groupe, il était difficile de le reconnaître.

LE POÈTE.

Plus de tristesse,
Le plaisir nous rassemble ici ;
Rien ne nous blesse ;
Amis, chassons le noir souci.

LE CHOEUR DES CHIFFONNIERS.

Le chiffonnier, dans sa misère,
Reste doué d'un noble cœur ;
Il sait punir un téméraire,
Il brave le regard moqueur.

LE POÈTE.

Sans la fortune
Que de biens peuvent se goûter !
Haine importune,
Ici, ne doit point agiter.

LE CHOEUR.

Le chiffonnier est fier : il montre
Aux orgueilleux tout ce qu'il vaut ;
Sur ses pas le fat le rencontre ;
Il sait combattre, s'il le faut.

LE POÈTE.

Le vin, le rire
Et les plaisirs de l'amitié
Peuvent suffire,
En mettant l'oubli de moitié.

LE CHOEUR.

Le chiffonnier conserve un culte
A la justice, à la valeur ;
Malheur au méchant qui l'insulte !
A qui le provoque, malheur !

LE POÈTE.

Dans la misère,
On peut encor goûter l'amour ;
Le pauvre espère
Et du bonheur voit le retour.

LE CHOEUR.

Le chiffonnier aime la guerre ;
Il brave tout, rien ne l'abat ;
Il s'exalte au choc de son verre ;
Il se lève et marche au combat.

LE POÈTE.

Fuyons la haine,
Elle apporte partout le deuil ;
Lourde est la chaîne
Que se plaît à forger l'orgueil.

LE CHOEUR (*Reprise, le verre à la main*).

Le chiffonnier aime la guerre ;
Il brave tout, rien ne l'abat ;
Il s'exalte au choc de son verre ;
Il se lève et marche au combat.

Dans cette succession de chants, tantôt pleins de douceur et tantôt rudes et menaçants, en dépit de la voix un peu faible de Jean Pochard et de l'ignorance musicale des chiffonniers, il y avait un contraste très-heureux et qui impressionna vivement l'assemblée.



LES INVECTIVES.

Le maître du café, dont la chanson des chiffonniers avait attiré l'attention, sortit de son laboratoire, et se montra peu sensible à cette harmonie.

Cependant, à la prière de ses clients, il n'interrompit pas ; mais les couplets finis, comme on criait *bis*, il s'approcha des chiffonniers et leur dit :

— On ne chante pas dans un café : vous devriez le savoir. Consommez tranquillement, ou retirez-vous.

-- Nous voulons chanter ; nous en avons le droit.

— Vous troublez l'ordre, vous n'êtes pas au cabaret ; je vous imposerai silence. Vous vous êtes trompés en venant ici.

— Nous valons bien tous ceux que vous y recevez, dit de Bel-Œil.

— Nous ne recevons ici que des gens d'une tenue décente.

Le chimiste s'avança fièrement.

— Entendez-vous nous provoquer, messieurs ?

— Des chiffonniers peuvent bien venir ici, dit Gourdon, lorsqu'on y reçoit des voleurs.

Le chimiste s'écria :

— Qu'est-ce que vous dites, canaille ?

Alors Gourdon se leva et répondit :

— La canaille est parmi vous. Tenez, vous avez là un homme qui est tout fraîchement sorti de prison.

Et il désignait le marquis, qui devint pâle comme un



Les invectives
(Le premier coup de poingt.)

mort. Tout le monde tourna les yeux de son côté. Toutefois Jean Pochard, toujours un peu distrait, ne le reconnut pas. Guinard bondit de sa chaise, et se rapprochant de Gourdon, il s'écria :

— Oui, oui, cet homme, que je m'honore d'appeler mon ami, oui, le marquis Jules d'Algue sort de prison ; mais c'est vous, infâme, qui l'y avez fait mettre par une lâche et fausse dénonciation. Messieurs, poursuivit Guinard en se tournant vers ses amis, un portefeuille plein de valeurs avait été trouvé par Jules, et ce misérable, qui voulait perdre mon ami pour s'emparer de sa femme qu'il convoitait, disposa des valeurs du portefeuille au nom de Jules, puis il courut le dénoncer. Voyez maintenant où est l'infâme, où est l'homme qui s'est couvert de honte ?

— Tu en as menti, dit Gourdon en se levant.

— C'est toi qui mens, reprit Guinard. Messieurs, je suis le baron Guinard, petit-fils de Guinard, soldat de la grande armée, nommé baron et colonel sur le champ de bataille d'Eylau. Qui croirez-vous de moi ou de ce misérable ?

— Allons, retire-toi, canaille, dit le chimiste à Gourdon en le saisissant vigoureusement par le collet.

Gourdon, qui n'était pas patient, asséna un coup terrible dans la poitrine du chimiste.

Celui-ci chancela.....

Ainsi commença une lutte sanglante que nous allons retracer dans le chapitre suivant.



COMBATS ÉPIQUES.

Muse des combats, viens m'assister dans ma tâche difficile ; ne me laisse oublier aucun de ces coups de poings vigoureux, qui tombèrent comme la grêle, au café des *Deux-Pierrots*, dans cette mémorable soirée.

Le baron Guinard qui, quoique délicat et fluet, ne manquait ni de courage ni d'énergie et qui voulait être digne de son aïeul, courut au secours du chimiste. Rassemblant toutes ses forces, il asséna sur le nez énorme de Gourdon un coup de poing terrible.

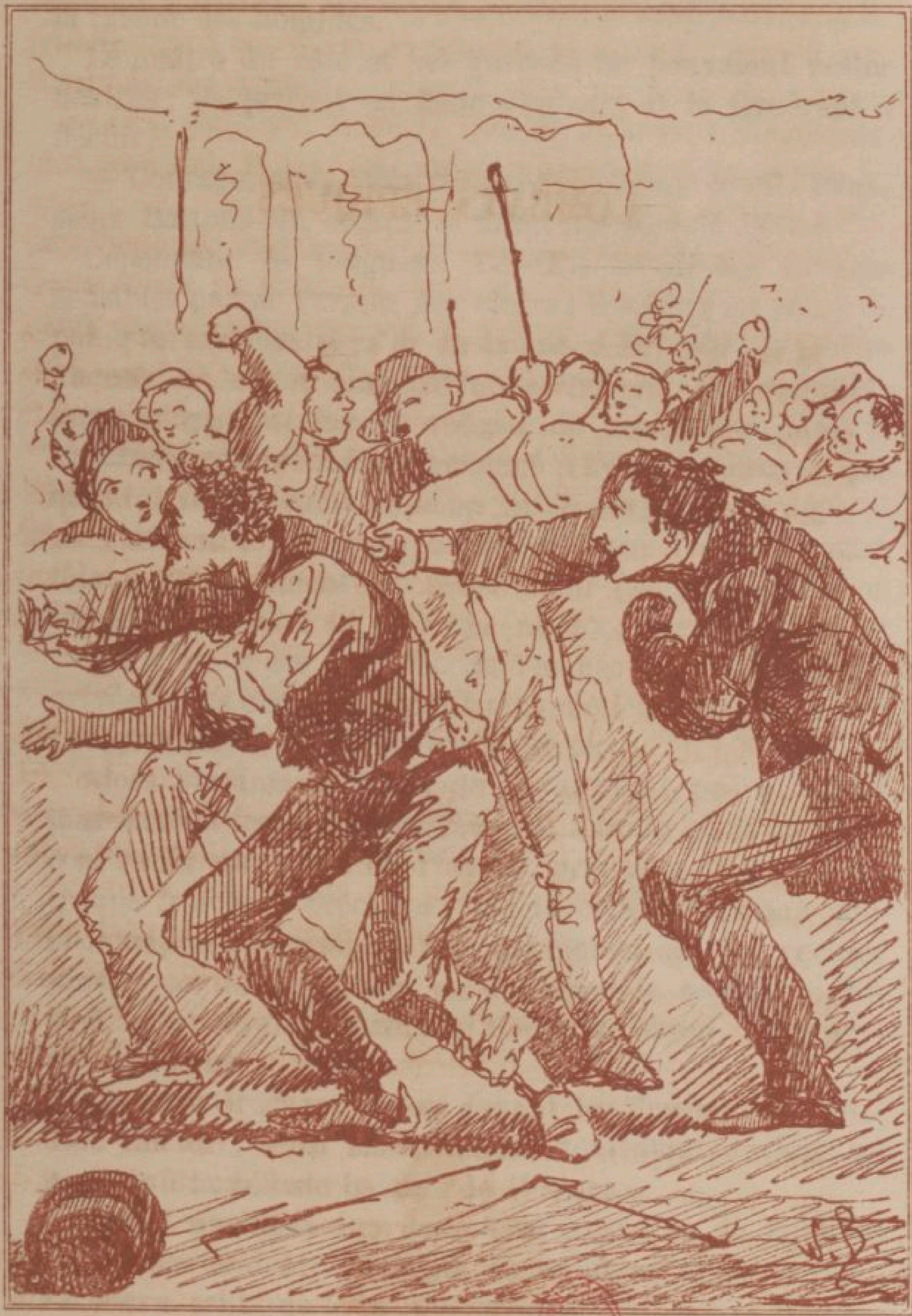
— Tiens, vil dénonciateur, dit-il.

Un flot de sang couvrit la bouche et le menton de l'usurier et l'empêcha de répondre. Mais les chiffonniers, entraînés par Bel-Œil, volèrent au secours de leur chef et par une grêle de coups forcèrent Guinard et le chimiste à reculer.

Alors le *poète épique*, qui songeait aux combats d'Homère, le *bossu*, professeur de déclamation, aux bras longs et nerveux, le gentilhomme dépossédé, le diplomate maître-clerc, le duelliste, revenu à son amour des combats, le sous-préfet dédaigneux de la mort, le magistrat oubliant sa dignité, Jules lui-même, digne fils des croisés, tous les déclassés volèrent au secours du chimiste et de Guinard, et firent à leur tour reculer l'armée ennemie.

Voyant cette mêlée horrible, M. Bellemain voulut haranguer les combattants et arrêter la lutte sanglante ; mais un coup de poing dans la poitrine lui coupa la

Combats épiques.



Toute l'armée des déclassés, ranimée par ces paroles, redoubla d'énergie.

parole d'une si rude façon, qu'il jugea sage et prudent de se tenir désormais à l'écart : ce qu'il fit en gémissant sur la fureur des hommes.

Le maître du café et ses garçons ne pouvaient rester neutres ; ils prirent en flanc l'ennemi et le forcèrent à fléchir.

— Courage, amis, cria Guinard ; ce sont de vils Prussiens. Battons-les, comme le firent nos pères à Eylau.

Cependant le fougueux Bel-Œil faisait des ravages sensibles parmi l'armée des clercs ; il asséna un coup de poing formidable, près de la tempe, à Drigolet, le maître du café, et le mit ainsi hors de combat ; de telle sorte que ses garçons furent obligés de l'entraîner. Mais le *duelliste*, qui pour avoir renoncé à l'épée, ne croyait pas qu'il lui fût défendu de se servir de ses poings, frappa si violemment le marquis de Bel-Œil sur les deux yeux, mis instantanément au beurre noir (selon l'expression vulgaire), qu'il lui fit voir des millions de chandelles et coupa court à ses exploits. Et l'armée des chiffonniers, privée de ses chefs, combattit plus mollement et même fit quelques pas de retraite vers la porte.

Alors l'infâme Gourdon qui avait tout prévu, se fit jour dans la foule. Il put sortir une minute et fit un signe convenu à son corps de réserve, pris aux halles. Cette troupe fraîche se précipita dans le café et attaqua sur-le-champ la valeureuse armée des clercs, qui dut reculer sans cesser de combattre, en disputant le terrain pied à pied, et en voyant tomber, de temps en temps, quelques-uns des siens.

Ainsi les Grecs reculaient devant les Troyens que guidait Hector ; ainsi les Français tombaient devant les Anglais à la néfaste bataille de Waterloo.

Hélas ! quelques-uns des clercs ayant eu la faiblesse de tourner le dos à l'ennemi, en subirent toute la rage. Le *bossu* crut que la colline devenait plaine, tant son dos

était maltraité. Le *petit crevé*, le *père déshérité par son fils*, le *paresseux* amateur de tableaux, le *boursier* disparurent dans la mêlée, tels que des arbustes déracinés par l'orage ; l'*amoureux averti*, criblé de coups moins cruels que ceux de son amante, remonta péniblement l'escalier du premier, précédé de l'*ami des bêtes* qui avait voulu séparer les combattants, et qu'on avait échiné pour prix de sa bonne intention.

Le *pamphlétaire* courut au laboratoire bassiner son nez qui s'était allongé de trois centimètres au moins sous un coup furieux de Gourdon, et l'*amateur de bric-à-brac* pensa que sa tête resterait désormais aussi fêlée que ses vieilles faïences.

La bataille semblait décidémentperdue pour les Déclassés.



DÉFAITE DES LOUPS.

Soudain, entrèrent dans le café de nombreux acteurs du théâtre du Châtelet; ils sortaient d'une répétition faite pour l'inauguration de ce théâtre, qui devait s'ouvrir au public dans quelques jours. La plupart s'étaient liés avec les clercs, qui tous les soirs jouaient au billard avec eux. A leur tête, brillait un jeune premier aux formes nobles et athlétiques, et ami particulier de Guinard. Voyant les dangers de leurs amis, les acteurs coururent à leur secours, et attaquant l'ennemi par derrière, ils le mirent entre deux feux.

Ce que voyant Guinard, qui n'était pas tout à fait hors de combat, il cria :

— Courage, amis, nous sommes sauvés : voici Desaix.

Toute l'armée des Déclassés, ranimée par ces paroles, redoubla d'énergie. Jules, le sous-préfet, le duelliste, le caricaturiste et une foule d'autres firent des prodiges de valeur ; l'armée ennemie, démoralisée par la diversion inattendue des acteurs, ne songea bientôt plus qu'à fuir en gagnant la porte, malgré les cris de ses chefs.

Tels à Inkermann, quand parurent les Français, s'enfuirent les Russes qui se croyaient déjà sûrs de la victoire.

Malheur aux retardataires; ils emportèrent des grêles de coups de poing et de coups de pied. Ainsi fuient des cerfs tremblants que poursuivent et atteignent quelquefois les lions affamés.

Les sergents de ville, qu'on avait couru prévenir de la bagarre, arrivèrent au moment où Guinard criait : *La victoire est à nous !* Mis sur la trace de l'armée en fuite, ils en arrêtèrent quelques débris qui payèrent pour tous, par une nuit de prison.

Toutefois, leurs deux généraux, Gourdon et le marquis de Bel-Œil, passablement écloppés, il est vrai, purent regagner tranquillement leur domicile. Mais de longtemps, en voyant les yeux pochés du marquis de Bel-Œil, on ne put l'appeler ainsi sans rire.

Gourdon, en rentrant chez lui, fit un grand emploi d'eaux vulnéraires, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur; puis assez bien remis des coups de poing qu'il avait reçus, il attendit impatiemment l'arrivée de son agent, mis aux trousses d'Emilie.

On sait que Gourdon était aussi énergique que passionné.



LES BLESSÉS.

Au café des *Deux-Pierrots*, après le départ de l'armée ennemie, on se donna des poignées de main, on se félicita un instant, puis on s'occupa des blessés.

Quatre clercs gisaient sous les tables; c'étaient le père déshérité par son fils, le petit crevé, le boursier et le jeune beau-fils. Tous les quatre, mis hors de combat par les coups vigoureux de l'armée de réserve venue des halles, s'étaient évanouis sous les tables qui les avaient abrités. On les sortit de là, puis, leur ayant fait avaler un peu d'eau-de-vie, on les remit sur leurs jambes et ils reprirent bientôt leurs sens : ils avaient eu, du reste, plus de peur que de mal.

On trouva à l'écart l'invisible, qui, mis un instant hors de combat, s'occupait déjà d'écrire avec des notes de musique un magnifique final d'opéra, dont la bataille qui venait de se livrer lui avait donné l'idée.

De son côté, le *caricaturiste* (1), quoique tout contusionné, crayonnait déjà la mêlée sur une table de marbre, pour en faire plus tard un dessin à la plume.

M. Ledoux (le paresseux, amateur de tableaux), tout essoufflé, se reposait à l'écart des fatigues du combat, auquel, durant cinq minutes, il avait pris une part glorieuse.

(1) L'histoire de ce clerc, dont il n'a pas encore été question, se trouve dans les confessions supplémentaires placées à la fin du volume.

Le séminariste, qui comme M. Bellemain, avait voulu haranguer les combattants, était, au laboratoire, occupé à se bassiner un œil très compromis par un coup de poing reçu en ricochet.

On frotta toutes les bosses avec de l'arnica ; on lava les plaies (heureusement peu graves) avec de l'eau fraîche; on fit prendre à plusieurs contusionnés des bains d'yeux, et, au bout d'une demi-heure, tout semblait parfaitement remis à sa place.



UN PRISONNIER.

Cependant, sous une table, dans un coin reculé de la salle, gisait un chiffonnier qui semblait vouloir s'y dérober à la colère des vainqueurs.

On le fit sortir de sa cachette, en le tirant délicatement par les pieds, afin d'en faire un prisonnier.

C'était Jean Pochard, frappé durement dans la mêlée. Le ténor le reconnut.

— Eh quoi! c'est vous, Jean Pochard! Vous, chansonnier de mérite, vous, parmi nos ennemis!

— J'ignorais contre qui j'allais combattre, dit le poète. Pauvre conscrit, je venais les yeux bandés frapper mes frères, des Déclassés comme moi! Je vous ai reconnus trop tard, messieurs. Pitié et pardon!

Jean Pochard jouissait d'une certaine notoriété, et plusieurs voix lui crièrent :

— Vous êtes pardonné, poète; soyez désormais des nôtres.

— Je le serai à la vie et à la mort, dit le chansonnier. Mais n'y a-t-il rien à boire? Je meurs de soif.

— Allons! du vin chaud! du punch! pour célébrer la victoire. Nous trouverons bien de l'argent pour payer plus tard.

— Ceci me regarde, dit le maître du café, ramené par ses garçons et souffrant encore du terrible coup de poing de Bel-Œil. J'entends régaler mes compagnons d'armes, et ils seront contents de moi...

Cependant Jules, qui dans la bagarre n'avait reçu que de faibles contusions, se tenait dans un coin, sombre et rêveur...

Il voulut néanmoins prendre sa part du punch et des vins chauds qui furent bientôt apportés.

Dès que Jean Pochard l'aperçut, il s'empressa de lui exprimer ses regrets. — Je n'ai su, dit-il, qu'il s'agissait de vous, dans toute cette lutte impie, qu'après le discours de votre ami. Me trouver mêlé à vos calomniateurs et à vos méchants adversaires! Oh! j'en ai un regret mortel. Dans la bataille, à laquelle je n'ai pris aucune part, je ressemblais au grain de sable qu'emporte le tourbillon.

Jules lui serra cordialement la main et l'assura qu'il ne lui en voulait aucunement.



LA CHANSON DES DÉCLASSÉS.

Les bols vidés et le cafetier rentré dans son laboratoire, le chimiste s'écria :

— Messieurs, le généreux maître du café des *Deux-Pierrots* vient de nous faire une politesse. Il conviendrait, je crois, de la lui rendre. Mais nous nous sommes imposé la règle de ne point faire de compte au café. Cependant nous sommes dans la dernière semaine du mois, et je ne sais trop si nous avons l'argent nécessaire pour prendre un nouveau punch complet, sans trop nous gêner pour d'autres dépenses indispensables. Comment faire ? Si nous faisions une quête hors du café, ajouta-t-il en riant.

— Eh ! messieurs, dit Jean Pochard, j'ai justement en poche ce qu'il vous faut pour réaliser le noble projet dont il est question.

— Voyons, voyons. Que diable peut-il avoir ?

— Déclassé moi-même, je me suis complu à composer une chanson sur les déclassés, et si vous m'en croyez, nous chanterons en corps mes couplets dans les rues de Paris. Moi qui ne chante pas trop mal, soit dit sans vanité, je me mettrai à votre tête, et nous récolterons, à coup sûr, une ample moisson de gros sous ; nous en aurons pour dix punchs au lieu d'un.

— Bravo ! bravo ! — L'idée est excellente. — La chanson ! — Y a-t-il un refrain ?

— Oui, messieurs, un refrain que je vais arranger parfaitement pour la circonstance : vous le chanterez en chœur, et je me charge du reste.

— Voyons la chanson ! — Le refrain !

Jean Pochard n'avait pour habit qu'une blouse ordinaire ; mais son chapeau gris, à haute forme, lui servait à la fois de poche et de valise. Il chercha dans ce chapeau (que la bataille avait complètement déformé), et il en tira d'abord son mouchoir de poche en coton, légèrement déchiré, puis sa pipe et son tabac ; puis un foulard, quelque peu éraillé ; puis des gants de laine, dont les bouts des doigts étaient coupés pour le travail de la nuit ; puis un morceau de pain et du jambon, restes d'un repas nocturne ; enfin un portefeuille noir et crasseux qui renfermait ses poésies.

Là se trouvait la chanson des Déclassés.

Jean Pochard remit en ordre les effets de sa garde-robe ; puis il déplia sa chanson.

— Messieurs, voici le chœur ; il précède chaque strophe ; il faut le modifier légèrement, ce qui ne m'embarrasse guère.

Déveine amère,
Dure misère !
Le bonheur nous a délaissés...
Dans l'indigence
Que de souffrance !
Ouvrez vos bras aux Déclassés.

A la place de ce dernier vers, nous mettrons :

Quelques sous pour les Déclassés.

— Très-bien ! très-bien ! approuvé !

— Je reprends le chœur :

Déveine amère,
Dure misère !
Le bonheur nous a délaissés.
Dans l'indigence
Que de souffrance !
Quelques sous pour les Déclassés.

Première strophe.

Je suis un ténor de passage
Qui d'évêque s'est fait meunier ;
Sous ces vêtements hors d'usage
Se cache un marquis sablonnier.

LE CHOEUR.

Déveine amère, etc.....

Deuxième strophe.

Ce rêveur pâle est un poète
Que ses vers font mourir de faim ;
Cet autre, qui courbe la tête,
Vous promet un grand médecin.

LE CHOEUR.

Déveine amère, etc.....

Troisième strophe.

Ruiné, cet ami des belles
N'a rien gardé de son bonheur ;
L'amour le fuit à tire-d'ailes :
Il a tout perdu, fors l'honneur.

LE CHOEUR.

Déveine amère, etc.....

Quatrième strophe.

Ici, vous voyez un chimiste
Qui, sans argent, cherche de l'or ;
Là, se morfond un grand artiste,
Que le succès oublie encor.

LE CHOEUR.

Déveine amère, etc.....

Cinquième strophe.

Cet homme est un propriétaire
Par ses maçons exproprié ;

Il soutient un actionnaire
Que la déveine a mis à pied.

LE CHOEUR.

Déveine amère, etc.....

Sixième strophe.

Là-bas, franc buveur (sans reproche)
Chancelle un grand musicien ;
Son compagnon a dans sa poche
Dix libretti qu'il offre en vain.

LE CHOEUR.

Déveine amère, etc.....

Septième strophe.

Plus loin est un aéronaute
Dont le domaine est dans les airs ;
Il espère un jour être l'hôte
De quelque magique univers.

LE CHOEUR.

Déveine amère, etc.....

Huitième strophe.

Pauvres déclassés que nous sommes,
Sans amours, sans pain, sans amis,
Nous eussions tous fait des grands hommes,
Si le destin l'avait permis.

LE CHOEUR.

Déveine amère,
Dure misère !
Le bonheur nous a délaissés...
Dans l'indigence
Que de souffrance !
Quelques sous pour les Déclassés.

Je me suis arrêté là, messieurs, malgré la richesse du sujet ; mais cela suffira sans doute pour la circonstance.

— Oui, oui ; cela va très-bien.

— J'en crois l'effet à peu près sûr, reprit Jean Pochard ; la chanson n'est pas indigne, je pense, des chansonniers les plus en renom, et les gros sous vont tomber comme la grêle.

— Oui, messieurs, dit le ténor ; la chanson est charmante ; on criera *bis* partout, j'en suis certain ; et comme la voix m'est à peu près entièrement revenue, je propose de me charger chaque fois de la reprise, afin de moins fatiguer notre ami Jean Pochard.

— Approuvé, approuvé !

— Ne perdons pas de temps ; en marche !

— Vous êtes un véritable ami, dit Jean Pochard au ténor ; souffrez que je vous embrasse.

On sait que Jean Pochard avait un certain amour-propre d'auteur ; et déjà, grâce au punch, sa tête n'était plus bien à lui.

On allait sortir.....





LES SCRUPULES DE M. BELLEMAIN.

— Un instant, messieurs, dit le maître-clerc, tout à fait remis des émotions du combat et des coups de poing reçus; je demande la parole. J'ai une observation importante à vous faire.

— Voyons, Monsieur Bellemain, parlez ; mais faites vite, soyez court.

— Messieurs, ainsi que l'a dit la chanson que vous venez d'entendre, et qui semble avoir été faite exprès pour vous, quoiqu'elle ne vous soit appliquée que par occasion, vous représentez le talent et l'esprit ; et, j'en conviens, dans d'autres circonstances, avec un milieu différent, et à l'aide d'une organisation sociale plus parfaite, vous eussiez, presque tous, certainement ajouté quelque chose à la gloire de votre patrie.

— Bien dit ! — Bien filé ! — Belle période ! — Très-flatteuse pour nous !

— Et des hommes tels que vous, messieurs, s'abaisseraient à mendier de porte en porte, à l'aide de chansons, et cela pour prendre un punch que vous pouvez tout aussi bien ne prendre que dans un mois ! Allons, allons, messieurs, convenez que ce serait manquer de dignité ; que vous n'avez pas assez réfléchi à la nature de l'acte, et qu'il serait sage et de bon sens de renoncer à votre projet.

L'assemblée, que M. Bellemain venait de flatter, était presque ébranlée, lorsque le poète épique demanda la parole.

— Messieurs, l'honorable M. Bellemain a dit avec beaucoup de bienveillance que nous représentions l'esprit et le talent. Merci, merci, Monsieur Bellemain ! mais nous représentons aussi le malheur. Or, le rôle du talent, lorsqu'il est joint au malheur, sans être accompagné du *savoir-faire*, n'est-il pas de s'abaisser par nécessité devant la fortune ; de solliciter, de mendier auprès des grands, de souffrir, de finir ses jours à l'hôpital, ou dans les prisons, ou dans l'exil ? Consultez à cet égard le catalogue funèbre des Homère, des Socrate, des Bélisaire, des Tasse, des Dante, des Camoëns, des Milton, et parmi nos illustrations françaises et modernes, voyez les Gilbert, les Hégésippe Moreau et tant d'autres. Et nous rougirions de faire, dans la médiocrité de nos talents et quel que soit notre mobile, ce qu'ont fait un si grand nombre d'hommes de génie ! Non, non. Nos droits ne sont pas les mêmes sans doute ; cependant, de quelque manière qu'on accueille et récompense nos chants harmonieux, le public qui aura eu le plaisir de les entendre restera notre débiteur, j'ose le dire.

— Bravo ! bravo ! — Bien parlé ! — M. Bellemain n'est pas dans le vrai.

L'*invisible* s'était élancé sur une table, et il voulut faire aussi son speech.

— Messieurs, dit-il, j'appuie de toutes mes forces le discours que vous venez d'entendre. Comment ! nous demandons quelques sous en retour d'une chanson charmante, que rehausse un air délicieux (je dois m'y connaître) et que vont faire valoir toutes nos voix réunies, lorsque chaque jour des platitudes rimées, accompagnées d'une musique sans génie et chantées par des voix éraillées, sont payées des vingtaines de mille francs ! Et nous aurions des scrupules ! Non, non. C'est de l'or qu'il nous faudrait demander, de l'or en abondance ; nous sommes trop modestes. Nous allons mériter des couronnes, et les femmes devront nous couvrir de fleurs !

— Fort bien ! — Approuvé ! — Vivent le *poète épique et l'invisible !*

— Au diable M. Bellemain et sa morale !

— Messieurs, messieurs, dit le maître-clerc que rien ne déconcertait, une dernière considération : et les sergents de ville ! Songez-y bien ; vous allez troubler l'ordre.

Le caricaturiste demanda la parole.

— Nous allons troubler l'ordre, au dire de M. Bellemain. Comment le troubler ! nous allons le charmer, au contraire ! L'ordre, dans la personne des sergents de ville, sera ravi. Il nous suivra à la piste pour savourer jusqu'à la fin des accents pleins de charmes. Il nous protégera ; il nous accompagnera jusqu'ici pour prendre sa part du punch. L'ordre n'est pas si bête qu'il le parait, et nous pouvons compter sur lui, comme sur un excellent auxiliaire.

— Bravo ! bravo ! — Vive le caricaturiste ! — Allons, en marche, maintenant.

Et Jean Pochard, très-flatté de l'accueil qu'avait obtenu sa chanson, courut embrasser le poète épique, l'invisible et le caricaturiste. — Je vous suis dévoué, dit-il, à la vie et à la mort.

Cependant, le diplomate maitre-clerc demanda la parole ; il venait de prendre l'avis du séminariste et du châtelain dépossédé, ainsi que celui du sous-préfet ; et il insista pour être entendu.

Le diplomate, comme maitre-clerc de M. Pince-Maille, jouissait d'une considération particulière parmi ses confrères des diverses études ; il était aimé, estimé de tous, et il obtint la faveur de parler, mais pour quelques minutes seulement.

— Messieurs, je vais revenir en peu de mots sur les excellentes raisons que vous a données M. Bellemain, notre honorable confrère. Voyons, messieurs, est-il vrai-

ment convenable que des gens bien nés, ayant reçu une excellente éducation, la plupart doués de qualités éminentes, aillent à l'aide d'une chanson, quelque bien faite qu'elle soit, solliciter la charité publique, pour subvenir aux frais d'un punch. Songez-y bien, messieurs, et revenez sur un projet qui véritablement, comme l'a dit M. Bellemain, compromettrait votre dignité.

Ce nouveau speech, quoique court et ne disant rien de bien neuf, fit beaucoup d'effet sur l'assemblée qui se tut et parut ramenée à la raison. Mais le chimiste, agitant ses longs bras, demanda à faire une observation très-importante, dit-il, et on l'écouta avec le secret espoir qu'il renverserait les arguments du diplomate.

— Messieurs, dit le chimiste, nous venons de combattre un ennemi redoutable et nous sommes une armée victorieuse. Mais avons-nous combattu seuls ? Non, messieurs, nous avions des alliés sans lesquels, peut-être, nous eussions été vaincus, malgré notre valeur. Or, lorsqu'il s'agit de célébrer la victoire, ne devons-nous pas consulter ces alliés valeureux ?

— Oui ! oui ! nous le devons.

— Qu'ils parlent donc, poursuivit le chimiste, et qu'ils nous disent quelle est leur opinion sur la grave question qui nous divise.

— Approuvé. — Oui, oui, qu'ils parlent !

Alors, le jeune premier qui avait pris une part si glorieuse à la bataille, échangea quelques mots avec ses camarades du théâtre lyrique, puis il prit la parole, en s'inspirant peut-être de secrets motifs d'amour-propre.

— Messieurs, dit-il, ne faut-il jamais dans la vie consulter que la raison froide et sévère ? Sans l'alliage d'un peu de folie, la vie ne serait-elle pas trop fastidieuse ? Une quête, faite à l'aide d'une chanson pleine d'esprit, semble à plusieurs de vous devoir compromettre la dignité de tous. Mais qu'y pourra-t-on voir, si ce n'est une

plaisanterie spirituelle et joyeuse? A l'aspect distingué de tous les hommes qui sont ici rassemblés, nul auditeur ne pourra se méprendre sur la moralité de l'acte. Pour l'accomplir, messieurs, je vous offre mon concours, et celui de mes amis ici présents. Et je suis persuadé que le public, tout en nous donnant des marques de sa générosité, nous remerciera chaleureusement du plaisir que lui aura fait cette escapade folle, que nous raconterons à nos neveux en ajoutant : On s'amusait alors à Paris, on était gai, un peu fou : c'était le bon temps.

— Bien parlé, s'écria une partie notable de l'assemblée. La chanson ! la quête ! cette question est vidée....

La folie a toujours le dessus parmi les hommes.

— Messieurs, dit M. Bellemain de sa plus forte voix, pour que la question soit vidée régulièrement, que ceux qui sont pour cette quête malencontreuse veuillent bien lever la main.

Les sept huitièmes des mains se levèrent, et à la contre-épreuve, M. Bellemain leva seul la sienne, ses soutiens avouant leur défaite.

— Eh bien, messieurs, reprit M. Bellemain, je vous accompagnerai pour constater votre identité, si quelque part on vous demande des explications.

— A merveille ! La cravate blanche de M. Bellemain nous protégera.

En ce moment parut à la porte du café un homme jeune encore, d'une figure vive et intelligente, mais d'une toilette fort négligée. Ses allures étaient plutôt celles d'un artiste ambulant que d'un consommateur...

Nous le retrouverons au livre prochain. Après toutes les émotions causées par les grands combats dont le café des *Deux-Pierrots* a été le théâtre, nous éprouvons le besoin d'un peu de repos.



LIVRE QUINZE

Les événements que fait connaître cet ouvrage datent des premières années de notre deuxième et funeste empire. Différentes circonstances en ont retardé l'impression, mais sans en modifier beaucoup le texte ; cet ouvrage n'est donc pas une récrimination contre un régime tombé aujourd'hui. Cependant on doit y trouver des traces de ces mœurs dissolvantes qui ont amené la chute du deuxième empire et les malheurs de notre pays. En effet, dans le nouveau chapitre que nous allons livrer à l'impression, nous avons remarqué les succès d'un jeune homme qui, de la prison, s'est élevé jusqu'aux plus hautes sphères de la société, grâce à son génie de l'agiotage. Il avait le talent de servir avec intelligence et activité cette frénésie de l'époque pour le *bien-être,* poussé à l'extrême, pour le luxe effréné, et le besoin de se distinguer par d'extravagantes dissipations. Ce qui le protégeait, en cela, c'était l'engourdissement du sens moral, et des mœurs funestes qui, par l'esprit d'imitation, se sont répandues, comme les ondes corrompues d'un fleuve, de la plus haute société jusqu'à la plus infime.

Hélas ! quand tout un peuple livre son cœur à de tels égarements, que peut-il y rester pour le courage, l'amour de la patrie, le dévouement de chacun au salut de tous ?

Les barbares s'avancent pour s'emparer de nos riches dépouilles, et chacun fuit à leur approche, sans autre

regret que celui des faux biens qui semblent à jamais perdus.

Adieu pour toujours à ces vertus de nos pères, qui nous rendaient si glorieux, qui, dans nos voyages à l'étranger, créaient une sorte de noblesse aux plus humbles enfants de la France. J'ai voyagé au loin, et partout ma qualité de Français semblait être un titre de considération pour moi. On me parlait de nos arts, de notre littérature, de nos vieux exploits. Maintenant, le Français qui voyage doit courber le front et racheter sa honte par son humilité.

Hélas! pendant le règne qui vient de s'écrouler en France, bien des faits ont autorisé, sans les justifier, les actes spoliateurs dont nous nous plaignons. Je me souviens, à ce propos, d'une fable que j'ai composée au sujet des affaires de l'Italie, et qui fut insérée, le 22 octobre 1860, dans la *Gazette de Lyon*, le jour de la mort de ce journal, décrétée par Napoléon III, le 20 du même mois.

Cette fable ne figure pas dans mes œuvres, et je ne puis m'empêcher de la donner ici (mille pardons, cher lecteur!) en la faisant suivre de la morale nouvelle que nos vainqueurs invoquent souvent aujourd'hui.

Six rois vivaient en paix : le cas est assez rare.
C'étaient le cerf et l'ours, le renard, le lion,
Le loup et l'éléphant : assemblage bizarre!
Rien ne venait troubler cette heureuse union ;
Chacun régnait chez soi, gouvernait ses domaines
Sans y trop exciter les pleurs ;
Et si tous y forgeaient des chaînes,
La plupart les couvraient de fleurs....
Mais le loup, qu'on sait très-vorace,
Chassait parfois chez ses voisins ;
Non pas chez le lion : une prudente audace
Dirigeait ses moindres desseins.

Le renard vint un jour chez le lion : « Mon frère,
» Je suis plein d'indignation ;

» Le loup est bien coupable ; une punition
» A ce vorace est nécessaire.
» Il s'ébat constamment chez le cerf et chez l'ours ;
» Ah ! c'est vraiment trop d'injustice.
» Ce loup est menaçant ; mais, aux faibles propice,
» Vous daignerez, lion, voler à leur secours,
» Et moi, votre allié, je suivrai votre trace. »

Le lion aime à guerroyer.
Des langueurs de la paix Sa Grandeur était lasse ;
Il ne se fit pas trop prier.
Et le loup fut vaincu... non tout à fait sans gloire ;
Car il lutta seul contre deux,
Dont un lion. Le fait est digne de mémoire ;
Mais il y laissa, dit l'histoire,
Un quart de ses Etats ; un quart, que, tout heureux,
Le renard demanda pour prix de son courage,
Et dont il obtint l'avantage.

Bientôt d'un pas diligent
(L'appétit vient en mangeant),
Sa Majesté renard retourna chez son frère.
« Cher lion, lui dit-il, tout va mal chez le cerf ;
» Ce monarque n'a point de nerf ;
» Ses sujets sont dans la misère ;
» C'est un désordre affreux dans ses Etats ; il faut
» Que tout cela change au plus tôt. »
« — Renard, dit le lion, ce soin-là vous regarde :
» On s'est plaint souvent du lion,
» Qu'on accuse d'ambition ;
» Agissez seul ; que Dieu vous garde !
» Dans les arts de la paix reposant ma valeur,
» Je veux à mes sujets consacrer tout mon cœur.
» On m'a calomnié ; je déteste la guerre. »

Le renard se le tint pour dit.
Ce prince n'est pas téméraire ;
Mais contre un cerf, sans contredit,
Sa force et sa valeur pouvaient tenter l'affaire.

Vint, auprès du lion, l'équitable éléphant :
« Eh quoi, nous souffririons que ce renard cupide,
» Parce qu'il fut par vous une fois triomphant,
» Courût porter sa rage avide
» Chez nos inoffensifs voisins !
» Quel droit peut-il avoir à régler leurs destins ?

» Non, non, qu'il rende heureux ses sujets, c'est, je pense.
» Ce qu'attendent de lui l'honneur et la prudence. »
« — Eh ! mon cher éléphant, de quoi vous mêlez-vous ?
» Dit le lion, allez, et calmez ce courroux ;
» Le cerf se défendra ; je lui suis favorable,
» Et fais des vœux ardents pour lui ;
» Mais sans le croire irréprochable,
» Et j'entends que chacun reste neutre aujourd'hui. »

Le paisible éléphant crut prudent de se taire ;
Et, sans appui, le cerf ne se défendit guère...
L'ours eut son tour, et le renard
S'enrichit aussi de sa part ;
Il possède à présent le meilleur patrimoine ;
Le voilà gras comme un chanoine...
Dans ses vastes Etats trouvait-on le bonheur ?
Je ne sais trop...

Vers le vainqueur
Un jour le lion vint et dit : « Tout beau, mon frère,
» Comptons ensemble, s'il vous plaît ;
» J'ai bien voulu vous laisser faire,
» Et vous arrondir à souhait :
» Vous avez une force immense,
» Qui, quelque jour, pourrait, je pense,
» Menacer un peu mon repos...
» Vos Etats sont trop grands, et, sans plus de propos,
» Il m'en faut une part, mon frère,
» Une part, vous dis-je, ou la guerre... »

Le renard, à son tour, fut dépouillé ; tant mieux !
Mais comment trouver à cette heure

Un trait final qui puisse ?....

Il en est un bien vieux,
Et bien déplorable à mes yeux :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Depuis, un nouveau trait, pour un nouvel exploit,
D'autres voleurs masquant l'audace,
De mon vieux vers a pris la place :
C'est : *La force prime le droit.*

Décembre 1871.

LE JOSEPH GARNÉRIUS.

On se rappelle qu'à la fin du chapitre précédent un homme, ayant toute l'apparence d'un musicien ambulant, avait paru à l'entrée du café des *Deux-Pierrots*, au moment de la sortie des clercs et de leurs amis, pour la grande quête.

Après avoir ôté poliment son chapeau (qui n'était pas à beaucoup près de la première jeunesse), et tiré de dessous sa redingote (fripée et décolorée) un violon d'un aspect antique, le nouveau venu salua l'assemblée et se mit en devoir de jouer de son instrument, lorsqu'un garçon s'approcha de lui vivement :

— Il est tard, ces messieurs vont sortir ; ils ne sauraient vous entendre.

— Je ne serai pas long ; je ne demande point l'aumône ; si ces messieurs ne sont pas contents, il ne leur en coûtera pas un sou ; je suis un artiste de Carpentras, que poursuivent des malheurs ; mais ces messieurs m'apprécieront.

Au son de cette voix et à ce nom de Carpentras, le marquis sortit de sa rêverie et regarda le pauvre artiste. C'était bien son compagnon de captivité de Sainte-Pélagie, le musicien revu à Bougival ; mais Jules, absorbé par ses ennuis, évita de se faire reconnaître. Le ténor s'approchant alors du musicien :

— Mon ami, lui dit-il, nous ne saurions vous être d'aucun secours. Nous nous disposons nous-mêmes à parcourir les rues de Paris pour solliciter de la bienveil-

lance du public les moyens de prendre un punch immense que nous voulons offrir, par gratitude, à l'un de nos amis.

— Un punch ! j'en suis, messieurs, vous êtes des artistes, je le vois ; eh bien ! artiste moi-même, j'ai le droit et le devoir de marcher avec vous. Ecoutez-moi une minute seulement, et vous comprendrez de quelle utilité je puis vous être pour exciter la générosité publique. Justement, par un bonheur inespéré dans mon infortune nouvelle (car à Bougival, où je suis tambourin et deuxième violon, il y a suspension de paiement), hier, messieurs, j'ai eu la chance extraordinaire de trouver dans une boutique de bric-à-brac un Joseph Garnérius égaré là, et bien conservé. J'ai pu l'acheter, vu qu'on m'en a demandé peu de chose, et vous allez voir quel parti je sais tirer de ce merveilleux instrument.

Après cette tirade, dite trop rapidement pour qu'on pût l'interrompre, le musicien de Carpentras se mit à jouer, et vraiment il fit merveille.

On l'applaudit, on le félicita beaucoup.

— Eh bien, messieurs, dit-il, suis-je digne d'être des vôtres ?

— Oui, mon cher, répondit le ténor, et certainement vous êtes un artiste distingué ; mais remarquez bien, je vous prie, qu'il ne s'agit pour nous que d'un punch à prendre et non d'argent à recueillir pour le partager.

— Messieurs, répliqua le musicien, noble artiste de Carpentras, je tiens à la gloire, à l'honneur, et non pas à l'argent.

— Venez donc avec nous, s'écria-t-on en chœur.



DÉPART POUR LA GRANDE QUÊTE.

On allait sortir ; le baron Guinard s'écria ·

— Mes amis, je suis obligé de vous quitter ; ma femme ne m'a donné que la permission de dix heures; mais je reviendrai prendre ma part du punch. Comptez sur moi ; je reviendrai, que madame la baronne le veuille ou ne le veuille pas.

— C'est bien. Nous comptons sur vous, car vous êtes tout à fait nécessaire à la fête.

— Messieurs, dit alors Jules, souffrez que je vous attende ici ; j'ai besoin de repos. Vous m'excuserez : je suis vraiment fatigué.

— Restez, restez ; mais ne manquez pas de nous attendre.

Le baron s'éloigna, après avoir serré la main au marquis et lui avoir dit au revoir ; puis la foule sortit du café.

Cependant Jules retint le chimiste en lui parlant à l'oreille :

— J'ai besoin de vous, mon ami, restez, de grâce.

— J'y consens volontiers, fit le chimiste, car je suis encore tout ébranlé du terrible coup de poing donné par votre infâme ennemi.

Il ne resta bientôt plus dans le café que le marquis et le chimiste, ainsi que quelques habitués étrangers à la société des clercs.

LA FATALE RÉSOLUTION.

— Nous voilà seuls, dit le chimiste, qu'attendez-vous de moi ?

— Je voudrais de nouveau causer avec vous sur vos merveilleux poisons.

— Voudriez-vous en essayer ?

— Je ne sais si je dois vous parler franchement.

— C'est un artiste amoureux de son art qui vous écoute.

— Eh bien ! oui, je voudrais essayer de vos poisons.

— Ils sont délicieux ; mais ils donnent infailliblement la mort.

— Je suis las de la vie.

— Vous n'avez pas de raisons suffisantes pour vouloir mourir ?

— J'en ai de puissantes ; jamais on n'en eut de plus fortes. J'ai tout perdu : ma fortune, la femme que j'aimais passionnément, tout, même l'honneur.

— Vous êtes jeune. Votre honneur, d'après ce que je sais, n'a été que faussement compromis : un jour complet se fera bientôt à cet égard ; votre fortune peut se rétablir ; et, en amour, vous pouvez, comme moi, oublier et espérer.

— Non, non ; toute espérance est perdue pour moi. Je n'ai plus de raison pour vivre ; mieux vaut la mort que traîner la plus misérable existence. Seulement, j'ai la faiblesse de ne vouloir ni me défigurer, ni trop souffrir. Venez donc à mon aide.

— Comme artiste, je serais charmé de vous satisfaire. Il y a même longtemps que je cherche un sujet, sauf à le sauver par un contre-poison.

— Je ne veux point de contre-poison.

— Alors ce que vous me demandez est trop grave : j'ai des scrupules.

— Puisque je suis bien décidé à mourir, ou avec votre aide, ou de toute autre manière.

— Je puis me compromettre.

— Nul ne saura le service que vous m'aurez rendu.

— Non ; soyez raisonnable, renoncez à cette lugubre folie.

— Je ne saurais y renoncer.

— Et moi, toute réflexion faite, je ne vous donnerai pas mes délicieux poisons.

— La Seine n'est pas loin. Si vous me refusez, je jure que j'aurai recours à la Seine.

— Gardez-vous-en bien ; ce genre de mort est trop douloureux.

— Fournissez-moi donc votre moyen d'en finir.

— Je le voudrais ; mais je tremble.

— Vous n'avez rien à craindre : *les morts ne parlent pas.*

— Mon poison ne laisse pas de traces. Mais encore une fois, réfléchissez bien. Étudiez sérieusement la situation. Avez-vous des motifs bien plausibles pour mourir ? Je ne le crois pas. Ne sauriez-vous attendre ?

— Impossible, j'entends encore les dernières paroles de mon père : *Sache mourir plutôt que de vivre avec la honte et le mépris !*

— Allons ! je vois qu'il faut vous satisfaire. Mais mes flacons sont chez moi, où vous retrouverai-je ?

— Rue du Petit-Banquier, n° 8, au 2me.

— A quelle heure ?

— J'y serai dans une heure, pour n'en plus sortir.

— Eh bien ! dans une heure et quart je serai chez vous. Laissez la porte entr'ouverte. Je vous remettrai le précieux breuvage..... et vous le boirez tout entier. Vous en serez on ne peut plus satisfait.... Cependant j'hésite encore..... Non ; renoncez à cette funèbre fantaisie de mourir.

— Je vous le répète : dans une heure, si vous me refusez, je me jette à la Seine.

— Je ne résiste plus ; je cours rue d'Ulm ; je serai bientôt chez vou s ; mais attendez-moi.

— Soyez tranquille, je vous attendrai.

— Le sort en est jeté ! D'une part, je ne suis pas fâché d'essayer mon précieux poison, et d'en pouvoir constater les excellents effets. Mais j'ai de l'amitié pour vous ; je regrette vivement de vous perdre, et d'aider moi-même à ce résultat ; j'espère encore que vous renoncerez à votre résolution.

— Non, non, mon parti est irrévocable.

Et le chimiste s'éloigna en disant : Oh ! c'est impossible ! Cependant....

Jules, à son tour, quitta le café pour se rendre dans sa chambre, fort impatient d'en finir.



LES COULISSES DE LA BOURSE.

Déjà loin du café, Jules marchait très-vite, lorsqu'il fut heurté par un jeune homme, mis avec élégance, qui descendait de voiture, et qui lui dit avec politesse :

— Ah ! pardon, Monsieur.

Jules leva machinalement les yeux et reconnut Georges Sturb, son ancien compagnon de captivité. Celui-ci le reconnut également. — C'est vous, monsieur le marquis ; combien je suis heureux de vous rencontrer ! Voyons, êtes-vous satisfait de votre position, maintenant ?

— Non.

— Tant pis, je le regrette sincèrement.

— Mais, Dieu aidant, je pense qu'elle changera bientôt.

— Vous devinez combien la mienne est bonne à présent ; tous mes rêves se sont réalisés ! Je ne compte plus parmi les moutons qu'on met en coupe réglée, mais parmi ceux qui les tondent. Laissez-moi vous raconter comment s'est opéré ce changement.

Je me suis fait une belle position à la Bourse ; j'ai mis mon adresse, mon esprit, je dirai presque mon génie au service d'un agent de change. Je lui rends de grands services, je le tire des plus mauvais pas. Il n'est pas de faux bruits, de renseignements erronés, d'absurdes mensonges que, dans l'intérêt de ses opérations, je ne fasse circuler par moi-même ou par mes agents ; il n'est pas une valeur (sans valeur) que je ne lui fasse placer avantageu-

sement. Nul ne s'entend mieux que moi à lancer une affaire scabreuse ; à vendre et à acheter à la Bourse ce qui n'est ni vendable, ni achetable ; à rédiger de brillantes réclames bourrées de mensonges, et que reproduisent vingt journaux qui se sont interdit le droit de conteste. Nul ne sait mieux que moi organiser une foule bigarrée, qui, semblable à une queue de théâtre, les jours de grandes représentations, se montre impatiente de souscrire à des actions qui doivent donner cent pour cent de bénéfice.... à moins que l'entreprise ne sombre.

Je suis un magicien, créant d'un coup de baguette des perspectives admirables, qui s'évanouissent quand le tour est fait.

Ce n'est pas tout ; j'ai ma police qui nous coûte cher, mais nous rapporte beaucoup. L'État n'a point de mystères pour moi, ni la maison de l'Empereur.

Le repos de l'Europe est-il menacé, je le sais l'un des premiers. Y a-t-il quelque danger de désordre en France ; quelque besoin d'emprunt ; la précieuse santé du chef de l'Etat, cette santé souvent variable, semble-t-elle décliner: promptement renseigné sur toutes ces choses, je dirige en conséquence la barque de mon patron. Nous évitons tous les écueils, et notre cargaison, arrivant à bon port, est toujours richement productive.

Aussi je suis noblement payé, j'ai ma grande part des bénéfices, je suis recherché, considéré. J'ai des princes pour amis, et la plus haute aristocratie me traite sur un pied de parfaite égalité. Vous voyez combien ma position a changé ! Je ne médis plus de la société : c'est une bonne mère qui nourrit bien ses enfants..... lorsqu'ils savent s'y prendre. Regardez ma tenue : n'est-elle pas irréprochable ? Ce sont mes chevaux et ma voiture que je viens de quitter et qui s'éloignent. Je suis en bonne fortune ce soir ; je vais de ce pas chez une dame du plus haut monde qui m'attend impatiemment, et me réserve l'accueil le plus

flatteur..... je puis ajouter le plus tendre !..... Je lui porte le riche écrin que voici... Tout cela c'est de la décadence, dira-t-on ; qu'importe !.... Après nous, le déluge !....

Mais je ne vous parle que de moi... revenons à vous. Toujours mélancolique ! Votre toilette un peu négligée prouve bien que vous n'êtes pas très-heureux. J'en éprouve une peine véritable. Je vous ai toujours estimé ; j'ai beaucoup de sympathie pour vous. Soyez des nôtres. Je vous mettrai sur la voie ; vous réussirez comme j'ai réussi.

— Non, non, dit Jules, qui avait écouté par politesse (car il est de ces habitudes contractées dès l'enfance qui ne vous abandonnent jamais, même dans les situations les plus graves). Non, cette perspective ne me flatte point. Je ne crois pas avoir longtemps à souffrir de la misère ; mais mieux vaudrait encore la subir que de faire sans cesse des dupes pour prospérer. Je n'ai sans doute pas le droit de vous blâmer ; mais votre bonheur ne saurait être le mien. Adieu.

— Allons ! vous avez encore des préjugés, je le vois. Mais si quelque jour, las de souffrir, vous revenez à la saine raison, ayez recours à moi. Je vous ferai connaître la fortune, et nous boirons ensemble à cette coupe du plaisir qui est si douce aux lèvres.

— Merci et adieu, dit Jules ; et il quitta Georges Sturb, qui leva les épaules en le regardant s'éloigner tout rêveur.



DEUX VARIÉTÉS DE MALFAITEURS.

Si les petits bonheurs viennent souvent par troupes, les contrariétés, les ennuis, les douleurs, marchent ordinairement en phalanges profondes.

Le vrai n'est pas toujours vraisemblable; les événements, les rencontres les plus extraordinaires s'accumulent rapidement quelquefois : tout le monde a pu le reconnaître dans le cours de sa vie.

Jules venait de quitter Georges Sturb. Il marchait pensif dans une rue presque déserte, lorsqu'il vit s'avancer deux ivrognes, mis convenablement, mais d'un aspect commun et dont la marche titubante dessinait de légers zigzags. L'un des deux l'ayant aperçu, s'arrêta tout à coup devant lui, comme pour le regarder plus attentivement.

— C'est, ma foi, bien lui ; oh ! c'est lui, dit le personnage d'une voix avinée.

Jules contempla cet homme à la clarté du gaz, mais sans pouvoir le reconnaître.

— Tu ne me remets pas ? dit tout bas l'ivrogne; nous nous sommes vus à la pègre pourtant. Rappelle-toi bien... Depuis, cher ami, tu le vois, j'ai fait mon chemin; j'ai une position maintenant, regarde cette mise.... examine cette chaîne, qui est bien en or, en or véritable ! Hein ! quelle tenue !

Et j'ai de l'argent plein mes poches, poursuivit l'homme sur un ton encore plus bas ... A ton service même....

aussi les femmes ! les femmes ! le vin et les femmes !... Je dois tout cela à un coup superbe, un coup de roi... fait avec des amis.

La délicatesse, la probité, l'honneur... c'est des bêtises, vois-tu ; ça ne mène à rien... Ecoute-moi, j'ai un autre coup dans l'idée, et comme je suis bon prince, je t'en offre une part. Dis, veux-tu être des nôtres ? Tu nous conviendrais.

Le marquis, sans trop écouter, cherchait à se remettre ce personnage, quand le second ivrogne s'approcha vivement de son oreille.

— Et moi aussi, mon cher ami, je te reconnais, dit-il ; mais ne te laisse pas gagner par Marsouille. Il n'opère pas assez en grand. Il a fait un bon coup, c'est vrai ; où cela le mènera-t-il ? J'ai notre affaire, moi, une affaire immense, où tu peux avoir un beau rôle. Tout est prêt : l'armée suivra le peuple, l'affaire est sûre ; elle éclatera dans quelques jours, amenant le triomphe de la liberté ! Alors, après la vengeance, nous aurons tous, tous, de tout en abondance : des places, des honneurs, de l'or, des femmes !

Le marquis, fort ahuri de cette double attaque, semblait cloué à sa place, quand le premier orateur revint à la charge. — N'écoute pas Caffrot, ce sont des bêtises qu'il te dit. Il se fera mettre dedans; mon coup est bien plus sûr. Mieux vaut le moineau à la main que la grue qui vole; sois des nôtres et tu deviendras riche, richissime....

Le marquis avait enfin reconnu le caissier du Commissaire, ainsi que l'homme politique de Sainte-Pélagie. Déjà surexcité par sa sinistre résolution, il prit très-mal l'ouverture qui lui était faite, et saisissant Marsouille par le collet de son habit, il le secoua avec force et l'envoya à dix pas rouler dans le ruisseau.

Il allait traiter Caffrot de la même manière ; mais

celui-ci, supposant que le marquis s'était changé en agent de police, avait rapidement pris la fuite.

Quand Marsouille se fut relevé et débarbouillé, le marquis était déjà bien loin.

— Allons, dit l'ancien caissier du commissaire, je me suis mis le doigt dans l'œil ! Cela m'apprendra à être confiant et généreux. Je voulais faire participer un camarade à un bon coup, dont la réussite est sûre : je n'aurai jamais plus la même faiblesse ; ô générosité, honnêteté, je ne vous écouterai plus !





LES NOUVEAUX HOTES DE LA RUE

DU PETIT-BANQUIER.

Ces rencontres funestes ne firent que confirmer le marquis dans sa fatale résolution.

— Hélas ! dit-il, lié avec des intrigants et des malfaiteurs de la plus basse espèce, en butte à des attaques grossières, trahi par l'amour, le seul charme de ma vie, oh ! qu'il me tarde de goûter le repos en cessant de vivre !

Ainsi, le navigateur, longtemps assailli par les orages, rentre au port avec la ferme intention de renoncer à cette vie aventureuse qui avait eu tant de charmes, pour lui.

Arrivé à son domicile, Jules rencontra le concierge qui sortait de grands embarras et de grandes fatigues d'emménagement.

— Monsieur, lui dit le brave homme, mon maître, M. le Comte, est arrivé avec sa fille, et je viens de les installer chez eux. Ils occupent un appartement bien misérable, bien indigne de leur position ; mais ils sont chez eux, dans leur maison, entourés du respect de tous ; n'est-ce pas encore un peu de bonheur ?

— Ah ! qu'ils sont heureux ! dit Jules, s'ils n'ont rien à se reprocher, et s'ils ne sont l'objet d'aucune trahison.

— Comme M. le Comte est un peu souffrant, reprit le concierge, mademoiselle m'a prié de coucher dans une petite chambre auprès de lui. Moi-même, je l'avoue, j'ai besoin maintenant de repos. Je ne suis plus jeune : j'ai

soixante-dix ans. Est-ce que monsieur aurait la complaisance de fermer la porte de la maison à l'heure ordinaire, vers minuit ?

— Je m'en charge, soyez tranquille.

— Bien, je compte sur monsieur : grand merci.

— Un instant, dit le marquis, montez de grâce chez moi. J'ai pu mettre de côté la petite somme que vous m'avez prêtée et que je veux vous rendre. Venez, vous prendrez en même temps un verre de chartreuse. Je tiens cette liqueur du baron Guinard, l'un de mes amis ; car tel que vous me voyez (assez misérable), j'ai des barons pour amis.

— Vous pourriez avoir des princes pour amis, monsieur ; car je ne m'y trompe pas : vous êtes un homme distingué qui avez eu de grands malheurs et qui les supportez avec courage.

— Vous êtes dans le vrai, dit Jules ; j'ai eu de grands malheurs, mais j'en entrevois le terme.

— Tant mieux, fit le concierge, qui ne pouvait comprendre le sens sinistre de cette phrase.

Ils entrèrent dans la chambre de Jules, qui rendit au concierge l'argent prêté et lui fit prendre un verre de chartreuse, ce qui était fort du goût du vieillard ; puis ils se séparèrent.



L'ESPOIR PRÈS DES DERNIERS INSTANTS DE LA VIE.

Resté seul, Jules songeait au chagrin qu'il allait causer aux nouveaux hôtes de la maison, le propriétaire et sa fille.

— Un suicide chez eux, et le jour de leur arrivée ! cela va les attrister profondément... mais ils ne le sauront que plus tard et peut-être que ma mort passera pour naturelle. Mes amis y verront le résultat de mes malheurs, des insultes dont j'ai été l'objet ; ils l'expliqueront par l'excès de ma douleur ; ils m'enseveliront eux-mêmes, et ils me suivront à ma dernière demeure. Pauvre Guinard ! pauvre Engler ! quel chagrin sera le vôtre !... Mais ce dénoûment est pour moi un événement heureux. Dans quelques heures, je serai affranchi d'une existence de misère, d'angoisses et de honte.

Je ne songerai plus à la femme que j'aimais tant, que j'aime encore et qui ne m'aime plus, à mon dénûment de toutes choses, à l'opprobre de la condamnation que j'ai subie. J'échapperai de même à mes remords ; oui, certes, je fus bien coupable ; mais, sachant ce que j'ai souffert, Dieu me pardonnera sans doute, et, dans un monde meilleur, je pourrai revoir mon père qui semble avoir prévu mon triste sort, et plus tard peut-être revoir Emilie, purifiée aussi par le malheur.

Il versa des larmes qui adoucirent l'amertume de sa douleur, mais sans rien changer à sa détermination.

LE PRÉCIEUX FLACON.

En ce moment, il entendit du bruit à sa porte laissée entr'ouverte : c'était le chimiste qui entrait...

— Me voilà ! oh ! comme j'ai marché ! D'abord, je voulais ne pas vous faire attendre, ensuite je songeais à rejoindre mes amis pour éloigner tout soupçon ; mais où les prendre ? Je ne pourrai les rejoindre qu'au café...

Enfin, j'apporte la précieuse liqueur que vous m'avez demandée. C'est un véritable cadeau que je vais vous faire. On voudrait avec cette liqueur mourir plusieurs fois ; mais c'est impossible. Un quart-d'heure après que la liqueur est prise, il n'y a plus de remède ; le bonheur savouré ne saurait renaitre et les regrets seraient inutiles. Mais, encore une fois, êtes-vous bien décidé à mourir ?

— Oh ! tout à fait décidé. La vie m'est insupportable. D'ailleurs, nul bonheur pour moi ne saurait exister ou du moins être durable. Il n'y a aucun équilibre entre mes désirs et ma raison, entre mes passions et les moyens que j'ai pour les satisfaire ; je dirai même entre mes actes présumables et ma conscience. Je ressemble à ces monstres des temps antédiluviens dont les espèces sont perdues, parce que leur organisation n'était pas en harmonie avec le milieu dans lequel ils avaient à vivre. Donnez-moi donc votre précieux flacon ; il m'aura rendu un service immense, puisqu'il m'aura procuré une mort douce et exempte de tout scandale. Donnez, mon ami, et retirez-vous pour ne vous compromettre aucunement.



Le précieux flacon.

— Tenez-donc ; voici votre affaire : le sort en est jeté.

Et le *chimiste* tira de sa poche un flacon, et le remit à Jules. Il portait sur une étiquette les lettres P. M.

— Adieu ; maintenant, je m'esquive. Heureusement que votre rue est déserte et votre maison presque inhabitée. Adieu encore une fois ; votre main. Bientôt, sans doute, nous nous retrouverons... dans un monde meilleur.

Le marquis se leva ; il embrassa le chimiste ; puis celui-ci sortit sur la pointe des pieds, en laissant la porte entr'ouverte ainsi qu'il l'avait trouvée.... mais, chose singulière ! inconscience de son acte, ou préoccupation d'un artiste que l'essai de son œuvre absorbe entièrement, un léger sourire de satisfaction effleurait les lèvres du chimiste.





LA RÉCONCILIATION AU MOMENT SUPRÊME

Le *chimiste* parti, Jules se mit à écrire ; il avait deux lettres à faire, l'une pour Engler et l'autre pour Guinard. Il voulait leur dire d'éternels adieux et leur souhaiter tout le bonheur qu'ils méritaient.

Il finissait d'écrire, lorsqu'il entendit un pas léger près de la porte et le bruit que fait le frôlement d'une robe de soie.

Il se retourna et tressaillit : c'était Emilie, plus belle que jamais. Elle courut à Jules, l'étreignit et l'embrassa, puis l'arrachant à sa chaise, elle l'entraîna pour s'asseoir à côté de lui sur une vieille causeuse qui faisait partie du mobilier.

— Oh ! mon Jules, je te revois donc ! quel bonheur ! mais comme tu es changé !

— Toi, tu es plus belle, plus parée que jamais ; mais je te trouve odieuse ainsi.

— Eh quoi ! tu peux me parler de la sorte, à moi qui suis si heureuse de te revoir. Oh ! laisse-moi t'embrasser encore ; ne me repousse pas.

— Non, va-t-en ; tu ne m'es plus rien. Laisse-moi ; c'est toi qui es la cause de tous mes malheurs. Pourquoi t'ai-je rencontrée ? Pourquoi t'ai-je aimée ? Pourquoi m'as-tu trahi ? Hélas ! il y a quelque temps, j'étais seul criminel ; maintenant, tu es plus infâme que moi.

— Oh ! ne me reproche pas ma conduite, mon infamie. Tu sais tout, je le vois ; tu ignores encore cependant

bien des circonstances. Oui, je t'ai trahi ; je suis trop franche pour le nier ; mais je ne l'ai fait que par amour pour toi ; j'étais enivrée du bonheur d'avoir réparé une partie de ta faute, de tes malheurs. J'ai été sans force devant celui qui venait à notre secours ; puis, je crois que ce jour-là, ma tête et mon cœur n'étaient pas dans leur état naturel, et qu'une perfide boisson, versée par une fausse amie..... enfin, ce fut une fatalité. Mais maintenant, *lui* ne m'est rien, absolument rien, je te le jure... Oh ! mon Jules, pardonne-moi. Crois bien que je n'ai jamais cessé de t'aimer.

— Tu es heureuse, dit Jules un peu attendri, tu vis dans le luxe et les plaisirs : savoure la vie ; c'est ton droit. Mais laisse celui qui ne saurait plus t'aimer. Je ne songe qu'à mourir.

— Oh ! non, Jules, ne meurs pas ; si tu as fait des fautes, elles sont rachetées par tout ce que tu as souffert ; et si moi, j'ai trahi notre amour, encore une fois, c'est par l'excès de ma tendresse pour toi. Ce crime doit-il me changer à tes yeux ? Pardonne-moi, aime-moi toujours ; nous quitterons Paris, nous irons au loin, nous y vivrons dans la pauvreté, mais heureux par notre affection mutuelle.

— Non, non ; il n'y a plus de bonheur possible pour moi. Déshonoré, ne m'appuyant plus sur celle que j'espérais retrouver fidèle, je n'ai plus la force de vivre. Je ne te maudis point. Je t'excuse, au contraire ; mais je crois que je ne t'aime plus. Toutes mes illusions sont tombées, comme les tiennes devraient l'être. Va, sois heureuse, mais laisse-moi mourir.

— C'est insensé ! c'est impossible ! mourir quand la vie pourrait encore nous être si douce !

— Eh ! qu'y trouverai-je ? un labeur cruel, la misère, le mépris, une vieillesse anticipée, ta désaffection bientôt, des affronts incessants...... Si tu savais comme on m'a

traité ce soir, toutes les rencontres que j'ai faites, tout ce que l'on m'a dit!..... Vois ce flacon, j'allais en boire le contenu quand tu es entrée; je le prendrai dès que tu m'auras quitté.

— Oh! de grâce, ne meurs pas, ou..... laisse-moi mourir avec toi.

— Toi, mourir!

— Oui. Si je te perds, je n'ai plus de raison de vivre.

— Tu voudrais me donner cette marque de tendresse?

— Oui, je te la donnerai..... et cependant que de beaux jours nous pourrions encore espérer!

— Non, tu te trompes; il ne saurait plus exister de beaux jours pour nous, pour moi, du moins. Mais toi, ne meurs point. Je te pardonne de toute mon âme, entièrement, comme je désire que tu me pardonnes. Retourne chez ton père, à qui j'ai dû causer tant de douleurs, un père aime toujours son enfant; tu peux encore charmer l'existence d'un honnête homme, d'un époux, jouir de l'estime publique, briller, être mère; mais moi, que puis-je? Oh! laisse-moi, j'ai hâte d'en finir. Mon parti est bien pris. Adieu, chère Emilie.

Le marquis embrassa son amante avec tendresse, puis il se leva et prit le flacon qui était resté sur la table.

— Je tiens d'un ami cette liqueur précieuse. Elle donne une douce mort. Il a bien mérité des hommes, celui qui rend le suicide moins pénible à accomplir.

Le marquis portait le flacon à ses lèvres, Emilie retint son bras, et lui dit vivement:

— Laisse-m'en la moitié.

— Eh bien! soit; mourons ensemble. Oh! que ma mort sera douce dans tes bras!

— Tu m'aimes toujours?

— Je n'ai jamais cessé de t'aimer, de t'adorer; mais je suis las de souffrances et d'opprobres.

Et le marquis but la moitié du poison.

— Donne maintenant, dit Emilie.

Elle s'empara du flacon, s'agenouilla, fit une rapide prière, où elle demanda pardon au ciel pour elle et pour son amant ; elle eut des paroles de repentir sur sa conduite envers son père que l'amour lui avait fait abandonner ; puis elle but le reste du breuvage.

Les deux amants se turent quelques minutes, se recueillirent, en observant en eux l'effet du poison.

Jules rompit le silence.

— Souffres-tu, chère Emilie ?

— Non ; j'éprouve au contraire une douce langueur.

— Mon ami ne m'avait pas trompé.

— Je sens à présent le sommeil qui me gagne. Oh ! mon Jules, ma dernière pensée sera pour toi.

— Chère Emilie, nous avons été bien coupables, moi surtout ! Oh ! oui moi, moi surtout ; mais nous n'avons jamais été méchants et Dieu nous pardonnera.

— Embrassons-nous et que nos derniers souffles se confondent !

Ils s'embrassèrent avec tendresse, avec passion ; mais bientôt détachés de leur étreinte par un sommeil invincible, ils se renversèrent des deux côtés de la causeuse.

Rien en eux ne trahissait la douleur ni la mort. On aurait dit, à l'expression de leurs visages, deux époux endormis et livrés à de doux songes....





L'EFFET BIENFAISANT D'UNE BOUTEILLE DE VIN DE BORDEAUX.

Pour bien faire comprendre les conséquences qu'eut l'événement que nous venons de raconter, nous sommes forcé de retourner en arrière et de revenir à l'émissaire que Gourdon avait attaché aux pas d'Emilie dès son entrée au café des *Deux-Pierrots*.

L'agent de Gourdon avait rempli fidèlement les ordres de son maître en suivant Emilie jusqu'à l'Opéra.

Arrivée devant le théâtre, Emilie dit au valet de pied qui vint ouvrir la portière : Prévenez, je vous prie, le cocher que je voudrais lui parler.

Le cocher étant descendu de son siége : Soyez assez bon, fit Emilie, pour venir me prendre ici à dix heures précises. Vous me conduirez ensuite rue du Petit-Banquier, dans le quartier Mouffetard. J'ai là un pauvre malade à voir, et j'y trouverai, certainement, quelqu'un pour me reconduire chez moi. Je regrette tout l'embarras que je vous donne.

Emilie était toujours affable et polie avec tout le monde, et même quelquefois avec un peu d'exagération ; nous en avons déjà fait la remarque.

Dès qu'elle fut entrée au théâtre, l'agent de Gourdon aborda poliment le cocher.

— Je connais la dame qui vient de vous parler : elle est de mon pays. C'est Mme la marquise Emilie d'Algue. Je sais qu'elle a éprouvé des malheurs, et vous ne sauriez

croire combien il me serait agréable d'avoir des renseignements sur sa position présente. Consentiriez-vous à venir, au café voisin, vider avec moi une bouteille de Bordeaux ? Cette dame m'a rendu de grands services, et j'aurais infiniment de plaisir à m'entretenir avec vous à son sujet.

Tout cocher est sensible à l'offre d'une bouteille de vin de Bordeaux. Celui de M. de Vigné prévint son collègue de siége : il avait à causer avec un ami pendant un quart-d'heure au plus.

Les nouveaux amis se rendirent au café voisin, et à la seconde bouteille de Bordeaux, l'agent de l'usurier était suffisamment renseigné sur ce qui pouvait intéresser son maître. Il serra cordialement la main au cocher, le quitta, puis courut chez son chef lui faire part de ses informations.

Gourdon prit des vêtements simples et sombres ; il se coiffa d'un chapeau qui lui cachait à demi les yeux, puis sur les neuf heures et demie, il se procura une voiture, et suivi de son agent qui devait lui faire connaître celle du vicomte, il se rendit devant l'Opéra, pour attendre la sortie d'Emilie et la suivre jusqu'au terme de sa visite lointaine.

Dès que la voiture d'Emilie se fut arrêtée rue du Petit-Banquier, Gourdon, à quelque distance de là, descendit de la sienne, en recommandant au cocher de l'attendre ; Emilie, après avoir récompensé et congédié les gens du vicomte Lucien, était entrée dans la maison qu'habitait Jules, et trouvant toutes les portes ouvertes, avait pénétré chez le marquis, ainsi que nous l'avons raconté.

Gourdon devina que cette visite était pour Jules.......

LES REMORDS.

Après trois quarts-d'heure d'une nouvelle attente, l'usurier perdant patience, entra dans l'allée et monta l'escalier à pas de loup. Il n'entendit aucun bruit ni au rez-de-chaussée, ni au premier, dont les portes étaient fermées. Arrivé au deuxième, il entrevit une porte ouverte : — C'est ici sans doute, se dit-il.

Il entra avec beaucoup de précaution. Pas le moindre bruit. Une bougie qui se mourait, jetait des clartés douteuses et inégales sur quelques parties de l'appartement, en laissant dans l'ombre la causeuse qu'occupaient les deux amants.

— Où sont-ils ? se demanda Gourdon. C'est bien là cependant qu'ils doivent être.

..... En regardant à droite et à gauche, il découvrit enfin ceux qu'il cherchait, les jeunes gens que sa haine avait perdus.

— Oh ! mon Dieu ! fit-il, les voici ! Dorment-ils, ou sont-ils morts ?

Il souleva leurs bras qui lui semblèrent retomber sans souplesse.

— O ciel ! ils sont morts ?

Son pied en ce moment rencontra la fiole fatale ; il la prit et la regarda : elle portait deux lettres seulement, P. M., que Gourdon, dans sa terreur, interpréta par *poison mortel*.

— Ils se sont empoisonnés, s'écria Gourdon, et c'est mon

ouvrage ! O ma vengeance, ton but est bien dépassé !...... Celle que j'aimais..... elle est morte ! Je ne la reverrai plus, souriante ! Je ne verrai plus cette femme que paraient tant de grâces et de beauté....! A sa place, dans mon cœur, viendront les remords. C'est moi qui l'ai tuée ! voilà les effets de la colère, dans une nature violente et haineuse ! Mon amour pour cette femme m'avait un peu purifié ; j'avais sous les yeux un idéal qui élevait mon âme ; hélas ! j'ai brisé l'objet de mon culte en perdant celui qu'elle aimait, ce marquis qui me traitait avec amitié, malgré sa supériorité sur moi, visible en toutes choses...... Je me maudis..... Mon ambition est finie ; plus rien ne me sourit maintenant, j'ai assez vécu.....

En ce moment, Gourdon entendit des pas dans l'escalier : on se rapprochait du palier.

— Où me cacher ? dit-il.

Il aperçut un rideau de serge qui masquait un placard sans porte..... Il s'élança derrière ce rideau.

Deux hommes entrèrent.....



DÉSESPOIR D'UN PÈRE.

C'était Engler et M. Berville, que son fils avait amené pour lui faire connaître son malheureux ami. La bougie, près de s'éteindre, ne jetait plus qu'une faible clarté : on distinguait à peine les objets dans l'appartement.

— Nous devons être chez Jules, dit Engler. Dans son dernier billet étaient bien ces mots : n° 18, au 2me, porte à gauche. Personne cependant ! Peut-être Jules est-il sorti ? Peut-être a-t-il accompagné Emilie qui a dû venir le voir. Attendons-le, mon père. Mais cette bougie se meurt : heureusement que j'en trouve une autre sur la cheminée.

Engler l'alluma et, dans l'appartement mieux éclairé, il aperçut bientôt Jules et Emilie renversés sur la causeuse.

— Oh ! mon Dieu ! dit-il ; ils sont là tous les deux immobiles, ils semblent morts. Et voici un flacon sur lequel je lis ces sinistres initiales : P. M... O mon pauvre ami ! ô ma chère Emilie, que j'aimais comme une sœur !

— Pauvres enfants ! s'écria M. Berville, qui osait à peine les regarder... La jeune femme s'appelait Emilie ! ce nom augmente mon attendrissement : c'était celui de ma fille.

— Je cours chercher un médecin, reprit Engler. Peut-être pourra-t-il les rappeler à la vie ! Restez, mon père, je serai bientôt de retour.

Et il sortit rapidement.

M. Berville s'assit en détournant les yeux de la causeuse.

— Ils s'aimaient tendrement, m'a dit mon fils ; ils étaient malheureux, orphelins l'un et l'autre ; ils ont voulu mourir ensemble. Ainsi ont été promptement expiés les torts graves qui avaient servi à les unir.

Une sorte de terreur religieuse s'était emparée de M. Berville, mais la curiosité l'emporta : il prit le flambeau et s'approcha des deux amants.

— Comme ils sont beaux tous les deux ! Mais je regarde cette femme à l'air si jeune... O mon Dieu ! ce sont tous les traits de ma fille, de mon Emilie. Serait-ce possible !... Oui, oui, c'est bien elle !... O douleur ! ne retrouver mon enfant que morte ; la revoir et la perdre en même temps !... Mon Emilie ! mon Emilie ! reviens à toi : c'est ton père qui t'appelle...

Il lui frappa dans les mains, mais elles retombèrent inanimées.....

Gourdon entr'ouvrit le rideau qui le cachait.

— Je voudrais fuir, se dit-il, et je ne le puis..... Je suis comme attaché à cette horrible place. Oh ! que ne donnerais-je pas pour voir renaître cette femme que ma trahison a fait mourir.....





TRANSITION.

Tout n'est pas fini dans notre histoire... Engler et Laurette espèrent toujours, et nous nous intéressons beaucoup à leur sort ; puis la grande quête est en train de s'accomplir... et quelquefois des événements inattendus surgissent.

Nous allons revenir à des scènes moins tristes. Dans le monde réel, ne voit-on pas sans cesse les scènes gaies et plaisantes se mêler aux choses graves et tristes, ou du moins les côtoyer ? Que de fois une noce souriante se croise, au seuil même de l'église, avec un funèbre enterrement ! Les contrastes existent partout, et doivent sembler assez naturels dans un ouvrage entièrement emprunté à la vie réelle.

Cependant, pour adoucir la transition, nous renverrons au chapitre prochain le retour de la grande quête des déclassés, laquelle, en dépit des prévisions de M. Bellemain, s'est accomplie sans mésaventure et a même obtenu un très-beau succès.



LIVRE SEIZE.

Ami lecteur, nous touchons au terme de cet ouvrage. Assez de tourments, de tribulations ont fait expier à nos héros les fautes qu'ils ont commises, fautes dont l'excuse était dans l'amour et la misère. Naturellement honnêtes, ils furent faibles, ils faillirent à l'honneur et ils se virent accablés de souffrances mille fois plus grandes que celles qu'ils voulaient éviter. Ils ont suffisamment mérité la paix et le pardon.

Le malheur noblement supporté n'est jamais d'une durée bien longue. L'important, pour ne pas tomber, c'est d'avoir des goûts simples et de ne jamais sacrifier aux faux dieux.

Et moi aussi, je fus un déclassé, j'ai lutté longtemps, et aujourd'hui je n'ai pas trop à me plaindre : c'est un peu tard, il est vrai, je n'aspire qu'au repos ; mais je l'embellis encore des rêves de l'espérance ; l'espérance, la plus aimable des déesses et l'amie des poètes.

J'ai un vieux camarade dont l'âge a glacé les membres, il marche avec peine, il est un peu sourd, et n'y voit pas beaucoup. Depuis quelque temps il a quitté les affaires commerciales pour vivre du fruit de ses longs travaux.

Lui et moi, en nous promenant lentement, nous formons des projets pour l'avenir..... qui sont vraiment couleur de rose ! Les arts, la littérature embellissent nos derniers jours, l'amitié les charme, et dans le délire de notre imagination, jeune encore et mensongère, nous

entendons quelquefois l'amour qui vient frapper à notre porte.

Ami lecteur, pardonne-moi ce petit sermon assaisonné de folies : c'est la dernière fois que j'aurai le plaisir de t'adresser la parole. Ne sois point trop rigoureux pour ce livre et reçois les vœux de félicité et les adieux de son humble éditeur.

A. ROUSSET.

Août 1872.



RENTRÉE AU CAFÉ DES DEUX-PIERROTS.

La tournée avait été très-heureuse. La voix sympathique de Jean Pochard et celle véritablement remarquable du ténor, quoiqu'elle fût encore légèrement altérée, avaient fait merveille, ainsi que le chœur énergique des Déclassés, parmi lesquels se trouvaient plusieurs chanteurs de mérite. N'oublions pas les acteurs du Théâtre lyrique et le talent distingué du violoniste de Carpentras.

Dans la foule, les uns disaient qu'il s'agissait d'une gageure ; d'autres, d'une bonne action en faveur d'un artiste malade ; d'autres, que c'étaient des artistes en goguette. Quelquefois on les avait fait entrer dans des cafés et répéter leur chanson, en leur donnant à boire outre mesure ; et partout on avait répondu à leur appel.

Comme la chanson était inoffensive, tout à fait étrangère à la politique, et comme le public, sans aucun désordre, faisait le meilleur accueil aux chanteurs, nulle part les sergents de ville n'étaient intervenus.

Ainsi, les scrupules et les craintes de M. Bellemain avaient eu décidément tort, et la troupe revint au café, chargée d'argent et de lauriers, mais la tête un peu troublée.

Son premier soin, en arrivant, fut de commander un énorme bol de punch, pour se conformer au programme. Elle était en train de le consommer et d'achever de perdre la raison, aidée en cela par le maître du café, quand le baron Guinard arriva. Il s'inquiéta tout de

suite de son ami Jules, et fut désolé de ne pas le trouver. Ayant appris qu'il avait quitté de bonne heure le café des *Deux-Pierrots*, il fit une motion :

— Messieurs, dit-il, voici que nous venons d'achever notre premier bol de punch, et vous avez encore beaucoup d'argent, dites-vous. Cependant, il manque à la fête notre excellent ami, le marquis d'Algue ; il a quitté de bonne heure le café et, j'en suis sûr, il est rentré chez lui, où il se livre à une noire mélancolie et peut-être à de sinistres projets. Je propose donc, en m'adressant pour cela au bon cœur de tous, d'aller prendre chez lui un deuxième punch. Nous avons de l'argent disponible et, à l'aide d'une voiture, nous pourrons transporter rapidement, rue du Petit-Banquier, tout le matériel nécessaire.

Une formidable approbation répondit à ce speech. On fit venir une voiture, et à l'aide de deux garçons, qui devaient être du voyage, on entassa dans le véhicule tout ce qui pouvait être nécessaire à la répétition du premier punch, sans oublier le réchaud et le charbon.

Puis, comme il y avait encore loin du café des *Deux-Pierrots* à la rue du Petit-Banquier, on se décida à faire venir plusieurs autres voitures, à s'y installer, et à former une longue caravane jusqu'à la demeure de Jules.





LA LOI DE LYNCH.

M. Berville étouffait ses sanglots auprès du corps inanimé de sa fille, et Gourdon, à demi-caché par le rideau de serge, contemplait avec terreur ce funeste spectacle.

Soudain un grand bruit se fit entendre dans la rue; le pavé tremblait sous le poids d'une suite de voitures; bientôt la maison fut envahie, et le bruit se propagea jusqu'au deuxième étage de la maison.

C'était l'armée des clercs que conduisait Guinard.

Gourdon aussitôt se blottit de son mieux dans sa cachette, comme se cache un chat en entendant les aboiements de la meute.

M. Berville s'élança au-devant de la foule.

— Apportez-vous des secours ici, messieurs? Hélas! je tremble que vous n'y trouviez que deux cadavres.

La foule étonnée s'approcha des deux amants.

Oh! quel malheur! dit Guinard. Tout n'est peut-être pas fini. De l'eau! de l'eau! essayons quelque chose; ne perdons pas de temps.

— Mon fils est allé chercher un médecin, dit M. Berville; il ne peut tarder.

On parcourut l'appartement pour avoir de l'eau, et le sous-préfet s'étant heurté contre Gourdon qu'enveloppait son rideau de serge, s'écria :

— Il y a un homme ici, un homme qui se cache!

Aussitôt vingt bras saisirent Gourdon et l'amenèrent près de la lumière.

— C'est notre ancien chef, dit Jean Pochard, celui qui nous a menés au combat.

— C'est l'ennemi de Jules, cria Guinard ; c'est l'infâme qui l'a dénoncé. Voilà l'assassin des deux amants.

L'*invisible* venait de trouver la fiole sous ses pieds.

— Je tiens ce qui a servi à commettre le crime, dit-il ; dans cette fiole sont encore quelques gouttes d'une liqueur verdâtre.

Et la foule, déjà surexcitée par de copieuses libations, s'écria :

— Oui, cet homme a empoisonné les deux amants ! A mort l'infâme ! La mort à l'américaine ! — La loi de Lynch ! — Une corde, il faut le pendre !

Gourdon retrouva son énergie.

— Messieurs, dit-il de sa voix la plus forte, condamne-t-on chez vous les gens sans les entendre ?

— Allons, parle, parle, défends-toi.

— Je suis innocent du crime dont on m'accuse. Je suis venu ici poussé par mon amour pour cette femme.

— Non, non, par la haine ! tu as empoisonné ces amants !

La mort ! la loi de Lynch !

— Frappez-moi, messieurs ; vous m'aurez débarrassé d'une vie qui m'est odieuse, mais vous aurez frappé un innocent.... innocent, du moins, de ce crime. Oui, je suis un infâme ; oui, j'ai dénoncé le marquis ; j'ai causé sa ruine, mais non pas sa mort. Cette jeune femme qui est là, morte, je l'adorais ; je l'ai pleurée et je l'aurais tuée ! Un tel crime ne saurait être mon œuvre. Ce n'est pas ma vie que je défends ici, mais la vérité. Je suis violent, haineux ; mais incapable d'assassinat.

Les convictions de la foule semblaient ébranlées, lorsque Guinard revint à la charge.

— Quoi ! après avoir assassiné moralement le marquis et sa femme, tu n'es pas venu ici avec des intentions

plus coupables encore? L'amour t'y a entraîné, dis-tu; mais l'amour ne marche pas sans l'espérance, et quelle espérance pouvait te laisser cette femme qui t'abhorrait? Non, non, ce n'est pas l'adorateur fervent, c'est l'empoisonneur qui est venu se cacher ici.

M. Bellemain prit la parole.

— Eh! messieurs, ne vous laissez pas emporter par les exagérations de l'amitié et les illusions de la haine. Comment voulez-vous que cet homme ait pu faire prendre par force du poison à ces deux jeunes gens? Est-ce probable? est-ce possible? Non, non; une exaltation factice vous égare. Vous êtes sous les influences du punch, messieurs; et, de la foule ivre, j'en appelle à la foule à jeun.

M. Bellemain avait fait fausse route en blessant l'assemblée.

— M. Bellemain nous insulte.

— A bas M. Bellemain! à bas sa cravate blanche!

— Et ses mots historiques!

— Regardez ces verres, messieurs, dit alors Guinard en montrant ceux dont Jules s'était servi une heure avant pour offrir de la chartreuse au concierge. C'est là que le poison a dû être versé; ainsi tombe l'argument de M. Bellemain.

— Oui, oui, cet homme est coupable.

— A mort! — La loi de Lynch!

— Une corde! — une corde!

Le séminariste, dont le sang-froid n'avait pas été compromis par le punch, voulut à son tour ramener la foule à plus de calme.

— Vous n'avez aucune preuve positive, messieurs. Cet homme, que j'ai bien observé, avait dans sa défense l'accent de la vérité. Pour venger un crime douteux, ne vous exposez point à un crime certain...



LES DEUX FLACONS.

Soudain une voix forte s'éleva :

— M. Bellemain et le séminariste sont dans le vrai ; cet homme n'est pas coupable.

Et un long bras s'élevant au-dessus de la foule, touchait la tête de Gourdon, comme pour le protéger.

C'était le *chimiste* qui, arrivé au café des *Deux-Pierrots* après le départ de ses amis, était revenu en courant rue du Petit-Banquier.

— Connaissez-vous le coupable ? — Parlez, *chimiste ;* nommez-le ; d'où provient ce flacon ? — S'agit-il d'un suicide ou d'un assassinat ?

— D'un suicide... Et c'est moi qui ai donné le flacon.

— Vous ! Quoi, vous !

— Oui, moi, dit le *chimiste* sans s'émouvoir.

— Quoi ! vous avez aidé au suicide d'un ami ! dit Guinard.

— Fallait-il le laisser se noyer, mourir d'une mort douloureuse, pour qu'il fût ensuite repêché, porté à la Morgue, offert en proie à la curiosité des badauds de Paris ? Non, non ; je lui ai donné, sur sa prière, une potion bienfaisante, fruit de mes veilles et de mes recherches savantes, afin de le faire mourir doucement, avec bonheur même.

— Mais n'y a-t-il plus d'espoir ? s'écria M. Berville.

— Attendez, répondit le *chimiste* avec une sorte de gaîté ; il y a encore, pour abonder dans votre sens, un rayon d'espoir. J'avais apporté ici deux flacons, l'un qui

procure un sommeil léthargique, et l'autre qui donne la mort ; ne voulant rien prendre sur moi, j'ai laissé au hasard à décider, et je ne sais pas encore, tel a été mon trouble, si j'ai donné le bon ou le mauvais flacon. (Mais en parlant ainsi, le *chimiste* avait un air goguenard qui semblait inexplicable.)

— Voyez donc cela, *chimiste*, et de grâce hâtez-vous.

Le *chimiste*, après avoir regardé attentivement le flacon qui lui restait, s'écria, toujours sur le même ton mi-sérieux, mi-railleur : C'est le mauvais que j'ai laissé !

— Oh douleur ! s'écria M. Berville, plus d'espoir à présent !

— Plus d'espoir ! répétèrent vingt voix.



LA RÉSURRECTION.

— Au contraire, messieurs, dit le *chimiste ;* celui que j'appelle le mauvais, c'est celui qui ne devait pas donner la mort, et à franchement parler, pour mettre fin à une plaisanterie trop lugubre, je n'ai voulu donner qu'une espèce d'opium savamment composé par moi, pour simuler les approches de la mort au milieu de rêves délicieux.

— Bravo ! bravo ! Vive le *chimiste !*

— Rendez-les donc à la vie, barbare, s'écria M. Berville ; cette jeune femme que vous voyez ici, c'est ma fille.

— Que ne disiez-vous cela plus tôt, monsieur ?

Et le *chimiste* tirant un nouveau flacon de sa poche, au milieu du silence général, fit entrer quelques gouttes de la liqueur qu'il contenait, dans la bouche de chacun des amants ; puis il leur fit respirer l'essence énergique d'un autre flacon.

Au bout de quelques instants, qui semblèrent bien longs, on les entendit respirer doucement l'un et l'autre ; leurs yeux se rouvrirent, et Emilie, qui regardait sans voir, dit d'une voix faible :

— Où suis-je ?

— Dans les bras de ton père, s'écria M. Berville.

Emilie ouvrit tout à fait les yeux : — Oh ! mon père ! Et ils se tinrent embrassés quelques instants.

Chacun s'empressa autour du *chimiste,* et celui qu'on maudissait tout à l'heure, était l'objet de félicitations générales.

Mais Gourdon suffoquait ; d'un tempérament très-sanguin, il se voyait presque menacé d'une attaque d'apoplexie ; désirant d'ailleurs sortir d'une position trop fausse, il s'esquiva à la hâte, sans que personne prît garde à lui, et il courut rejoindre sa voiture.

— Oh ! mon père, dit Emilie, quand elle eut repris entièrement ses sens, me pardonnez-vous ?

— Un père ne pardonne-t-il pas toujours ?

— Mais il y a un autre coupable ici, poursuivit Emilie, dont je ne voudrais pas être séparée.

— Sépare-t-on dans la vie ceux qui ont voulu s'unir dans la mort ?

Jules était entouré de Guinard, du sous-préfet, et d'autres amis qui le grondaient d'avoir voulu attenter à ses jours. Il ne savait encore s'il devait se réjouir d'avoir été rappelé à la vie, lorsque M. Berville se rapprocha de lui, en conduisant sa fille par la main :

— Vous viendrez dans nos montagnes avec ma fille, lui dit-il ; et là vous ne trouverez ni la misère, ni le mépris ; rien que de vives affections.

— Vous ne songerez plus à mourir à présent, ajouta Emilie.

Jules se recueillit un moment, puis, plus maître de ses idées, il répondit en la serrant dans ses bras :

— Non ; je veux vivre pour m'efforcer de vous rendre heureuse.

On s'embrassa, on se serra les mains, et toutes les figures exprimaient le bonheur. En ce moment, Engler arriva avec un médecin.

— Viens embrasser ta sœur, dit M. Berville ; voici la fille que j'ai tant pleurée.

— Mon cœur ne m'avait donc pas trompé, répondit Engler ; mais par quel miracle ?...

— C'est moi qui ai fait le miracle, dit le *chimiste*. Et, se donnant un air d'importance, il dit au médecin :

— Confrère, je vous ai prévenu ; votre besogne est faite.

UNE CHARMANTE APPARITION.

Après de vives félicitations mutuelles, qui se prolongèrent, mais qui eurent un terme, comme toutes choses, on s'occupa du punch projeté, et l'on revint sur les détails de la pérégrination faite dans les divers quartiers de Paris, avec une si brillante réussite due à la chanson des *Déclassés*.

Jules, Engler et Guinard exprimèrent le désir de l'entendre telle qu'elle avait été chantée, et Jean Pochard, le ténor et le chœur s'exécutèrent sur-le-champ, en se faisant accompagner par le musicien de Carpentras qui montra beaucoup de verve. Le chœur surtout fit un prodigieux effet ; il semblait ébranler la petite maison où se trouvait la foule des *déclassés*.

La chanson s'achevait ; le ténor en disait les derniers vers, lorsqu'on entendit frapper à la porte, laissée cependant entr'ouverte.

— Entrez, cria-t-on.

C'était le concierge qui se présentait, chapeau bas, en homme qui craint d'être indiscret.

— Messieurs, dit-il poliment, mon maître est malade, et je viens vous prier, au nom de mademoiselle sa fille, de vouloir bien faire un peu moins de bruit. Ayez quelques égards, messieurs, pour la santé de monsieur le comte de Tolly, mon maître.

— De monsieur le comte de Tolly ! Sa fille est dans cette maison ? s'écria Engler.

— Oui, monsieur, et mademoiselle espère que vous voudrez bien vous conformer à ses désirs.

C'est la curiosité qui perdit Eve, et, du même coup, tout le genre humain. Il est donc assez naturel qu'on la retrouve chez les filles de notre première mère ; et même quelquefois en dépit des convenances sociales.

Laurette avait entendu de sa chambre la chanson assez étrange des *Déclassés*. Une société de gais chanteurs n'offre pas de grands périls, et la jeune fille, pour satisfaire sa curiosité, avait suivi, à pas de loup, le concierge.

De la porte entr'ouverte de Jules, elle jetait un regard furtif sur l'intérieur de l'appartement, et se penchait pour mieux voir, tout en s'abritant à demi derrière le concierge.

Alors Engler, qui s'était approché du brave homme, au nom prononcé du comte de Tolly, aperçut Laurette, la reconnut, et se précipita vers elle. Il prit sa main tremblante :

— Oh ! venez, chère Laurette, que je vous présente à mon père.

Et sans trop s'inquiéter de la foule étonnée, il entraina la jeune fille dans la chambre.

— Mon père, voici celle que j'aime. Des différences de rang nous séparaient ; mais des malheurs éprouvés par son père nous rapprocheront sans doute : le *malheur est souvent bon à quelque chose*.

— Je retrouve donc tous mes enfants aujourd'hui, dit M. Berville.

Et il embrassa Laurette, dont la figure rayonnait de bonheur.





CONCLUSION.

Le comte de Tolly ne résista pas longtemps aux prières et aux caresses de sa fille. Et, bientôt, un double mariage fut annoncé dans l'église de la paroisse du faubourg Saint-Jacques.

A cette église, on entendait rarement des noms plus aristocratiques que celui de M. le marquis d'Algue épousant mademoiselle Emilie Berville, et celui de M. le comte de Tolly donnant sa fille Laurette à M. Engler Charles Berville.

Le repas de noce eut lieu un dimanche, pour que tous les amis des époux, la plupart clercs de MM. Rondelet, Bonnami, Belle-Chasse et Pince-Maille, pussent y assister. Ils vinrent nombreux, sans aucun sentiment d'envie, et au repas, montrèrent beaucoup de gaité. Il va sans dire que le baron et la baronne Guinard et M. Bellemain y eurent des places d'honneur.

On porta un toast au chimiste qui, peut-être, avait sauvé Jules et son Emilie d'une mort réelle en leur donnant une mort simulée.

On a deviné que Jean Pochard avait fait une chanson pour la circonstance. Elle fut très-bien accueillie, ainsi qu'un speech que risqua au dessert M. Bellemain sur le bonheur futur des époux : lequel aurait pour base la saine raison et la vertu, et prouverait une fois de plus

que, tôt ou tard.... On ne lui laissa pas achever sa phrase et les applaudissements — un peu railleurs — des clercs lui coupèrent la parole.

Les nouveaux époux, ainsi que M. Berville et le comte de Tolly, partirent ensuite pour le Jura.

Emilie y reçut pour dot une belle propriété rurale, dont l'exploitation offre au marquis une occupation suffisante et agréable. Quel homme n'a pas besoin de recourir au travail pour chasser les tristes souvenirs, les rêves dangereux et éviter les fautes, fruits de l'oisiveté, et quelles occupations sont plus nobles et plus douces que celles de l'agriculture, lorsqu'elles n'exigent pas de trop grandes fatigues personnelles ?

FIN DU SECOND VOLUME.



SUPPLÉMENT AUX CONFESSIONS

DU

CAFÉ DES DEUX-PIERROTS [1]

(1) Voir le chapitre : LES DERNIERS RÉCITS.

L'ORDRE DANS LE DÉSORDRE.

Appelé à son tour, un clerc, d'une tournure distinguée, âgé de trente à trente-deux ans, se leva pour faire sa confession. Ses traits réguliers, son regard, avaient conservé un certain air de jeunesse ; mais on remarquait en lui, comme chez beaucoup de ses confrères, une mélancolie profonde. Il en fit bientôt connaitre le secret.

— Messieurs, le drame est peu accentué dans l'histoire de ma jeunesse, qui cependant ne s'est pas écoulée sans douleurs. Cette histoire serait peu intéressante si elle ne révélait quelques bizarreries de caractère qui la rendent peut-être digne d'observation pour le moraliste. Faut-il vous la raconter ? Braverez-vous un instant d'ennui ?

— Parlez, parlez ; vous êtes trop modeste ; vous n'ennuyerez certainement pas.

— Les principales choses à remarquer dans mon organisation morale, ce sont d'abord des passions très-vives alliées à un certain amour de l'ordre, qui, peut-être, a sa source dans la crainte que j'ai toujours eue de compromettre ma fierté en faisant des dettes et en m'exposant ainsi à de cruels affronts. Hélas ! les affronts n'ont cependant pas manqué à ma vie ! Ensuite il se trouve en moi une timidité native qui m'expose sans cesse à me troubler et paralyse toutes mes facultés, de manière à me faire dire les choses les plus niaises et quelquefois les plus inconvenantes. Ce n'est que dans l'intimité que je retrouve, avec ma présence d'esprit, la plénitude de mes facultés. Toute-

fois, franchement, je ne pense pas être, pour l'intelligence, au-dessous de la moyenne. Laissez-moi vous raconter un mot de mon enfance qui vous fera comprendre de quel trouble d'esprit je suis capable.

J'avais neuf ans alors, j'étais à table à côté d'une dame et fort occupé à peler une poire.

— Mon petit ami, me dit la dame, vous enlevez la moitié de votre poire en la pelant; vous devriez faire les pelures moins épaisses.

— Oh ! madame, répondis-je, je mangerai les pelures après. (Légère hilarité.)

Tel je fus dans cette circonstance et tel je suis resté depuis.

Joignez à tout cela assez d'amour-propre, uni à une sensibilité très-vive, et vous comprendrez tout ce que j'ai pu souffrir dans une position de fortune tout à fait médiocre, et avec un certain rang à soutenir, par suite de mes relations de famille.

Pour compléter ce portrait, j'ajouterai que, doué de quelque délicatesse de sentiments, je la sentais vite fléchir dans les affaires de cœur, quand la passion était trop surexcitée.

— Peu de probité avec les femmes, c'est notre affaire à tous, cria l'amoureux des onze mille vierges.

— Parlez pour vous, monsieur, répliqua M. Bellemain. (Hilarité générale.)

Ce préambule était nécessaire, reprit le narrateur. Je commence à présent le récit de mes misères et de mes fautes.

Je suis né dans une assez grande ville, dont je désire taire le nom ; elle appartient au nord de la France. Mon grand-père avait une particule devant son nom. Il la dissimula de son mieux pendant la Révolution, qui lui coûta néanmoins la perte de ses biens, et même la vie. Mon père, qui avait peu de vanité, négligea de se parer

de cette particule et, comme lui, je m'appelle aujourd'hui Debellecôte par un grand D, et en un seul mot. (Sourires.)

— Le fait tout contraire est bien moins rare, dit le pamphlétaire.

— Mon père, à sa mort, que j'ai beaucoup pleurée, ne me laissa pour toute fortune qu'un vieux château, tout près de la ville, et qu'entouraient quelques lambeaux de terre que j'ai dû vendre depuis, par nécessité. Ajoutez à cela une petite maison dans un faubourg, d'un revenu de 1,200 fr. environ.

De sorte que je pouvais me poser comme propriétaire et châtelain, tout en étant dans une position assez précaire.

Ne pouvant me permettre aucune dépense de luxe, je n'avais pas l'heureux privilége d'être libéral, et bientôt, dans le monde que je fréquentais, je me fis une réputation d'avare, jointe à celle d'imbécile, due à mes maladresses. (Nouveaux sourires.)

Un souvenir qui me navre encore : Je conduisais au spectacle deux dames ; leurs maris étaient restés très en arrière de nous. Arrivé au bureau avec ces dames, je n'avais d'argent que pour moi seul. Je m'en aperçus seulement alors. Le trouble s'empara de moi et, la tête perdue, je pris mon billet et entrai seul au spectacle, en laissant les dames à la porte, jusqu'à l'arrivée des maris. Jugez de l'effet ! (Murmures sympathiques.)

Un camarade de collége me fit obtenir dans un journal de la localité, où il écrivait, une petite position rétribuée, ignorée du public, et qui m'aidait à vivre.

Cet ami, presque aussi pauvre que moi, était un grand coureur d'aventures, un Joconde très-aimable et possédé de la papillonne au plus haut degré, semblable en cela à notre confrère l'amoureux des onze mille vierges. (Murmures gais.) Grâce au chapitre des amies, mon ami m'associait à ses bonnes fortunes, dont mon château était le théâtre final. Là, bien des fois, nous

avons conduit des femmes, légères sans doute, mais qui devaient compter sur plus de constance, et surtout sur plus de générosité de notre part; et leurs déceptions sont aujourd'hui un remords pour moi.

— Tout cela était de bonne guerre, cria le chimiste.

— Non, monsieur, dit le maître-clerc Bellemain; il ne faut tromper personne; pas même les femmes légères.

— A titre de revanche cependant, répliquèrent plusieurs voix.

— M. Bellemain a raison, reprit Debellecôte, et je voudrais bien chasser de ma mémoire toutes ces infractions à la délicatesse.

— Je vous en fournirai les moyens, dit le chimiste, grâce à une nouvelle découverte que j'ai faite et dont je vous entretiendrai plus tard.

— Toujours pour une mort délicieuse?

— Non, non, mais pour le charme d'une vie nouvelle.

— L'histoire, l'histoire! firent plusieurs voix.

— En voici le petit drame, et le dénouement, que je pourrais appeler la vengeance d'une femme. Un jour que mon ami avait organisé une partie au château, nous revenions pédestrement en ville. Il était près de minuit; je ramenais une dame à laquelle je n'avais témoigné qu'une admiration bien tiède, et surtout bien stérile. C'était une lionne pauvre, au nez pointu, à la figure sèche et qui n'avait pour elle qu'un reste de jeunesse dont elle s'efforçait de tirer bon parti. Nous étions presque arrivés, lorsqu'elle s'écria: — Oh! mon Dieu, j'ai perdu mon voile! un voile de 200 francs! il sera tombé sur la route! Quel malheur!

Je ne compris pas que c'était un appel fait à ma bourse et je dis naïvement: — Madame, il est impossible que nous ne retrouvions pas ce voile. A pareille heure, personne n'a pu le ramasser. Ainsi, un peu de courage, remontons notre route. Heureusement, la nuit est très-claire.

La dame céda de mauvaise grâce à ma proposition ; nous retournâmes sur nos pas, jusqu'au château, mais nous ne trouvâmes point le voile, dont je n'avais pas le moindre souvenir, ne l'ayant nullement vu sur le chapeau de la dame : et je la laissai fort en colère et du voile réclamé, et de la dernière course, si longue et si vaine.

Quelques mois après cette petite aventure, complètement oubliée par moi, ainsi que la dame non revue, on organisa dans la ville un bal masqué par souscription et qui eut lieu au théâtre. La composition en fut naturellement un peu mêlée, en femmes surtout, malgré le haut prix des billets. Cependant la bonne société s'y était rendue. Mon amie eut le talent de m'y entraîner, malgré ma répugnance à faire cette dépense.

La foule nous avait séparés, lorsqu'une dame masquée prit mon bras. Dès l'abord, à ses yeux et à sa voix, je reconnus une jeune veuve que j'avais rencontrée dans plusieurs salons. Elle était ravissante et je l'eusse aimée bien promptement, et d'une façon digne d'elle, si je n'avais compris qu'il y avait trop de différence entre nos deux fortunes. N'importe, mon cœur battait vivement en sentant cette femme charmante à mon bras.

Tout en m'intriguant, elle mit beaucoup de gaieté et de bienveillance à me railler sur mes défauts. Elle m'avoua que mes gaucheries elles-mêmes l'avaient intéressée : « La pitié n'est pas toujours sans danger, » ajouta-t-elle. A ce sujet, elle me rappela en riant qu'elle m'avait vu briser une belle lampe dans un salon, par maladresse... Elle avait ri et m'avait beaucoup plaint en même temps.

J'interprétais délicieusement ce doux et riant badinage, quand deux femmes en domino vinrent se placer devant nous : — Défiez-vous, madame, dit l'une d'elles à haute voix. Défiez-vous ; ne vous en rapportez pas aux apparences. Vous donnez le bras à un faux gentilhomme,

dont vous n'avez rien à attendre ; à un pingre sans générosité, sans procédés ni délicatesse. Défiez-vous ou gare les regrets... et elle ajouta, en s'adressant à moi : « Souviens-toi du voile perdu ! »

Le ton élevé mis à ces paroles avait attiré l'attention générale et rendu l'affront public.

Pour moi, je restai si troublé que je ne trouvai pas un mot à répondre. Les deux dominos s'éloignèrent.

— C'est l'une de vos victimes qui vient de parler, dit la jeune veuve d'une voix très émue.

— Tout le monde a des ennemis, répondis-je.

— Surtout, reprit la dame, quand on a des habitudes trop volages.

Et bientôt elle me laissa seul.

Je quittai le bal sur-le-champ et rentrai chez moi accablé. Avoir reçu cet affront devant tout le monde, devant elle ! Le reste de la nuit se passa sans sommeil, et, m'exagérant encore l'importance de l'affront reçu, me regardant comme déshonoré, je résolus de quitter la ville, où, du reste, mon ami et moi nous commencions à être trop connus... de la partie féminine surtout. (Murmures gais.)

Je confiai mes deux immeubles à un régisseur, en lui recommandant de louer à tout prix le château, malheureusement tout à fait privé de dépendances. Puis je vins à Paris.

J'y ai vécu quelques années comme j'ai pu, assez misérablement. Mais je me suis lassé et de l'oisiveté et de la gêne, et n'ayant pu me caser dans le journalisme, où il y a surabondance de sujets, je suis entré avec plaisir, j'en conviens, chez M. Bellemain, où je m'applique sans cesse à combattre les fâcheux souvenirs qui m'accablent.

— Bon, dit le chimiste. Vous aurez recours à moi ; j'ai votre affaire.

On demanda à Debellecôte des nouvelles de son ami et de l'aimable veuve, si toutefois il en recevait encore.

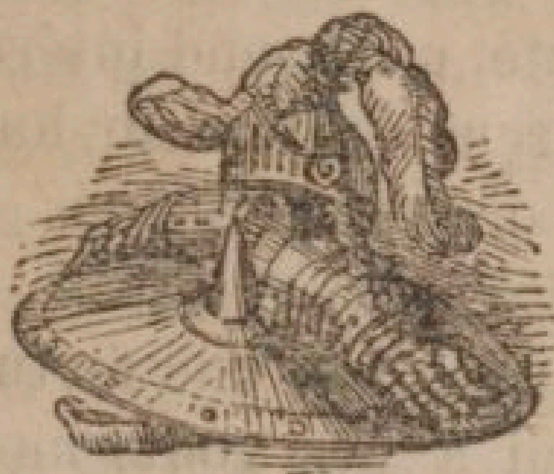
L'ordre dans le désordre.



Souviens-toi du voile perdu!

Hélas ! son ami vieillissait et ne faisait plus de conquêtes ; quant à la jeune veuve, elle s'était remariée.

Après quelques instants de causerie sur cette confession écoutée avec plaisir, on fit appel à un nouvel orateur.



UN HOMME HEUREUX DE SE RUINER.

C'était le tour d'un homme de quarante ans environ, d'une apparence délicate, mais fait comme tout le monde, ni beau ni laid, parlant peu, ne faisant point d'embarras et qu'on n'avait affublé d'aucun sobriquet. On l'appelait tout simplement monsieur Barthélemy.

Il quitta sa chaise et dit : — Messieurs, mon histoire n'aura pas sans doute un grand intérêt ; cependant elle vous offrira des aperçus sur le cœur humain qui, je crois, ne vous ont pas encore été présentés.

— Voyons l'histoire.

A trente ans, je possédais une fortune bien suffisante pour un homme qui a des goûts modestes : sept à huit mille livres de rente. J'aurais été parfaitement heureux sans une... et même deux circonstances fâcheuses : d'abord j'étais menacé d'une maladie très-grave, je toussais beaucoup et j'étais sans cesse oppressé ; on me croyait généralement poitrinaire ; ensuite j'avais un neveu assez mauvais sujet. Après avoir mangé la fortune de son père, mon frère très-regretté, qu'il avait perdu de bonne heure, et ruiné à peu près sa mère ; après avoir épousé l'une de ses maitresses, sans doute parce qu'elle avait conservé l'argent de ses propres libéralités, il convoitait ardemment ma fortune, ce qui frappait tous les yeux, et même les miens.

Hélas ! disais-je, voilà des gens dont je devrais être aimé et qui ne soupirent qu'après ma mort.

Cette pensée me poursuivait sans cesse et m'attristait beaucoup.

Quoique très-calme en apparence, je suis quelquefois d'une grande vivacité et même d'une certaine violence.

Un jour, à l'occasion d'une discussion politique, un de mes amis (un ami de café) m'offensa grièvement en paroles, et, peu maître de moi, je lui donnai un soufflet. J'en eus beaucoup de regrets ensuite ; mais je dus me résigner à lui accorder réparation de l'outrage.

Mon adversaire, usant de son droit, eut le choix des armes et donna la préférence à l'épée. J'en connaissais très-peu le maniement et me regardant, par avance, comme un homme mort, je fis mon testament, et donnai tout mon bien à mon neveu.

Sur le terrain je reçus, dès les premières passes, un bon coup d'épée en pleine poitrine ; mais le fer en passant près du poumon atteignit un abcès qui était la cause de ma très-mauvaise santé, et il sortit de la blessure autant d'humeur que de sang.

On me transporta chez moi. Mon neveu et ma nièce jetèrent de grands cris de douleur feinte ; mais un mois après, j'étais guéri de ma blessure, et en même temps à peu près guéri du mal qui avait menacé ma vie et dont j'avais souffert si longtemps.

Quoique mon neveu et sa femme m'eussent donné beaucoup de soins, je dus remarquer que leurs figures s'assombrissaient à mesure que mon rétablissement s'accentuait davantage.

J'ai l'ouïe très-fine, et un jour que je sommeillais, et qu'on me croyait profondément endormi, j'entendis dans la pièce voisine, dont la porte était restée ouverte, ma nièce qui disait à son mari :

— « Vraiment nous n'avons pas de chance ; il y a
« cent personnes qui seraient mortes du coup qu'a reçu
« cet imbécile (Murmures gais.), et lui, au contraire, en

« obtient la guérison du mal qui le rongeait. C'est tout « de même bien embêtant pour nous. (Hilarité.) Une ti- « reuse de cartes m'avait dit cependant : Vous aurez du « bonheur cette année ; votre oncle mourra et vous lais- « sera toute sa fortune. Quelle menteuse ! Je n'irai plus « chez cette tireuse de cartes. » — En effet, répondit mon neveu, nous n'avons pas de chance; mais patience, ce sera peut-être pour une autre fois. — Oh ! reprit sa femme, il est maintenant dans le cas de nous enterrer tous les deux. Une domestique entra et l'on se tut.

Je ne pus jamais oublier cette conversation si cruelle pour mon cœur, et le souvenir en empoisonna toutes les joies de mon rétablissement. J'aurais voulu être pauvre, je désirais perdre mon bien !

Un an plus tard, ma mauvaise constitution me joua un nouveau tour : des palpitations éprouvées dès mon enfance redoublèrent graduellement d'intensité et devinrent à la fin véritablement alarmantes. Je dus recourir à la faculté.

Après un long examen, le médecin, M. le docteur Crispinès, prit un air sérieux, secoua la tête et resta pensif. Je le priai instamment de vouloir bien s'expliquer et de me dire toute la vérité. — Avez-vous du courage ? me fit-il alors. — Je suis certain de ne pas en manquer. Parlez-moi franchement ; combien de temps ai-je encore à vivre ? — Eh bien ! trois ans, peut-être quatre, puisque vous voulez que je sois franc. Il y a évidemment chez vous surabondance et en même temps altération du sang, et de plus lésion organique du cœur. En conséquence, nous vous appliquerons d'abord les sangsues et vous prescrirons des purgatifs, avec un repos absolu ; puis nous aurons recours à des moyens plus énergiques, à des saignées abondantes qui augmenteront de fréquence avec l'accroissement du mal. En outre, nous vous ordonnerons la privation entière du vin, du café et des liqueurs.

Enfin, en joignant aux saignées des médicaments dont l'énumération serait trop longue, nous pourrons certainement prolonger votre existence trois ou quatre ans encore. N'est-ce rien qu'un avenir de trois ou quatre ans? Combien de gens, qui se portent bien aujourd'hui et qui mourront avant vous ! Ainsi, courage et résignation.

Cette perspective de sangsues, de saignées abondantes, de médicaments énergiques, accompagnés d'un repos absolu et d'une privation rigoureuse de café, de vin et de liqueurs, m'effraya beaucoup et je demandai à réfléchir.

Mes réflexions ne furent pas favorables aux prescriptions de M. le docteur Crispinès. Un peu poussé aussi par mon ressentiment contre mon neveu et sa femme, je résolus de prendre une tout autre voie. Je mis complètement de côté l'ordonnance, — dût l'époque de ma mort en être avancée de beaucoup, — et je me promis de passer gaiement, dans les plaisirs, le peu de temps qui me restait à vivre, en dépensant toute ma fortune, de manière à ne laisser sinon rien, du moins peu de chose à mon neveu. Je ne voulais pas le déshériter pour ne pas trop compromettre ma mémoire après ma mort.

Mon dessein bien arrêté, je plaçai cependant par prudence une trentaine de mille francs chez un négociant de mes amis. Cela, pensai-je, pourra m'être utile, si je vis trop longtemps et, dans tous les cas, profitera à mon neveu, que je ne pouvais m'empêcher d'aimer encore.

Maintenant, me dis-je, amusons-nous... Je pris une maitresse et la choisis à merveille. Adrienne, cette maitresse adorable, ne respirait qu'après le plaisir. Je me transformai. J'appris à conduire un char léger, je devins un homme du monde; nous allions au bois; nous assistions aux courses; je me risquais à parier quelquefois. Bref, nous menâmes la vie à grandes guides, en dépit des représentations de mon neveu et de ma nièce qui me faisaient sans cesse la morale. (Sourires.)

Mais, chose bizarre, ce train de vie pratiqué avec une grande sérénité, une parfaite résignation, me rendit la santé ; mes palpitations disparurent graduellement, en dépit des pronostics de mon docteur, et je n'avais plus aucun mal, juste au moment où je restais sans le sou. (Hilarité.) J'avais mis à me ruiner deux ans et demi, et ma nièce en était morte de chagrin.

Une fois le gros de ma fortune entièrement dissipé et la belle Adrienne envolée vers des rives plus heureuses, (Murmures gais.) je voulus retirer mes trente mille francs placés chez mon ami, pour m'en servir avec infiniment de mesure... Hélas ! mon ami le négociant était en pleine déconfiture.

Pour abréger, messieurs, six mois après j'entrai dans l'étude de M. Bonnami. Je me suis raccommodé avec mon neveu et nous vivons maintenant en très-bonne intelligence et même avec une amitié sincère. Il s'est fait placeur en vins et je puis encore lui venir en aide, grâce à quelques débris de ma fortune que j'ai pu sauver du naufrage ; et comme ma santé est parfaite à présent et que celle de mon neveu s'est affaiblie au contraire, je lui ai demandé de me faire son héritier (ce qui ne m'enrichira guère) ; mais en lui promettant de ne pas souhaiter sa mort. (Approbation gaie.) Il m'a juré qu'il n'avait pas désiré la mienne ; mais seulement un peu trop ma fortune, qui, Dieu merci, est maintenant trop mince pour exciter des convoitises.

Vous voyez, messieurs, que la pauvreté a aussi ses avantages.

— C'est vrai ; c'est vrai, s'écrièrent plusieurs voix ; cependant mieux vaut encore la richesse.

— Messieurs, dit M. Bellemain, je vous supplie de me permettre de faire une question à M. Barthélemy. Cela ne nous mènera pas loin.

— Parlez, parlez, monsieur Bellemain ; mais, de grâce, soyez court !

— Monsieur Barthélemy, pourquoi ne pas vous être marié, au lieu de prendre votre belle Adrienne ? Vous auriez eu des enfants qui certainement n'auraient pas désiré votre mort.

— Monsieur Bellemain, je craignais toujours qu'en me mariant malade, et par conséquent peu aimable, ma femme ne fût bientôt réduite à désirer aussi ma mort. Puis, d'un caractère très-indépendant, je préférais prendre une maîtresse, dont je pourrais me débarrasser à volonté. Je le pensais du moins.

— Votre moyen n'était pas très-moral, monsieur Barthélemy...

— Assez, assez ! s'écria-t-on. Tout le monde n'a pas vos aptitudes conjugales, monsieur Bellemain.

Le maître-clerc se tut et les récits reprirent leur cours.



LE CARICATURISTE.

Le voisin de gauche de M. Barthélemy était un clerc de vingt-cinq à vingt-six ans, à tous crins, les yeux gris et vifs, le front large, un peu trop couvert de cheveux, le nez long, la bouche grande, mais enfouie dans sa barbe; la figure, dans son ensemble, railleuse et même un peu satanique.

Né à Montélimar, petite ville située sur les bords du Rhône, Jean Bazin avait eu pour père un pauvre employé, secrétaire à la mairie de cette ville, et mort à la suite d'un refroidissement, pris dans une chasse aux électeurs.

Voici son début dans le monde des affaires; nous le laissons parler lui-même :

— A quinze ans, ma mère me plaça chez un avoué comme petit clerc. J'y passai quelques années ; mais, poussé par ma vocation, je faisais sans cesse des dessins dans mes instants de loisir ; c'étaient des caricatures à la plume qui amusaient beaucoup mes camarades et faisaient dire : Quel dommage que Jean Bazin n'ait pas reçu de bonnes leçons de dessin !

Mon patron, homme de beaucoup d'esprit, était mordant, acerbe, peu scrupuleux dans le choix de ses causes, qu'il soutenait avec trop de rudesse. Auprès de lui travaillait un avocat, son frère et son associé; toutes les causes étaient bonnes pour ces messieurs, pourvu que les pièces essentielles leur fussent remises ; c'est-à-dire les pièces de cent sous. (Sourires.) Aussi, devant la Cour,

leurs paroles manquaient-elles de puissance morale ; et quelquefois, quoique le bon droit se trouvât, par hasard, de leur côté, ils perdaient leurs procès, pour les avoir soutenus trop vivement et avec trop d'outrages adressés à la partie adverse.

Frappé de cette acrimonie et de cette absence de sens moral, je fis une caricature qui représentait le patron portant un sac percé d'où s'échappaient des liasses de dossiers que son confrère — détesté par lui — ramassait pour s'en servir en appel. C'était très-ressemblant, quoique dessiné en charge. Les expressions s'y trouvaient, amères chez l'un, railleuses chez l'autre.

La caricature eut beaucoup de succès. J'en fis plusieurs copies, et l'une d'elles, après avoir couru la ville, revint au patron qui me mit sur-le-champ à la porte, en faisant dire à ma mère que je ne mordrais jamais à la procédure. (Hilarité.)

Jean Bazin raconta ensuite qu'il avait été renvoyé successivement de plusieurs places pour avoir ridiculisé, par ses caricatures, ses divers patrons. Il donna de nombreux détails à ce sujet ; puis il passa à sa dernière mésaventure.

— Je restai quelque temps, dit-il, sans emploi à Montélimar, mais à la prière de ma mère, un parent que j'avais dans une grande ville voisine, fit quelques démarches et me trouva une petite place rétribuée chez un haut fonctionnaire de cette ville, que je ne nommerai point par un scrupule de discrétion. Je m'y rendis avec empressement.

On y faisait alors de grands travaux de reconstruction qui étaient entièrement sous la direction de mon chef... En rapport avec une foule de personnes, il se montrait constamment d'une humeur très-conciliante et faisait volontiers de fortes concessions à ses clients ; ce qui, toutefois, disait-on dans nos bureaux, lui était particulièrement profitable.

Quand je fus bien au courant des habitudes de la maison, j'eus l'idée malheureuse de faire à ce sujet une nouvelle caricature.

Je représentai le patron vidant un pot de grès, de la forme de ceux qui servent à mesurer, dans beaucoup de localités, une certaine quantité de vin ; mais au lieu de liquide, il s'en échappait des pièces d'or en abondance; et au bas du dessin j'avais mis, parodiant un vers de Voltaire :

Pots de vin ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.

Je montrai la caricature dans nos bureaux, on la trouva très-plaisante; mais un surnuméraire, qui convoitait ma place, dénonça le crime et son auteur au fonctionnaire qui s'empressa de me congédier. (Murmures sympathiques.)

Une voix : — Vous avez fait avec le crayon ce que le pamphlétaire faisait avec la plume.

— Et nos succès ont été pareils. (On rit.)

— De retour à Montélimar, où l'on fut bientôt mis au courant de ma nouvelle mésaventure, ma mère me dit : — Tiens, voici quelques cents francs que j'ai économisés; rends-toi à Paris et tâche de te perfectionner dans le dessin, puisque ta passion est là. Efforce-toi de t'en faire une ressource pour vivre; car ici, mon pauvre enfant, tu n'as plus de rôle à remplir ; tu es un garçon fini.

Je suis venu à Paris, messieurs. J'y ai travaillé chez un maître; mais mes ressources ont été promptement épuisées et bientôt, las de privations, j'ai dû chercher des moyens d'existence.

Alors j'ai pu entrer dans la rédaction d'un journal à images. Là, pour obéir à la direction, il me fallut crayonner une foule de caricatures contre des gens très-honorables, mais qui n'appartenaient pas à notre ligne politique, ou qui avaient des ennemis disposés à payer l'outrage.

Une Caricature.



Nous ne respections rien, ni la vertu, ni l'âge, ni le sexe, et la censure, bonne fille, nous laissait tout faire, pourvu que nous eussions soin de ne pas mettre les noms aux personnages et de ne toucher à rien de ce qui appartenait au pouvoir.

Au bout de quelque temps, lassé du métier ignoble que je faisais, et ne pouvant caricaturiser le caricaturiste, je donnai ma démission et cherchai des ressources d'une autre nature, en attendant que je pusse utiliser un talent, réel sans doute, — soit dit sans vanité, — mais qui a besoin de s'appuyer sur de fortes études, pour devenir productif par des moyens avouables.

Alors, messieurs, je me suis trouvé un jour tout heureux, c'est mon tour de le dire, de pouvoir entrer dans une étude d'huissier et d'avoir pour chef de file l'honorable M. Bellemain. (Salutations empressées du maître-clerc.)

— Bravo! bravo! vous percerez un jour, et vous ferez un nouveau Gavarni. Courage! travaillez.

Et Jean Bazin, élevant la voix, répondit : — Je vous remercie, messieurs; et ce qui va vous prouver que je ne perds pas courage, et que je travaille toujours, ce sont divers croquis que j'ai là sur moi et qui vous plairont, je l'espère.

Ayant dit cela, il tira de sa poche une foule de dessins, où il représentait la plupart de ses amis présents avec beaucoup de ressemblance et de comique en même temps. M. Bellemain, grave et en cravate blanche, n'avait pas été oublié.

On rit beaucoup, et ceux qui ne figuraient pas dans cette galerie demandèrent à y entrer. Puis, selon l'habitude qu'on avait de porter des toasts en toute occasion, on se hâta d'en porter un aux succès futurs du jeune caricaturiste.

A sa gauche se trouvait, pour lui succéder, un clerc

d'un aspect assez singulier et qu'on appela du nom de Bouquineur, d'amateur d'assiettes fêlées et de tableaux crasseux, et aussi de son véritable nom, M. Bazanne. Il a déjà été question de lui dans le récit de l'amateur de tableaux, M. Ledoux.



L'AMATEUR DE BRIC-A-BRAC.

Ce clerc, qui pouvait avoir quarante ans environ et dont la grosse tête était hissée sur un petit corps, répondit à cet appel en se dressant sur ses courtes jambes. Sous des cheveux épais et grisonnants, la figure de M. Bazanne était ridée, parcheminée, mais intelligente. Grand amateur d'antiquités, il en portait l'empreinte en quelque sorte. Il semblait vraiment s'être identifié avec elles, en vieillissant avant l'âge; de même qu'un jeune mari se flétrit bien vite dans la compagnie d'une vieille épouse.

Il sourit mélancoliquement et commença le récit de ses infortunes.

Il raconta que d'abord, clerc d'huissier comme aujourd'hui, puis à moitié enrichi par un modeste héritage, il avait tellement accumulé dans son appartement les vieux meubles, les livres poudreux, les tableaux noircis par le temps, les pots de Bernard de Palissy, qu'il avait été obligé un beau jour, n'ayant plus de place chez lui et se trouvant vis-à-vis de son dernier écu, de se faire marchand d'antiquités pour se déblayer un peu et pour vivre.

Mais il ne pouvait se détacher de ses chères reliques; et à ce sujet, il fit le récit d'une aventure où il joua un rôle coupable, mais abandonné promptement, grâce à ses remords.

Nous reproduisons ce récit parce qu'il nous a semblé

assez drôle et qu'il a inspiré à Paul Beaucourt un dessin, trouvé dans ses notes, et dont nous avons tiré parti.

C'est M. Bazanne qui va parler maintenant.

— J'avais, parmi mes curiosités de bric-à-brac, une bible manuscrite, magnifiquement enluminée, un ouvrage admirable, l'œuvre d'un véritable artiste et à laquelle je tenais énormément. En vain on me la marchandait, j'éloignais tous les acheteurs par des demandes de prix exagéré. Cependant, un jour, un de mes clients habituels, amateur forcené, et qui depuis longtemps convoitait ma bible, me prend au mot, malgré l'énormité du prix demandé, et, me payant comptant, emporte le trésor..... J'étais furieux, je tenais cette action pour infâme; je maudissais l'acheteur, je me maudissais; j'étais comme un fou.

Enfin, il me vint une idée infernale, contre laquelle je luttai vainement, et bientôt je pris une résolution violente.

Je savais que mon homme demeurait à Saint-Mandé et que par économie il allait ordinairement à pied, en laissant l'omnibus à la barrière du Trône... Pris de vertige, je me saisis d'une forte canne et précipitant mes pas, de manière à devancer mon homme, j'allai l'attendre à l'entrée du bois de Vincennes qu'il devait forcément traverser; une nuit sombre me protégeait.

Mon homme arriva bientôt, tenant le gros livre sous son bras. Alors à demi-caché derrière un taillis, avec un grand chapeau rabattu sur mes yeux et le bas de mon visage caché par une fausse barbe, je lui criai de ma plus grosse voix, en brandissant ma canne : — Halte-là! ce que tu portes ou ta vie!

Le pauvre homme eut une telle frayeur qu'il lâcha le gros livre et s'enfuit.

Ravi d'un succès si facile, je ramassai promptement le trésor et l'emportai.

Mais je passai ensuite une nuit terrible. La réaction fut complète. Je compris l'horreur de l'action que je venais de commettre, et le lendemain, cédant à mes remords, je cherchais les moyens de restituer l'objet de mon vol, lorsque je vis revenir mon homme tout consterné. Il me raconta son aventure : il avait été attaqué par dix voleurs masqués, avait perdu la bible dans la bagarre, après s'être défendu vaillamment.

Je ne pus m'empêcher de sourire. — Vous souriez ! pourquoi cela? — C'est qu'un miracle s'est fait en votre faveur. — Comment donc? — Un des coquins qui vous ont attaqué est venu ce matin chez moi pour me vendre la bible qui l'embarrassait sans doute. J'ai reconnu sans hésiter ce livre tant de fois feuilleté, et, au lieu de lui en offrir un prix, je l'ai menacé des sergents de ville. Alors ce brigand, me laissant l'objet volé, est parti bien vite; il court encore. J'aurais dû le faire arrêter; mais nous avons le chef-d'œuvre, c'est l'essentiel.

Mon amateur bondissait de joie. — Ah! me dit-il, je me suis recommandé à saint Yves, mon patron, hier, dans la lutte, au moment terrible. C'est lui qui m'a sauvé la vie et qui me fait retrouver mon livre aujourd'hui.

Il l'emporta, après mille remerciments.

Pour moi, messieurs, je fus déchargé d'un poids énorme, et je me promis bien de ne plus retomber dans la même faute...

Cette petite aventure avait amusé l'assemblée; on en causa quelques instants, puis on pria l'*amateur de bric-à-brac* de vouloir bien continuer son histoire.

Alors il raconta que pour sauver de la destruction la façade, chargée de sculptures, d'une maison qu'on démolissait, il avait acheté cette façade et s'était ruiné à reconstituer la maison. Exproprié, mis en faillite, il avait repris son ancien état de clerc, et recommençait à nouveau, sur ses économies, en se privant de toutes les

douceurs de la vie, une collection qui était l'objet continuel de ses pensées.

On rit beaucoup de cette manie incorrigible et, bien entendu, on fit une nouvelle visite au punch et aux pâtisseries.

Quelques récits eurent encore lieu ; mais, pour nous, les confessions du café des *Deux-Pierrots* doivent s'arrêter décidément ici ; sans doute elles ont déjà trop duré.

Oh ! qu'elles sont diverses les déceptions humaines ! Presque toutes furent représentées dans ce martyrologe parisien, dont le dernier terme était toujours l'une des honorables études de MM. Rondelet, Pince-Maille, Belle-Chasse ou Bonnami.

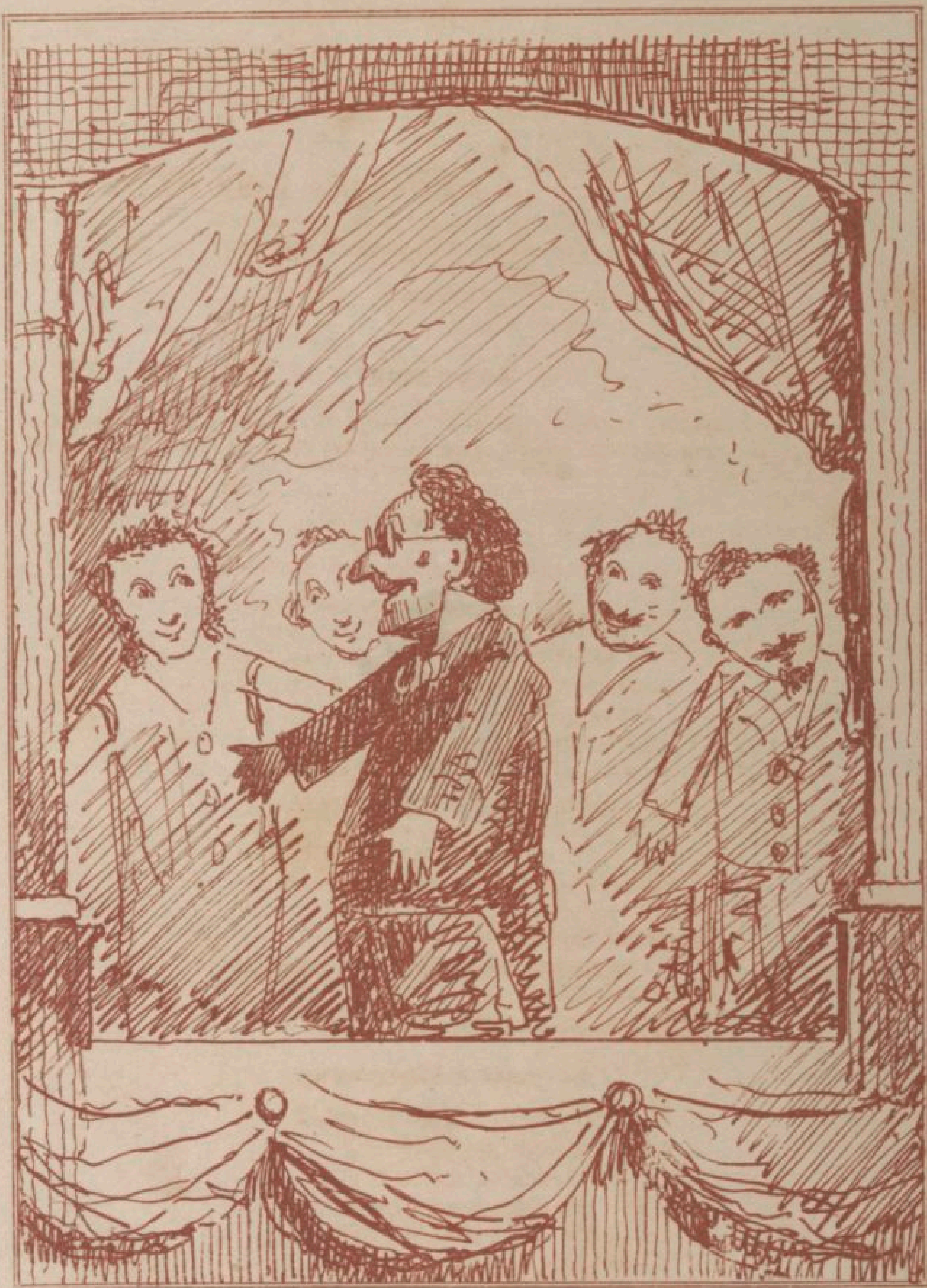


UNE VARIANTE

A LA

COMÉDIE DES MARIONNETTES





Le théâtre des marionnettes.

UNE VARIANTE A LA COMÉDIE DES MARIONNETTES.

(Voir livre XII, page 203.)

Saynette.

Le théâtre représente l'intérieur d'une étude d'huissier. Des tables poudreuses, des bureaux crasseux, des chaises dépaillées, un poêle de faïence sans feu, sur lequel s'étale un de ces longs pains dits jocko et deux bouteilles de vin largement baptisé.

SCÈNE I.

M. BELLEMAIN *se promène avec agitation.*

Du monde redresser les torts,
Etre son orthopédiste,
Suivre le vice à la piste,
C'est le lot des hommes forts!
Pour son pays être un Moïse,
Un Lycurgue ou bien un Franklin,
Un Luther pour les gens d'église,
Je m'y sentis toujours enclin.

(*Avec exaltation*).

Grand législateur de la Chine,
Viens à mon aide, Kong-Fou-tseu!
Mahomet, qui dors à Médine,
Allume en moi ton noble feu!

(*Plus calme et réfléchissant*).

Je veux commencer les réformes
Par l'étude de mon patron;
Là, les vices sont énormes,
Il faut les attaquer de front.
Ces petits clercs sont des ivrognes,
Gourmands, coureurs et *cætera*,
A mine blême, à rouges trognes,
Sans crainte, il faut les mettre au pas.

Des têtes railleuses se montrent à l'entre-bâillement de la porte.

UNE VOIX.

As-tu fini?

BELLEMAIN, *les yeux en l'air.*

O ciel! qu'entends-je?
Est-ce toi, divin Mahomet;
De là haut m'envoies-tu quelqu'ange
Pour approuver mon beau projet?

Apercevant les clercs.

Mais non.....

Les clercs jeunes et vieux entrent.

SCÈNE II.

BELLEMAIN, LES CLERCS.

LE CHOEUR.

Salut au noble maître
Dont les doctes leçons
Nous apprennent à nous repaître
De procès, de citations.
Leçons qui ne font pas merveilles;
Ventre affamé n'a pas d'oreilles!

BELLEMAIN, *bienveillant.*

Mes amis, suivez le chemin
Que vous enseigne un homme sage;
Gaiement mettez-vous en voyage,
Car le succès toujours aime à tendre la main
A qui le cherche avec courage.

CHOEUR DE JEUNES, *ironique.*

De grâce, monsieur Bellemain,
A des yeux éblouis par un trompeur mirage
Cachez de l'oasis la séduisante image
Aux voyageurs crevant de faim!

BELLEMAIN, *d'un air fin.*

Beaux Céladons, c'est la femme,
Sur ma foi, qui vous perdra;
Non pas, certes, que je blâme
L'amour pour un petit rat.

Mais rat des champs, rat de villes,
Dans des plaisirs trop faciles,
C'est à qui se vautrera.
Puis c'est par vingt, par centaine
Que l'on compte vos amours,
Vous courez la prétentaine,
Nunc et semper, nuit et jour.

CHOEUR DE JEUNES CLERCS.

Cher Mentor, quelle erreur profonde !
Avec soixante francs par mois,
Aimer dix femmes à la fois !
Aucun de nous n'est un joconde.

CHOEUR DE VIEUX CLERCS.

Le patron rêve assurément,
De croire que l'appointement
Nous procure de riches conquêtes,
Les femmes ne sont pas si bètes
Et veulent de riches amants,
Tout cousus d'or, de diamants,
Pour les trimbaler dans les fêtes.

CHOEUR DE SECONDS CLERCS.

Avec quatre-vingts francs par mois,
On ne mange pas des asperges
En janvier, ni des petits pois.
Avec quatre-vingts francs par mois,
On ne traîne pas aux auberges
Les Lucindes et les Jeannetons;
Tout au plus si les Margotons,
Se promenant sous les charmilles,
Se laissent par de joyeux drilles
Embrasser seulement les doigts,
Avec quatre-vingts francs par mois.

BELLEMAIN, *colère et prophétique.*

Allez, courez les alcôves,
Enivrez-vous de parfums,
Et dans trois ans vous serez chauves ;
Dans cinq ans, vous serez défunts.

LE CHOEUR.

Amen, chantons *De profundis*
Per flumina Babylonis.

Beuglements, miaulements, gloussements, en signe de désespoir.

BELLEMAIN, *impassible*.

Cherchez un bonheur plus modeste,
Vous demandez l'amour et la gloire et le reste,
Il vous faudrait le monde entier!
Modérez vos désirs et tâchez d'oublier.
Oublier est la grande affaire,
Car, trop convoiter n'est pas sain ;
Se modérer est nécessaire,
Qui trop *embrase*, mal *éteint*.

LE CHOEUR.

L'oubli n'est que dans l'ivresse,
Elle endort le souvenir ;
Plus de faim, plus de détresse,
Dans le vin bleu, la tristesse
Se meurt, rêvant d'avenir.

BELLEMAIN.

Le chimiste, notre confrère,
Feuilletant un poudreux bouquin
D'Hippocrate ou de Gallien,
Dans son cabinet solitaire,
A savamment ressuscité
Les antiques eaux du Léthé.
Accourez boire à sa source
L'oubli de vos maux passés,
Et sans délier votre bourse,
Enivrez-vous, cœurs délaissés!

LE CHOEUR JOYEUX.

Chers amis, buvons à plein verre,
Désormais notre cri de guerre
Sera : La mort ou le Léthé!

BELLEMAIN.

Enfin voilà par eux le bon sens écouté!

Tous sortent en dansant. — La toile tombe.

C. F.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.



Pages.

LIVRE NEUVIÈME

LIVRE DIXIÈME

LIVRE ONZIÈME

LIVRE DOUZIÈME

LIVRE TREIZIÈME

LIVRE QUATORZIÈME

LIVRE QUINZIÈME

LIVRE SEIZIÈME

SUPPLÉMENT AUX CONFESSIONS DU CAFE DES DEUX-PIERROTS

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Roanne, imp. VIGNAL ET Cie, place de l'Hôtel-de-Ville.



2

Ouvrages du même auteur:

THÉATRE POLITIQUE

se composant de

CONSTITUANTE

La Mort de Mirabeau, *drame en 5 actes et en vers*

CONVENTION

Mort de Danton *drame en 3 actes et en vers*

DIRECTOIRE

Un Thé chez Barras, *comédie en un acte et en vers*

GOUVERNEMENT CONSTITUTIONNEL

La Bataille électorale, *comédie en 5 actes et en vers.*

FABLES

4 volumes avec vignettes et 150 dessins eaux-fortes et gravures.

Les mêmes _ *20 gravures et vignettes*

Les mêmes _ *vignettes seulement.*

POÈME

Anges et Démons (La chute de Byzance) *2 volumes.*

1re édition, *vignettes.*

2e édition, *vignettes et 28 dessins*

